



# La poétique de l'espace dans l'oeuvre d'Edouard Glissant : La Martinique, un vaisseau fantôme

Ibtissem Sebai Ameziane

► **To cite this version:**

Ibtissem Sebai Ameziane. La poétique de l'espace dans l'oeuvre d'Edouard Glissant : La Martinique, un vaisseau fantôme. Littératures. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2014. Français. <NNT : 2014BOR30063>. <tel-01205339>

**HAL Id: tel-01205339**

**<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01205339>**

Submitted on 25 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « LITTÉRATURES FRANÇAISE,  
FRANCOPHONES ET COMPARÉE »

# **La poétique de l'espace dans l'œuvre d'Edouard Glissant**

*(La Martinique, un vaisseau fantôme)*

Présentée et soutenue publiquement le 23 juin 2014 par

Ibtissem SEBAI AMEZIANE

Sous la direction de Martine MATHIEU-JOB

Membres du jury

Jean-Michel Devésa, Maître de conférences habilité, Université Bordeaux - Montaigne

Romuald-Blaise Fonkoua, Professeur, Université Paris IV – Sorbonne

Martine Mathieu-Job, Professeur, Université Bordeaux – Montaigne

Catherine Mazauric, Maître de conférences habilitée, Université Toulouse II – Le Mirail

## Remerciements

A ma directrice de recherche, Madame Martine Job, qui m'a fait confiance tout au long de ces années, en dépit des embûches et des doutes dont la présente thèse a été jalonnée.

Au jury dont j'invoque la magnanimité d'avance.

A ma famille, notamment ma mère qui attend impatiemment le jour où sa fille deviendra docteur ès Lettres, grade qu'elle considère indéniablement comme la consécration de tout le dévouement dont elle a su faire preuve.

A mon mari grâce à qui j'ai pu honorer les frais de scolarité, et qui m'a fait profiter par ailleurs de son savoir en informatique afin que mon travail prenne sa forme finale.

A mes enfants, Tina et Adam, qui ont été privés de sorties pendant les vacances de printemps afin que leur maman puisse enfin soutenir.

Bien entendu, une pensée à feu Edouard Glissant pour cette aventure intellectuelle et pour tous les horizons dont elle est la promesse.

***Au-delà de sa raison immédiate, le secret a aussi une fonction cachée, une raison d'être, si l'on peut dire, secrète – celle de maintenir les règles qui, se transmettant de génération en génération, donne à la famille une structure qui traverse le temps. Tel est le secret du secret : on peut le voir comme une sorte de témoin, un vecteur, un transmetteur, qu'on se passe d'une génération à l'autre, un vaisseau fantôme qui transporte à son bord le trésor caché des règles familiales.***

Mony ELKAÏM, *Comment survivre à sa propre famille.*

***La terre est un homme et tout homme est  
une terre chahutée, dont il serait vain de  
régler l'éclat à la manière d'un luminaire.***

Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*.

## **INTRODUCTION**

C'est une œuvre singulière que celle de l'écrivain martiniquais, Edouard Glissant, dans les méandres de laquelle nous avons choisi de nous aventurer au risque exquis de succomber au mimétisme, conformément à l'idée que Barthes se faisait de « la littérature », et d'après laquelle, s'il n'est pas possible de parler sur un tel texte, il est cependant envisageable de parler en lui, à sa manière<sup>1</sup>. En effet, outre l'hermétisme que l'on prête souvent à l'œuvre glissantienne, caractérisation qui pourrait rebuter les âmes timorées, cette dernière est tout à la fois diverse et protéiforme puisque, si elle adopte l'ancienne division de la littérature en genres, c'est bien dans l'intention de les enchevêtrer, montrant de la sorte non seulement l'aberration qu'implique tout compartimentage, mais également la richesse insoupçonnée qu'apporte tout éclatement des limites, se révélant de ce fait essentiellement factices<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Gérard DESSONS, Introduction à la poétique, Approches des théories de la littérature, Paris : Armand COLIN, 2005, p. 191.

<sup>2</sup> « Sans doute est-on proche ici de ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari appellent "agencements collectifs d'énonciation". Ces auteurs définissent *le livre-rhizome* comme "agencement (qui) met en connexion certaines multiplicités prises dans chacun de ces ordres (« un champ de réalité, le monde, un champ de représentation, le livre, un champ de subjectivité, l'auteur ») si bien que le livre n'a pas sa suite dans le livre suivant, ni son objet dans le monde, ni son sujet dans un ou plusieurs auteurs.

Dans l'un de ses derniers essais, *La Cohée du Lamentin*<sup>3</sup>, Edouard Glissant fait part d'un rêve qu'il avait nourri depuis sa jeunesse, et où la pensée de l'éclatement, loin d'être pure fantaisie ou méthode empirique, se révèle fondamentale dans la mesure où elle est dictée par le lieu même de l'auteur, ressenti comme la menace d'une poussée secrète et intransigeante vers un texte qui s'origine dans le manque, se nourrit du tourbillon de la terre, et triomphe dans l'ouverture entaillée devant la mer :

« Je ne sais pas à quel âge, dans mon très jeune temps, j'ai rêvé d'avoir développé un texte qui s'enroulait innocemment mais dans une drue manière de triomphe sur lui-même, jusqu'à engendrer au fur et à mesure ses propres sens. La répétition en était le fil, avec cette imperceptible déviance qui fait avancer. Dans ce que j'écris, toujours j'ai poursuivi ce texte. Je m'ennuie encore de ne pas retrouver l'enhallement tant tourbillonnant qu'il créait, qui semblait fouiller dans une brousse et dévaler des volcans. Mais j'en rapporte comme une ombre parfois, qui relie entre elles les quelques roches de mots que j'entasse au large d'un tel paysage, oui, une brousse, sommée d'un volcan. »<sup>4</sup>

Ce rêve en dit long sur la singularité du texte glissantien où est récusé tout ascendant de l'écrivain sur son œuvre<sup>5</sup>, quand bien même elle serait militante, contrairement à une écriture engagée<sup>6</sup> qui était de mise alors, et qui impliquait

---

Bref, il nous semble, écrivent-ils que l'écriture ne se fera jamais assez au nom d'un dehors. Le dehors n'a pas d'image, ni de signification, ni de subjectivité. Le livre, agencement avec le dehors, contre le livre-image du monde". "Le livre, agencement avec le dehors" peut intégrer, à la façon d'Edouard Glissant, des éléments et personnages du "dehors", les mêler à la fiction, confondre les niveaux. Discours et récit, champs de la fiction et du social interfèrent au moins dans l'imaginaire de l'œuvre, transgressant les frontières, établissant des connexions nombreuses, dans une immanence qui nie les hiérarchies et les classes logiques. », Deleuze et Guattari cités par Dominique CHANCE, *Edouard Glissant, traité de déparler*, Paris : Editions Karthala, 2002, p. 198, infra note 41.

<sup>3</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, Editions Gallimard, 2005.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>5</sup> « L'écrivain est toujours le fantôme de l'écrivain qu'il veut être. » in Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, *op.cit.*, p. 36. Ou encore : « Je m'étais résigné à ne pas être quantité ou espèce d'importance, il me paraissait même que c'était privilège de rester là sans que pas un remarque ma présence, tout comme si je figurais un élément indispensable mais inaperçu, parce que naturel et premier. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, Editions Gallimard, 1993, p. 469.

<sup>6</sup> Nous renvoyons le lecteur au chapitre « Écritures politiques » in *Le degré zéro de l'écriture* de Roland BARTHES. L'auteur y soutient que l'écriture engagée a produit un nouveau type de scripteur,

l'adhésion totale à une convention du réel. Or, justement chez Edouard Glissant, le réel, même s'il est à mériter, est le point de mire de toute l'œuvre, dans la mesure où ses possibles seront traqués suivant un itinéraire spiral dont l'axe est le lieu propre, en l'occurrence la Martinique. En d'autres termes, les mots chez Glissant, assimilés à des roches qui sont autant de balises dans le « champ d'îles »<sup>7</sup>, tissent l'ombre du lieu qui leur sert de matrice. Toutefois, la parole, aussi fragile et indéfinie soit-elle face à ce réel, est cela même qui va instituer non seulement le poète, mais aussi les Martiniquais et la terre qu'ils habitent. Il s'agira somme toute de puiser dans la vasque de l'immédiat du temps et du touffu de l'entour en vue de fixer, sans jamais figer, les mots qui permettent de fouiller, non sans peine, la trace autour de quoi la terre et ses hommes pourront enfin se lever, et déchirer la face obscure du monde<sup>8</sup>.

C'est dans les limbes d'un rêve, celui de « bâtir à roches »<sup>9</sup> le texte, qui nommera à son tour la terre, mais aussi toutes celles qui en sont l'étendue illimitée, que j'ai choisi de rejoindre l'auteur, en me penchant pour ma part sur la poétique de l'espace et la poétique du corps dans quatre de ses œuvres, et qui sont respectivement : *Le Sel noir*, recueil poétique écrit en 1960, *L'Intention poétique*, essai écrit en 1969, *Malemort*, roman écrit en 1975 et *Le Monde incréé*, « pièce théâtrale », parue en 2000 alors qu'elle comprend trois textes datant respectivement de 1963, 1975 et 1987. Ce choix qui pourrait paraître de prime abord fortuit, se veut

---

se situant entre l'écrivain et l'intellectuel, et assumant un langage institutionnalisé. « Au lieu qu'un langage idéalement libre ne pourrait jamais signaler ma personne et laisserait tout ignorer de mon histoire et de ma liberté, l'écriture à laquelle je me confie est déjà tout institution ; elle découvre mon passé et mon choix, elle me donne une histoire, elle affiche ma situation, elle m'engage sans que j'aie à le dire. » (p. 23)

<sup>7</sup> Cette expression fait allusion à l'un des recueils d'Edouard GLISSANT, écrit en novembre 1952, et republié par les éditions Gallimard, *nrf*, 2006.

<sup>8</sup> Comme l'explique Edouard GLISSANT dans *L'Intention poétique*, l'œuvre est soumise à une double volée : d'une part, l'imaginé qui déporte le propos et, de l'autre, le propos qui fixe peu à peu l'imaginaire et le somme. (P. 35).

<sup>9</sup> « Je bâtis à roches mon langage. » in Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, Editions Gallimard, 1996, p. 49.

avant tout éclectique et partant fidèle à une œuvre dont le mérite tient en partie de la récupération audacieuse des genres normalisés et sanctifiés, comme autant de sentiers interdits qui peuvent au demeurant ne déboucher que sur le vide<sup>10</sup>. Ensuite, j'ai pris le parti de me confronter à des œuvres considérées, selon mon sentiment, comme secondaires, voire mineures, par rapport à d'autres, comme ses trois romans *Le Quatrième siècle*, *La Case du commandeur* et *Le Tout-monde* ou son essai *Le Discours antillais*<sup>11</sup>. A l'instar d'Edouard Glissant, je « cultiverai » dans « l'inutile et la dérade qui prolonge »<sup>12</sup>. Enfin, il convient de souligner que cet écart important qui sépare la dernière œuvre des trois premières, du reste relativement rapprochées, est problématique dès lors qu'il s'agit d'une œuvre aux multiples ramifications, et dont la publication se situe à l'orée du vingt et unième siècle, introduisant ainsi l'idée d'une réévaluation et d'une déviance par rapport aux écrits précédents<sup>13</sup>.

Mais quel est donc le point d'articulation unissant les quatre œuvres citées plus haut ? *Le Sel noir* est un recueil poétique qui comprend sept parties : « Le premier jour », « Carthage », « Gabelles », « Afrique », « Plaies », « Le grand

---

<sup>10</sup> Dans le chapitre « Pierre Loti : « Aziyadé », tiré des *Nouveaux essais critiques*, Barthes écrit autour de l'interdit : « Ainsi de l'Interdit : il n'est pas seulement ce que l'on suit interminablement, mais aussi ce qui communique par-dessus vous : un enclos dont vous êtes exclu. Une autre fois, Loti pénètre, au prix d'une grande audace, dans la seconde cour intérieure de la sainte mosquée d'Eyoub, farouchement interdite aux chrétiens ; il soulève la portière de cuir qui ferme le sanctuaire, mais on sait qu'à l'intérieur des mosquées il n'y a rien : tout ce mal, toute cette faute pour vérifier un vide ». Et en un autre endroit du texte, l'auteur de rajouter : « C'est sans doute que pour Loti II (l'auteur du livre), l'Interdit est une idée ; peu importe, en somme, de le transgresser réellement ; l'important, sans cesse énoncé, c'est de le poser et de se poser par rapport à lui » (p. 176 - 177).

<sup>11</sup> Les romans cités sont écrits respectivement en 1964, 1981, 1993. Quant au *Discours antillais*, publié aux éditions du Seuil en 1981, il était à l'origine la thèse de Doctorat d'Edouard Glissant, soutenue le 12 mai 1980 à la Sorbonne.

<sup>12</sup> Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, *op.cit.*, p. 442.

<sup>13</sup> Voici comment Edouard Glissant présente *Le Monde incréé* en quatrième de couverture : « Les trois pièces que voici, composées, dans l'ordre de leur actuelle présentation, à des époques éloignées (1963, 1975, 1987), trament un hypothétique roman. Elles ne souffrirent pas, ni ne me firent soucier, d'être restées resserrées au bas d'une pile de papiers, sans que pour autant je les eusse oubliées. Comme si elles avaient attendu que la dernière fût venue accomplir leur courbe commune et leur trace. J'ai parcouru quelques-unes de ces traces dans des poèmes et des récits antérieurs – il faut sans cesse reprendre. Peut-être que par leurs manières différentes, tellement discontinues, de telles paroles réservent le seul secret d'un chemin souterrain, d'une errance de celui, ou de ceux, qu'elles concernent, errance partagée mais insue, tout en fractures et soudainetés. »



midi » et « Acclamation ». Comme ces titres l'indiquent, il s'agit de décliner les connotations accolées au mot « sel » selon les différents textes-îles où il s'inscrit, et d'aboutir à chaque fois à cette ombre vivace qui réunit les terres, et montre, d'une part, comment elles s'éclairent les unes les autres, et d'autre part, comment elles sont toutes en quête de la parole nouvelle, celle qu'apporte le premier matin devant l'histoire qui attend. Le « sel noir » relate à son tour, dans le secret, une autre épopée, celle des « villages nus »<sup>14</sup> et des « corps brûlés »<sup>15</sup> aussi bien aux Antilles sous l'esclavage, à Carthage, dans la France médiévale, en Afrique, en Martinique, terre d'enfance accablée par le soleil, que dans le monde dans sa totalité. Le « sel noir » est le point fixe qui vient sceller la destinée de l'infinité du Divers<sup>16</sup>, devant faire face à la même souffrance, au même oubli et à la même soif de la parole nouvelle. Le « sel noir » est le ferment que la terre transmet au poème pour que ce dernier sonde les écumes et les salaisons afin d'en détecter les rumeurs du cri, le canaliser et le signifier. Il en va de la dénomination des îles qui se déploient dans « la splendeur et l'amertume »<sup>17</sup>, comme le seul moyen de transformer l'éclat qui crépite en équilibre et clarté.

*L'Intention poétique* est un essai qui comporte deux parties : la première s'intitule « Le je de l'autre », et la seconde « L'autre du nous ». Comme ces titres l'indiquent, il s'agit de montrer comment l'écrivain, face au monde, est soit le voyageur, c'est-à-dire celui qui ira du centre à la périphérie, ou de la périphérie au

---

<sup>14</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir, op.cit.*, p. 173.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> Tout au long de ma thèse, j'emprunterai à Edouard Glissant des concepts-clés qui seront marqués par une majuscule. Le Divers qui en est un, fait l'objet d'un essai, Introduction à une poétique du divers, publié en 1996. Chez Glissant, ce concept régit d'une part, l'identité d'une communauté particulière dans son rapport nécessaire au multiple du monde, et d'autre part, son langage comme quête d'absolu et de non absolu, c'est-à-dire d'écriture et d'oralité.

<sup>17</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir, op.cit.*, p. 169.

centre ; soit le poète, c'est-à-dire celui qui ira de la périphérie à la périphérie<sup>18</sup>. C'est que la poésie, toujours dans son rapport étroit avec le lieu dont et auquel elle participe, a vocation à chasser le rêve de l'Un<sup>19</sup> chez le poète à qui elle révèle paradoxalement le lieu propre et l'y enracine<sup>20</sup>. Cette poussée qui habite le poème, Edouard Glissant la nommera « intention », et la définira comme étant « une seule signifiante étendue »<sup>21</sup> s'originant dans le « manque consenti »<sup>22</sup> de l'Un, et se cristallisant dans sa révélation différée. Car n'oublions pas le vœu déjà formulé dans *Le Sel noir*, et que l'auteur reprend en ces termes :

« Il faut épuiser nos paysages, c'est-à-dire les réaliser. Mais il ne faut craindre d'en découvrir sans cesse : nouveaux, tentateurs, et peut-être interdits<sup>23</sup>. »

En somme, « l'intention poétique » est ce qui va permettre de défricher les paysages du monde : ceux qui sont présents et ceux qui sont à venir. Elle est en cela synonyme à la fois de réveil à la face visible du monde, et d'éveil permanent au prix d'une passion indicible. Cela veut dire que l'espace terrestre, y compris le sien propre, n'est pas un acquis, mais plutôt un idéal toujours à réaliser et à mériter. En effet, l'homme se doit d'affronter dans un véritable corps-à-corps tous les paysages qui balisent la terre, en tâchant de les embrasser de sa parole tâtonnante et fébrile :

---

<sup>18</sup> Dans son *Introduction à une poétique du Divers*, Edouard Glissant distingue quatre approches littéraires qui ont présidé au passage de la poétique de l'être à la poétique de l'étant. D'abord, la mesure de la mesure ou le classicisme qui prétend à imposer ses valeurs universelles, et vise de ce fait la profondeur. Ensuite, la démesure de la mesure ou le baroque qui se veut l'étendue de cette profondeur par le biais de la prolifération, de la redondance et de la répétition. Ensuite, la mesure métrée du souffle originel de la démesure du monde avec notamment Victor Segalen, Saint-John Perse et Claudel. Enfin, la démesure de la démesure qui est la vocation de la littérature d'aujourd'hui. (p. 93).

<sup>19</sup> Dans la première partie « *Le je de l'autre* », l'Un est le pivot de toute une chaîne évolutive : Du vœu du total, de l'un ; De l'un à l'univers ; Du divers au commun.

<sup>20</sup> « Il n'y a pas un mot qui dévoile, il y a une parole qui tâche à préserver les choses de leur fin, c'est-à-dire de leur immédiateté, c'est-à-dire de leur solitude » in Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, Editions Gallimard, 1996, p. 69.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 16.

la terre, rétive aux limites qu'on lui impose parce que vouée à la mobilité, s'avère essentiellement une étendue imprenable.

Outre l'urgence de nommer la totalité-monde, l'essayiste expose les trois dimensions qui régissent l'œuvre littéraire. D'abord, la profondeur. Ensuite, l'étendue. Enfin, « l'intention poétique » qui est « la signifiante de la matière, oui c'est sa réalité »<sup>24</sup>, c'est-à-dire « sa profondeur, innervée, structurée, mais encore son étendue considérée »<sup>25</sup>. Ainsi l'œuvre est la contraction de la matière tiraillée entre d'une part, la communauté et la terre comme réalité unique, particulière et fulgurante, et d'autre part, la durée comme étant le rapport patient à l'autre.

*Malemort* est un roman dont les datations correspondent aux titres de ses chapitres : (1940), (1941), /1936/-1943, (1788) (1939), (1945-1946), (1788-1974), 1938 / 1958, 1962-1973, 1974, (1947). Nous remarquons d'emblée que ces différentes dates, qui sont par ailleurs autant de tournants dans l'histoire officielle de la Martinique, perdent dans ce roman toute leur acuité dès lors qu'elles renvoient toujours au même balan de temps et au même empan de terre, et se réduisent par conséquent à une seule date et à un seul siècle<sup>26</sup>. Du reste, l'écriture du roman aura pour prétexte la dérive occasionnée par un convoi funèbre que les trois hommes inséparables, Silacier Médellus Dlan<sup>27</sup>, considèrent comme un job<sup>28</sup>, et par le biais

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>26</sup> Dans *L'Intention poétique*, Edouard Glissant explique que les dates et les faits empêchent le mouvement continu de se manifester, et que pour un peuple incapable d'oublier cela même dont il n'arrive pas à se souvenir, ces dates ne font que fausser la réalité, et entraver le travail de la mémoire. (Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, *op.cit.*, p. 181).

<sup>27</sup> La juxtaposition de ces trois prénoms dans *Malemort* en fait les trois facettes d'un seul personnage. Par ailleurs, ils ont pour mission de représenter l'ensemble des Martiniquais. C'est ce qu'indique la phrase suivante : « pourquoi pas ces trois-là, eux-mêmes nous, eux-mêmes fous ( ? ) » in Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 23.

<sup>28</sup> « Job » est un mot antillais qui veut dire travail précaire.

duquel ils remontent à leur insu le temps à mesure qu'ils dévalent les mornes<sup>29</sup> jusqu'à atteindre les Salines, au sud de l'île. En effet, grâce à ce grand détour spatio-temporel, défileront différents fragments d'une seule saison : le déchaînement du cochon, le quadrillage, le duel entre le négateur et le béké, la chasse au négateur, la première nuit, la rhumerie, la partie de dominos, les élections, les trous creusés à l'instigation de l'ange, les nègres savants, les autoroutes, les îles environnantes comme miroir de l'étendue tourmentée, le dessèchement qui sévit partout dans le monde, la poursuite du zombi du négateur. Il est clair que le discontinu de la chronologie, mais aussi l'enchevêtrement des récits remettent en question toutes ces datations qui, selon le narrateur, contribuent à la banalisation, voire à la déréalisation de la terre. Or, l'intérêt du roman, en allant au-delà des repères pour suivre des pistes azimutales, consiste non seulement à montrer la concomitance du plus loin et du tout près, mais aussi à mettre en parallèle, au fil de la dérive, l'amincissement de la végétation, depuis les mornes jusqu'à la savane, et le dessouchement de la mémoire associé au manque des mots. Ainsi les pistes que *Malemort* déploie comme un rhizome vont permettre de mettre en perspective le tracé secret qui va du gîte du premier marron jusqu'à la barre qui mettra un terme à la fuite du géreur Garin, relatée déjà dans le premier roman, *La Lézarde*<sup>30</sup>. Car sans la trace, la terre restera cet enclos en marge du monde, qui menace d'imploser et de disparaître. L'enjeu de l'œuvre consiste à redonner à la terre sa consistance par-delà sa platitude et son appauvrissement, en remontant le temps qui s'y agrippe, et ce conformément à la phrase suivante : « Quand tu ne peux pas marcher en longueur, va et marche en

---

<sup>29</sup> Selon *Le Petit Robert*, le morne signifie « dans les îles (Réunion, Antilles), petite montagne arrondie, isolée au milieu d'une plaine d'érosion ».

<sup>30</sup> *La Lézarde*, publié en 1958, est le récit qui ouvre l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant.

hauteur. »<sup>31</sup> Cette sommation fait allusion aux trois dimensions de l'île : sa profondeur qui est la terre, son étendue qui est la mer, et marcher comme processus qui implique le dépassement. Sous le regard de la mer qui inquiète, des îles si familières et si proches bien que méconnues, et du monde qui avance petit à petit, annonçant de la sorte une seconde invasion, *Malemort* est une aventure dans les profondeurs de la terre, depuis sa surface où Silacier Médellus Dlan se livrent à une interminable errance, jusqu'aux abysses où gît le sel noir. Mais, du fait de ces différents tunnels que sont les trous, les urnes et les autoroutes dans le roman, les profondeurs se révèlent poreuses, faisant de l'île, l'ombre de son ombre. Au demeurant, la mise en abyme du monde des vivants et de celui des morts fait ressortir le flottement des corps, qui se brisent telle l'écume, sur les rocs de la parole absente et de la trace enfouie.

*Le Monde incréé* se révèle un moment textuel particulier dans la mesure où il est, toujours dans la quête éperdue de la trace, le prétexte et le fruit d'un genre littéraire inédit qu'Edouard Glissant appelle la poésie, c'est-à-dire « poème et conte et palabre ensemble, où s'encontentent les paysages, où les histoires se raccordent, s'entresouchent les langages. Vous la prolongez ou vous la changez sans fin. Vous la datez à votre manière. Les poésies, quels qu'en soient la circonstance et l'auteur, se répondent »<sup>32</sup>. D'emblée, nous avons affaire à « une écriture » qui se place à la rive de l'ensemble de l'œuvre qui a précédé. Trois textes composent *Le Monde Incréé* : « Conte de ce que fut la tragédie d'Askia », « La parabole d'un moulin de Martinique » et « La Folie Celat ». Ces textes correspondent respectivement aux trois étapes de la saga antillaise, à savoir la traite, la plantation et la folie. Certes, le

---

<sup>31</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 33.

<sup>32</sup> Cette citation apparaît à la fin du *Monde incréé*.

lecteur rencontre dans cette œuvre des récits et des personnages déjà évoqués. Il n'en demeure pas moins que le narrateur, après la vision prophétique du passé, y ouvre une nouvelle perspective, en procédant à l'anamorphose. De fait, l'Afrique va contenir en germe l'Amérique, avec pour plaque tournante la figure du roi Askia qui tout en s'embourbant dans le crime et la trahison, fait de l'ailleurs dont il est pourtant si féru, un impossible. Avec la figure du moulin, le lecteur explore la société marchande au cœur même des plantations. Enfin, en la personne de Marie Celat, l'obsession des origines conduit impérieusement à la folie, qui en révèle une autre, celle des Martiniquais, faute d'un ailleurs qui les éclaire et les prolonge. En se plaçant à la marge des grandes traversées, *Le Monde incréé*, au mépris de toute structure reçue et partant aliénante, se penche sur les nœuds trop souvent délaissés, à la lumière des décalages continuels, y compris ceux des personnages, et tente de déchaîner les récits les plus divers, mais aussi les plus opaques, et d'entendre ce qui pourrait s'y dire. Ainsi *Le Monde incréé* est un texte dans le dédale duquel le référent, vidé de tant de discours et de vérités, s'estompe petit à petit jusqu'à se dérober derrière la béance du tremblement. En somme, quand l'Amérique épouse l'image déjà énoncée dans *Malemort*, celle d'un monde qui est loin d'être un être-là dès lors qu'il peine à se faire entendre, *Le Monde incréé* est la métaphore de la parole en puissance et par conséquent ouverte<sup>33</sup>.

---

<sup>33</sup> *Le Monde incréé* se fait à l'image de l'Amérique. En effet, si l'on se réfère à la thèse de Deleuze et Guattari selon laquelle « il n'y a pas de différence entre ce dont un livre parle et la manière dont il est fait », il est logique que l'Amérique en tant que continent atypique induise à son tour un livre atypique. De fait, les auteurs de *Rhizome, Introduction* pensent qu'« il faudrait faire une place à part à l'Amérique. Bien sûr, elle n'est pas exempte de la domination des arbres et d'une recherche des racines. On le voit jusque dans la littérature, dans la quête d'une identité nationale, et même d'une ascendance ou généalogie européennes (Kérouac part à la recherche de ses ancêtres). Reste que tout ce qui s'est passé d'important, tout ce qui se passe d'important procède par rhizome américain : beatnik, underground, souterrains, bandes et gangs, poussées latérales successives en connexion immédiate avec un dehors. Différence du livre américain avec le livre européen, même quand l'américain se met à la poursuite des arbres. Différence dans la conception même du livre. Et ce ne sont pas en Amérique les mêmes directions : c'est à l'Est que se font la recherche arborescente et le retour au vieux monde. Mais l'Ouest est rhizomatique, avec ses Indiens sans ascendance, sa limite

C'est à partir de ce corpus d'œuvres que je vais tenter de définir la notion d'espace qui fera l'objet de la présente thèse. Le traitement de l'espace martiniquais dans les quatre œuvres induit deux visions antithétiques de l'espace.

D'abord, le territoire comme entité isolée et indépendante, doublée d'une histoire autoritaire, tout à la fois instrument et modalité, et dont les soubassements sont le mythe fondateur, le récit qui relie le passé au présent, et l'identité-racine. Ces données impliquent à leur tour un idéal de perfection qui se renferme dans un modèle sociologique ou politique figé que motive une seule logique énonciative. Les politiques d'aménagement du territoire servent à mettre de l'ordre dans le monde à travers une répartition des hommes et des activités suivant des processus et des logiques qui répondent à des nécessités. Et Heidi Bojsen, chercheuse de l'université danoise de Roskilde, rappelle d'ailleurs l'étymologie latine possible du mot « territoire » : « terra » qui veut dire « terre », mais aussi « terrere » qui signifie « causer la terreur »<sup>34</sup>. La mise en territoire implique ainsi un espace social et politique cerné par la terreur. En outre, elle précise que, d'après les géographes contemporains, il est une convergence des pouvoirs sociaux qui subissent les effets d'éléments matériels tels que le sol, le contrôle de l'espace et l'identité sociale. Il est évident que pareille définition donne lieu à des cadres institutionnalisés comme l'Etat, les empires et la nation, qui seront abordés suivant une seule logique

---

toujours fuyante, ses frontières mouvantes et déplacées. Toute une "carte" américaine à l'Ouest où même les arbres font rhizome. L'Amérique a inversé les directions : elle a mis son orient à l'ouest, comme si la terre était devenue ronde précisément en Amérique ; son Ouest est la frange même de l'Est. (Ce n'est pas l'Inde, comme croyait Haudricourt, qui fait l'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, c'est l'Amérique qui fait pivot et mécanisme d'inversion). La chanteuse américaine Patti Smith chante la bible du dentiste américain : ne cherchez pas de racine, suivez le canal... » in Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Rhizome, Introduction*, Paris : les Editions de minuit, 1976, p.10 et p. 55-56-57.

<sup>34</sup> BOJSEN Heidi, « La géographie de l'errance : à la recherche de l'intention poétique de la géographie politique » in *Edouard Glissant : pour une poétique de la relation : Limites, épreuves, dépassement*, Textes réunis et présentés par Samia KASSAB-CHARFI et Sonia ZLITNI-FITOURI, Actes du colloque international de Carthage, avril 2005, p. 25.

épistémologique, qu'elle soit psychologique, sociologique, politique, géographique ou autre.

Ensuite, eu égard aux limites fixes prêtées au territoire, H. Bojsen montre comment Edouard Glissant explore une nouvelle approche de l'espace géographique où un même individu peut se reconnaître par rapport aux autres et aux lieux et agir en se référant à des territoires et des territorialités multiples, continues ou discontinues. Toute catégorie sociologique ou politique présente ainsi un versant en friche dû à « la mobilité des gens entre plusieurs logiques et structurations de l'espace, [à] leurs « appartenances » éventuelles à plusieurs de ces catégories, [à] leurs conceptualisations hétérogènes des significations géographiques, conceptualisations qui se formulent dans une logique itérative, [et à] la présence de l'altérité comme constituant de l'espace »<sup>35</sup>. Tous ces mouvements conduisent à revisiter la notion de lieu qui, tout en dépassant celle du territoire, réhabilite l'individualisation de l'espace, perçu désormais comme un phénomène subjectif, tout à la fois individuel et social.

Le lieu chez Edouard Glissant traduit un désir d' « enracinement rhizomatique »<sup>36</sup> dans la mesure où il s'enrichit de tous les positionnements énonciatifs qui le soutiennent. Cela revient à dire que, loin d'être une menace à la nation, l' « enracinement rhizomatique » resitue les modes de représentation au sein des données de l'espace, de la population et du politique. La prise en compte des données matérielles du paysage et de la nature ainsi que l'intention du sujet qui énonce son espace achemine vers une géographie particulière qui se situe à la

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 20.



croisée des trajets dynamisés et des histoires plurielles et entremêlées à l'œuvre, somme toute à ce que Heidi Bojsen appelle une « géographie de l'errance »<sup>37</sup> où se dit constamment la tentation de l'autre et de l'alentour. La « géographie de l'errance » est traversée de part en part d'une poétique qui relate le dit de la Relation<sup>38</sup> mais aussi de l'opacité et de l'imprévisible. En définitive, la poétique est cela même qui transforme le territoire en lieu, et lui insuffle la présence du monde qui crépite.

L'importance que revêt la poétique dans l'approche de l'espace en fait une notion-clé sur laquelle il convient de s'arrêter. Dans sa *Poétique de l'espace*<sup>39</sup>, Bachelard dépasse le cadre d'une poétique qui serait le synonyme d'un faire, et soutient que l'image poétique a son être propre et son dynamisme propre. Relevant d'une ontologie directe, l'image présente un caractère inattendu et suscite, abstraction faite d'un quelconque passé que l'on pourrait lui alléguer, l'adhésion du lecteur. Bachelard en vient à forger une phénoménologie de l'imagination susceptible de dépasser toute référence objective, et de restituer la subjectivité qui soutient l'image. La phénoménologie de l'imagination est somme toute « une étude du phénomène de l'image poétique quand l'image émerge dans la conscience comme un produit direct du cœur, de l'âme, de l'être de l'homme saisi dans son actualité »<sup>40</sup>.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>38</sup> Edouard Glissant a consacré un essai, *Poétique de la Relation*, à cette notion clé. Voilà ce qu'il en dit à la page 31 : « La pensée de l'errance est une poétique, et qui sous-entend qu'un moment elle se dit. Le dit de l'errance est celui de la Relation ». Plus loin, à la page 187, on y lit : « La Relation relie (relaie) relate. Domination et résistance, osmose et renfermement, consentement de langage et défense des langues. Leur totalisation ne produit pas un procédé net, ni perceptible avec certitude. Relié (relayé) relaté ne se combinent pas de manière conclusive. » in Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation* (Poétique III), Editions Gallimard, 1990.

<sup>39</sup> Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1957.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 2.

La phénoménologie de l'imagination n'est pas sans rappeler la pensée de Merleau-Ponty pour qui le corps est le siège de la conscience, ce par quoi elle se relie au monde qui lui est donné à travers la perception. Car, les phénomènes s'offrant à elle proviennent de l'intérieur d'un corps qui habite le monde, à la fois voyant et visible. Cette participation au monde implique à son tour une conscience incarnée et partant située, qui sera un moment de l'Être, un étant, émergeant dans le langage qui lui donne réalité et sens. « La parole est un geste et sa signification un monde »<sup>41</sup>, écrit Merleau-Ponty.

Une telle perspective renvoie à la poétique généralisée de Roger Caillois, où l'univers est conçu comme redondant selon le modèle de l'isomorphisme : « Il n'existe rien dans le monde dont on ne risque [...] de rencontrer quelque part l'homologue, sous une forme attendue ou sous une autre ». Il s'agit en effet d'une homologie entre les choses et les hommes, qui aboutit à un rythme, essentiellement symétrique, et à une poésie qui transparait comme « le champ d'application d'une herméneutique des "réurrences dérobées" »<sup>42</sup>. La poétique généralisée de Caillois converge avec le structuralisme et la sémiotique vers la notion d'un modèle qui transcende le manifesté du discours, diluant de la sorte sa spécificité.

Dans ma thèse, je conçois la poétique comme une réflexion qui coordonne la théorie de la littérature et celle de la langue. Dans cette rencontre, seront dépassées non seulement la dualité traditionnelle entre le sens et la forme, mais aussi l'ancienne division de la littérature en genres. Genette écrit à ce propos : « (...) Il n'y

---

<sup>41</sup> Merleau-Ponty cité par Pierre Auregan et Guy Palayret, *Dix étapes de la pensée occidentale, Des présocratiques à la modernité*, Ellipses / édition marketing S.A., 1995, p. 187.

<sup>42</sup> Gérard DESSONS, *Introduction à la poétique, Approche des théories de la littérature*, Armand Colin, 2005, p. 161.

a pas plus de discours sans style que de style sans discours : le style est l'aspect du discours »<sup>43</sup>. Ayant pour objet une œuvre littéraire qui se définit comme un texte, la poétique se donne la tâche d'en déceler l'originalité créatrice à travers l'exploration de ses divers possibles. « Au regard de la poétique, l'œuvre littéraire est un laboratoire sémantique, et la littérature, une problématique du langage »<sup>44</sup>, écrit Barthes. C'est dire que la poétique est une pensée qui cherche à savoir comment le sens est possible.

Comme l'expose *Le Degré zéro de l'écriture*, l'œuvre littéraire comporte deux dimensions : d'une part, le style, qui a trait à la vie psychologique et biologique du sujet, et d'autre part, la parole ou la langue, qui sont du côté des normes sociales. L'« individuation littéraire »<sup>45</sup> quant à elle, se manifeste à travers une troisième réalité qui est l'écriture et qui correspond à la « Forme [qui] est aussi Valeur »<sup>46</sup> Cette dernière se révèle intimement liée à la problématique du sujet, et se définit comme « un acte de solidarité historique »<sup>47</sup> doté d'une dimension d'intentionnalité. L'écriture en tant que concept-valeur débouche sur un texte où le signifiant met en crise le langage du sujet, pour agir à sa place et consacrer sa perte. Julia Kristeva<sup>48</sup> met en place la notion de signifiante comme « procès, au cours duquel le "sujet du texte, échappant à la logique de l'*ego cogito* et s'engageant dans d'autres logiques (celle du signifiant et celle de la contradiction) se débat avec le sens et se déconstruit ("se perd") »<sup>49</sup>, le sujet se trouve confronté aux dérives du sens. La signifiante est « ce

---

<sup>43</sup> Genette cite par Gérard Dessons, *ibid.*, p. 149.

<sup>44</sup> *ibid.*, p. 187.

<sup>45</sup> *ibid.*, p. 196.

<sup>46</sup> *ibid.*

<sup>47</sup> *ibid.*, p. 197.

<sup>48</sup> Kristeva citée par Gérard DESSONS, *Introduction à la poétique*, *op.cit.*, p. 190.

<sup>49</sup> *ibid.*

travail radical (il ne laisse rien intact) à travers lequel le sujet explore comment la langue le travaille et le défait dès lors qu'il y entre (au lieu de la surveiller). »<sup>50</sup>

L'ascendant du signifiant sur le langage du sujet se manifeste d'après Bakhtine, à travers la « forme esthétique »<sup>51</sup> de l'œuvre littéraire dont l'historicité est inséparable de son autonomie. En d'autres termes, la forme est ce qui permet de dynamiser un contenu ouvert sur l'évènement en l'isolant, afin que son achèvement aboutisse à un être-là. Ce processus, qui se rapporte selon Bakhtine à l'invention, est défini comme suit : « Ce qu'en art on nomme *invention* n'est que l'expression positive de l'isolement : l'objet isolé est par là même inventé, c'est-à-dire ni réel dans l'unité de la nature, ni présent dans l'évènement de l'existence. Par leur côté négatif, l'invention et l'isolement coïncident ; dans l'invention, vue du côté positif, se trouve soulignée l'activité propre à la forme, la présence de l'auteur ; l'invention me donne une conscience plus aiguë de moi-même comme inventeur actif d'un objet : je me sens libre, du fait de mon extériorité, de former et d'achever l'évènement sans rencontrer d'obstacle »<sup>52</sup>. Ainsi la subjectivité est tributaire de la forme qui donne au contenu de l'œuvre son unité dans la manière de le dire, se voulant de la sorte « une « activité de locution signifiante »<sup>53</sup>.

Pour Henri Meschonnic, la signifiante est intimement liée à la théorie de la valeur. L'œuvre littéraire constitue en effet un système dont les unités, tout à la fois concomitantes et interdépendantes, ne sont guère isolables de cet ensemble. Le texte se compose ainsi d'une langue qui s'invente continûment dans la réalisation

---

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>52</sup> Bakhtine cité par Gérard DESSONS, *ibid.*, p.228.

<sup>53</sup> Bakhtine cité par Gérard DESSONS, *ibid.*, p.229.

des discours et trouve son origine dans son fonctionnement même. C'est dans cette perspective que le signifiant, multiple, écarte le signifié, comme seul producteur d'une signifiante constamment en train de se faire et de se défaire.

Enfin, chez Benveniste la signifiante est à envisager à la lumière d'une double modalité sémantique. La première est sémiotique et est une propriété de la langue. La seconde est sémantique et résulte de l'activité du sujet qui met en action sa langue, produisant ainsi un discours dans lequel il se réalise. « Le locuteur est certes déjà un sujet (psychologique, moteur, etc.) au moment où il prend la parole, mais c'est l'acte de son discours qui le fait devenir chaque fois - et chaque fois différemment - un sujet dont la réalisation constitue précisément cette "signification" spécifique du langage, que H. Meschonnic nomme le "vivre" »<sup>54</sup>, écrit Benveniste. Outre le sémantique, la spécificité de l'œuvre réside dans le rythme qui constitue l'inédit même dans le discours, et fait de l'acte de langage un événement toujours nouveau et singulier. Désormais, le rythme se veut synonyme de chaos, débordant de la sorte les signes, pour inclure tout cet irréfléchi qui intervient dans l'activité de locution, à savoir « les actions, les créations, les corps, le montré-caché de l'inconscient »<sup>55</sup>.

En résumé, à la lumière de ces différentes théories, j'envisagerai la poétique comme la théorie qui, d'une part, rattache la valeur de l'œuvre au sujet et à l'histoire, et, d'autre part, montre comment la pratique spécifique du sujet aboutit paradoxalement à l'universalité de son discours, dans la mesure où l'œuvre littéraire, de par sa propre référence qu'elle désigne en même temps qu'elle la produit, est une

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>55</sup> Meschonnic cité par Gérard Dessons, *ibid.*, p. 252.

transcendance des individualités et une ouverture transpersonnelle et transhistorique.

L'enracinement au cœur même de l'errance, qui est le champ dans lequel la poétique opère, induit divers enjeux : Comment dire le tourment du corps de l'homme martiniquais dans un espace où l'ancien maître avait pris soin de dresser une cloison étanche entre les mornes et les plantations, cloison que la ville, fille de cette rencontre voulue et conçue comme impossible, renforcera plus tard ? Comment dire un espace qui, en sus de son cloisonnement et du fait de son insularité, sera condamné à l'isolement et relégué à la marge du monde ? Comment dépasser cette marginalisation tout en récupérant l'idée de la marge qui est désormais l'aune à laquelle la totalité du monde est considérée ? Comment rompre avec la linéarité, qui ordonne, hiérarchise et tronque, générant ainsi une solitude infranchissable, pour rétablir la démesure à travers l'étendue et son corollaire, la profondeur, et permettre non seulement de relier tous les points épars de la terre, mais aussi de mettre en branle une ouverture incessante vers la rive ? Comment faire en sorte que les événements décrits et qui sont essentiellement chaotiques soient fixés par des expressions qui les éclairent et les conduisent, sans jamais les contenir ?

La problématique que je me suis proposée consiste à montrer que le parti de l'errance comme objet, méthode, et métaphore de l'écriture glissantienne, implique à son tour le choix d'un genre littéraire qui soit lui aussi marginal, en marge de lui-même, aux contours flous et variables, accordant une place capitale à l'errance : l'essai. En effet, contrairement aux genres littéraires codifiés que sont le poème, le récit et la pièce de théâtre, le genre essayistique demeure problématique.

Les divergences dans la description de l'essai sont telles que la plupart de ses historiens ne le considèrent pas comme un genre. Cependant, cette hésitation dans et autour de l'essai, loin de le corrompre, est ce qui va motiver la primauté que lui accorde l'œuvre d'Edouard Glissant :

« L'essai est une forme très souple, et ceci depuis ses origines, au XVI<sup>ème</sup> siècle, chez Montaigne. Cet auteur y a vu le meilleur moyen de s'étudier lui-même et de soumettre à examen ses propres idées sur l'expérience humaine, ses essais étant, en un sens, comme une manière de coucher ses idées sur le papier, de mettre les choses à l'épreuve de l'écriture. En les appelant *essais*, il a délibérément insisté sur leur statut informel propre à de simples tentatives. »<sup>56</sup>

La souplesse de l'essai et son statut informel induisent, d'une part, sa position intermédiaire entre le pur littéraire (aspect fictif) et le pur philosophique ou scientifique (aspect thématique) et, de l'autre, son aptitude à s'approprier les attributs des formes narrative, dramatique ou poétique. Cependant, si ces formes se prêtent à pareille combinaison, c'est parce qu'elles comportent en puissance une dimension essayistique qui est une forme simple ou une forme de prose courte et non fictionnelle et qui implique l'idée d'ébauche associée à la réflexion et à la théorisation. Cette idée conforte l'hypothèse de Claire Obaldia selon qui l'essai est un processus qui doit avoir pour fin le roman, c'est-à-dire une prose de fiction qui se déploie avant tout sous le mode narratif. D'autre part, cette filiation doublée d'une progression va mettre au jour l'essence du roman comme genre progressif, illimité et non canonique, et déceler l'équivalence de l'essayistique et du romanesque dont l'illustration est le roman essayistique qui consiste en une intégration de l'essai, essentiellement fragmentaire et discontinu, dans son cadre fictionnel. En somme,

---

<sup>56</sup> Carl Klaus, « Essay » cité par Claire de Obaldia, *L'Esprit de l'essai, de Montaigne à Borges*, traduit de l'anglais par Emile Colombani, Editions du Seuil, février 2005 pour la traduction française, p. 13.

l'essai se présente comme le chaînon qui relie la poésie, en tant que structure associative et disjonctive qui reflète la spontanéité du processus, et le récit, en tant que mise à l'épreuve du temps et de l'histoire, bref la maturation du même processus. Je montrerai comment ce trait distinctif est exploité par Edouard Glissant afin de déconstruire les frontières qui existent entre les différents genres, et faire en sorte que sa production créative (romans, recueils poétiques, adaptations dramatiques) et sa production réflexive (essais et ouvrages critiques) s'unifient en dépassant leur diversité, et soient au service de la pensée vive et de la parole orale.

Le choix de l'essai trouve enfin sa justification dans le relativisme qui a présidé à son avènement au XVI<sup>ème</sup> siècle quand l'inquiétude épistémologique qui a accompagné la naissance du sujet et de la conscience a pris le pas sur les certitudes incontestables du sujet transcendant, universel et collectif. Car la Renaissance est un temps moderne où la recherche de la vérité devient une affaire individuelle, unique et renouvelée grâce à des expériences désormais particulières, situées dans un temps et un lieu particuliers. La connaissance particulière qui aboutit à un universel particulier, est un moment de l'universalité qui cesse d'être valable d'un instant à l'autre, et nécessite la réintégration d'autres voix et partant d'autres vérités. C'est pourquoi l'essai qui se caractérise par la succession chaotique et incessante des thèmes, reflète le vœu de dire tout en même temps, par le biais des ajouts, des additions et des extensions, d'où une marginalisation et un décentrement perpétuels de ses propres marges. Ce déplacement, fruit de la spéculation et de l'invention, est désigné chez Derrida par le terme de la « différence »<sup>57</sup>, qui signifie non seulement

---

<sup>57</sup> « La présence de l'écriture dans la parole entraîne l'irruption de la différence au sein du logos. D'abord parce que le signe phonique ou graphique est constitué par la différenciation des unités discrètes qui le composent, ensuite parce que le sens ne se donne jamais que dans la trace, c'est-à-



une perpétuelle mise à l'épreuve d'un texte qui se refuse à toute solution et par conséquent à toute clôture, mais aussi une différence à soi qui bannit l'idée du même et la régularité de l'identique. Le texte, essentiellement réflexif, transmet les conditions de la signification de son propos et celles de leurs intertextes, débouchant ainsi sur la primauté du sensible ou la palpabilité des signes, au grand dam du sens. Il en va de même pour l'œuvre glissantienne qui, en se construisant par touches, par détours, par corrections et par répétitions, fait partie d'un vaste projet qui se cristallise au fil de ses textes-étapes. C'est ce que souligne Jacques Chevrier, dans le préambule des actes du colloque *Poétiques d'Edouard Glissant* :

« Pour qui prend la peine de lire ou de relire le corpus glissantien, de *La Lézarde* au *Tout-monde*, et plus récemment au *Traité du Tout-monde*, il est clair que l'œuvre répond à un dessein, un projet sur lequel Glissant s'est d'ailleurs lui-même exprimé lors d'une rencontre précédente. Considérant qu'il n'y a pas "d'écrivain sans projet d'écriture", il confie que dès le début de son entreprise, il a été confronté à un certain nombre de défis, autant existentiels que philosophiques et littéraires, liés à sa situation particulière d'écrivain martiniquais. »<sup>58</sup>.

Pour ma lecture de l'œuvre d'Edouard Glissant, je vais prendre en considération son contexte historique, c'est-à-dire la période qui va des années cinquante à ce jour. Celle-ci met en lumière la modernité et l'actualité d'une littérature, autrefois considérée comme celle des marges, qui se situe aux antipodes

---

dire une représentation qui pose à la fois sa présence et son absence : l'écriture, c'est ce jeu, au sens mécanique d'un intervalle, qui s'instaure entre le signifié et le signifiant. D'où la fiction de vouloir accéder à l'origine, de ressaisir une présence première, car d'elle nous n'avons jamais que son signe, sa trace. *Paradoxalement, c'est la trace qui précède l'origine, la constituant en retour.*

Mais, antérieure à la différence qui œuvre dans la langue, il y a la « différance ». C'est elle qui fonde la possibilité du signe, car " elle permet l'articulation des signes entre eux », elle est la rétention qui permet de différencier les signes, la matière phonique et graphique, et par là de rendre possible du sens. La différance, c'est encore cet écart entre l'origine (ou le sens) et la trace qui la pose et Derrida peut conclure : " La trace est en effet l'origine absolue du sens [...]. La trace est la différance qui ouvre l'apparaître et la signification" ». *in* par Pierre Auregan et Guy Palayret, *Dix étapes de la pensée occidentale, op.cit.*, p. 219.

<sup>58</sup> *Poétiques d'Edouard Glissant*, Textes réunis par Jacques Chevrier, Actes du colloque international « Poétiques d'Edouard Glissant », Paris-Sorbonne, 11-13 mars 1998, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Presses de l'Université de Paris – Sorbonne, 1999, pp. 7, 8.

des grands systèmes de pensée, qui ont la prétention de donner à l'histoire son sens et sa cohérence. Les recherches menées par des penseurs comme Ricœur, Derrida, Levinas et Bourdieu s'inscrivent dans une période de crise et de doutes qui va donner le jour à des œuvres aussi diverses que singulières, loin de tout discours unifiant, mais encore elles sont au diapason des interrogations contemporaines axées notamment sur l'éthique, l'épistémologie et la notion de réalité. Grâce à ces penseurs, humanisme et histoire seront réhabilités alors qu'ils étaient bannis par le structuralisme, selon lequel le réel constitue une combinatoire de signes où la signification résulte de leur différence les uns par rapport aux autres, et où le sens est pensé comme un vide, une absence. En d'autres termes, le structuralisme avait fait du réel un système autoréférentiel sans prise aucune sur soi ni sur le monde.

Et partout ailleurs, disaient-ils. Est-ce qu'il y a un endroit ? Un endroit où tout est connu. Tout ce qui passe sur la terre ; un endroit où les plus petits viennent poser leur histoire. Où on n'oublie pas un pleurer ; est-ce qu'il y a ? disaient-ils. Silacier en rage criait : il n'y a pas, il n'y a jamais.  
Edouard GLISSANT, *Malemort*.

## **PREMIERE PARTIE :**

### **LE NEGRE MARRON**

### **OU LE MIROIR DE LA MARTINIQUE**

Dans sa *Poétique de l'espace*, Gaston Bachelard développe l'idée d'une interaction entre la rêverie, la maison et « le pays de l'Enfance Immobile, immobile comme l'Immémorial »<sup>59</sup>. Selon le philosophe, l'espace ne peut être abordé en dehors de la maison natale dès lors qu'elle représente la première fonction d'habiter, et qu'elle est de ce fait physiquement inscrite en l'homme comme un ensemble d'habitudes organiques. Incontournable, la maison natale fait naître en nous une rêverie qui transfigure les souvenirs et donne le jour à une maison cosmique qui se situe à la lisière de l'histoire personnelle et d'une préhistoire indéfinie. Cette irréalité, qui détermine l'être vrai de la maison natale au-delà de la positivité de l'histoire et de la géographie positive, est cela même qui pérennise les maisons à jamais perdues, et consacre la poésie du passé. La maison agit comme une verticale originelle qui évince les contingences et assure la profondeur et la continuité de l'homme. Elle relève ainsi des fixations que l'homme a besoin d'établir afin de se retrouver dans le temps qui coule indéfiniment.

Même si Bachelard accorde une importance capitale à l'imagination inhérente à l'espace qu'elle transforme et opacifie, scellant de la sorte son antériorité par rapport à la mémoire ainsi qu'au tremblement qui affecte toutes les valeurs vivantes et les noie dans l'ombre de l'irréalité, il y a lieu de souligner que, d'après le philosophe, l'espace onirique qui prend souche dans la maison natale, est essentiellement protégé :

---

<sup>59</sup> Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1992 (pour la présente édition), p. 126.

« Nous voulons simplement montrer que dès que la vie se loge, se protège, se couvre, se cache, l'imagination sympathise avec l'être qui habite l'espace protégé. »<sup>60</sup>

Cela veut dire que l'imagination, défaits désormais de la domination des choses ainsi que de la poussée de l'inconscient, est cependant solidaire d'une expérience de la cordialité du monde au sein d'une maison qui procure à l'homme protection et repos, et qui permet à l'enfance de rester vivante et « poétiquement utile »<sup>61</sup>. Somme toute, sans la première fonction d'habiter, il ne peut y avoir de poésie de l'espace. Aussi, chez Bachelard, la maison perçue comme le commencement du monde, et marquant de ce fait l'homme en sa profondeur, relève des valeurs de la genèse qui convergent toutes vers l'enracinement considéré comme seul début possible de toute vie :

« La vie commence pour l'homme en dormant bien et tous les œufs des nids sont bien couvés. L'expérience de l'hostilité du monde – et par conséquent nos rêves de défense et d'agressivité – sont plus tardifs. »<sup>62</sup>

Par ailleurs, comme la maison natale opère en tant que verticale originelle, elle présente deux pôles : le grenier et la cave. Si au grenier se rattachent « les rêves dans la hauteur claire, la zone rationnelle des projets intellectualisés »<sup>63</sup>, la cave est « de la folie enterrée, des drames murés »<sup>64</sup>. De par sa configuration, la maison semble drapée dans une brume qui l'isole de son entour et la rêverie qu'elle fait naître dans le cœur de l'homme qui la recueille à son tour comme le souvenir-

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 33, 34.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 37.

songe d'une maison onirique indélébile et partant d'une valeur sûre, se révèle étanche, quand bien même elle serait la résultante du tremblement :

« Tout univers s'enferme dans des courbes ; tout univers se concentre en un noyau, en un germe, en un centre dynamisé. »<sup>65</sup>

L'étanchéité de la maison est d'autant plus frappante que Bachelard évoque la rêverie tranquille au sein de notre solitude et de notre immobilité comme seul moyen qui nous permette de nous représenter le monde et de rêver son immensité. Sans la rêverie à quoi se rattachent le mouvement et l'immensité intime, le monde serait un ailleurs tout à la fois clos et hostile. Car, en dehors de la maison où nous nous sentons protégés et par conséquent disposés à aller vers l'extérieur, il nous est impossible d'avoir une prise sur le paysage environnant :

« L'immensité est en nous. Elle est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs ; nous rêvons dans un monde immense. L'immensité est le mouvement de l'homme immobile. L'immensité est un des caractères dynamiques de la rêverie tranquille. »<sup>66</sup>

La phénoménologie de l'imagination poétique chez Bachelard, dès lors que ce dernier se polarise sur la maison natale, laisse transparaître ses limites si on veut l'appliquer à des peuples qui ont résolu de vivre le processus ininterrompu de l'espace-temps comme un suspens sans genèse ni fin. En effet, chez les peuples de

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 126.

la Digenèse<sup>67</sup>, la maison n'est autre qu'une case où l'on n'habite pas. Ignorant ce qu'est la première fonction d'habiter, le cœur de ces hommes est dénué de la maison onirique qui prémunit contre la dispersion en donnant l'impression d'être « logé partout, mais enfermé nulle part »<sup>68</sup>. Pour les hommes de l'errance, même la terre propre demeure étrangère.

L'œuvre d'Edouard Glissant met en scène le peuple martiniquais qui a connu les affres de la traite négrière dans la géhenne de la cale-matrice. Sitôt arraché à sa terre natale, sitôt privé de sa mémoire. Sa première fonction d'habiter a lieu dans les ténèbres et l'indifférencié de l'abîme marin. Contrairement à la poétique de Bachelard qui exclut le vaste du monde objectif et sensible pour en faire une caractéristique intime, chez les descendants de déportés, la tourmente intérieure vient de l'étréitesse de leur univers intérieur qui s'oppose au vertige démesuré et à la profondeur insondable qu'est la mer<sup>69</sup>, le parangon du monde. De ce fait, le « vaste » bachelardien épouse les contours fluctuants des « infinies de Genèses possibles », « des digenèses explosées, aussi relatives et diverses que les anciennes Genèses solitaires ont pu être absolues et exclusives »<sup>70</sup>.

---

<sup>67</sup> Contrairement aux sociétés ataviques qui se réclament d'une Genèse, ce qui légitime la filiation à laquelle elles donnent le jour, implantées sur ce qui devient son territoire, les sociétés composites dont le matrice n'est autre que le ventre du bateau négrier, relèvent, elles, d'une opacité, que Glissant a baptisée « Digenèse ».

<sup>68</sup> Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, *op.cit.*, p. 69.

<sup>69</sup> «Et ainsi, depuis ce commencement si lointain, si souvent oublié, la mer est pour nous une profondeur avant d'être une étendue » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 95.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 236.

L'absence d'un espace habité, tel qu'il a été pensé par Bachelard, qui viendrait se substituer à un espace géométrique, notion du reste étrangère aux Martiniquais, empêche les seules fixations spatiales qui seraient du temps comprimé. Comme l'a si bien relaté Edouard Glissant dans *Le Quatrième siècle*, la terre martiniquaise est essentiellement une terre soufferte, habitée par une grande question que déchaîne le maelström du temps sans jamais révéler le moindre secret<sup>71</sup>. C'est dire que chez les enfants de la digenèse, il n'est guère possible de faire l'économie du temps tant qu'il ne serait pas élucidé. Aussi, chez le poète martiniquais, les « profonds »<sup>72</sup> se substituent à la profondeur et incluent une autre dimension, celle de la Relation qui n'est autre que l'étendue que crée le temps. Alors que la profondeur induit le triomphe de l'espace sur le temps, les « sourds profonds » mettent l'accent sur l'indéfectible des liens que l'espace et le temps tissent entre eux :

« Nos profonds se révèlent en branches et lianes et fougères surgies d'un seul élan, d'un seul balan. »<sup>73</sup>

Outre la Relation à laquelle les Martiniquais sont acculés comme conséquence nécessaire du discontinu et du divers qui ont présidé à leur naissance dans les soutes de la honte, le souterrain et les détours constituent l'essentiel de leur espace et sont inscrits en eux sous le mode d'un même exister légué de père en fils. Ils vivent leur terre comme une branche qui flotte dans un abîme et comme une suite

---

<sup>71</sup> «Or tu ne vois pas les choses passées qui dans la terre sont plantées pour te parler. Ni les registres, ni papa Longoué, non ! Prends seulement un plant de canne, regarde-le pousser dans la terre jusqu'au moment où sa flèche pète dans le ciel, et suis-le à la trace jusqu'à l'Usine Centrale et observe comment il tourne en mélasse et en sirop de batterie, en sucre et en tafia, en gros-sirop ou en coco-merlo ; alors tu comprends la douleur et tu entends sous les registres la vraie parole d'antan qui de si longtemps n'a jamais changé. Tu l'entends » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième Siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1964, p. 220.

<sup>72</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, op.cit., p.186.

<sup>73</sup> *Ibid.*



de trous et de tunnels qu'ils se plaisent à creuser. Du reste, dans son roman *Malemort*, Glissant identifie-t-il le nous à un animal souterrain : d'abord la fourmi, ensuite le serpent, enfin le poisson. En effet, le Martiniquais est décrit comme un animal captif d'abord de la petitesse de son territoire ; captif ensuite des mornes escaladés autrefois par Longoué – le premier des marrons qui se laisse dès *Le Quatrième siècle* posséder par l'âme du serpent afin de pouvoir pénétrer dans le touffu de verdure et qui lègue cet exister à la postérité ; captif enfin de l'abîme qu'était l'océan lors du transbord. Le passage de la fourmi au poisson infirme l'idée que les Martiniquais possèdent une terre qui leur soit propre, et dévoile ainsi un anti-espace aux contours brouillés, habité par des corps désarticulés et fragmentés :

« Suivre ébahis le fugitif mouvement qui amorçait cela que nous supputions être nous, la reptation où nous étions bien forcés de convenir que nous venions, et du haut, de ce haut de nous, mesurer le mot si pâle si touffu (terre, terre) et plus encore, arpenter la chose, l'improbable, la suspendue, la pesante, l'irréelle, qu'il désignait. »<sup>74</sup>

Selon Edouard Glissant, la Martinique abrite « une géographie de décombres et de gravats pour une stratégie de trésor »<sup>75</sup>. C'est du moins tout ce qui reste après des fouilles que seul le limon d'une rivière tarie puisse arrêter ; des fouilles menées par des hommes ballottés entre le vide qui les habite, et les trésors qu'ils se plaisent à inventer ; des fouilles qui relèvent des automatismes ataviques, formulés sous forme d'impératifs « piochez, baraminez, huez »<sup>76</sup>. Cet exister souterrain contamine le texte qui fait à son tour de la grotte le lieu de prédilection du poète, dès lors qu'il accumule en son sein tant d'obscurités et tant de lambeaux épars de la terre

---

<sup>74</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, Editions du Seuil, 1975, p.22.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 138.

meurtrie qu'il faudra deviner « pour mieux poursuivre au monde »<sup>77</sup>. Grâce à la poésie, essentiellement opaque et fulgurante, les caches du lieu propre peuvent révéler certains de leurs secrets et déboucher par ricochet sur l'étendue infinie du monde. En d'autres termes, avec le poète, la prophétie du passé rejoint le savoir en devenir. La grotte est donc le détour ou le chemin le plus court qui, tout en apportant son lot de divisions, de dualité et de mille autres naissances, relie l'ici à l'ailleurs, et introduit dans l'inextricable de l'Un. Ce motif a déjà été traité dans le *Tout-Monde*, quand Mathieu, lors de son voyage en Italie, découvre d'aventure sous l'eau « cet espace de temps qui ombrait le temps et oubliait l'espace »<sup>78</sup> ; cet espace si proche à notre main et si lointain à notre imagination. Car tout un chacun est en mesure de trouver chez lui des grottes insoupçonnées qui lui révéleront tant d'histoires, de voix et de traces venues de la terre entière :

« Il y a une grotte qui perce l'île de part en part [...]. Elle ne court pas d'un trait entre les côtes caraïbe et atlantique, elle divague de roche en glaise, les eaux battent contre ses flancs, comme si elles ouvraient des falaises dans le bastion d'un ciel couvert, et par moments une lumière s'évanouit sous ses voûtes. »<sup>79</sup>

Contrairement à la hutte qui se présente chez Bachelard comme « la racine pivotante de la fonction d'habiter. [...] La plante humaine la plus simple, celle qui n'a pas besoin de ramifications pour subsister. [...] Si simple qu'elle n'appartient plus aux souvenirs, parfois trop imagés. Elle appartient aux légendes »<sup>80</sup>, la case martiniquaise se réduit dans l'œuvre glissantienne à sa fenêtre qui apparaît d'abord comme une « blessure de la pierre et du bois »<sup>81</sup> ; ensuite comme « un passage

---

<sup>77</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin, op.cit.*, p. 29.

<sup>78</sup> Edouard GLISSANT, *Tout-Monde*, Editions Gallimard, 1993, p. 49.

<sup>79</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 28.

<sup>80</sup> Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace, ibid.*, p. 46.

<sup>81</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin, op.cit.*, p. 62.

d'inconnu »<sup>82</sup> qui brouille les contours de la maison tout en l'inscrivant au cœur de l'entour ; enfin comme une « histoire de frontière, entre l'en-dedans et l'au-dehors »<sup>83</sup>. Les habitants de la case créole apparaissent à leur tour comme des ombres venues du passé tout en se ramifiant à l'image des lianes et des fougères. La case s'apparente ainsi à une ouverture qui ne renvoie pas à un sens qui la transcende, mais qui est « spectacle de peinture en même temps que spectateur »<sup>84</sup>. En se joignant à l'ensemble des cases qui l'entourent, elle se veut une tautologie qui laisse transparaître le ressac qui l'habite, où les vagues de l'étant viennent se briser sur l'abrupt de l'être. Sa réalité tient paradoxalement de ses recommencements infinis et du vertige de la multiplicité qui mènent ailleurs, dans « le monde tremblant du disparaître »<sup>85</sup>. Du reste, dans *Tout-Monde*, la case a pour seul arrière-plan, un pied de térébinthe qui s'entête face à l'ortie de chaque jour qui l'envahit peu à peu. Avec le temps, l'arbre laisse pour seule trace un mot savant inscrit dans un vieil ouvrage, dans l'attente de quelques curieux qui daigneraient lui porter de l'intérêt. Contrairement à cette tour d'ivoire des poètes d'où l'on domine sur le monde sans se compromettre, la case qui se ramifie et se déplace partout, s'inscrit nécessairement dans les nœuds indéfectibles de la souffrance. Elle aura pour pendants, au fil d'un espace s'agrandissant indéfiniment, les favelas, les bidonvilles, les cités de banlieue, en somme tous les ghettos qui abritent des habitations de fortune :

---

<sup>82</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 62.

<sup>83</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*

<sup>84</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*

<sup>85</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 207.

« Ai-je dit que si ces pans de manoir enfoncent dans une brume, au contraire les cases se détachent expressément sur le terreau ou la nuit dont elles participent avec tant de force, comme si une lumière venue d'en dedans leur constituait un perron inaliénable. »<sup>86</sup>

Au demeurant, la particularité de la terre martiniquaise, définie comme étant « l'improbable, la suspendue, la pesante, l'irréelle »<sup>87</sup>, s'oppose à ces maisons qui se présentent comme des entités achevées et fixes ; à la maison immémoriale qui marque l'homme dans sa profondeur et assure sa continuité.

A travers l'approche où la racine tire vers le ciel sous l'emprise du souffle et de la spiritualité, se profile la pensée de Saint-John Perse autour de « la verticalité prodigieusement descendante du banian (...) qui avait joint l'élan à la racine, la rumeur spirituelle à la saveur, l'esprit à la chair, et toutes les fumées du vent à toutes les jouissances d'en bas »<sup>88</sup>. Il est bien évident que pour Edouard Glissant la verticalité persienne est étrangère à une terre qui fut le fruit des « révolutions d'abîmes où avaient macéré les nègres »<sup>89</sup>. Car la Martinique, à l'instar des Amériques dont elle est la préface selon l'écrivain martiniquais, est la projection de ce que représente la cale-matrice pour les descendants de déportés, c'est-à-dire « un tréfonds de l'inconscient, ou un gouffre de la souffrance couverts d'un seul mystère et de tant de plaisirs »<sup>90</sup>. Aussi il est inapproprié de parler de racine comme synonyme d'ascension vers le ciel, pour un peuple qui a été vomi par l'abîme marin, et pour qui la terre demeure ce qui surplombe le « haut de ce haut de nous »<sup>91</sup>.

---

<sup>86</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 63.

<sup>87</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 22.

<sup>88</sup> Edouard GLISSANT, *Tout-Monde, ibid.*, pp. 55, 56.

<sup>89</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, pp. 55, 56.

<sup>90</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin, op.cit.*, p. 94.

<sup>91</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 22.

Pour Edouard Glissant, une seule alternative demeure : l'Élévation<sup>92</sup> qui libère la racine de la vocation de l'unique pour la disséminer au cœur du multiple et en faire « branche et vent »<sup>93</sup>. Par le biais de l'Élévation, il s'agit ainsi de parer à la brutalité de la mutation imprévisible qu'était l'invention du Nouveau Monde à travers des ramifications et des répétitions qui sont autant de solitudes solidaires s'enlaçant, tels des lumignons au cœur de la nuit de la violence originelle<sup>94</sup>.

Toutefois, si l'Élévation est Dispute<sup>95</sup> dès lors qu'elle dissémine et ensemence les éléments les uns par les autres, elle s'associe, de par l'imprédictible auquel elle aboutit, à une phénoménologie du verbe sortir qui consacre la coïncidence du commencement et de l'au-delà comme le principe même du double et de la dubitation. En revanche, chez Bachelard, la multiplication des images du sortir trouve son illustration dans la poétique de la coquille, qui traduit « le mystère de la vie formatrice, le mystère de la formation lente et continue »<sup>96</sup>. La coquille suppose non seulement la concomitance de la vie et des naissances successives, mais aussi la dynamique qui en résulte et qui induit un mouvement en hélice. La maison de l'escargot s'apparente ainsi à une cage d'escalier. A chaque contorsion, l'animal fait une marche de son escalier en colimaçon. Il se contorsionne pour avancer et grandir,

---

<sup>92</sup> Dans son ouvrage *Ecrire en pays dominé*, Patrick Chamoiseau propose le concept de « l'épanouissement » pour traduire « l'élévation » de Glissant. Il s'agit de « l'épanouissement » d'un point fixe qui, pris dans son propre mouvement, varie continûment.

<sup>93</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 68.

<sup>94</sup> « L'Histoire telle que nous la concevons est un démêlé qui approche, ou re-présente, cette source première qu'est la violence née du rapport fondateur espace-temps. La violence originelle » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 234-235.

<sup>95</sup> Edouard Glissant nous explique que la dispute, de *disputatio*, « est un des plus sûrs et des plus anciens renforts de la pensée, quand celle-ci s'emmêle à l'imaginaire. Elle permet, cette Dispute souveraine, d'ensemencer l'un par l'autre, et par son contraire, des éléments qui autrement seraient restés muets, dans leur architecture désolée », *Ibid.*, p. 66.

<sup>96</sup> Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, *op.cit.*, p. 106.

décrivant de la sorte une spirale<sup>97</sup> contrairement à l'oiseau qui, dans un mouvement circulaire, se contente de tourner afin de faire son nid<sup>98</sup>. Si la contorsion de l'escargot est perçue chez Bachelard comme une déflagration, elle est contre-action chez Glissant « l'activité de cela qui se rétracte et ensuite s'embrase par dilatation »<sup>99</sup>, permettant de la sorte de relier l'actuel et l'absolu de la coquille à l'infini de l'univers. En d'autres termes, la profondeur de la coquille ne peut se réaliser que dans l'étendue de l'univers. La contre-action est loin d'être une évasion ou une conquête, elle est un imaginaire imparable pour les Martiniquais :

« Innovant dans l'histoire des humanités, le monde pour nous n'est plus seulement un rêve, un lointain à assouvir, ce n'est plus un projet, une conquête à parfaire, mais désormais, et pour le temps qu'il y faudra, une souffrance, une souffrance de tous. Notre travail est de nous efforcer partout, ici-là et là-dans, à sublimer cette souffrance. Elle devient suffocation, ou au contraire souffle libéré. Elle peut devenir, dans l'absolue diversité, souffle libéré, c'est-à-dire art et juste démesure, et liberté – les mots et puis les choses mêmes de l'inter-dit, que nous moquons pour ne pas nous enfreindre nous-mêmes – c'est, ici-là, notre travail dans le Tout-monde. »<sup>100</sup>

L'imaginaire est d'autant plus important chez le peuple de la Digenèse qu'il n'est pas spontané du fait de l'absence d'une mémoire qui lui serve de porte-greffe. En effet, à leur débarquement, les descendants d'esclaves ont pour seul viatique un vaisseau fantôme au tréfonds d'une masse d'eau, qui transporte dans son ventre des vivants en sursis et la hantise des cadavres enferrés, le souvenir déjà élimé de la terre-mère et force interrogations quant aux nouveaux rivages qui n'apparaissent jamais. Dans ces « souffrances d'inconnu »<sup>101</sup>, l'imagination ne peut exister que grâce à un vouloir qui permette de mettre un terme à l'expérience du gouffre qui se

---

<sup>97</sup> « La spirale et le cercle c'est presque le même, dit Roca. Le cercle est parfait il vous renforce, la spirale est forte elle vous mène en paraisance » in Edouard GLISSANT, *Tout-Monde*, *op.cit.*, p. 407.

<sup>98</sup> Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, *op.cit.*, p. 110.

<sup>99</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 32.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>101</sup> Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation, Poétique III*, Editions Gallimard, 1990, p. 18.

poursuit hors du gouffre, de lâcher les amarres du bateau et d'accoster enfin. Bachelard écrit à ce propos que « l'image ne veut pas se laisser mesurer. Elle a beau parler espace, elle change de grandeur. La moindre valeur l'étend, l'élève, la multiplie. Et le rêveur devient l'être de son image. Il absorbe tout l'espace de son image »<sup>102</sup>. Il s'agit pour les « migrants nus » de se forger un imaginaire dans le limon même de la mémoire insue du gouffre. Il leur faut abandonner l'ancienne poétique de la mer, celle qui isole et condamne à l'insularité, pour une autre poétique où la mer transparaît comme le creuset de la planète-terre, dès lors que tous les cadavres dont elle est parsemée sont autant de passerelles qui non seulement relient les îles, mais aussi précipitent le monde en relations. Somme toute, changer l'image de la mer s'avère imparable pour que l'île qui en est la projection cesse d'être cet espace exigu en marge non seulement des Amériques, mais aussi de tout l'univers. Inversement, le sens de la mer change selon la relation que les Martiniquais vont tisser avec leur entour. Ainsi, la mer est geôlière si la réalité de la terre nouvelle se dérobe derrière le souvenir tout à la fois lancinant et fugitif du territoire perdu. En revanche, la mer devient passerelle si la terre nouvelle réapparaît, réelle, pesante et toute drapée de sa polyphonie et de son errance. Le nègre marron a certes éprouvé l'immensité de la terre qui soutenait ses pas, du fond de sa solitude, en s'engageant dans le touffu des mornes, tout en ayant les chiens et les maîtres à ses trousses. Ou encore lorsqu'il était « en dérade sur des troncs d'arbres creusés, pris dans l'infini d'une mer qui fait ciel »<sup>103</sup>. En résumé, seul l'imaginaire pourrait contourner les contradictions dans l'espace que sont le dehors et le dedans, créer de l'étendue où la mer tout en insufflant à la terre de la pensée de l'errance, en devient, non plus la limite, mais le prolongement. C'est seulement par

---

<sup>102</sup> Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, *op.cit.*, p. 160.

<sup>103</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 159.

l'image que la cale-matrice peut être dotée d'une valeur positive en devenant une initiation à la Relation. En rêvant le rêve des nègres marrons, Patrick Chamoiseau développe :

« En moi, les codes se brouillent. Je ne suis plus ce que j'étais, je n'ai plus d'essence, ni d'être, je suis un élément du monde parmi les vagues et la houle lisse du ciel, juste comme une algue, une écume, un pollen emporté. Je deviens un simple étant du monde. »<sup>104</sup>

Selon les étymologies possibles, étudiées par Marie-Christine Rochmann<sup>105</sup>, du terme « marron »<sup>106</sup>, le dénominateur commun est le retour à l'état sauvage à travers la fuite. C'est dire que d'emblée le morne où prend refuge le marron s'inscrit dans une configuration figée de l'espace : d'un côté les friches, le sauvage, le non-délimité ; de l'autre le régime clair de la propriété cultivée ou construite, de la colonie. Une telle organisation des lieux, tout en séparant l'esclave de houe et l'esclave fugitif, proscrit ce dernier dans un ailleurs irrécupérable. Le marronnage donne lieu à un imaginaire qui, tout en creusant le fossé entre l'univers clos, interdit et inhumain du marron et l'univers policé du maître, consacre la supériorité de ce dernier en tant que garant exclusif de la loi et dénie au rebelle toute aptitude à la fondation. La figure du marron ainsi que de son camp, tous deux invisibles, servent tout compte fait de faire-valoir et de prétexte pour encenser le colon.

---

<sup>104</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 159.

<sup>105</sup> Marie-Christine ROCHMANN, *L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise : sur la déclive du morne*, Editions Karthala, 2000.

<sup>106</sup> Les étymologies possibles du mot « marron » sont : « cimarron », un mot espagnol appliqué d'abord dans les colonies espagnoles aux animaux qui, de domestiques, deviennent sauvages ; « marro », un mot espagnol qui veut dire fuite ; « simarron », un mot espagnol qui signifie singe ; « marronner », un verbe employé par les flibustiers et qui veut dire désertier ou retourner à l'état sauvage pour les animaux.



La littérature antillaise de la période esclavagiste présente une image ambiguë du marron qui oscille durant tous les parcours qui lui sont attribués entre le refus de plier au pouvoir du maître, au nom d'attachements et de réflexes simples<sup>107</sup>, et l'héroïsation. En effet, c'est le portrait d'un marron par essence qui est brossé, banni des aléas de l'histoire, et relégué aux ténèbres d'une forêt épaisse grouillant de serpents où il expie la faute après avoir quitté le paradis terrestre qu'était l'univers rêvé immuable de la plantation esclavagiste. Ainsi, pèse sur lui une caractérisation morale qui fait de lui un voleur et un primitif, voilant par là sa résistance tout à la fois culturelle et économique. Car, ce dont on accuse l'esclave fugitif est le vol non seulement de son corps, considéré comme un bien appartenant au maître<sup>108</sup>, mais aussi des armes, dans l'intention d'attaquer les habitants des plantations et de se nourrir<sup>109</sup>. L'incrimination du marron tient par ailleurs au fait que sa fuite, exempte d'une revendication politique et sociale dans le cadre d'un idéal de la liberté, se réduit à une simple émancipation physique. A cela s'ajoute, « la tendance à l'exclusivité ethnique »<sup>110</sup> qui anime le transfuge et qui donnera lieu à des Républiques comme modèle emprunté au maître. De celles-ci, Roger Bastide dit que « dans la mesure où les bandes se sont formées, elles ont tendu à se reconstituer selon l'ethnie, et lorsqu'elles se fédéraient, pour former des Républiques, les

---

<sup>107</sup> Patrick Chamoiseau parle pour sa part de « décharge », c'est-à-dire d'une fuite dont l'origine est quasi instinctive, de nature presque animale.

<sup>108</sup> « L'esclave n'a jamais nié qu'il fût la propriété de son maître ; il le reconnaissait formellement, même en son langage. Jusque dans ses tentatives d'affranchissement ou de libération par la fuite, il le constatait encore. Ainsi, dans ce cas, il ne manquait jamais de dire qu'il « volait son corps » au maître », Louis-Xavier EYMA cité par Marie-Christine ROCHMANN, *L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise : sur la déclive du morne*, *op.cit.*, p. 89.

<sup>109</sup> « [...] Pour que le groupe des fugitifs puisse se maintenir, il fallait qu'il constitue un ensemble d'individus suffisamment nombreux pour vivre dans la forêt, y chasser, s'y livrer à une agriculture rudimentaire, ou former une bande de pillards capable d'attaquer les plantations voisines, sans trop de risques », Roger BASTIDE, *Les Amériques noires, les civilisations africaines dans le nouveau monde*, L'Harmattan, 1996, p. 54.

<sup>110</sup> « [...] A cette époque manquent tant une véritable philosophie sur la liberté qu'un sentiment de solidarité raciale, la tendance étant à l'exclusivité ethnique et au mépris de ceux qui étaient restés esclaves des Blancs », Marie-Christine ROCHMANN, *op.cit.*, pp. 40-41.

éléments différentiels tendaient à coexister pacifiquement, plus qu'à se fondre »<sup>111</sup>. Par ailleurs, ces Républiques, bien que s'isolant le plus possible, ont tout de même subi et maintenu les influences du régime de l'esclavage. Cette dépravation explique la trahison au sein même des marrons par souci de sécurité<sup>112</sup>, ainsi que les nombreuses trahisons qui ont jalonné la traversée des déportés depuis l'Afrique jusqu'aux Amériques, et qui constituent une donnée inconfortable de l'histoire. Du fait de sa diabolisation, le marron est ainsi relégué à un poste subsidiaire qui compromet ses potentialités révolutionnaires, et où sa dangerosité provient uniquement de sa connivence avec ceux qui incarnent les idéaux républicains qui lui feront : Blanc ruiné, l'esclave affranchi et le Mulâtre.

Même si la mise à l'écart du marron aboutit paradoxalement à son héroïsation, y compris pour ces colons mis à mal en France par la Révolution, qui retrouvent dans l'organisation de la plantation le schème féodal, propre au Moyen Âge, où l'esclave fugitif fait figure de grand chef des montagnes, il ne faut pas oublier qu'il s'agit là d'un guet-apens dès lors qu'il dénote une solitude altière qui accentue son exil, lui dénie toute historicité en privilégiant le temps naturel sur le temps humain ; d'où cette vision qui fait de lui un marron intrinsèque, et le déréalise. Inversement, cette mise en légende est défavorable aux esclaves de houe et, par la suite, à leurs descendants qui trouvent dans la figure du marron un symbole dominant de résistance ; elle occulte de la sorte cette part d'échec qui est nécessairement inhérente à chaque mouvement et qui, d'une part, constitue la dimension humaine du

---

<sup>111</sup> Roger BASTIDE, *Les Amériques noires*, *op.cit.*, p. 56.

<sup>112</sup> Il est question des communautés marronnes de Jamaïque qui ont dû leur survie à des négociations infamantes avec le camp anglais. En effet, Cudjoe, le chef d'origine akan de certaines bandes des marrons « sous le vent » au nord-ouest de l'île, n'hésitera pas à livrer une chasse aux esclaves fugitifs, et ce conformément au traité conclu avec le colonel John Guthrie et le lieutenant Francis Sadler. Ainsi, de guerriers, les marrons deviennent-ils les chasseurs des rebelles.

fugitif, et de l'autre, fait ressortir l'implication des esclaves, du fait de leur passivité résignée, dans le sort réservé à l'île. Jacques André, dans ses *Caraïbales*<sup>113</sup>, met à l'index ce déni de la réalité ou cette scotomisation, et rappelle qu'ensemble, la littérature et l'histoire<sup>114</sup> réalisent les déréalités du fantasme, en opérant un retour aux sources dont l'intérêt consiste à montrer l'esclavage et la colonisation comme des avatars, alors qu'ils constituent toute l'histoire :

« Il n'y a rien avant la traite. A faire revivre le passé on exhause sans doute quelques révoltés prestigieux : Toussaint-Louverture, Delgrès, le marronnage [...] mais on ne peut manquer de rappeler en même temps l'espace de l'Habitation et ses complicités serviles. »<sup>115</sup>

Se voit ici dénoncée la littérature qui va suivre l'année 1848, date charnière en ce sens que l'abolition de l'esclavage dans les petites Antilles françaises est la preuve irréfutable du rôle historique des esclaves, parmi lesquels le marron qui en apparaissant à son tour dans l'affrontement socio-racial, se voit débarrassé de son essence pour devenir un moment (un paramètre ?) de l'histoire. A l'intrinsèque marron succède l'esclave qui marronne. Même si l'émancipation des esclaves sonne le glas de l'absolu du mythe du marron, elle donne lieu en revanche à l'imaginaire d'un marronnage conquérant et à une intronisation reposant sur son inlassable résistance, en dépit de l'acharnement de ses poursuivants. Bien plus, le marron dont la place grandit dans l'intrigue, est désormais décrit au sein même de son camp où la vie de la bande est marquée par la culture créole, avec des éléments comme les

---

<sup>113</sup> Jacques ANDRE, *Caraïbales, Etudes sur la littérature antillaise*, Paris, Editions Caribéennes, 1981.

<sup>114</sup> « Toute histoire est une parole qui mythifie et sacralise déjà ne serait-ce que par la fascination du document écrit, la belle ordonnance des raisons et des causes, la mise en récit, l'intentionnalité du discours ou l'exaltation polémique », Marie-Christine ROCHMANN, *L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise, op.cit.*, p. 34.

<sup>115</sup> Jacques ANDRE, *Caraïbales, op.cit.*, p. 14.

*laghias*, les soirées de contes et de musique. Désormais, il supplante le maître et devient le chef unique de ses hommes.

Patrick Chamoiseau, qui rejoint sur ce point Jacques André, souligne que cette héroïsation<sup>116</sup> fut préjudiciable aux Antillais dès lors qu'elle servait à détourner l'attention de la masse indifférenciée et muette des esclaves de houe, restés captifs des murs invincibles des cannes à sucre et pour qui, faute de pouvoir céder à l'appel enchanteur de la liberté, la mort étant un acte de résistance extrême. Mais le mérite de Chamoiseau consiste surtout à montrer que les mimétiques, les doudouistes et les écrivains de la négritude, en polarisant la représentation littéraire de la révolte sur la figure du marron, ont été la réincarnation de celui-ci car ils désertent tous les échecs individuels gravés sur chaque parcelle de l'île pour n'en élire que la cime des hauteurs<sup>117</sup> où ils prennent soin d'introniser leur héros rebelle qui autorise à son tour leur démission et voile leur défaite. En d'autres termes, l'héroïsme dont l'idée était conforme aux légendes occidentales et qu'on attribuait volontiers à ces quelques esclaves qui avaient fui les plantations, sans jamais s'étendre là où ils s'étaient réfugiés ni même avoir dressé un projet du fait de l'exiguïté de l'île, ne servait au bout du compte que de cache-misère pour éviter d'avancer dans la masse nocturne des esclaves des habitations. Combattre les certitudes du dominant en se contentant de les renverser grâce à des contre-certitudes, n'est rien d'autre que s'installer dans

---

<sup>116</sup> Le mot « héros » dont dérive « héroïsme » veut dire « personnage principal unique, qui occupe avec évidence l'essentiel de la scène, et auquel le lecteur est invité à s'identifier, cependant que l'auteur cristallise autour de lui la substance de son message et de son idéologie ». A l'évidence, la notion de « héros » est étrangère à un peuple qui voue une prédilection au personnage de Ti-Jean justement pour la dynamique dans laquelle il s'inscrit. Il est d'après Patrick Chamoiseau « un peuple tout entier, car ces hommes déchiquetés s'engouffrent dans ce héros-là, s'y tiennent au chaud, s'y lient et s'y relient et s'y voient relayés, inattendûment incarnés dans le corps d'un maigrezo emblématique qui à force de ruse patiente, empilement de détours, finira par vaincre le puissant », Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 187.

<sup>117</sup> Rappelons que, dans l'analyse de Bachelard, les hauteurs en tant que paradigme du grenier, se rattachent à la zone rationnelle des projets intellectualisés.

la verticale d'une mémoire-territoire tombée des forces coloniales, sans lien aucun avec la réalité d'alentour.

Aimé Césaire aussi fait partie des poètes marrons que condamne Chamoiseau. En effet, même si la figure du marron est éludée par Césaire qui ne retient de sa geste que les supplices qui lui ont été infligés, persuadé qu'il est que la fuite dans les mornes est tout le contraire d'un corps-à-corps avec le maître et qu'un lieu confiné aurait dû sans doute occasionner, Chamoiseau dit que « le Héros de Césaire c'est le nègre-marron [...] »<sup>118</sup>. Certes, avec Césaire, est inaugurée la véritable littérature antillaise, en rupture avec la littérature française, qui tourne autour du héros noir et concentre en lui un passé de souffrances et d'humiliations et une revendication de sa dignité d'homme. Cependant, pour avoir misé sur un avenir porteur de la révolution intégrale et de l'accomplissement de soi, il a fallu faire l'économie d'un présent considéré de ce fait comme le prolongement du passé d'esclavage, par le biais de la notion du sacrifice. La mort chez Césaire est marronnage et sa dimension sacrificielle est ce qui permet la sublimation des souffrances du Nègre. « La colonisation n'est plus que cette scission provisoire précédant comme le négatif, la plénitude de la présence de soi à soi. Faut-il dire à quel point cet itinéraire philosophique d'un sujet se débarrassant des scories de la période coloniale, ôtant les masques blancs afin de (re) trouver la peau noire et pure ("dépouiller le vêtement de l'illusoire ressemblance"), à quel point un tel itinéraire qui se veut celui du colonisé révolté, emprunte à la mythologie de l'Occident chrétien ? »<sup>119</sup>, s'interroge Jacques André. Ainsi il était nécessaire de créer une

---

<sup>118</sup> Cette déclaration figure dans une interview accordée par Patrick Chamoiseau au *Point* n° 1055, 5 décembre 1992, p. 54.

<sup>119</sup> Jacques André, *Caraïbales*, *op.cit.*, p. 12.

littérature qui pallie cette scission en reterritorialisant l'être noir dans une terre-mère mythique et généreuse. C'est dire que la poussière d'île se dérobe de proche en proche devant l'Afrique si immense et si compacte. Le continent noir est ainsi le détour que Césaire emprunte afin de fuir la réalité morcelée et sans issue des Antilles, avec pour seul horizon de mémoire la traite et les esclaves des plantations de cannes à sucre. Par ailleurs, en se disant africain, il peut opposer au colonisateur sa racine à lui, fût-elle d'emprunt, avec tout ce que cela implique de sentiment refoulé d'exil<sup>120</sup> : les valeurs de civilisation de l'Afrique, ses cultures, ses arts et son histoire<sup>121</sup>. Du reste, il s'identifie, dans son recueil *Ferrements*<sup>122</sup>, au prêtre Jehan, ce missionnaire européen mythique qui disparut vers l'Ethiopie, car comme lui, il est bloqué sur son île antillaise tout en ayant le regard tourné vers la mer géôlière, mais aussi seule issue qui mène à l'Afrique.

A l'image des marrons qui, en rencontrant les derniers Caraïbes<sup>123</sup>, débouchent sur « la mutation inconcevable »<sup>124</sup>, mais incontournable face au

---

<sup>120</sup> A l'instar du morne dont les promesses contenues dans la verticalité, n'ont eu aucun impact sur le présent, l'Afrique qui en est l'ombre, ne laissera que désillusions dans le cœur de Césaire avec les espaces de liberté perverties par les dictatures. Aussi dira-t-il : « Les rêves échoués desséchés font au ras de la gueule des / rivières / de formidables tas d'ossements muets / les espoirs trop rapides rampent scrupuleusement / en serpents apprivoisés / on ne part pas on ne part jamais », Aimé CESAIRE cité par Kesteloot (Lilyan). - « Césaire, compagnon de route de l'Afrique », *Europe*, « Aimé Césaire », n° 832-833 / Août-Septembre 1998, pp. 175- 176.

<sup>121</sup> Césaire dira dans un entretien : « L'Afrique a représenté pour moi évidemment le retour aux sources, la terre de nos pères, donc une immense nostalgie, un lieu d'accomplissement de moi-même. Je crois que je n'aurais pas été moi-même si je n'avais pas connu l'Afrique. C'était une dimension essentielle de moi-même que je découvrais à travers les Africains », Lilyan Kesteloot, *ibid.*, p.174.

<sup>122</sup> « Pour ma part en île je me suis arrêté fidèle / debout comme le prêtre Jehan un peu de biais sur la mer... », Césaire cité par Lilyan Kesteloot, *ibid.*, p. 176.

<sup>123</sup> « Lorsque les Antilles furent découvertes et colonisées, les Caraïbes disparurent des îles principales, mais se maintinrent dans de petites îles, comme Saint-Vincent, Sainte-Lucie, etc. En 1635, deux vaisseaux espagnols, transportant des nègres, sombrèrent près de Saint-Vincent ; les Noirs, après avoir tué les matelots blancs, réussirent à s'échapper ; la même aventure advint un peu plus tard, en 1672, pour un navire négrier anglais. Les Indiens, dans un cas comme dans l'autre, réduisirent ces réfugiés en esclavage, mais les esclaves faisaient partie de la famille, et la miscégenération entre les deux races commença. C'est là l'origine de ces métis qui sont connus sous le nom de Caraïbes noirs. Tout au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, ce premier contingent de métis fut grossi de tous les nègres marrons qui, sur de petites embarcations, gagnaient les rives de Saint-Vincent, tandis

tarissement de l'imaginaire du Territoire dans sa saisie du monde, Edouard Glissant, dans le sillage de Césaire, en tant que créole américain, est acculé à vivre et à dire cet impossible, le dedans dans son rapport avec le dehors<sup>125</sup> :

« Les créoles américains ont recueilli le distillat de cet impossible. C'est Faulkner dans son œuvre. C'est Perse dans sa fuite universaliste. C'est Césaire dans son cri démiurge d'une Afrique impossible. C'est Glissant dans ses solitudes-solidaires d'où lève sa Relation au monde. C'est Garcia Marquez, soûl d'un temps circulaire dans l'ensemble des possibles. Une tremblée profonde dans nos chairs, répercutée par les houles de l'Ecrire qui tente de domestiquer à son tour (loin des muses et des souffrances divines) une mutation inconcevable. »<sup>126</sup>

Vu sous cet angle, le marronnage est désormais pris dans un cercle plus large que celui de l'esclave marron acculé à la solitude et à l'obscurité des bois, pour intégrer grâce à cette rencontre avec les Indiens, des éléments à la fois exogènes et hétérogènes et des combinaisons diverses en vue de combattre la bascule du monde, dont le signe est la déroute de l'assise identitaire. Or, cette bascule n'est pas uniquement le fait de l'espace, mais aussi du temps<sup>127</sup>. En effet, les luttes de libération nationale en Algérie et en Angola dans les années 1960, vont transmuier l'imaginaire même du marronnage qui devient la voie d'une prise de conscience de la nécessité d'une violence organisée, qui soit menée aussi bien par les marrons que

---

que les luttes entre Anglais et Français pendant la même période assuraient aux populations, indigène ou métisse, de cette île, une relative indépendance. Cependant, elle finit par devenir une possession anglaise et comme ses habitants s'étaient alliés aux Français, 5.080 Caraïbes noirs furent déportés sur les plages de la baie d'Honduras », Roger BASTIDE, *Les Amériques noires*, *op.cit.* p. 82.

<sup>124</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 157.

<sup>125</sup> « Pour les consciences et les sensibilités contemporaines, plus que jamais exacerbées par les réactivations des violences manifestes et latentes, notre manière d'exister dans le monde est un suspens actuel ou actualisé entre l'impossible-à-connaître d'un début, d'un pur commencement, et l'impossible-à-concevoir d'une fin inextricable. Tous deux marqués par la violence. Ainsi côtoyons-nous l'être, éternellement, sans pouvoir », Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 235.

<sup>126</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 157.

<sup>127</sup> « [...] si le temps *passé*, l'espace aussi, puisque l'univers s'agrandit sans cesse, et si l'espace *change*, le temps aussi, du moins selon la lecture qu'on en fait » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 233.

par les esclaves des plantations. La rébellion du marron, désormais insuffisante et, partant, inopérante, ne peut avoir de signification qu'au sein d'une chaîne qui s'étend à tous les esclaves. Ainsi la verticalité du morne devient, par la force de l'histoire, horizontalité, itinéraire qu'offre Edouard Glissant grâce au jeu incessant des déconstructions, inaugurant par là l'ère du soupçon.

Mais alors pourquoi s'être attardé sur la figure du marron au point d'en faire une constante de toute l'œuvre, prise toutefois dans le chaos des éclats énonciatifs qui la décomposent et les éclaboussures d'une parole qui la recompose ? Pourquoi avoir considéré d'emblée cette figure comme un référent idéologique fondamental alors que l'écrivain martiniquais se place de par son écriture dans le sillage des auteurs du « livre à venir »<sup>128</sup> ? De quelle déviance est-il question par rapport à la tradition, même si celle-ci a ménagé à la figure du marron « une position pure et dure difficilement soutenable »<sup>129</sup> ? En somme, pourquoi avoir choisi de réécrire le mythe du marron ?

## **1- LE MARRON AU CŒUR DU « SOLEIL DE LA CONSCIENCE »<sup>130</sup>**

Avec la figure du marron intronisée dans et par la littérature antillaise, c'est la notion même de mythe qui est revisitée. En effet, si le mythe est entendu comme un

---

<sup>128</sup> « L'œuvre dans sa continuité trace cet itinéraire, par-delà s'il se trouve les accidents plus ou moins vainqueurs qui en sont les jalons ou à la lettre des *bornes* : les livres » in Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, Editions Gallimard, 1996, p. 13.

<sup>129</sup> Marie-Christine ROCHMANN, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, *op.cit.*, p. 162.

<sup>130</sup> Bien entendu, je me réfère au titre du premier essai d'Edouard Glissant, paru en 1956.



récit symbolique où le symbole est la mise ensemble d'un signifiant et d'un signifié sacré<sup>131</sup>, c'est-à-dire séparé de la réalité visible, quantifiable, mesurable, il s'illustre surtout par les trois cercles olympiques entrelacés de l'oralité, de l'origine et de l'opérateur. D'abord, le mythe, du grec « mythos », veut dire parole-récit et s'oppose ainsi au logos ou parole-discours. Ce qui caractérise le mythe est le vivant et l'invisible même de la parole comme « pouvoir et jeu sacré »<sup>132</sup>. En somme la parole du mythe « dit toujours plus et autre chose »<sup>133</sup> Ensuite, le mythe raconte un événement détaché du temps profane, mais qui, paradoxalement, le conditionne. Le temps d'avant le temps existant en puissance donne lieu à des variations infinies qui vont à leur tour paraître éternelles<sup>134</sup>. L'unité duelle de l'unicité et de la multiplicité est ce qui induit le principe même de l'anamorphose comme « apparition de ce qui fut à plein pour la première fois »<sup>135</sup> Enfin, si le mythe tire sa force opératoire du récitant, du public ainsi que du lieu et du temps où se déroule la récitation, c'est parce qu'il s'adosse au rite qui sera à chaque fois la réactualisation du dire. Ainsi, les trois cercles olympiques convergent vers un seul point qui est l'incroyable même de ce qui est :

« Tout se passe comme si, au fait incroyable de l'existence du monde ne pouvait correspondre qu'un récit tout autant incroyable. A monde fabuleux, récit fabuleux. Plus fabuleux sera le récit, plus il aura de chance de coller au monde. Seule

---

<sup>131</sup> Le *Nouveau Petit Robert* définit le mot « sacré » comme suit : « qui appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable par opposition à ce qui est profane et fait l'objet d'un sentiment de révérence religieuse ».

<sup>132</sup> Vladimir GRIGORIEFF, *Mythologies du monde entier, un voyage fascinant dans l'univers des dieux*, Allier (Belgique), Marabout, 1987, p. 12.

<sup>133</sup> Vladimir GRIGORIEFF, *ibid.*, p. 14.

<sup>134</sup> « Pur présent : unicité, puis magnificence : multiplicité », nous dit Glissant pour signifier un présent qui nous effleure ici et maintenant, paraissant comme unique et voilant de la sorte son au-delà qui est la magnificence et qui est nécessairement multiple », Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 207.

<sup>135</sup> Vladimir GRIGORIEFF, *Mythologies du monde entier, un voyage fascinant dans l'univers des dieux*, *op.cit.*, p. 12.

d'ailleurs la parole, parce qu'invisible, est capable par cela même de capter l'invisible à l'œuvre dans le monde. »<sup>136</sup>

Le récit mythique paraît incroyable parce que, dans sa concomitance au monde, il en décline l'infinie variation et en réfléchit les envers chahutés, décrivant ainsi un mouvement perpétuel au cœur même de l'immuable. De par sa vocation de passage et d'étendue, le mythe, qui est une parole s'enrichissant de son éclatement, se situe dans un rapport tensionnel de la croyance et de l'imagination. Ce sont les deux pôles nécessaires pour que le mythe ne bascule pas vers les splendeurs de l'Un. En effet, faute d'imagination, le mythe se réduit au seul cercle de l'opérateur et devient uniquement le lien qui unit et légitime les membres d'une communauté sur un territoire donné. Aussi des digenèses éclatées, relatives et diverses, comme autant de genèses possibles, on retombe dans le leurre et la tyrannie de la genèse exclusive. Au demeurant, c'est l'imagination qui, tout en ajoutant à la croyance la valeur de l'ouverture, non seulement la sauve du marasme de la racine unique, mais aussi lui permet d'aborder aux rivages de la littérature.

Autour de la figure du marron, Edouard Glissant, contrairement à ses prédécesseurs qui ont utilisé la littérature afin de livrer l'histoire occultée, donne à lire un récit qui se veut, non historique, mais mythique et, partant, ouvert. Le mot morne, quant à lui, devient analogiquement le symbole qui figure le mythe et sa déclive en est la dubitation. Car, pour avoir vécu l'expérience de la cale négrière en tant que lieu de l'inter-dit<sup>137</sup>, le poète martiniquais discerne par-delà les à-pics du mythe, dont

---

<sup>136</sup> Vladimir GRIGORIEFF, *ibid.*, p. 13.

<sup>137</sup> « Nous ne relevons pas d'une virginité antécoloniale, mais de l'obscur déflagration des premières touches, des cales-matrices de bateaux négriers, des cales-ruptures des immigrations contractuelles, des soubresauts d'îles et de continents, des ondes mêlées de cheminements multiples. Perdre une de ces composantes, ne pas mettre chaque Trace-mémoire en connivence avec chacune des autres, et

le morne, l'infini même de leurs contraires, de leurs métamorphoses et de leur devenir.

Cet itinéraire qui avance en spirale est également celui d'Edouard Glissant qui, en marchant sur les pas du marron rebelle, transparaît comme « le guerrier de l'imaginaire »<sup>138</sup> :

« La boue des mornes descend rougir les coutelas. Présence, ô flots ! Un homme en son discours régit les brumes des flambeaux, il voit  
L'image qu'ont levée sa poitrine, ses mots. Il noue la nuit parmi les cannes et les eaux. Il dit l'argile sur le corps, et puis ce mot.  
Il crie.

Je fus en ce pleurer, où j'écoutais la nuit. »<sup>139</sup>

Ces vers inaugurent tout à la fois le recueil *Le Sel noir* et le premier poème « Le premier jour » et, venant sitôt après les didascalies, campent d'emblée le décor : la boue, les mornes, les flots. Ce sont les deux jalons entre lesquels le poème se cristallise : d'un côté, la mer et, de l'autre, un pays rêvé par le mythe : les mornes qui abritent la terre parce qu'ils en sont les limites et les gardiens, et la terre qui, s'enchevêtrant avec les mornes, est définitivement refus et révolte. Dans ce décor, il est une « présence » qui, tautologique, est solidaire de ce pays mythique, et à sa suite un homme qui, portant telle une fleur de lys cet article indéfini, s'avère son double déchu, mais qui lui vole paradoxalement la vedette en se plaçant au centre de la strophe et en se laissant relayer par sa poitrine dont va sourdre « l'image ».

---

ne pas tenter d'en percevoir l'ensemble, revenait à se vouer aux inachèvements » in Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 221.

<sup>138</sup> Cette expression empruntée à Patrick Chamoiseau, désigne, dans son œuvre *Ecrire en pays dominé*, l'ombre qui, tout en émaillant l'essai de ses répliques, révèle en contrepoint l'envers du discours de l'auteur. A la fin du livre, l'ombre passe des coulisses à la scène et se présente comme le rebelle qui refuse tout en étant conscient de la nécessité de sa lutte, mais aussi de ses limites et éventuellement de ses déboires.

<sup>139</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir*, in *Poèmes complets*, Gallimard 2006 (1960 pour la première édition), p. 176.

Dès lors, les mots, dans leur déchaînement, se contaminent et se diffractent, laissant entrevoir « une présence » : un marron muni de son coutelas du haut des mornes qui se dédouble en un poète parmi les brumes des flambeaux et qui brandit son mot ; « une présence » nouant le regard (« Il voit ») au langage (« Il dit »)<sup>140</sup> et que vient déchirer le cri (« Il crie ») ; « une présence » qui s'amarre à la terre comme sa conscience, et qui, du fond de la nuit, des cannes et des eaux, rompt les lianes de l'aube sauvage pour rejoindre l'élan sûr et pondéré du jour. « Le premier jour » n'est autre que le rêve d'une terre qui prend corps dans le mythe, tout comme l'embryon de l'idée du marron qui de « présence » dans l'incipit, devient, au fil des vers qui relatent ses diverses facettes à travers ses épopées (Carthage, la France médiévale, l'Afrique, la Martinique et le Monde dans sa totalité) la brèche où le vide des mornes est supplanté par l'ubiquité et la réalité du cri. *Le Sel noir* ouvre le mythe du marron et laisse aux œuvres qui vont suivre le soin d'en dire les tâtonnements, afin de révéler ce « visage où le miroir s'éteint »<sup>141</sup> :

« J'ai fait demeure d'un tel cri, où il n'est terre qui se lève ; et n'est aucune grève auprès des mers où j'ai été.

Celui que le cyclone a déjeté, il voit la boue devant la porte, le sentier qui conduit aux nuits où chacun sur la mort vacille

Et il entend la terre où plus d'un nom fut enfoui. »<sup>142</sup>

Cependant, dans le dédale de ce poème-itinéraire, le marron n'est pas une solitude altière confrontée aux cimes des mornes auxquelles il s'agrippe,

---

<sup>140</sup> Le premier essai d'Edouard Glissant, *Soleil de la conscience*, comporte un chapitre qui s'intitule « Du regard au langage » et qui n'est autre que la périphrase (la paraphrase) du titre de l'ouvrage lui-même.

<sup>141</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir*, *op.cit.*, p. 179.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 238.

conformément à la représentation qui s'est tissée jusque-là autour de cette figure, mais l'hypostase d'une trinité<sup>143</sup> qui l'unit non seulement au poète, mais aussi à une ombre insistante, celle de la femme. En effet, la pesanteur que suggère l'omniprésence intrigante de cette dernière est atténuée par « la flamme » qui lui est consubstantielle, eu égard à une origine commune qu'illustre la paronymie, mais aussi à une seule destinée vers laquelle toutes les deux convergent et où elles se consomment et se calcinent mutuellement. Cette destinée est le feu au cœur de la nuit :

« Si même il vit, quand les nuits s'allumèrent, si même  
il vit,  
Qu'aura-t-il pu ? Voyant la femme qui lui est non  
femme mais beauté  
S'il vit la femme, si même, que dit-il, voyant passer  
beauté  
La femme qui est une, escortée, nue et flamme, passer ?  
S'il vit  
Passer la femme comme un sceau d'année paisible, loin  
du sable ?

Si même il vit passer errante la beauté ? »<sup>144</sup>

Car la femme, livrée éternellement au brasier des désirs masculins que suscite l'appel de la mer, est « la reine hormis la royauté »<sup>145</sup>. Sa demeure d'exil, naissant de ses cendres qui s'agglutinent à travers le temps et s'empierrent, n'est autre que cette ville qu'elle refusera de quitter en se fichant telle la croix<sup>146</sup> au cœur de cette

---

<sup>143</sup> Eu égard à la méfiance de Glissant quant aux systèmes de pensée et aux pensées de système, la seule sacralité qui soit envisageable est ce qu'il appelle « la diversalité ». C'est dire que le concept chrétien de « trinité » vaut pour l'image mythique qu'il véhicule.

<sup>144</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir*, *op.cit.*, p. 216- 217.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>146</sup> La croix est un item propre à la femme. En effet, parmi les différentes scènes qui ponctuent *Le Sel noir*, où la femme accepte le supplice de la crucifixion, celle de l'Africaine est reprise dans *Le Quatrième siècle*, où Louise, la servante de La Roche est condamnée au pilori parce qu'elle a osé libérer celui qui deviendra Longoué, le premier esclave marron.

procession d'hommes tremblants tous azimuts. Cependant, doublement sacrifiée, d'abord par la mer et ensuite par la ville, elle s'arme de sa prescience et pointe de ses deux bras tendus l'horizon. Ainsi, debout et du haut de son gibet, elle est l'ombre lourde du marron juché sur ses mornes, et elle l'invite en durée patiente et silencieuse à déchirer le voile de son rêve fulgurant et à suivre le chemin de la mer qu'elle connaît si bien :

« – Les hommes sont entrés, l'éclat de mer est dans leur cœur.

Et le meilleur était debout, l'éclat de fastes dans les yeux. Voit-il, loin dans ses yeux, la forêt la plus fière ? Et il crie : Je te crie. Ô cernée, ô connue.

Il n'a couru, un van d'écumes à la bouche. Entends, dit-il, le temps qui fêle. C'est la femme, dans ses yeux.

Ô gît-elle, plus nue que l'odeur des fritures en mer ?

Tambour du corps et plus bel arc, des hommes viennent. Mais le meilleur n'a pas donné la voix. »<sup>147</sup>

En effet, sans la voix qui transperce l'horizon, en se joignant au chant de la femme et au cri du poète tout en les rendant audibles, les mornes sont autant de cénotaphes que le marron survole tel un oiseau noir qui guette sa propre mort. Sans la voix qui transmue la contraction de l'aube en jour dilaté, les cimes se font la parodie des crimes commis au nom de tant de mythes pétrifiés. Somme toute, *Le Sel noir* ébauche l'odyssée du marron s'unissant à la femme qui guide ses yeux et au poète qui habite son cri, en une trinité inédite, et qui doit, au cœur même du mythe où il naît, choisir entre ses deux versants : soit celui qui monte vers le calvaire où il

---

<sup>147</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir*, *op.cit.*, p. 228.

est empalé mais à jamais visible, soit celui qui descend jusqu'à la plaine où la vie, anonyme, aime à grouiller :

« Il y eut cet oiseau, un seul oiseau sur notre sable, et il y eut la femme dans le chant, dont nul n'avoue si elle est femme ou forêt qui s'éprend, et il y eut cette amertume, un seul nuage, un van de sel, comme un serment de mer que la plage n'entend, - et il y eut la froide nue fleur de l'avant, à l'heure où les voiliers, quittant le vent, rentraient dans l'horizon d'argiles et de rames.

Il y eut cet oiseau, fixité noire sur les marigots, qui tremblent. »<sup>148</sup>

## **2 - L'EXIL DES DIEUX DES MORNES :**

### **TOUSSAINT, MACAÏA ET MACKANDAL**

Après *Le Sel noir*, Edouard Glissant permet à l'oiseau noir, en tant qu'idée abstraite, de déchirer le linceul de la feuille blanche et d'écrire son mythe<sup>149</sup> à mesure qu'il prend son envol et qu'il sillonne l'horizon de ses ailes. Dès *Monsieur Toussaint*<sup>150</sup>, la figure du marron s'incarne dans la triade formée par le personnage éponyme Toussaint Louverture<sup>151</sup>, le nègre marron Mackandal<sup>152</sup> et le chef révolté

---

<sup>148</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 228-229.

<sup>149</sup> Dans l'univers glissantien, les personnages sont autant de narrateurs qui n'hésitent pas à revendiquer leur droit à la parole, voire à se rebeller contre celui qui de narrateur est perçu comme un simple chroniqueur.

<sup>150</sup> Edouard GLISSANT, *Monsieur Toussaint*, Editions Gallimard, 1998 (première parution 1961).

<sup>151</sup> De son vrai nom, François Dominique Toussaint, homme d'Etat haïtien (Saint-Domingue 1743. Fort de Joux, Jura 1803). Esclave noir affranchi, il s'incorpora aux bandes insurgées à la fin de 1791, puis passa au service de l'Espagne. Il se rallia à la France en 1794 après la première proclamation de l'abolition de l'esclavage. Il réussit à chasser les Britanniques de Saint-Domingue en 1798, se débarrassa de son rival, le mulâtre Rigaud, puis proclama l'autonomie de l'île dans le cadre de la

Macaïa. En effet, à travers la mort qui est réservée à chacun d'eux, puisque Toussaint est livré au froid de la prison, Mackandal au bûcher et Macaïa aux chiens, s'établit une filiation mythique qui ne voile pas pour autant les rivalités et les discordes qui couvent et donnent à voir une figure composite et perplexe, elle-même prétexte pour accoster à un passé obscur que seule une vision prophétique pourrait élucider<sup>153</sup>. Le marronnage s'avère ainsi tout à la fois acte et connaissance. Bien entendu, dans cette quête / enquête, la contamination mythique est un moyen pour contourner les contradictions du temps et de l'espace<sup>154</sup> d'une part, et pour établir un marronnage sans esclavage qui s'inscrit dans la marginalité et la radicalité de l'autre.

Cependant, au-delà du refus qu'incarne le marron, le choix de ces trois personnages n'est pas anodin dès lors que les idéaux de chacun d'eux permettent de dévoiler l'espace dans lequel ils agissent ensemble. En effet, la réplique suivante de Toussaint : « [...] Oui, c'était bien parlé, Macaïa : depuis le premier jour cette

---

République française en 1801. Bonaparte, premier consul, envoya alors un corps de 20 000 hommes commandé par C. Leclerc, pour restaurer l'autorité de la France et rétablir l'esclavage. Toussaint dut se soumettre en 1802 et se faire emprisonner au fort de Joux où il succomba au froid en 1803. Son surnom de Louverture ou l'Ouverture lui vient des brèches qu'il ouvrait dans les rangs de ses ennemis. Très conscient de sa valeur, il n'hésita pas à envoyer une lettre à Bonaparte commençant par ces mots : « Le Premier des Noirs au Premier des Blancs ».

<sup>152</sup> Esclave au nord d'Haïti dans l'habitation Lenormand de Mézy, Mackandal est amputé de son bras happé par un moulin à sucre. Alors que, musulman, il se réclamait de Mahomet et comme lui, avait des révélations, il se démarque surtout en tant que « nègre bossale », dépositaire de la tradition orale des grands empires d'Afrique de l'Ouest, empire du Ghana et empire mandingue, puis initié houngan après son marronnage.

<sup>153</sup> « Renouer avec son histoire obscurcie ou oblitérée, l'éprouver dans son épaisseur, c'est se vouer mieux encore aux saveurs du présent ; lesquelles, dépouillées de cet enracinement dans le temps, ramènent à une vaine délectation. C'est là une ambition poétique. » in Edouard GLISSANT, *Monsieur Toussaint*, *op.cit.*, p. 9.

<sup>154</sup> Nous savons par exemple que Mackandal n'est pas un contemporain de Toussaint. En effet, il est un instigateur d'une révolte du poison dans le nord de l'île, et meurt sur le bûcher en 1758. Toussaint Louverture, quant à lui, a été arrêté par surprise en 1802, embarqué vers la France et interné au fort de Joux où il meurt de la rigueur du climat. Toutefois dans sa pièce, *Monsieur Toussaint*, Edouard Glissant fait se rencontrer ces deux personnages en choisissant la simultanéité d'un double espace, Haïti et la prison dans le Jura.



prison m'attend »<sup>155</sup>, suggère un effet de miroir s'étendant à toute l'œuvre où Macaïa se présente comme le double du chef haïtien, et la prison comme l'équivalent du premier jour. L'image d'un marron toujours captif du premier jour, tout en se faisant l'écho du *Sel noir*, superpose l'immobilité à la déroute du marron. Du reste, il est une autre réplique de Toussaint qui répète la première strophe du recueil : « Tous. Remontés, chacals des enfers, votre mort est plus désolée déjà que ne le fut votre vie ! Tu cries, Macaïa. Saint-Domingue n'est-elle pas le marigot rouge où tu te baignes ? Tu ne quittes pas le bain, vois la boue rouge sur tes mains. Ton cri descend comme la terre des fosses, dans ce pays où il n'y a pas de terre »<sup>156</sup>. Les différents face-à-face des personnages ont ainsi pour arrière-plan un espace délimité par deux à-pics, les hauteurs de Saint-Domingue d'un côté, et le fort de Joux de l'autre, dont la transition est l'habitation de Bréda<sup>157</sup>. Car l'enjeu de la lutte menée par Toussaint tout comme Macaïa, consiste à s'agripper à un idéal où ils s'inscrivent en faux contre les plantations en tant qu'enceintes de l'esclavage. Ainsi, chacun de ces deux hommes tiraillés entre les deux versants de la « terreur » et de la « fatalité »<sup>158</sup>, illustre le combat du héros contre l'esclave qu'il porte toutefois en lui<sup>159</sup> :

« Macaïa : « Toussaint est un imposteur ! C'est moi. Il vous conduit à la ruine ! Regagnez les bois. Quittez la plaine et la côte. Brûlez les champs et les cases. »<sup>160</sup>

Toussaint : « Je vous le dis, je vous donne une armée. Ne pillez pas, fusillez les voleurs, battons-nous avec la méthode. Il n'y a pas Legba, il n'y a pas Ogoun. Il y a la science et la connaissance. Quand nous marcherons, même la poussière sera disciplinée. Si vous gagnez dans le désordre et la folie, vous êtes encore des esclaves. »<sup>161</sup>

---

<sup>155</sup> Edouard GLISSANT, *Monsieur Toussaint*, *op.cit.*, p. 86.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>157</sup> Il s'agit de l'habitation où Toussaint était cocher de la Grand-Case chez le gérant Bayon-Libertat.

<sup>158</sup> Toussaint : « [...] Je vois ce commerce, à droite la terreur, à gauche la fatalité. » *ibid.*, p. 39.

<sup>159</sup> Granville : « Seul Toussaint Abréda triomphera de Toussaint Louverture. » *ibid.*, p. 55.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 36.

Alors que Macaïa est persuadé que Saint-Domingue se résume à ses hauteurs où la révolution et son pendant, la liberté, ont poussé depuis le premier jour de la traite, et où le nous des marrons s'est forgé<sup>162</sup>, Toussaint pense que les hauteurs ne sont pas Saint-Domingue et que l'avènement de la République française va donner le jour à une autre République, celle d'Haïti que chaque soldat, désormais faisant partie d'une nation<sup>163</sup>, doit défendre et accomplir en devenant travailleur. Il est évident que dans ce différend qui tourne autour de la place de Saint-Domingue par rapport à la République – la République est-elle dans l'île ou l'île est-elle à la République ? – c'est toute la terre dominée qui est déréalisée. Car ces idéaux divergents voilent le subterfuge que constitue l'émancipation des esclaves dès lors qu'elle va permettre, comme l'explique Corzani, de maintenir le *statu quo* tout en répondant simultanément aux revendications abolitionnistes et à la contingence économique<sup>164</sup>. Au travail forcé dans les plantations se substitue le travail salvateur, conformément à l'idéologie schoelchérienne et bourgeoise de l'époque, et ce indépendamment de toute structure économique et politique. De ce fait, il est clair que le Royaume et la République renvoient à la même réalité où seul Mackandal, en tant que combattant qui ne récolte que la douleur du combat, constitue la figure

---

<sup>162</sup> Macaïa : « Ils ne savaient pas le mot révolution, nous courions déjà la forêt. Nous, les marrons. » *ibid.*, p.45.

<sup>163</sup> Toussaint : « [...] Comprenez ! Que la République est montée en Quatre-vingt-douze et que nous, qui portions tant de rois sur nos têtes, nous sommes nés avec elle ! » *ibid.*, p. 45.

<sup>164</sup> « Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, était apparu en Europe un mouvement philanthropique, négrophile, favorable à l'abolition de l'esclavage. Ce mouvement est relayé au XIX<sup>e</sup> siècle par divers idéologues puis par les écrivains romantiques (Lamartine, Hugo, etc). Cette propagande humanitariste n'aurait certes pas suffi à elle seule à bouleverser les sociétés antillaises, mais elle fut aidée par l'idéologie capitaliste du moment, par la logique du « rendement » qui, jugeant les structures du monde servile périmées, proposa un modèle économiquement plus rentable, la disparition du « paternalisme » esclavagiste et l'exploitation sans frein du prolétariat nègre qui naîtrait de l'abolition. Elle trouva également de précieux auxiliaires chez les betteraviers métropolitains soucieux d'affaiblir la production sucrière insulaire. Cette conjonction d'intérêts divers et contradictoires, ajoutée à l'impatience de plus en plus évidente des esclaves, source de révoltes et de conflits multiples, devait aboutir d'abord à diverses réformes sous la Monarchie de Juillet (lois Mackau), puis à l'abolition définitive en 1848, arrachée au gouvernement provisoire le 24 avril par l'obstination de Victor Schœlcher. » in Jack CORZANI, *Littératures francophones, (II Les Amériques) Haïti, Antilles-Guyane, Québec*, Paris, Belin, 1998, p. 95.

éminente du marronnage<sup>165</sup> et qui, loin de l'à-pic de la victoire et de l'exil qu'elle implique, choisit la Relation tapie dans le midi de l'esclavage qui l'unit à la cause de Toussaint et de Macaïa :

« Toussaint : « (...) Il y eut Mackandal pour annoncer le combat et la douleur du combat, puis il y eut Toussaint pour prendre la victoire et la douleur de la victoire. Ne sommes-nous pas comme deux journées qui se suivent avec logique, sans que jamais tout autour de la terre elles se rencontrent ? Et c'est un seul soleil. Mackandal, mais il ne donne pas la même chaleur. »<sup>166</sup>

Mackandal : « Il me semble qu'il n'y a pas la longueur d'une seule nuit entre le feu de ce bûcher et la glace de ta cellule. C'est la journée qui avance, depuis ce midi où les cloches ne sonnèrent pas. On ne sonne pas pour un esclave ? On ne sonne pas pour un esclave [...] et vous n'étiez pas né, mais debout je vous voyais, aussi présent que l'officier juré qui commanda les tambours ! »<sup>167</sup>.

Même si Mackandal incarne un combat entaché d'esclavage, contrairement à Longoué, le « héros » du *Quatrième Siècle* à qui d'ailleurs il fraie le chemin vers une fuite qui se veut l'événement définitoire de son histoire, et vers un marronnage vécu comme une essence, nous pouvons dire que le mythe glissantien du marron, en tant qu'histoire d'une dégradation mais aussi comme la promesse d'une guérison, commence avec le nègre haïtien. C'est ce que laisse entendre Edouard Glissant dans *L'Intention poétique*, quand il dit l'admiration qu'il lui voue tout particulièrement :

« Mackandal est un héros puissant en mon cœur, et je m'efforce d'ameublir sa solitude aux champs glacés du silence historique [...]. »<sup>168</sup>

---

<sup>165</sup> « Le personnage déjà transfiguré par la tradition et la littérature offrait l'image de la totalité rêvée : homme de la résistance acharnée à l'esclavage par son marronnage et son combat, il était aussi dans *Le Royaume de ce monde* d'Alejo Carpentier le dépositaire de la tradition orale africaine » in Marie-Christine ROCHMANN, *L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise*, op.cit., p. 231.

<sup>166</sup> Edouard GLISSANT, *Monsieur Toussaint*, op.cit., 156.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>168</sup> Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, *Poétique II*, Editions Gallimard, 1997 (Editions du Seuil, 1969 pour la première publication), p. 135.

En effet, l'allusion faite au personnage, dans le cadre d'une lecture de l'œuvre d'Alejo Carpentier, fait découvrir Mackandal sous un jour nouveau : le déclin de son héroïsme permet paradoxalement de préserver et de sauver son humanité. Même si le mérite de ce dernier consiste à être le bossale qui a gardé intact en lui le souvenir de l'Afrique, où il puise d'ailleurs ses pouvoirs de sorcier afin d'aiguillonner la révolte des nègres, il n'en demeure pas moins qu'il est incapable de leur garantir un avenir meilleur. L'échec de ce personnage vient de son repli sur le continent noir comme l'au-delà exclusif du vrai commencement sur la terre nouvelle, dissociant ainsi de sa « puissance non connue » et de sa « vérité intemporelle, non aiguë dans la conscience », « l'inéluctable processus historique »<sup>169</sup>. Mackandal est l'homme du passé qui nie la dynamique, où il s'inscrit lui aussi du reste, d'un réel riche de ses cultures et tendant nécessairement à « un universel organique »<sup>170</sup>. Patrick Chamoiseau mentionne, des années plus tard, dans son essai *Ecrire en pays dominé*<sup>171</sup>, le rôle joué par « le Mentô », c'est-à-dire le Quimboiseur<sup>172</sup> surpuissant qui règne sur plusieurs autres, et qui, en tant qu'Africain initié ayant occupé à l'origine des fonctions religieuses et possédé un savoir complexe, s'est retrouvé au hasard des razzias dans les soutes du bateau négrier. En effet, qu'il fasse partie des nègres-de-bois ou des nègres-à-talent<sup>173</sup>, le Mentô était un homme solitaire, ténébreux et discret, lourd d'une mémoire qui a subsisté au-delà de sa seule chair. C'est pourquoi le combattant Mackandal qui initiait ses hommes à la révolte du poison, semant de la sorte le trouble chez le dominant qui « régnait sur l'inhumain,

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>171</sup> Patrick CHAMOISAEU, *Ecrire en pays dominé*, Editions Gallimard, 1997.

<sup>172</sup> D'après Chamoiseau, « celui qui manie le poison et qui sait l'antidote détient ainsi mystère sacré. De celui-ci, les Maîtres et Commandeurs ne voient qu'un dos courbé mais les esclaves – ses frères – décèlent l'aura qui l'enveloppe : c'est le quimboiseur. » in *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 147.

<sup>173</sup> Encore une fois Mackandal nous paraît réunir en lui, Macaïa, le nègre-de-bois et Toussaint, le nègre-à-talent.

en inhumain, et l'inhumain le frappe »<sup>174</sup>, était le Mentô par excellence. Grâce à la ténacité de sa mémoire, il a su incarner le Territoire perdu et le préserver du trouble au risque de finir en peau de chagrin. En effet, la lutte de Mackandal était double, car non seulement il devait bouter le Blanc hors de son île, mais aussi faire en sorte que sa mémoire africaine l'emporte sur celle acquise dans la cale négrière, et dont son corps béant portait à jamais la scarification. De par les objectifs qu'il s'était fixés, il n'a fait que tisser une toile de contradictions qui s'est resserrée autour de lui : ériger le songe de l'Afrique en tant qu'absolu et lui trouver, faute d'assises réelles et dans le fol espoir de survivre, des ombres puisées dans le relatif de l'île créole. Le marronnage de Mackandal est un exutoire pour résister au processus répétitif et paradoxal de son itinéraire : mourir à Haïti, bien qu'elle soit inéluctable, et renaître à l'Afrique qu'il sait condamnée. Il s'agit d'un marronnage qui s'effectue sous les funestes auspices de ce qu'Edouard Glissant appelle « le nomadisme circulaire » et qu'il définit comme « une forme non intolérante d'une sédentarité impossible »<sup>175</sup>. Sous son haubert<sup>176</sup>, la révolte du combattant n'était pas synonyme de liberté, mais

---

<sup>174</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 173.

<sup>175</sup> Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation*, (*Poétique III*), Editions Gallimard, 1990, p. 24.

<sup>176</sup> Dans son ouvrage, *Comment survivre à sa propre famille*, Mony Elkaïm qui est l'une des principales figures européennes de la thérapie familiale, explique comment la famille, en tant que vaisseau transgénérationnel, est incluse dans une atmosphère de règles et de mythes qu'elle crée, partage et se transmet afin d'assurer son unité, sa cohésion et sa permanence, au risque de déboucher sur des cycles répétitifs dont elle sera prisonnière. Les impasses émanant de la répétition donnent lieu à des problèmes officiellement invoqués et à des mécanismes plus profonds. Dans cette configuration où la famille est un système interrelationnel, chaque membre est relation et la situation est une porte tournante, l'individu sera divisé en ce sens qu'il aura « un programme officiel » qu'il énonce clairement, et « une construction du monde » qui l'agit inconsciemment et qu'il s'emploie à consolider comme étant le seul schème auquel il est habitué et qu'il considère comme son seul refuge. Pour peu que le présent et le passé interfèrent entre eux – chacun des deux est effectivement nécessaire, mais aucun n'est, à lui seul, suffisant – les convictions les plus profondes prennent le dessus au point de paraître structurelles alors qu'elles expriment la crainte de souffrances renouvelées. Ainsi elles tiennent lieu d'armures qui en apparence sert à protéger celui qui la porte, mais en réalité l'éloigne davantage de ce à quoi il aspire. Mony Elkaïm, tout en invitant ses lecteurs à déconstruire leur « construction du monde » comme une idée parmi tant d'autres, leur propose de troquer leur armure contre un simple bouclier qu'ils pourront brandir, non pour attaquer systématiquement, mais pour se défendre éventuellement. Voici une phrase qui résume la pensée de l'auteur : « Notre prison réside dans l'unicité du chemin qui se profile devant nous, notre liberté peut se formuler comme l'ouverture d'autres possibles, et notre devoir d'homme comme l'accession à cette

peur d'échouer dans sa quête désespérée de la racine épuisée, suivant un mouvement centripète et névrotique qui vise à lui trouver coûte que coûte des succédanés pour le retour impossible et pour l'enracinement différé. A l'instar de Sisyphe au rocher double, chaque fois qu'il le pousse pour que la face « espoir » apparaisse, il bute sitôt après sur l'autre face, celle du « désespoir », et devient ainsi le protagoniste de son propre échec. Dans ce processus répétitif et paradoxal, se joue une fuite en avant qui, loin d'être une pulsion mortifère, est pourtant une tentative de solution qui ne se donne pas les moyens de réussir. Car l'Afrique, à elle seule, ne suffit pas à se réexpliquer le monde au fond du cloaque esclavagiste où tant de nœuds et de lianes qui excluent l'Être et l'humanité sont néanmoins une invite à la « désamarre »<sup>177</sup>. Mackandal est comme les nègres qu'il sommerait de retourner en Afrique<sup>178</sup> et qui « disposaient de mémoires autres que celles du corps souffrant. Tous maintenaient assez de certitudes dans leur appréhension de l'univers pour oser ce grand saut »<sup>179</sup>. Face au temps qui passe, à la mémoire qui vacille, au savoir un peu désarçonné, aux assises irréelles dans l'exil, mais aussi à la sacralité

---

liberté. » in Mony ELKAÏM, *Comment survivre à sa propre famille*, Editions du Seuil, septembre 2006, p. 43.

<sup>177</sup> Patrick Chamoiseau explique comment la plantation, comme absolu agressif qui nouait le quotidien avec ses trahisons, ses méfiances, ses craintes et ses suspicions, s'oppose aux mutations occasionnées par l'esclavage. Dans cet univers, l'esclave qui veut préserver son Être à travers la seule balise qui lui reste, son corps, a paradoxalement recours aux gris-gris du quimboiseur qui pourraient rompre les sortilèges dont il se croit la victime. En réalité, « la désamarre et les garde-corps autorisent toutes formes de marronnage, même les plus symboliques. Avec eux, on supporte mieux (on croit mieux résister à) l'irrésistible transformation de soi en œuvre dans ces sales plantations. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 179.

<sup>178</sup> « Les nègres-sorciers se répandirent parmi les esclaves encore privés de parole. Leur résistance redessinerait l'Afrique dans ces consciences éteintes et mieux, elle ouvrirait une voie d'accès vers elle : la mort. La mort qui charrie l'exilé vers le pays perdu. Alors, des lots d'esclaves se suicideront comme pour prendre un navire de retour vers chez soi. Contre ces suicides massifs, le père Labat, les Maîtres déploieront d'épouvantables ripostes. Un béké dont les esclaves se tuaient régulièrement en comprit la raison. Il fit trancher mains et tête des cadavres, les fit boucher dans une cage grillagée, et suspendit cette cage à l'arbre aux pendants. Au début, les esclaves se moquèrent : les morts reviendraient fout'chercher qui tête qui mains, car pièce homme n'aborderait ainsi au pays des ancêtres. Hélas, les mains et les têtes pourrissent sur place, imprimant l'indélébile effroi, ou pour le moins un doute, diminuant l'impact du Retour enchanté. Le Territoire s'éloigna encore une fois dans le lointain. Il fallut rester là, sur cette terre étrange. » in Patrick CHAMOISEAU, *ibid.*, p. 176-177.

<sup>179</sup> Patrick CHAMOISEAU, *ibid.*, p. 180-181.

qui accompagne ce précipité de peuples, deux voies s'offrent à eux : « ressembler à ces savants antiques qui nimbaient leur connaissance d'un sacré solennel. Ils se sacralisaient en se dissimulant, sacralisaient leurs séquences mémorielles, leurs silences, leurs manques, momifiaient leur savoir dans un rituel inaccessible, rebelle à se transmettre »<sup>180</sup>. Ou bien insuffler la vie au souvenir-songe de l'Afrique, en l'insérant dans la dynamique qui régit la terre nouvelle et qui ne peut se passer d'aucun des divers éléments qu'elle abrite ni du reste de leur interférence.

Même si l'actualité d'Haïti<sup>181</sup> laisse deviner la voie que Mackandal avait choisie, ce dernier a eu le mérite d'avoir révélé son île, fût-ce par le détour du continent noir dans la mesure où celui-ci en est justement une de ses facettes infinies, contrairement à Toussaint et à Macaïa, ces deux chefs dont l'ego démesuré, proportionnellement à celui du Blanc<sup>182</sup>, avait voilé la réalité de la terre nouvelle. Quand bien même il aurait été obnubilé par le retour à l'Afrique, quitte à s'échiner à la faire coïncider avec Haïti, Mackandal avait réussi à quitter la cime du morne et à forger, à mesure qu'il le dévalait, une nouvelle image aussi bien de la terre d'ici que

---

<sup>180</sup> Patrick CHAMOISEAU, *ibid.*, p. 181-182.

<sup>181</sup> « Toussaint qu'est devenu qu'est devenu Toussaint qu'est devenu son nom et la terre la terre au nord où il y a des monts plus hauts que le ciel à midi Toussaint est parti dans la misère et l'oppression tout échaudée Haïti comme une marmite fermée les avocats les huissiers fonctionnaires docteurs prennent l'avion pour chasser là-bas des oiseaux dont pas un ne survit ici (et les mêmes paysans qui ravagèrent les armées de Bonaparte ou des Espagnols tu les vois jusqu'au cou plongés dans les eaux des mares rapporter le gibier abattu à la chaîne par ceux-là qui n'ont plus à mettre à la mer de vagues radeaux pour la raison qu'ils disposent de jets bien confortables qu'ils ne cherchent pas là-bas Toussaint trois fois mort mais les vols d'oiseaux qui ont déserté leur ciel) les pacotilleuses vont chercher l'artisanat qu'ici elles revendent sur les quais aux touristes curieux de ces choses de nègres les quimboiseurs peut-être vont consulter les loas (papa Legba ban-moin titac pou chayé a caille,) nul ne voit plus Toussaint nul ne voit l'avenir dans l'étendue tourmentée ils ne voient pas touristes chasseurs levant les yeux sur la route au-dessus de Port-au-Prince l'énorme lèpre de l'érosion du déboisement qui mange la grande montagne qui te serre le cœur de toute la misère présente de toutes celles à venir », Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, pp. 175-176. Ainsi Toussaint disparaît comme un souvenir échoué dans la désolation des paysages ravagés d'Haïti, dans la dictature de Duvalier et dans la profondeur du désintérêt des Martiniquais qui ont converti l'île en réserve de chasse. Au demeurant, Haïti a payé très cher son allégeance envers l'Afrique.

<sup>182</sup> Très conscient de sa valeur, Toussaint n'hésita pas à envoyer une lettre à Bonaparte commençant par ces mots : « Le Premier des Noirs au Premier des Blancs ».

de la terre de là-bas. D'ailleurs, Roger Bastide corrobore ce nouvel aspect que revêt l'espace américain comme la résultante des tribulations, des rencontres et de l'alchimie qui en découle, à savoir une culture afro-américaine<sup>183</sup> :

« Mais, à partir du moment où ces Républiques sont devenues indépendantes – et même avant, lorsqu'elles guerroyaient – elles n'étaient pas entièrement coupées de la société globale ; elles commerçaient avec les planteurs blancs ; elles reçoivent désormais des tributs annuels de la Métropole, elles envoient des ambassadeurs, elles voient des Blancs se fixer à leurs limites, chercheurs d'or ou aventuriers. Certains missionnaires les visitent. Ce qui fait que des modifications se produisent au cours du temps, qui les éloignent en partie de leur héritage africain. »<sup>184</sup>

Et l'auteur d'ajouter :

« Il ne faut pas comparer les civilisations des nègres marrons avec les civilisations *actuelles* de l'Afrique, car même si l'Afrique a vécu dans un temps au ralenti, ces civilisations ont changé au cours de la durée, tandis que les réfugiés noirs se cramponnaient à leurs formes archaïques. Il faut donc comparer les civilisations de ses nègres avec les civilisations *passées* de l'Afrique, telles qu'elles peuvent nous être connues par les voyageurs des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Ce serait une grave erreur que de penser que toute différence perçue, par exemple entre la civilisation Fanti-Ashanti actuelle du Ghana et la civilisation des Noirs de la Guyane hollandaise, est un effet de syncrétisme ou du changement. Cette différence peut-être plus « temporelle » que « spatiale », les Marrons gardant les formes de la société africaine d'autrefois qui, dans leur territoire d'origine, ont depuis cette époque disparu. Mais, réciproquement, il faut bien faire attention à ne pas confondre, sous prétexte qu'on les trouve dans les villages des réfugiés, les traits culturels d'origine indienne, ou provenant des civilisations anglaise, française, espagnole archaïques avec des traits africains. »<sup>185</sup>

---

<sup>183</sup> Roger Bastide établit trois distinctions : nègre, africain et afro-américain. Une civilisation est dite nègre, quand il s'agit d'une pression du nouveau milieu. Elle est en revanche africaine, quand il s'agit d'un héritage. Elle est enfin afro-américaine quand il s'agit d'une convergence de deux héritages qui se fondent l'un dans l'autre.

<sup>184</sup> Roger BASTIDE, *Les Amériques noires*, *op.cit.*, p. 55-56.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 56-57.



Alors que le fugitif a fait du morne un promontoire qu'il avait construit pierre après pierre dans le fol espoir de laisser au ras du sol l'esclave qui l'habitait, et d'atteindre des altitudes vertigineuses où il pourrait, à l'instar du Blanc, circonscrire son territoire, s'ériger en chef et crier héroïquement son non, voilà que le souvenir de l'Afrique pour les bossales, aussi bien que sa trace désirante pour les créoles, vient ouvrir, telle une absence lancinante et inapaisée, une brèche dans la solitude et l'obscurité de ce non-lieu, et contraindre le héros à voir pour la première fois cette île close que cernent d'un côté les plantations s'approchant de plus en plus à travers les chiens affamés et les planteurs, et de l'autre, la mer geôlière qui dresse comme un mur infranchissable. Paradoxalement, la conscience du pays perdu est cela même qui fait fondre l'iceberg du morne et laisse deviner cet impossible à dire qu'est « l'infini d'une mer qui fait ciel »<sup>186</sup>, où tout semble en dérade invitant à « un imaginaire qui s'étire aux extrêmes mais qui refuse le saut »<sup>187</sup>. Il n'en demeure pas moins que cette expérience inédite préfigure la Relation puisque la terre nouvelle n'est plus ressentie comme ce trou noir et béant qui avait réduit à néant le territoire perdu, mais est pressentie d'ores et déjà comme un pan de ce lieu indéfini où convergent l'ici de l'île et l'ailleurs du continent noir. Avec le marron qui ne peut plus éviter l'autre, face auquel il se légitimait, et qui prend conscience peu à peu qu'il est dans et avec les autres, c'est l'idée de la mort de ce symbole qui s'impose aussi bien à la conscience des Antillais qu'à celle de l'écrivain. Tous semblent agir par l'obscur et l'incontournable de cette mort qui se révèle un aveu d'impuissance à déchiffrer la force qui soutenait les pas du mort, et comme la preuve irréfutable du triomphe de la terre qui se combine à l'historique pour faire entendre son vœu. Plus les messages s'opacifient, plus les interrogations deviennent brûlantes : le marron, en se faisant

---

<sup>186</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 159.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 161.

passer pour le passeur de l'Afrique, provoque-t-il sa mort ? Est-ce l'Afrique qui en s'obstinant à l'accompagner dans son exil, lui donne le coup de grâce ? Ou alors, le marron et l'Afrique sont-ils les témoins de leur propre mort parce qu'ils étaient incapables de prêter l'oreille à la seule voix qui était vivante en eux, celle de leurs morts ? Une seule certitude demeure cependant : la quête de l'Afrique, fût-elle vouée à l'échec d'avance, est une dérive dans la mesure où elle contraint le marron à quitter la cime de son morne et à regarder autour de lui. Non seulement, il prend conscience que son île est prise dans les enceintes successives des plantations et de la mer, mais aussi il doit faire face à la tourmente qui guide ses pas et réveille en lui tant de questions éteintes. L'absence de l'Afrique est relayée par une autre absence : la nuit du transbord et la lente gestation qu'elle provoque.

### **3 - LE RETOUR DES HOMMES OU LE VOMI DU SOLEIL**

Comme son nom l'indique, *Malemort*<sup>188</sup> relate l'au-delà du « premier matin »<sup>189</sup> du marron et invite à suivre le déferlement d'une conscience acculée à l'abrupt de la nuit qui s'interpose entre le « soleil levé » et le « soleil tombé »<sup>190</sup>. Avec *Malemort*, se joue le début de la fin du mythe du marron, qui se brise sur une durée d'autant plus inconnue qu'elle est en devenir. Du reste, l'immanence de la « malemort » dans le

---

<sup>188</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, Editions du Seuil, 1975.

<sup>189</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir, op.cit.*, p. 173.

<sup>190</sup> « Tombé-lévé » est le titre de l'une des parties du roman.

rêve du marron se manifeste dès *Le Sel noir* où l'expression figurait quinze ans avant la parution du roman :

« Près des mers je vous ai guettés, manants. Voici la face  
Avide. Puis les rocs. Déhanchées, les écumes.  
Comme traces sur la mer d'un lourd passage d'ortolans.  
La nuit est morte dans le jour, morte la faute dans son  
gué.

Ainsi la malemort ainsi l'odeur d'aridité  
Meurent, pour se connaître sur la mer.  
Et vous, vivants dans la mort claire.

– Quel, celui-ci qui hèle ? Sur nous quelle cette mer ?  
Et pour laver la tour d'un feu de chênes nous appelle ?  
Je suis l'obscur témoin, le mandement. Vous êtes mains  
Amères, qui chantez dans l'amer tournoiement. Et vous,

Dans cet éclat et cet étonnement vous êtes  
La mutité le vide la tempête  
Où crie le noir silence qui m'étreint. »<sup>191</sup>

Il est évident que ces vers se font la prémonition du revers du soleil, là où le rêve qui éclaire à mesure qu'il grandit, se noie dans la nuit d'une durée muette, mais non moins pesante. C'est dire que l'action du héros fugitif, aussi splendide soit-elle, ne peut le prémunir ni contre la force du tellurique, ni contre le silence qui se fait cri en lui, ni même contre le poète, témoin hélé par tant d'interrogations et acculé aux déboires de la connaissance. Le marron nimbé de l'aura des héros tout autant que l'Afrique, terre du savoir intarissable, assistent à la scène de leur propre mort.

---

<sup>191</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 195-196.

Dans *Malemort*, un cortège funèbre ouvre le roman. Il est fort possible qu'Edouard Glissant se soit inspiré de la cérémonie de la mort chez les civilisations des nègres marrons<sup>192</sup>. On est tentée du reste d'y voir une survivance de la civilisation Fanti-Ashanti<sup>193</sup>, telle qu'elle nous a été décrite par Roger Bastide:

« *Il danse !* criait Dlan, dérivé au long des porteurs comme au gré d'un courant, et qui attendait son tour, chantant pour lui-même *ça c'est un job ça c'est un job*. Il filait en rondes. Les roches du chemin de boue, les tournants de vert dans les rouges aplatis, la flaque et l'arête, l'eau chuintée aux talons, les pentes à icaques, le déhanchement du corps emporté sur la déclive. Il tombait au long du cortège, attendant d'y être appelé. Il tombait. (La jambe tendue redressait le mouvement, avant que le corps – ou l'esprit – sans retenue planât sur cette sorte de Haut-Plateau, aventuré corps-esprit hors de lui-même sur l'esplanade d'air déchiré. Et à la fin – au bris de la falaise – l'autre jambe, création lourde s'arrachant de son plasma originel, venait jeter le corps vers une autre déclive et la jouissance d'une autre sierra plane.) Tombant roulant.

[...] *Il danse, je te dis qu'il danse !* psalmodiaient les porteurs, comme appariés d'un fluide, qui lançaient dans l'espace leur corps indivis entoituré du drap noir noué de corde mahaut, le tout fléché loin de la tête sur les hautes torches de corde (et on voyait donc qu'il ne s'agissait pas pour cette fois d'un hamac, encore moins d'une caisse amarrée de ficelle brunie), et ce corps unique balançait au rythme de la danse réelle qui aidait à dévaler le chemin mais permettait aussi d'imaginer la danse rêvée, quand les deux porteurs du moment, soudain avertis par une même transe de fatigue, criaient à la ronde à des suppléants supposés derrière l'horizon (et non pas tant à ceux qui là bientôt les relaieraient) : *il demande qu'on le porte, il demande qu'on le porte !* »<sup>194</sup>

---

<sup>192</sup> A ce sujet, Roger Bastide explique que « toute mort étant considérée comme d'origine surnaturelle, il est nécessaire de savoir si le décédé a été frappé d'un châtement divin (tabou non respecté), ou s'il a été victime de la magie noire. Les fossoyeurs en transe (ou demi-transe) portent le caisson sur leurs épaules, ils sont menés de-ci de-là par le cadavre, qui les dirige, tandis qu'on lui demande : « Qui est-ce qui t'a tué ? Est-ce un tel ? ». La cérémonie est longue, les fossoyeurs étant poussés dans des directions différentes. Ce n'est qu'une fois le corps ramené à la maison que les anciens se réunissent pour interpréter le message du mort. L'enterrement a lieu sept jours après – ou trois jours, là où l'autorité du gouvernement hollandais peut exercer un semblant de contrôle. Le caisson, blanchi à la chaux, est porté sur la rivière, jusqu'à la fosse où ont lieu les derniers adieux : « L'heure est venue de nous séparer. Nous ne pouvons rien contre ce que la terre a décidé. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Nous te donnons un enterrement digne. Prends soin de nous. Délivre-nous de tout mal ». » in *Les Amériques noires*, op.cit., p. 63-64.

<sup>193</sup> Fanti et Ashanti sont issus, tout comme les Baoulé, les Gouro et les Anyi, du groupe akan qui réunit les peuples du Ghana et de la Côte d'Ivoire. Ils sont célèbres pour leur orfèvrerie (or, laiton). Leurs langues appartiennent au groupe kwa.

<sup>194</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, op.cit., p. 15-16.

Le roman met en scène une autre trinité incarnée cette fois par trois djobeurs<sup>195</sup> inséparables, Dian Médellus Silacier. Ceux-ci sous un soleil de plomb, forment une caravane qui doit descendre une dépouille mortelle. Cependant, dans leur mouvement anarchique, ils tranchent avec la fixité du soleil<sup>196</sup> qu'ils mettent pourtant en valeur. Parallèlement, leur unité jure avec l'atmosphère vaporeuse que crée l'isotopie du flottement : danse, courant, filait en rondes, le déhanchement, tombant roulant, fluide, balançaient, transe. Dans cette scène baroque où les porteurs sont guidés par le mort qui leur indique la direction à suivre, le texte se trouve contaminé à un point tel qu'il nous est impossible de faire la distinction entre le corps du cortège funèbre et celui du mort. Cette confusion que traduit la dualité de la fixité et du mouvement, du figement et de la désamarre (« la jambe tendue » et « l'autre jambe, création lourde s'arrachant de son plasma originel ») annonce d'emblée la couleur du roman : une dualité va dans le sens de la malemort, en constituant tout à la fois l'objet de l'œuvre et une façon d'écrire.

Durant les tribulations de Dian Médellus Silacier, est décliné le mythe des hauteurs, ces momies de boue qui appartiennent au temps d'avant, et qui finissent toujours par se ressentir des manifestations profondes du réveil de la terre, et par devenir à leur tour autant de volcans<sup>197</sup> en éruption. En effet, chaque pilier du ciel

---

<sup>195</sup> « [...] Le djobeur est le petit marron par excellence, à cette différence près que c'est la ville elle-même qui est le site de sa drive et que c'est au cœur même du système qu'il mène son jeu oppositionnel complexe », Richard D.E. BURTON cité par Marie-Christine ROCHMANN, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, op.cit., p. 363.

<sup>196</sup> Cette scène n'est pas sans nous rappeler le poème 49 de *Moi, laminaire* d'Aimé Césaire : « soleil sommeil/ quand j'entendrai les premières caravanes de la sève / passer / peinant vers les printemps / être dispos encore / vers un retard d'îles éteintes et d'assoupis volcans ». Dans ces vers, Césaire « s'imagine dormant d'un sommeil bien plus profond, celui de la mort, mais mêlé à la nature, et attendant donc, comme elle, les manifestations profondes de son réveil soudain, longtemps retardé », Césaire cité par Pierre BRUNEL, dans « Une mythologie du volcan », *Europe*, « Aimé Césaire », août-septembre 1998, n°832-833, p. 137.

<sup>197</sup> Rappelons au sujet du volcan, le mythe central dans la première des *Pythiques* de Pindare. En effet, il est dit que « le géant Typhon aux cent têtes, précipité par Zeus dans l'abîme où il tient captif

cède devant ce qu'il était censé surmonter et immobiliser, « le géant aux cent têtes, ennemi héréditaire des dieux ». Car, dans la gloire des cimes du ciel, gît forcément le crime qui s'est poursuivi depuis le parc à entassement jusqu'à la cale négrière, en passant par la maison des esclaves. L'esclave, contraint à rester éternellement couché dans la pourriture, au point d'avoir le dos laminé et le souffle coupé<sup>198</sup>, se transforme, dans un élan de survie, en serpent<sup>199</sup> afin de filer entre ses amarres et de jaillir à la surface de la terre où il se laissera pousser des ailes qui lui permettent de planer sur le versant lumineux du morne en bête mythique et en oiseau majestueux. Mais voilà que ses ailes se referment sur lui, et qu'il se laisse tuer par son propre venin. Sa disparition est totale dans la mesure où elle s'accompagne de l'extinction de sa descendance<sup>200</sup>. Cependant, il s'agit d'une mort qui se veut un

---

ce révolté, gît entre les cimes au noir feuillage de l'Etna et le sol, " le dos tout lacéré et meurtri par la couche sur laquelle il pose ". Il ne peut pas plus dormir, cet autre prisonnier du Tartare que Sisyphe ne peut se reposer ou que Tantale ne peut se rassasier. Mais il arrive qu'il remue son grand corps et qu'il déclenche ainsi l'éruption de la montagne sous laquelle le roi des dieux a voulu l'ensevelir. » in Pierre BRUNEL, « Une mythologie du volcan », art.cit. p. 137-138.

<sup>198</sup> « C'est le parc. Ce parc-là. Où ils m'ont couché dans la terre pleine d'eau ; avec les fers on ne peut coucher que sur le dos. Pendant trois nuits et deux jours l'eau elle est tombée. Mais c'est surtout la nuit. On ne peut pas ouvrir les yeux quand on est couché sur la terre et que l'eau n'arrête pas. C'est ce parc-là. Tout arrive d'en haut, comme écorché. Ça chavire dans le corps, ces choses blanches qui tombent. Même la nuit tourne blême, elle repousse ton esprit. Je tremble comme un écorché blanc. Il n'y a pas d'espoir. C'est ce parc. Vraiment j'allais pour avaler ma langue, c'était trop pour supporter. Deux jours et trois nuits dans la pourriture. Il faut mourir. Mais la mort n'est pas pour moi puisque le troisième jour ils l'apportent, ils le jettent près de moi ressuscité. Alors j'oublie la mort, je ne crois plus à la mort. Il faut que je reste, puisqu'il est là. Je vais marcher devant lui. Où je vais il va. Le soir après, on nous mène à la maison dallée. Mais là je suis vivant. La maison, le bateau. Je supporte. Tous ceux qui meurent, ils meurent. Moi, je supporte. Le parc, voilà, c'est là que je crie, c'est là que je deviens blémi. Et puis après, tout qui recommence au moment où on le jette près de moi. C'est ce parc-là. » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, op.cit., p. 108.

<sup>199</sup> Une fois, sur le morne, Longoué adopte la posture du serpent en faisant usage de son ventre : « Couché sur le ventre, il parvenait en renversant la tête vers l'arrière à distinguer la masse des feuillages au-dessus de lui. C'était décidément le petit jour, frais et commode, déjà lourd des ardeurs du soleil futur. Il bougea doucement puis s'assit d'un seul coup, insensible aux traînées de douleur sur le dos, et seulement attaché à vaincre la raideur des membres. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 53.

<sup>200</sup> Le dernier descendant de Longoué, Ti-René, est mort à la guerre en 1915. Ce décès est un tournant dans le récit du morne puisqu'il pousse le père endeuillé, papa Longoué, à répondre au rendez-vous tant reporté avec les Béluse et la plaine en la personne de l'enfant Mathieu. Par ailleurs, Patrick Chamoiseau dit quant à la disparition des marrons qu'il considère du reste comme une franche défaite : « Spectaculaires défaites que celles des Nègres marrons et de nos rebelles à posture héroïque !... Au fil du temps, ils furent vaincus. Qu'était-il advenu d'eux après l'abolition de l'esclavage ? J'eus du mal à retrouver l'effloche de leurs traces. Quelques spectres de Danseurs, de Quimboiseurs, de Conteurs m'apparurent ; mais, fût-elle dénaturée, aucune survivance des Nègres marrons. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, op.cit., p. 200.

souvenir lancinant où elle se réinvente à travers des hommes qui vont porter le fugitif mouvement du mort et suivre à leur insu sa trace. Ce que ces derniers ont vocation à porter est moins le souvenir d'un homme que le rêve d'un langage et la fumée d'un combat.

Ces hommes qui hantent les mornes en ordre dispersé, à la poursuite d'impossibles tâches, sont des djobeurs. Leur système de survie est un système de débrouilles tous azimuts dans un processus général de décentrement. Ces hommes s'inscrivent dans la tradition de la Drive<sup>201</sup>. En effet, d'après Patrick Chamoiseau :

« La plupart des Nègres marrons se retrouvèrent en Drive. L'exiguïté de notre espace géographique et leur désir d'un retour vers l'Afrique (clos sur un impossible) n'avaient pas mué en liberté les pulsions de leur fuite. Ces pulsions se reproduisirent à chaque génération, chacune accoucheuse de rebelles. Ceux-là ne gagnaient plus les bois, mais se mettaient à monter-descendre, à marcher marcher selon l'allée-virée insensée de la Drive. Et les nègres-habitants (esclaves puis ouvriers de plantations, puis fonctionnaires heureux frappés d'un numéro INSEE, d'une case, d'une adresse et d'un nom) croyaient surprendre un fond de la misère en les voyant passer. Se retrouvèrent en Drive aussi certains esclaves affranchis par un Maître généreux du fait d'un acte de dévouement. Pour ces miraculés, le vœu était de rompre toute attache aux champs ou aux Habitations. Alors, ils allaient vent-devant, louant leurs bras, leur savoir, survivant dans des tâches éphémères. On vit de même en Drive les immigrants indiens sans contrat, ou fuyant l'exécution lamentable du contrat ingénuement signé. Ceux-là s'en allaient vagabonds, portant d'invisibles chaînes au fil toujours sans horizon de la poussière des routes. L'imaginaire créole positionnait ces Drives parmi les accessoires d'une déveine ordinaire. Au fil du temps, cela s'est aggravé. La Drive s'appliqua bientôt aux malheurs des bougres-fous, ceux qui marchaient sans cesse droit-devant, lèvres battant l'apostrophe à eux-mêmes, vaincus par un coup-de-femme ou par quelque désastre imparable de la vie. On désigna aussi en Drive d'infortunées victimes de la chaux maléfique d'un quimbois, qui consumaient leur existence dans une envie d'aller sans cesse à grand balan. On était frappé de Drive comme d'un mal, comme d'un sort, comme d'un

---

<sup>201</sup> « La langue créole appelle Drive une situation peu reluisante durant laquelle on erre sans fin. » *in* Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 204.

envoi méchant. Et à force de driver, on finissait par "prendre-la-mer-pour-grand-chemin" – en fait : par disparaître »<sup>202</sup>.

La descente des djobeurs, qui s'étale sur la période du carnaval<sup>203</sup> et qui se caractérise par ses pulsions désordonnées et éclatées, provoque la déflagration de l'espace et de la chronologie. Désormais, par le déplacement continu des personnages et leur variation, l'île laisse transparaître à travers ses hauteurs, d'abord ses savanes, ensuite ses mangles et enfin ses salines. Les quatre siècles, quant à eux, se résorbent en un seul, « non pas l'écart de cent années déroulées l'une après l'autre, mais l'espace parcouru et les frontières dans l'espace »<sup>204</sup>. Ainsi, l'entremêlement de la plantation, du bourg et de la ville, donne à voir simultanément le marronnage, la révolte de 1848, les grèves de la canne, les manifestations des dockers, la grève d'usine, les émeutes de 1959, et les grèves dans les secteurs agricoles nouveaux de la banane ou de l'ananas. En somme, ce sont là les principaux événements de l'histoire antillaise qui ne peuvent être révélés que dans une décentration des lieux.

Mais ce qui va surtout se dire, à travers le chapelet de ces tournants, c'est le tambourinement de l'énorme rêve qui a couvé aussi bien sous le « nous » indifférencié et indivis des nègres-de-bois pris dans le piège des lianes et des chiens, que sous le « nous » mutilé des nègres-de-houe, « un seul, pour tous les autres qui n'avaient pas souri à la nuit et s'étaient acassés dans l'ombre fade du bateau »<sup>205</sup>. En d'autres termes, marrons et esclaves ont tous suivi hagards l'éclair d'un « nous »,

---

<sup>202</sup> Patrick CHAMOISEAU, *ibid.*, p. 204-205.

<sup>203</sup> « Rouge ! ah rouge la lune, et le soleil tombé sur la terre en grondement et cataracte avec soudain réincarné dans son délire et absolu le cochon volcanique pilotant de loin ces trois versants, pentes ou à-pics, par où il imposait, plus que par son corporel magma, la royauté de carnaval dont il affolait l'alentour. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, pp. 27-28.

<sup>204</sup> Edouard GLISSANT, *Le Quatrième Siècle, op.cit.*, p. 268-269.

<sup>205</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 23.



relayé désormais par le sentiment d'une solidarité entraînante, fût-ce sur fond de misère et de solitude<sup>206</sup>. C'est pourquoi à Dian Médellus Silacier se joignent leurs suppléants, c'est-à-dire le cochon, le négateur Beautemps, l'enfant Epiphane, les vrais marrons de l'époque esclavagiste, Odibert et Tigamba. Bien entendu, dans cette masse tremblante, il n'est pas question que le marron reste l'unique. Aussi les plantations de la Roche et de Senglis deviennent une vague rumeur. Au morne se substitue une case, elle-même servant de cache. Esclaves et marrons sont condamnés à mourir. Au demeurant, la multiplication et la dispersion de la figure du marron montrent que le refus, la défaite et la mort n'ont jamais été l'apanage d'un seul lieu ou d'un seul homme.

Comme le marronnage est une expérience commune à tous les Antillais, les situations ne cessent de se retourner et les rôles de s'inverser. C'est comme si le marronnage était le prisme qui permettait aux personnages, pris au jeu des éclats et des éclaboussures, de réfracter leur nature dans un ailleurs qui ne cesse pas d'être ici<sup>207</sup>. Du coup, la marge entre marronnage, banditisme et vagabondage, semble si ténue qu'il est presque inéluctable de passer d'un camp à l'autre : Tigamba se transforme en agent de la répression alors qu'il était dans la *Lézarde* un policier complaisant à la cause des jeunes révoltés ; Odibert, chasseur de Beautemps, est

---

<sup>206</sup> « [...] Après tout donc, pourquoi pas ces trois-là, eux-mêmes nous, eux-mêmes fous, puisque les voici soudain ardens au soleil, en quête d'un ou deux billons, sereins éteints dans le maelström déchaîné par ce cochon, s'animant égosillés en marge l'un de l'autre, en répons parfaitement solidaires, n'ayant que faire de rêver au « comment faire », si ce n'est qu'ils pistent et flairent le demi-franc d'un job (mais il n'y a vraiment de vraiment rien à faire) – et que les voici, ce nous semble, centre de nous et de ce rien où nous venons ? », Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 23.

<sup>207</sup> Les coolies ou les immigrés drainés sous contrat après l'abolition de l'esclavage, vont revivre à leur tour le même calvaire que les Nègres de houe. Bien plus ils seront maltraités et isolés aussi bien par leurs employeurs que par la masse nègre. Aussi, ils développeront les mêmes résistances que les anciens esclaves. Tout comme ces derniers, « ceux qui partaient en marronnage se retrouvaient traqués par les gendarmes à cheval pour rupture de contrat ». « Les immigrants-rebelles incendiaient aussi les champs de canne, les cases-à-bagasse, les réserves d'outils, ils empoisonnaient des animaux de trait. Cette résistance sourde devint la hantise des planteurs comme aux époques de l'esclavage. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 198-199.

chassé par lui ; et les trois djobeurs poursuivent le cochon de Colentroc. Mais l'exemple le plus édifiant reste celui de Beauregard<sup>208</sup> qui, de géreur, devient un bandit vulgaire, toujours à travers l'épisode du marronnage qu'il va vivre, parce qu'il était incapable non seulement de tirer sur le colon qu'il soupçonnait d'avoir une liaison avec sa femme, mais aussi de vérifier qu'il l'avait bel et bien tué. L'ambivalence du personnage entraîne à son tour celle des habitants qui n'hésitent pas à lui prêter main forte alors qu'il ne leur inspire que terreur et méfiance. En agissant de la sorte, ils cherchent probablement non seulement à participer symboliquement à sa fuite et à expier par conséquent leur passivité résignée, mais également à garder la puissance qui habite cet homme tout en conjurant le mal qu'il véhicule :

« L'homme l'homme précisément ! le troupeau de cochons sauvages, soleil ensoleillé de sa seule force, réceptacle pour balle d'argent, redescendu de son vent d'acacias, et qui n'était pas revenu détacher sa femme d'un pilori mais (là où se trouve toute différence entre un qui *dès l'abord* refuse et un qui *à la fin* regimbe) l'avait arrachée de la patte d'un patron béké qu'il avait ensuite, peut-être avec une maladresse appropriée (disons, par une fatalité obligée), tenté en vain de tuer : il fallait penser que ce béké sournois et hardi était la seule personne qu'il ne pouvait nier en absolu : marquant, homme de catimini juste bon à visiter une femme quand le mari était au loin, pourtant comme une limite à ce qu'il était : à cette force déracinée du vide, débordée de la casse et de l'évidement du temps et soudain (hier comme aujourd'hui comme il y avait sept ans) réenraciné dans plus qu'une mémoire, dans le frissonnant consentement de ceux qui n'avaient pas bondi hors de la casse d'oubli. Car il n'avait pu que blesser ce béké. Après quoi il s'était enfui (enfui) sur toute la terre des mornes, et par un enclenchement disons une fatalité obligés, avait dû défendre, vie contre vie, son errance contre l'obtuse prudence d'un propriétaire de boutique : on avait retrouvé celui-ci dans sa barrique de viande salée, le jus en saumure dégouttant de son nez de ses yeux à mesure qu'on l'avait sorti de là, une

---

<sup>208</sup> Le personnage de Beauregard porte ce que Glissant appelle des « noms de voisinage » où le vrai nom se perd. Cet éventail de noms permet probablement aux habitants non seulement d'éviter de nommer l'indicible, mais aussi de se prémunir contre sa puissance maléfique. « Sans que personne à cette heure (et pas même eux qui depuis longtemps l'avaient cherché sans savoir qu'ils le cherchaient) pût dire qu'il avait eu nom Beautemps ou Beausoleil ou Beauregard ou Beau quoi que ce soit – son nom s'était perdu lui aussi dans la terre. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 42.

queue rose enroulée autour de son oreille droite, – après quoi tout le monde devina que Celui-ci était revenu d’au-delà de l’antan pour faire payer aux habitants (puisqu’il n’avait pu tuer ce béké) le poids d’on ne savait quoi de trop passé. »<sup>209</sup>

Tout ce qui reste du marron primordial, mais aussi de son entourage et de son entour, à la suite de cette contamination qui affecte aussi bien les personnages que l’histoire elle-même, est un monstre qui rôde dans le texte, comme un zombi déchaîné dont les avatars sont soit le cochon ou le volcan<sup>210</sup> pour marquer sa colère, soit le serpent ou la moitié amputée du corps pour traduire sa duplicité. Même sa fin, qui relève de la malemort ou de la mort non définitive, future mais inévitable, à laquelle il était du reste prédestiné<sup>211</sup>, se présente comme un acte suicidaire. En effet, bien qu’il soit « gros comme trois cent dix monts »<sup>212</sup>, et qu’il soit parvenu à rester en cavale depuis sept ans, cet homme trouve la mort dans le dérisoire même de ses grandes résolutions<sup>213</sup>, à cause des oiseaux qui l’accompagnaient pour le « voyage au-delà des eaux »<sup>214</sup> et dont le mouvement de l’un d’eux a attiré les balles qui peinaient jusque-là à le retrouver. C’est dire que le monstre ne peut succomber qu’à sa seule monstruosité, en l’occurrence les oiseaux qu’il portait comme une couronne, au même titre que les étoiles dont regorgeait le cri du cochon et qui suscitaient inmanquablement ce qui leur est inhérent : « le rêve de balles du rêve que tu accomplirais »<sup>215</sup>. Beautemps est le trop-plein de rêve qui déborde de la

---

<sup>209</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 52-53.

<sup>210</sup> Il faut souligner la synonymie des mots « cochon » et « volcan » dans le texte : « Un délicat petit cochon à poil noir et blanc, dont on voyait déjà qu’il serait un jour un autre volcan affamé, aux éruptions incontrôlables », Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 30.

<sup>211</sup> « L’homme, qui ainsi devenait paysage et pays, terre concentrée à l’extrême de sa mort future, et sur la tête duquel le premier enfant qui passait (Epiphane, les jambes en cerceau, les yeux blêmis du même jus qui tachait ses mains) voyait trembler le sable gris de la mort. » *ibid.*, p. 43.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>213</sup> La mort de Beautemps n’est pas sans préfigurer celle de Mathieu Béluse dans *Tout-Monde*. En effet, à l’issue de ses pérégrinations quand il sera de retour à son île natale, il sera la victime de quelques bandits qui en voulaient à son argent.

<sup>214</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 56.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 44.

ravine et qui y revient aussitôt après, n'ayant aucune place parmi des hommes qui ne soupçonnent même pas l'existence de cette force qui les agit pourtant.

Il faut dire que, sur le plan symbolique, l'introduction du monstre dans la logique du récit en des formes visibles sert de prise sur un réel qui se dérobe indéfiniment. Autrement dit, il s'agit pour l'auteur de cerner le réel à travers un écran qui dissimule certes, mais permet aussi à ses apparitions de se cristalliser<sup>216</sup>. La forme du monstre est celle qui s'offre le mieux aux recherches herméneutiques d'un réel qui est en train de se former, de se déformer et de se transformer, et qui déborde de ce fait de la chose qu'il dit<sup>217</sup>. Par ailleurs, le monstre, en tant qu'écart par rapport au monde perçu, est le point de fuite qui permet de basculer vers l'anti-monde où les désirs et les angoisses peuvent avoir de l'écho et surtout avoir le loisir de répondre à leur vocation, c'est-à-dire s'enfler, grossir et s'exaspérer, car si « le monstre se nourrit des fantasmes ; il nourrit en retour des fantasmes »<sup>218</sup>. Ainsi l'Antillais peut bénéficier d'une marge de manœuvre, celle de la taphophilie, où il pourra exprimer la désintégration agressive de son corps qu'il vit sur le plan organique comme la fragilisation de son anatomie fantasmatique, à travers divers symptômes (hallucinations auditives et visuelles, délire verbal coutumier<sup>219</sup>, violence

---

<sup>216</sup> Le Petit Robert assigne au mot écran deux sens. Il est l'objet interposé qui dissimule ou protège mais aussi la surface sur laquelle se reproduit l'image d'un objet.

<sup>217</sup> « Comme l'explique Martin Heidegger dans *Holzwege (Chemins qui ne mènent nulle part)*, ce souci caractérise sans doute toute forme esthétique : « l'œuvre est bien une chose, chose amenée à sa finition, mais elle dit encore quelque chose d'autre que la chose qui n'est que chose : [...] L'œuvre communique publiquement autre chose ; elle nous révèle autre chose ; elle est allégorie. Autre chose encore est réuni, dans l'œuvre d'art, à la chose faite. Réunir, c'est en grec, [...]. L'œuvre est symbole » », *Encyclopaedia Universalis*, article « Monstres (Esthétique) », Gilbert LASCAULT, p. 712.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 714.

<sup>219</sup> Dominique CHANCE écrit : « La recherche d'une "mémoire vraie", la quête des histoires antillaises est la seule thérapie contre l'aliénation, c'est-à-dire contre le plaquage artificiel et mécanique de discours convenus sur une réalité sociale totalement autre. Le déni de l'altérité fondamentale des Antilles est à l'origine, dans cette perspective, d'une dérive ou « drive » mortelle ou d'une folie qui est peut-être la seule réponse sage à la folie collective ». Et l'auteur d'ajouter : « En d'autres termes, le délire verbal coutumier "est le signe manifeste d'une non-histoire". Non seulement les Antillais ne font

gratuite des actes). Seul l'anti-monde, dont les paradigmes relèvent tous des espaces carcéraux propices à une mort symbolique (les urnes, les fosses, la prison), peut révéler la partie insaisissable qui germe à côté du corps :

« (Silacier s'enciérait. Enfumé de mots roulés dans l'odeur de rhum, et non pas tant des mots que de la mécanique qui les déroulait comme par une source bien captée bien dégagée, sans le suintement ou la boue des affleurages difficiles. Le chant des urnes l'emportait ; il oubliait le corridor plein d'ombre et de soleil en oblique de l'autre côté de la place damée de chaleur, les deux cloisons rongées de nuit et d'éclats entre lesquelles il avait entrevu quelque chose tomber au moment même où il avait cru entendre les coups de feu, la course à travers la place, les gendarmes qui avaient fait mine de l'arrêter, la stupeur comme scellée dans le sang près du dalot, et le double ou le zombi d'Odibert peut-être qui disparaissait au fond de la place. Silacier oubliait tout, refoulait tout dans un coin du bois qui avait germé au fond – non, à côté – de lui, en cet endroit où il saurait bien tout retrouver un jour : pour l'instant il s'envolait dans l'espace des mots, il se retenait de crier, et c'était sûr qu'il voterait pour le camp de monsieur Lesprit, final de compte monsieur Lesprit était le plus fort, sauf aux dominos peut-être.

Et, emporté convaincu, Silacier qui voterait pour monsieur Lesprit savait déjà sans le savoir qu'un jour il chercherait à côté de son corps, qu'il y retrouvait en tas ce qu'il y refoulait : les malheureux dénaturés par la parole, les urnes comme des cercueils, l'aqua simplex qu'est-ce que c'était, Beautemps qu'il avait agrippé au lieu de lui donner un coup de main pour nettoyer Lesprit le Douze et le tremblement, le pain d'Otoune que Trois-Rivières était bien obligé de manger, – qu'il retrouverait tout cela un jour, et par-dessus, bien effilé, son coutelas. »<sup>220</sup>

---

pas leur histoire et ne sont qu'objets de celle des Autres, mais l'identité antillaise est masquée, recouverte par un discours délirant, imperceptible, car il est général comme une hallucination collective. Les histoires antillaises déniées, enfouies dans l'historiographie française, ressurgissent donc par violents 'éclats' dans des discours apparemment délirants, parce qu'ils sont en contradiction avec le discours courant, mais qu'ils sont les seuls témoignages perceptibles d'une parole vraie. »  
*in* Dominique CHANCE, *Poétique baroque de la Caraïbe*, Paris, Editions Karthala, 2001, p.162-163.

<sup>220</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, pp. 92-93.

Sur le plan collectif, les figures monstrueuses se manifestent à travers des épisodes paroxystiques où la débauche avoisine la terreur<sup>221</sup> et l'héroïsme le fanatisme. En effet, dans la société antillaise, le lecteur est frappé par l'écart qui se creuse entre, d'une part, un réflexe de transgression qui débouche sur une explosion de fête, de joie et de sexe, comme pour rivaliser avec ce mal invisible et invincible et comme pour prendre sa revanche en pérennisant son espèce ; et d'autre part, la rupture des liens à cause de la peur effrénée de l'autre, considéré essentiellement comme ennemi, et qui aboutit à une communauté suicidaire. Ainsi, autour de la fuite de Beauregard, le désir se prend au piège du manque<sup>222</sup> que les corps menacés laissent entrevoir. Le passage du « sabbat » rompt la chaîne signifiante du réel, et déchaîne tout en opposant les stratégies des gendarmes et les stratagèmes des galants<sup>223</sup>. Par ailleurs, sévit dans la société une vague de transport de la foi où le monstre est interprété comme une ordalie<sup>224</sup> et où chacun est persuadé qu'il a mission de se faire le messager de l' « oiseau-saint de l'Esprit »<sup>225</sup> à travers les voix et les visions qu'il croit percevoir. Bien entendu, quand les superstitions s'ajoutent aux automatismes, se créent des situations surréalistes où hommes, anges et

---

<sup>221</sup> Dans un tout autre contexte, celui du Liban lors de la dernière guerre qui a éclaté en juillet 2006, le dramaturge et romancier Wajdi MOUAWAD écrit : « Je voudrais devenir fou pour pouvoir, non pas fuir la réalité mais, au contraire, me réclamer tout entier à la poésie. Je voudrais déterrer les mots à défaut de ressusciter les morts. Car ce n'est pas la destruction qui me terrorise, ce ne sont pas même les invasions, non, car les gens de mon pays sont indésespérables malgré tout leur désespoir et, demain, j'en suis sûr, vous les verrez remettre des vitres à leurs fenêtres, replanter des oliviers et continuer, malgré la peine effroyable, à sourire devant la beauté. Ils sont fiers. Ils sont grands. Les routes sont détruites ? Elles seront reconstruites. Et les enfants, morts dans le chagrin insupportable de leurs parents, naîtront encore. Au moment où je vous écris, des gens, là-bas, font l'amour. Obstinément. ». Et l'auteur de conclure : « Non, ce qui est terrifiant, ce n'est pas la situation politique, c'est la souricière dans laquelle la situation nous met tous et nous oblige, face à l'impuissance à agir, à faire un choix insupportable : celui de la haine ou celui de la folie ». « La courbature ». – *Courrier international*, n° 822-823-824 du 3 au 23 août 2006, p.11.

<sup>222</sup> L'appétit sexuel est une autre forme de la faim.

<sup>223</sup> « Il [Odibert] refusait de courir une autre fois la chance des ébéniers ou d'attendre en éternité le bruit des pas sous la véranda qui annoncerait au matin l'arrivée des cochons, ou de dévaler par les ravines à la poursuite de ce sabbat énorme balancé entre les alignements de coco et les champs ombrés de caco, partout où ces gendarmes avaient déchargé leur fusils, en quête de ce hasard qu'ils suppliaient de loin. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 51-52.

<sup>224</sup> « Mais le péché a souillé la terre. » *ibid.*, p. 140.

<sup>225</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin, op.cit.*, p. 72.

diabes se cōtoient au risque de perdre complètement le sens de la terre devenue de ce fait une scène pour des êtres de jeu, même si ce dernier est sublimé en un ensemble de gestes ritualisés<sup>226</sup>. En revanche, les héros, en l'occurrence Dian Médellus Silacier, sont ceux qui y voient une injustice, et essayent de venger des malheureux en détournant à leur profit la morale dominante. En effet, si le trio répond à l'appel de Madame Otoune, l'épouse de Monsieur le Maire Otoune, au point d'entrer dans son jeu et de se faire passer pour des messagers de la voix divine, ce n'est guère en bons chrétiens ni même en bons citoyens, mais plutôt par une ruse que sous-tendent deux motivations : la première, affichée, consiste à trouver du travail ; la seconde, dissimulée<sup>226</sup>, consiste à saccager le terrain de Monsieur le maire qui, parmi toutes les voix qui fusent, reste sourd à une seule, celle des malheureux. Cependant, en renversant la perspective, les rebelles n'abolissent pas la loi, mais au contraire la renforcent, dans la mesure où ils auraient participé à la frénésie générale de creuser partout des trous à la recherche du trésor. Alors même qu'ils veulent aller à contre-courant de la foule en apportant un message inédit, voilà qu'ils finissent par s'y fondre. Leur triomphe est momentané dès lors qu'ils agissent au sein de l'ordre établi qui, après la trêve accordée, prend vite sa revanche et récupère leurs efforts. Ainsi, ils auraient contribué à leur insu à la fondation d'un nouveau four à charbon pour maintenir la misère et produire du pain brûlé. Il n'en demeure pas moins que, même si les rebelles font figure de victimes propitiatoires<sup>227</sup> châtiées par ceux à qui

---

<sup>226</sup> « Trente pas au nord et quarante à l'ouest et trente pas au sud et quarante à l'est. Aux quatre coins sont les piliers, tu fais un trou avec ta main gauche. Tu mets un morceau de la palme bénie. Genuflexion et adoration. Tu tournes la tête vers l'Orient. Tu tailles l'épieu de bois pour donner le premier coup. Quand tu choisis l'endroit fais venir un petit bonhomme. Le premier qui passe après la palma christi. Mets une bougie dans sa main gauche. Là où la flamme tourne compte les pas selon l'âge. Plante l'épieu d'un seul coup. Creuse et creuse et puis creuse. C'est moi Ragan qui parle. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 141.

<sup>227</sup> « A l'origine de toute violence humaine, il y a le désir mimétique qui fait désirer le même objet que son voisin. La violence sociale née du désir mimétique trouve sa résolution dans le rite sacrificiel qui substitue une victime unique aux membres de la communauté menacés par la haine réciproque, puis une victime sacrificiable à la victime émissaire. Les victimes sacrificiables, pour que la violence ne soit

ils entendaient rendre justice<sup>228</sup>, ce qui provoque toujours leur fin est justement l'espoir où ils se consomment :

« Et partout ailleurs, disaient-ils. Est-ce qu'il y a un endroit ? Un endroit où tout est connu. Tout ce qui passe sur la terre. Un endroit où les plus petits viennent poser leur histoire. Où on n'oublie pas un pleurer. Est-ce qu'il y a ? disaient-ils. Silacier en rage criait : il n'y a pas, il n'y a jamais.

Alors ils se tournaient (Dlan Médellus) comme Ragan vers les quatre horizons pour demander, pour demander quoi ? Ils écoutaient la parole, qu'importe d'où venue. Ils espéraient. »<sup>229</sup>

Le monstre se crée dans le paradoxe même de la dialectique de l'exiguïté de l'espace et du souci du plein. En effet, les problèmes d'occupation d'espace que pose une île pensée comme l'infiniment petit arpentage, induisent la transformation des corps en des formes reptiliennes « littéralement capable[s] de tout épouser, toute verticale, toute horizontale, toute oblique et tous les passages de l'une à l'autre de ces lignes »<sup>230</sup>. A défaut de dénouer l'infini du temps, les Antillais créent un anti-espace où ils deviennent eux-mêmes des corps atrophiés, surdéveloppés ou déformés<sup>231</sup>. C'est comme si la terre, de par leur mouvement, s'adonnait à une oralité sadique où elle s'auto-dévorait. Aussi les personnages de *Malemort* baptisent

---

pas relancée par le processus de vengeance, doivent occuper une position marginale dans la société, se trouver à la fois au-dedans et au-dehors. Mais leur position initiale peut être rectifiée : la préparation *sacrificielle* aura pour fonction d'*éloigner* une victime trop intégrée à la communauté, de rapprocher une victime trop distante. « Le roi sacré illustre le premier type de préparation, écrit R. Girard, pour l'éloigner de la communauté, on lui fait commettre un inceste et absorber du sacré maléfique, ce qui fait de lui le monstre sacré poursuivi. » in Marie-Christine ROCHMANN, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, *op.cit.*, p. 287.

<sup>228</sup> « Le pain brûle quand la main est gagée. Quelle main ? Les opinions fusèrent. Médellus n'est pas innocent, malgré les voix qu'il entend. Apocal Fetnat ne sont pas innocents, malgré les voix qu'ils mettent en urne. Ragan-l'Ether n'est pas innocent, malgré la hauteur où il plane. Et peut-être que madame Otoune a des idées d'impuretés dans son corps hélas. » in Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 145.

<sup>229</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 147.

<sup>230</sup> *Encyclopaedia Universalis*, article « Monstres (Esthétique) », Gilbert LASCAULT, p. 712.

<sup>231</sup> « Car le trop-plein et le manque ont même fin, tirer l'homme vers l'animalité. » in Colette Maximin, *Littératures caribéennes comparées*, Editions Jasor et Karthala, 1996, p. 169.



le mal qui les taraude, « carnaval »<sup>232</sup>. Car, d'après Colette Maximin, comme son étymologie latine l'indique, « *carnelevare* » de *caro* viande et *levare* ôter<sup>233</sup>, le carnaval est ressenti comme une plénitude accablante au cœur même de la finitude de son apparition. Beautemps en est l'illustration : il traîne comme un boulet ses 117 kilos, pourtant sa mort révèle que cette masse corporelle, criblée de balles et jonchée d'oiseaux déchiquetés, était en sueur. Il en va de même pour Epiphane dont la boule de creux dans le ventre lui barre l'espace au même titre que l'abricot qu'il a dans la bouche et qui pèse deux kilos cinq cents. Mais à mesure que l'enfant court sur la trace du marron, il se liquéfie lui aussi. Ces deux exemples s'insèrent dans un entour similaire, dans la mesure où celui-ci porte la marque de la dialectique du vide et du plein, dont la dynamique mène vers la mer du sud :

« (Qu'ainsi cet homme éclaboussé d'oiseaux irrémédiables figurait de vrai la touffe d'en haut qui lentement s'était tamisée de trouées brûlées, qui s'était éclaircie en savane à herbe lourde bientôt cernées du mauve et rose des glycérias de janvier, enlourdie ensuite – au fur et à mesure que le temps coulait sur les nègres pour les blêmir – en mangrove et traînée dans la mangle et les boucles de rivière jaune, jusqu'au feu final des cactus et des sables, jusqu'à la tonte rase des Salines et la mer au sud). »<sup>234</sup>

A travers le carnaval, ses grossissements et ses hyperboles, à l'avenant de l'infiniment rêvé qu'est le sud, transparaît la face cachée de la forme monstrueuse, à savoir le malheur et la malédiction de l'homme, paysage et contour, au même titre que l'aridité des salines. Toute cette pléthore et tout ce désordre carnavalesques, qui bouillonnent comme un chaudron<sup>235</sup>, éblouissent et déroutent, s'avèrent au final

---

<sup>232</sup> « La chair, sous toutes ses formes, participe d'une quête héroïcomique : viande animale et corps humain, confusément solidaires, sont au cœur de la farce. » in Colette Maximin, *ibid.*, p. 175.

<sup>233</sup> Le Nouveau Petit Robert, article « carnaval », février 2001.

<sup>234</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 61.

<sup>235</sup> Le chaudron n'est pas l'apanage des œuvres picaro-carnavalesques qui commencent à partir de *Malemort*. Bien au contraire, il ouvre dès *Le Quatrième siècle*, un roman épico-initiatique du reste, le long dialogue qui réunit papa Longoué et Mathieu Béluse : « Mathieu Béluse était venu très tôt le

utiles pour signifier la faim qui affecte toute chose : le corps, l'espace, le temps et la parole. Le carnaval est un cri de douleur, traversant la somme des échos qui se répondent et s'entremêlent, confusément solidaires, désespérément tenaces. C'est dire qu'au-delà de la dangerosité qu'inspire tout bouillonnement, ce qui devrait être retenu est la force qui « revient comme l'arche de Noé sur un nouveau déluge, dans un nouveau chaos, nécessaire pour une recreation poétique du monde »<sup>236</sup>. Car, il faudra « dépasser la simple révolution politique au profit d'une "marche vengeresse" qui se donne l'espace du monde entier, de détruire ce monde en remuant "les tourbillons de feu furieux", en déchaînant les " flots de feu" ». <sup>237</sup> La lave du volcan, aussi destructrice soit-elle, ne féconde-t-elle pas insidieusement la terre ? Toujours dans le même esprit carnavalesque, le texte tremble du tremblement de l'espace. Dans l'amas des vivants et parmi eux, il s'échine à déterrer les mots et à ressusciter les morts, et même si ses tentatives sont vaines, leur mérite réside dans leur inachèvement : Silacier, du fond de sa cellule, se sert des trous de la porte pour effiler son coutelas, telle est la scène qui clôt *Malemort*.

---

matin, comme il le faisait assez souvent – sans qu'on eût pu conclure de ces arrivées à une intention ni à une méthode d'approche. Et comme à chaque occasion il resterait bien sûr jusqu'à la nuit, face au vieillard, attendant avec une sorte d'indifférence sauvage les rares moments où celui-ci enfin continuerait la raide et paisible histoire des bisaïeux. Un chaudron noir déjà rempli de bananes vertes, d'eau et de gros sel, était posé sur le feu. Implacable splendeur du ciel, de la terre, des humbles choses. » in Edouard GLISSANT, *le Quatrième siècle*, *op.cit.*, p. 13.

<sup>236</sup> Pierre BRUNEL, « Une mythologie du volcan », *Europe*, « Aimé Césaire », *op.cit.*, 141.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 142.

## 4 - LE MARRON AU CŒUR DU SOLEIL DE L'ÉTERNITÉ

Vient ainsi *Le Monde incréé* dont la deuxième pièce, « Parole d'un moulin de Martinique », est écrite la même année que *Malemort*, afin de révéler le grand rêve qui habite les rebelles, depuis le marron d'autrefois jusqu'au driveur d'aujourd'hui, à partir de deux points de vue conflictuels, celui des colons et celui de la forêt. Bien entendu, la prise en considération de ces deux parties confère à « la malemort » toute son épaisseur, car il est impossible d'ignorer les rôles joués respectivement par le maître mais aussi par la terre elle-même, à travers l'imaginaire qu'elle incarne, dans la fuite du marron. Dès l'abord, deux visions opposées se disputent la Martinique : elle est d'un côté « pays »<sup>238</sup> et de l'autre « en défrichage »<sup>239</sup>. Elle est agie simultanément par deux forces antagonistes : si elle est opaque, «terre vierge, forêt vierge»<sup>240</sup> qui intrigue les colons et les presse à l'épeler, il n'en demeure pas moins que sa singularité est niée par ces mêmes hommes qui vont tenter de la reléguer dans les ténèbres de l'outre-mer, de l'outre-océan, en somme sur la face cachée du monde, qui est tenue de servir de faire-valoir à sa face lumineuse<sup>241</sup>. Cette ambivalence inhérente à la Martinique induit à son tour la dualité qui la caractérise<sup>242</sup>. L'île est le monde qui avec l'arrivée des colons, accouche d'un anti-monde. A la malédiction de l'espace qui n'épargne ni l'esclave ni le maître<sup>243</sup>

---

<sup>238</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 65.

<sup>239</sup> *Ibid.*

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>241</sup> « HSC : C'est outre-mer, et ça suffit. Outre-océan ! / De longtemps Colombus est passé par là ! / Terre vierge, forêt vierge, pouah et pestilence ! / Prends, bonhomme, prends. » *Ibid.*

<sup>242</sup> Cf. le chapitre précédent où il est question de ses différents aspects.

<sup>243</sup> Marie-Nathalie, Senglis et Laroche sont pris à leur tour dans la souricière de la mangle : « Cette nuit coulait son bruit de grage sur la mangle. Marie-Nathalie posait dans l'eau, ses jupes en corolle

s'ajoute celle du temps qui se présente désormais sous les auspices du crépuscule. Car si les traces du marron orientent le lecteur en amont de l'histoire, vers l'aube où se cristallise un pays rêvé par le mythe, c'est en aval que se dessine le crépuscule avec le personnage de Hsc<sup>244</sup> qui surgit dans la pièce comme une apparition masquée<sup>245</sup> et se définit comme suit : « je suis commencement et déjà la fin ! »<sup>246</sup>. Il est en cela le double et la limite du marron. Toutefois, l'intérêt de passer de l'aube au crépuscule réside dans la mise en perspective de la pertinence et de la complexité de l'actuel de la société antillaise, le libérant ainsi des œillères d'un passé d'oppression et d'assimilation, et l'intégrant dans le champ d'investigation de la parole. Du reste, Glissant écrit :

« L'histoire indique ce qui s'installe à la fin, au lieu de la meule primitive. Moulin, Chaudières, turbines s'accompliront, – dans quoi ?

Hsc est le seul à le savoir. Mais il est masqué. Sous la trame du masque sa figure se parfait. L'objet de la parole est de lever cette perfection. »<sup>247</sup>

A l'image de ce balan de temps où coïncident le commencement et la fin<sup>248</sup>, la pièce « sans intrigue, ni coups de théâtre ni sujet »<sup>249</sup> a pour seuls jalons les deux dialogues entre Hsc et la forêt qui l'ouvrent et la clôturent, comme un chant au loin qui accompagne le passage à vide de toutes les machines. Ce dialogue muet donne

---

élargissaient leurs sombres tons dans la source qui froidissait, et elle, immobile, ne frissonnait pas. Senglis à genoux était comme une terre morte sur la terre. Laroche filait son regard vers les bois où un de ces jours d'avant, et après un autre jour de chasse, il avait là-bas porté cette barrique qu'il avait dévouée au nègre marron, comme pour le baptiser. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, *op.cit.*, p. 89.

<sup>244</sup> HSC est l'abréviation de Hardy sous Crépuscule dans « Parabole d'un moulin de Martinique ».

<sup>245</sup> « Oho ! Ici je fais ma subreptice apparition / Vous ne voyez pas sous ce masque ? Allons ! / Vous n'avez nul don pour le langage des symboles. » in Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 95.

<sup>246</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 67. La même proclamation est répétée à la page 78 : « Je suis au commencement je serai la fin ».

<sup>247</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 66.

<sup>248</sup> « Au secours ! J'étouffe, je n'en peux mais. / Trois ans, et c'est seulement le deuxième jour ! » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 69.

<sup>249</sup> « Tu t'agites dans cette pièce sans intrigue, ni / Coups de théâtre ni sujet [...]. » in Edouard Glissant, *ibid.*, p. 114.

lieu à des paroles gigognes qui se resserrent et se referment sur elles-mêmes. En effet, le colon obnubilé par le fantasme de la terre vierge et soutenu par la mer complice qui bénit son périple et balaye toute trace de souillure<sup>250</sup>, se voyant de la sorte autorisé à « abattre, couper et brûler »<sup>251</sup> la forêt et à « pass[er], balay[er] effac[er] »<sup>252</sup> toute question, afin d'y bâtir son bastion, tombe dans le piège de la contradiction, car non seulement il reconnaît implicitement qu'il y a une vie dans cette terre qu'il lui faudra par conséquent détruire, mais aussi il révèle le vide qu'il ressent en lui autant que le besoin impérieux de le combler<sup>253</sup>. Il s'agit en somme d'une quête de soi indissociable d'un dialogue avec l'ailleurs. Le message contradictoire que le colon déclame et que la forêt tourne en dérision, renferme le germe de la mort future et inéluctable : l'Européen est parti dans l'attente de découvrir une autre voie vers le même qui autorise à exterminer l'Américain, cet autre ravalé au rang des choses merveilleuses et des périphéries monstrueuses. Ironie du sort, il se retrouve à sa grande surprise en face de quelqu'un qui déborde de ses cadres de représentation habituels, qui le met hors de lui, et qui provoque ainsi sa mort<sup>254</sup> :

---

<sup>250</sup> « La mer la mer a balayé / Ici est un pays vierge, vierge est le mot. », Edouard GLISSANT, *Le Monde Incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 83. La complicité de la mer a toujours été évoquée dans l'œuvre de Glissant, notamment dans *Le Quatrième siècle* où, en une scène qui s'inspire du baptême, la mer avale les cadavres enferrés, secondée en cela par la pluie qui nettoie les traces de sang sur le pont. Mais si Glissant semble avaliser Claudel pour qui l'aventure de Colomb fut la réalisation d'un plan divin sur le monde, c'est pour mieux montrer les forces économiques et sociales qui se déploient derrière la conquête des Amériques.

<sup>251</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *ibid.*, p. 68.

<sup>252</sup> « - Représentant : La mer la mer a balayé / Ici est un pays vierge, vierge est le mot. –HSC : Passons balayons effaçons / Ne rompez plutôt pas le cercle des petits doigts. » *ibid.*, p. 83.

<sup>253</sup> Les grands créateurs vont emboîter le pas aux grands défricheurs, exprimant ainsi le même imaginaire : « Parce qu'ils furent des guides vers des *terrae incognitae*, des défricheurs du passage vers un monde se voulant radicalement nouveau, les grands créateurs, quel que soit leur pays d'origine déploient un imaginaire qui continue à hanter ceux en quête d'un ailleurs de nature à combler le vide qu'ils ressentent », Christian LERAT (préface), *Mythes et réalités transatlantiques, Dynamique des systèmes de représentation dans la littérature*, Talence, MSHA, 1997, pp. 9-10.

<sup>254</sup> « Mieux encore, menant le spectateur/ destinataire à un face-à-face, les yeux dans les yeux, avec la mort, avec sa propre mort, c'est-à-dire avec la figure la plus extrême de l'Autre, elle est la figure même de ce moment de crise qu'est la découverte », Bertrand ROUGE, *Mythes et réalités transatlantiques, Dynamique des systèmes de représentation dans la littérature*, *ibid.*, p. 17.

« M. Manuel  
Abattre, couper, brûler !

M. De Viey  
Coupons abattons brûlons !  
Abattons brûlons brûlons !

La forêt  
Acajou parle et dit  
Ils brûlent taillent savent-ils  
Les noms qui brûlent, connaissent-ils  
Que je fais feinte de consumer, moi forêt, c'est pour  
flamber  
Leur cervelle comme un boucan.

La forêt  
Le mapou parle il dit  
Taille taille brûle saque  
Mon sang calciné monte à leur tête.

M. Manuel  
Au secours ! J'étouffe, je n'en peux mais.  
Trois ans, et c'est seulement le deuxième jour. »<sup>255</sup>

A mesure qu'ils érigent leur habitation, baptisée l' « Eden »<sup>256</sup> afin d'immortaliser ce premier moment de bonheur, les défricheurs de la terre vierge creusent leur propre tombe. En effet, l'édifice a pour substrat la forêt qui, divisée, prend deux aspects ambivalents : elle est pestilence et pourriture au dedans, et épaisseur imprenable au dehors<sup>257</sup>. En effet, au sein du jardin qui est désormais le prolongement de la cale négrière, le corps-à-corps des esclaves, devenus bois

---

<sup>255</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, pp. 68-69.

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>257</sup> L'habitation est marquée aussi du sceau de l'ambivalence. Elle est en cela une ombre du bateau négrier qui se referme sur deux possibles : la pourriture de la cale et le vertige du pont : « Ils avaient appris à connaître que ce bateau n'avait que deux possibles : la cale et le pont. La cale renfermait tout ce qui allait pourrir, pulluler, se remplir de sa propre ventrée. Le pont était ouvert, il brillait et aveuglait, il brûlait sur les peaux à vif, et son odeur était salée. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, *op.cit.*, pp. 92-93.

d'ébène, avec les colons, devenus machines qui pullulent<sup>258</sup> et qui rivalisent de convoitise, engendre des monstres tautologiques qui s'adonnent à cœur joie à une oralité sadique qui, de plus, se déroule dans une ambiance aseptisée : indéfiniment, le moulin mouline, la cassave « cassave », le vezou<sup>259</sup> « vezouve » et la bagasse<sup>260</sup> « fait bagasse »<sup>261</sup>. Face à cette vermine que favorise la mise en quarantaine et qui prend de ce fait les proportions démesurées d'une épidémie, la forêt se dresse comme un rempart sûr, mais imprenable. Ainsi l'espace bifurque en deux voix sans issue : d'un côté, les chaudières au fond desquelles les corps s'encannent et produisent soit du sucre soit du vezou. Le sucre, une fois dépuré et cristallisé, donne du sucre candi<sup>262</sup>, avec pour résidu de la mélasse<sup>263</sup> (de cette mélasse distillée, on tire le tafia<sup>264</sup>). Le vezou a pour résidu la bagasse qui sert à engraisser la terre. D'un autre côté, s'étendent les mornes de la forêt sur lesquels les corps se conservent dans l'immaculé de l'acoma et du courbaril. Au demeurant, dans un espace inhumain, où le défi consiste à tirer le maximum de profit des corps-machines tout en les ménageant, deux alternatives sont envisageables : soit la conservation par la chaleur dans l'immédiat du jardin, soit la conservation par le froid dans l'éloignement de la forêt :

---

<sup>258</sup> « Vous m'êtes machine, le temps durant de votre contrat. / Machine engage machine qui construit machine / Et ainsi d'infini. C'est la loi » in Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 68.

<sup>259</sup> Le vezou est le jus de la canne à sucre écrasée.

<sup>260</sup> La bagasse est le résidu des tiges de canne à sucre dont on a extrait le jus, qui sert de combustible, d'engrais.

<sup>261</sup> « Autant que je l'énonce en confidence. / Le moulinerai dodu ! / Le cassaverai le vezouterai / En ferai bagasse pour fumer les champs / L'insolent, il ne poussera plus / Là où j'aurai avancé mon cheval » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 72.

<sup>262</sup> Le sucre candi est le sucre de canne dépuré et cristallisé.

<sup>263</sup> La mélasse est le résidu sirupeux de la cristallisation du sucre.

<sup>264</sup> Le tafia est l'eau-de-vie tirée des mélasses de canne à sucre.

« Représentant

Pas trop vite mon petit moulin  
Messire Viey peut maigrir dans sa barbe  
Il faut maintenir la pression sans l'éteindre  
Mais qu'elle n'accélère pas trop<sup>265</sup>.

La forêt

L'acoma parle, il dit  
Montez dans les mornes loin des chaudières  
Ne donne pas l'odeur de ton corps  
Pour faire pousser la canne et le rhum<sup>266</sup>.

La forêt

Courbaril parle il dit  
Montez montez acoma vous attend  
Montez montez ne va pas mourir  
Dans un quai de Nantes ou de Saint-Nazaire  
Comme un gros pavé. »<sup>267</sup>

La gémellité de la forêt et du jardin se manifeste dans les « la Voix des Ancêtres »<sup>268</sup> auxquels les hommes s'en remettent, comme pour traduire la reconnaissance de trouver en eux un modèle d'identification et une voie de ralliement. Du côté du jardin s'élève la voix des ancêtres émanant des tables tournantes qui ne sont autres que les hommes monnayables ainsi que la terre réduite à son usufruit, d'où la seule logique des chiffres, des prix, des frais, des bénéfices et des pertes. Il s'agit en somme de la logique des transactions représentée par le grand « Esprit manufacturant »<sup>269</sup> qui finit, tel une tempête, par déraciner toute attache à la terre et par conséquent réduire à néant toute possibilité de devenir un homme. Car la terre occultée et récupérée par la mer gardienne des conquérants et garante de la mise sous relation de l'autre qui est figé dans sa

---

<sup>265</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 75.

<sup>266</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 75.

<sup>267</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 82.



différence, ne peut souffrir qu'une seule modalité d'exister, à savoir la zombification. La terre découverte est comparable à une grande case, elle-même une cache, où « [l'on] réfugie sa lassitude mais on n'habite pas. Bien sûr sous la violence d'une pluie, le réflexe du vivre, on complètera d'un ancestral tressage la couverture du toit, on y apportera quelque astuce apprise des Caraïbes, mais sans aller plus loin, on n'y investit rien, on n'y réfugie que son corps décalé, le reste du temps on piète au vent et à l'extérieur »<sup>270</sup>. Il en va de même du côté de la forêt où l'esprit, invoqué par les esclaves comme étant la continuité des ancêtres africains, et se manifestant en des tremblements de poussière, préfigure l'éruption de la montagne Pelée qui rase en 1902 la ville de Saint-Pierre. Selon Jack Corzani, « à l'échelle de la Martinique, l'éruption de la Pelée est évidemment "la Catastrophe" », celle qui de loin surpasse toutes les autres (cyclones, tremblements de terre, incendies...) qui par ailleurs régulièrement se sont acharnées sur une île prétendument paradisiaque »<sup>271</sup>.

Mais l'intérêt que suscite la montagne Pelée, perçue par les personnages comme le désastre par excellence, celui que l'on prépare et que l'on appréhende à la fois<sup>272</sup>, ne réside pas uniquement dans les ruines fumantes et les cadavres complètement calcinés qu'il cause, mais aussi et surtout dans la crise de conscience qui succède à ce désastre. En effet, autour de la Pelée, deux visions du tremblement se tissent, selon que l'on appartient au camp des békés ou à celui des mulâtres et

---

<sup>270</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 166.

<sup>271</sup> Jack CORZANI, « La fortune littéraire de "la catastrophe de Saint-Pierre", Entre commémoration et mythification : le jeu des idéologies » in Alain YACOU (dir.), *Les catastrophes naturelles aux Antilles, D'une Soufrière à l'autre*, Paris, Karthala, 1999, p. 76.

<sup>272</sup> Alors que l'Africain prie la terre de dire la colère qui est en lui, face à l'oppression et l'opprobre que le Blanc lui inflige : « Cet homme qui fait trembler les arbres / Fais-le trembler sur ton dos / Fais-le trembler comme une araignée / Avec sa toile attachée dans ton ventre / Ô mère la Terre. » (Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 76 ), son rival Hsc rétorque, comme pour relever le défi : « Ca bout, ça marmitonne ça vésuve / En attendant que ça soit la Pelée / En sort-il, qu'est-ce, quoi, des poupées ? » in Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 82.

des nègres. Les premiers, à mesure que « ça turbine »<sup>273</sup> et que « ça usine »<sup>274</sup>, fusionnent avec leurs cuvettes, leurs moulins, leurs fabriques et leurs usines, prennent souche en Martinique et fondent une lignée unique en son genre. Du reste, la fille de M. de Viey en sera un bon exemple, elle qui s'appelle « Anne Marie France Nicolas Félicité Gontrand de Viey »<sup>275</sup>, et que M. Manuel, s'allongeant à mesure qu'il prononce son nom, considère comme étant « la turbine la plus longue de l'usine »<sup>276</sup>. Le tremblement des machines et l'ensouchement des colons sont relayés et mis en lumière par la Pelée. En effet, il ne faut pas oublier ce que Corzani pense de cette catastrophe, comme étant un faire-valoir à Saint-Pierre, ce « Paris des Antilles », en ce sens qu'elle rehausse son rôle de pivot économique puisque la ville était un centre de redistribution des marchandises qu'apportaient les bateaux de toute provenance. La ville brillait également par ses carnivals tapageurs, et par ses voluptés singulières<sup>277</sup>. Mais la vitalité et la joie de vivre faisaient bon ménage avec les valeurs essentielles de la civilisation occidentale. « Saint-Pierre, sous ses dehors de ville cosmopolite bigarrée était avant tout une sorte de bastion béké, le donjon symbolique de ces descendants de colons qui, pris d'une sorte de fièvre obsidionale, tentaient d'y perpétuer un monde dont 1848 avait signé l'inéluctable disparition »<sup>278</sup>, souligne Jack Corzani. Au « mythe d'une ville fondamentalement heureuse, chef-d'œuvre de la colonisation française »<sup>279</sup> s'ajoute celui d'une ville martyre que la providence aurait élue afin d'expier le péché qu'incarnait sa plèbe turbulente, et de

---

<sup>273</sup> Il s'agit là d'un leitmotiv assigné tantôt à M. de Viey, tantôt à M. Manuel, et qui se décline en « Ca turbine ça usine ! / Ca usine ça turbine ! », « Ca turbine ça turbine ! / Ca usine ça usine ! », et « Ca usine ça usine ! / Ca turbine ça turbine ! ». Bien entendu, cette déclinaison n'est pas sans créer un air festif au cœur même de la terreur que ces mots évoquent. *Ibid.*, p. 103.

<sup>274</sup> *Ibid.*

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>276</sup> *Ibid.*

<sup>277</sup> Pour les békés, ces voluptés sont le fruit heureux de la colonisation dans la mesure où la jouissance que leur offrent les relations adultères interraciales ne remet pas en cause leur pouvoir et leur supériorité.

<sup>278</sup> Jack CORZANI, « Fortune littéraire de la catastrophe de Saint-Pierre », *op.cit.*, p. 87.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 86.

ne garder que les vrais « cœurs martiniquais », c'est-à-dire les grandes familles pierrotines jalouses de l'héritage sacré de leurs ancêtres, et prodigues de leurs prêtres et de leurs militaires capables de civiliser les barbares alentour. Mais la Pelée, tout en cautionnant la supériorité raciale des colons, est ressentie comme une vraie menace pour cette ultime citadelle, qui désormais ne se situe plus dans l'absolu, mais dans le processus évolutif de l'histoire martiniquaise<sup>280</sup>. L'éruption qui est synonyme de changement, augure que les nègres doivent finir un jour par se faire justice et prendre le pouvoir :

« M. Manuel

Rattachez les cuves au moulin  
Le moulin accouche d'une usine  
Quelle fornication mes aïeux ! »<sup>281</sup>

« Commis

A tant pistonner la chaudière  
Viey l'usinier a procréé un bout. »<sup>282</sup>

« Commis

Un bout de Viey au bout de la turbine  
Bout à bout. »<sup>283</sup>

« Gouverneur

Une turbine ensouchée dans un vaillant moulin !  
Un moulin provisionné d'un cuveau archiplein !  
Une cuve fécondée sur une Plantation sans fin ! »<sup>284</sup>

« M. de Viey

L'Usine a pris souche, céans nous fondons  
Ligne inespérée. »<sup>285</sup>

---

<sup>280</sup> Corzani rappelle que cette menace est d'autant plus vive que les événements de Cuba ravivaient les vieilles peurs de Saint-Domingue et d'Haïti.

<sup>281</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé, op.cit.*, p. 88.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 108.

Pour le camp adverse, celui des hommes de couleur, la montagne Pelée est bien au contraire le châtement que s'attire « une cité dorénavant perçue, de façon tout aussi mythique, comme une "Sodome-et-Gomorrhe" des temps modernes, efflorescence maléfique du monde colonial »<sup>286</sup>. Car la terre ne pouvait rester sourde aux prières que lui adressaient ses hommes écrasés par une ville sangsue qui transformait leurs corps en sucre et en rhum. Grâce au réveil du volcan, non seulement la métropole économique est rayée de la carte, mais aussi son élite locale a dû vivre le même calvaire et la même nudité humiliante que la plèbe. Dans la masse des corps calcinés, les préjugés de couleur s'avèrent d'une absurdité hilarante<sup>287</sup>. Cependant, même si la Pelée a permis de faire ressortir, d'un côté, l'aspect multiracial de l'île et, de l'autre, la misère qui grouille en elle, accentuée en cela par la désolation que sème le spectacle des ruines couvant sous la cendre, la dérision reste entière dès lors que le volcan se révèle incapable de faire table rase du racisme et d'imposer la commune humanité.

A travers les différentes interprétations attribuées à la Pelée, s'éclairent les attentes, les angoisses et les déboires que nourrit et foment la Martinique en son sein. Un bouillonnement où les forces s'opposent les unes aux autres et qui porte, chemin faisant, de l'inédit puisque la catastrophe « allait permettre à d'autres acteurs de prendre le relais des disparus, et à la Martinique d'entrer dans la modernité d'une

---

<sup>286</sup> Jack CORZANI, « Fortune littéraire de la catastrophe de Saint-Pierre », *op.cit.*, p. 83.

<sup>287</sup> La catastrophe de Saint-Pierre où toute identification devient impossible dans la masse noire des cadavres, n'est pas sans rappeler, dans *Le Quatrième siècle*, la mort du planteur Laroche qui coïncide avec le dernier bateau de l'arrivage. Du haut de sa solitude et derrière les barreaux de son univers absolu, le vieux colon connaît le même sort que ces corps noirs avec lesquels il se mélange. Du coup, il meurt sans jamais connaître l'odeur ni le goût de la terre qu'il s'est employé sa vie durant à posséder : « Après quoi on le coucherait demi-squelette grouillant de chairs noires, dans l'énorme mausolée qui serait bâti au haut de l'Acajou. » in Edouard Glissant, *Le Quatrième siècle*, *op.cit.*, p. 186.

société désormais moins castée »<sup>288</sup>. Il n'en demeure pas moins que l'accélération du temps semble filer à côté du temps immobile dont les jalons sont « le temps-longtemps »<sup>289</sup> et l'avenir<sup>290</sup>. Au demeurant, la Martinique semble être ce vaisseau fantôme qui avance au gré des flots dans la ravine du présent. Alentour, deux versants si opposés et pourtant si solidaires : la forêt et le jardin :

« Hsc, qui a entendu, le fourbe  
Mais quand mais quand mais quand ?  
Cher autre, la comédie est terminée.  
Entonnons la catastrophe des bielles  
Le cyclone des manivelles fracassées  
Je bâtis dans l'œil du cyclone !  
Alentour c'est dévastation  
Désolation, courroies qui fêlent  
Chaudières qui rapiècent  
Vapeur qui sue !  
Les mots qui cassent dans la tête  
Les mots entêtés en rangées parfaites  
Similation  
Centralisation Gionalisation  
Chantons chantons le maelström  
Des pièces détachées ! »<sup>291</sup>

« La forêt  
La forêt parle dit  
Creusez bétonnez maçonnez  
Nous coulerons ce bâtiment à l'ancre  
Ou bien c'est qu'il chavire dans la chaudière caraïbe

---

<sup>288</sup> Jack CORZANI, « Fortune littéraire de la catastrophe de Saint-Pierre », *op.cit.*, p. 97.

<sup>289</sup> « Le temps-longtemps » est une expression créole qui signifie « le passé ». Pour les Martiniquais qui ont subi la Digenèse dans la matrice-cale et au fond de l'océan, ce passé est d'autant plus impénétrable que la voix est restée sans parole. Le temps doublement perdu, du fait de l'oubli mais aussi du mutisme, devient une immédiateté. Glissant, qui préfère parler de « temps éperdu », comme pour montrer le lien entre l'expérience de la rupture et son contraire la connaissance de « l'infinitude », souligne à ce propos que « d'autres humanités ont résolu de vivre le processus ininterrompu comme le monde comme un suspens sans Genèse ni Fin. On leur attribuera une pensée primitive ou magique qui se contente de ressentir sans connaître. » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 236.

<sup>290</sup> Alors que le « devenir » renvoie à l'élévation chez Glissant et à l'épanouissement chez Chamoiseau, deux notions que nous avons vues plus haut, au contraire l'« avenir » fait du temps une verticale infranchissable.

<sup>291</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 114-115.

Il file d'île en île comme un radeau bien brélé  
Il vire au vent des fonds atlantiques  
Il appareille pour des Florides, des Sertaos  
Il en sort quoi ? »<sup>292</sup>

« Hsc, réapparu trébuchant  
Nom d'un matelot !  
Un équipage tout nouveau. »<sup>293</sup>

« La forêt  
Acoma courbaril ébène  
Mapou acajou tamaris  
Tamarins et mahogani  
Parlent pour lui parlent pour lui. »<sup>294</sup>

Ainsi la rencontre violente entre, d'un côté, les esclaves africains rêvant de légendes, de mythes et d'origines que la vue des mornes ne fait qu'aiguïser et, de l'autre, les planteurs blancs résolus à bâtir leur source et leur pré dans le touffu en vue d'une clarté illusoire, nous révèle un entremêlement insoupçonné de la forêt et de son corollaire, la plantation. En dépit des à-pics qui hantent aussi bien les oppresseurs que les opprimés, la terre martiniquaise accomplit sa destinée d'être un champ essentiellement désordonné, hostile à une pensée du lieu clos et cloisonné, et qui se veut la preuve vivante de la possibilité des symbioses les plus incertaines au sein des oppositions les plus tenaces. La terre martiniquaise illustre la rencontre qui, au sens glissantien du terme « relie, relaye et relate »<sup>295</sup> les différents paysages. Il s'agit là de la définition même de l'inattendu où réside probablement la réponse de la forêt, non pas comme la somme des verticales qu'elle semble évoquer de prime abord, mais plutôt comme l'écheveau des lianes et des fougères qui s'entêtent à se

---

<sup>292</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 120.

<sup>293</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 121.

<sup>294</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 121.

<sup>295</sup> Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation, op.cit.*, p. 187.

ramifier par-delà les frontières de l'espace et les trous du temps. La forêt est par définition un champ ouvert.

La deuxième partie montrera comment les lignes dressées aussi bien par le maître que par l'esclave, induisent une séparation essentiellement factice entre les différents points de l'île. En effet, en appliquant le prisme des plantations aux mornes, celles-là subissent une dilatation qui révèle une autre figure à l'œuvre, celle du cercle. Car, à l'instar des autres déportés, la résistance du marron au pouvoir du colon et son obstination à forger à son tour ses contre-valeurs, ne sont pas dénuées de toute sorte de mutations, désormais visibles par le biais de la colonisation<sup>296</sup>. C'est dire que la fuite du marron n'est autre qu'une réaction à la mort de la racine unique en lui. En somme, du fait même de la singularité de la conjoncture historique et économique dans laquelle l'univers créole a pris corps, sa complexité est telle qu'il n'est pas possible d'enfermer le marron dans les à-pics de « la mémoire-territoire tombée des forces coloniales »<sup>297</sup> :

« La branche des histoires des humanités, depuis que les cultures occidentales se sont attachées à découvrir le monde, puis l'ont à peu près colonisé, montre que celles-ci, ces cultures, ont puissamment lié cette passion de la découverte à l'urgence de dominer. Découvrir le monde et découvrir la vérité du monde. Maîtriser le monde et maîtriser la connaissance dans sa puissante généralité où les civilisations en expansion allaient ensemble. Mais depuis que le monde s'est ainsi rallié en une totalité, la passion de découvrir a peu à peu fait place à une autre exigence qui est précisément celle de cette totalité, c'est-à-dire que les sensibilités à l'œuvre dans le monde se sont révélées infatigables à en considérer la moindre

---

<sup>296</sup> Dans l'interaction de l'ici et de l'ailleurs, la colonisation est le procédé le plus violent et partant le plus flagrant dans la mesure où elle implique un vivre-ensemble bâti sur fond de division et de disparité.

<sup>297</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, op.cit., p.189.

composite, à soutenir qu'elle n'est pas moins indispensable à l'équilibre du tout que ne le sont les plus puissants éléments qu'on en pourrait distinguer. »<sup>298</sup>

Ainsi, une fois projetée hors d'elle-même, la forêt s'avère régie par la démesure que créent les pas qui fusent des quatre coins de la planète, dont ceux, tâtonnants, du marron. De plus, quand bien même le jardin représenterait le giron de la diversité, il n'est pas à l'abri de la violence absolue que le colon inflige dans son désir effréné de régner en maître absolu et à laquelle l'esclave contribue dans sa volonté de s'y opposer. Autrement dit, le tremblement qui est l'apanage même du jardin, est vécu au sein d'un monde inhumain, tout de trahison, de méfiance et de débrouillardise. C'est là une des retombées de la contradiction de l'identité impossible à soi qui a présidé à l'entreprise coloniale.

---

<sup>298</sup> Edouard Glissant : philosophie du Tout-Monde, Séminaire 2008, organisé par L'Institut du Tout-Monde et Paris 8, Espace Agnès B, 30 mai 2008.



Ô vivants, je le sais, je porte en moi de l'ombre :  
Vous craignez que ma nuit n'assombrisse vos  
cieux,  
Je suis en vos jardins un odieux décombre,  
Une corde rompue en vos concerts joyeux.

Mario SCALESI, *Les Poèmes d'un Maudit*, Poèmes du fond d'un enfer inédit

## **DEUXIEME PARTIE :**

### **LE JARDIN :**

#### **LES REFLETS DE LA TRANSPARENCE**

#### **AUX PRISES AVEC LES OMBRES DE**

#### **L'OPACITE**

D'après la logique sous-jacente de la colonisation, le jardin est cet endroit où le vice est rendu sublime à travers ce désir exacerbé de dominer la nature et d'y devenir le Maître par excellence. Il s'agit en l'occurrence du jardin des Indes que Romuald Fonkoua décrit comme étant une région où « La race blanche des "frégates" va semer la terreur sur les mers des Caraïbes, faisant ainsi des Indes un lieu du mal absolu. L'Inde d'ouverture au monde est " l'Inde de souffrance [...] fille de l'homme [...] : née des contradictions qu'il a vécues et suscitées ". Les Indes du découvreur sont marquées du sceau de l'infamie. L'étendue ouverte, l'espace conquis sont désormais des « anti-mondes » où sont projetés les fantasmes des Européens et leur défolement. Au total, l'Occident qui avait l'ambition de connaître le monde a plutôt œuvré pour sa destruction et sa méconnaissance complètes. Le voyage aux Indes n'est pas ouverture sur le monde, ni connaissance totale du monde mais bien délire du monde. »<sup>299</sup>

Les plantations créées au sein de la colonie, conformément à ce plaisir superbe, en sont un bon exemple dès lors qu'elles ont vocation à matérialiser la grandeur du colon et à immortaliser sa mémoire ; à imposer coûte que coûte une idée préalable dont l'incarnation sera ultérieurement cette cage dorée qu'est l'habitation ; à devenir, toujours sous l'emprise de l'impérialisme, une machine qui produit du tourisme et qui est tenue de durer, induisant ainsi la résorption de la culture, comme effort, mouvement et ascèse, par le culturel.

---

<sup>299</sup> Romuald Fonkoua, *Essai sur une mesure du monde au XX<sup>e</sup> siècle*, Edouard Glissant, Paris : Champion, 2002.

Cependant, avec Edouard Glissant, se dégage une autre dimension du jardin qui retrouve de ce fait son sens authentique. Il est désormais lieu et métaphore ; lieu de la pensée et pensée sur le lieu ; une culture du sol et une culture de soi. Il symbolise une culture en acte<sup>300</sup> où l'œuvre serait cheminement, grâce à un écrivain qui, en semant ses graines dans l'âme de son lecteur, donne le jour à une œuvre dont la pertinence est tributaire de cette différence individuelle qui la pousse vers d'autres lecteurs et d'autres œuvres, assurant de la sorte sa perpétuelle transformation. La culture en acte serait ainsi un acte de culture dans la mesure où l'intention poétique achemine le discours fini vers d'autres discours qui le renouvellent à leur tour. C'est la transtextualité<sup>301</sup> chez Genette, une notion qui sous-tend la culture en acte et qui induit ainsi l'idée du champ ouvert.

Ainsi avec, d'un côté, les plantations comme vaine tentative d'une identité à soi et, de l'autre, le champ ouvert que décrit Edouard Glissant, se dessine l'ambivalence du jardin, où la menace de la stérilité gît au cœur même de la fertilité. Ce qui est mis ici à l'index est « le jardin d'Adonis »<sup>302</sup> que Socrate avait déjà associé

---

<sup>300</sup> Dans l'émission radiophonique « Répliques » sur France Culture, en date du 9 août 2008, intitulée « Cultiver notre jardin », Robert Harrison, universitaire américain et auteur de *Jardins, réflexion sur la condition humaine*, propose le néologisme de « cultivation ».

<sup>301</sup> Selon Genette, la transtextualité ou la transcendance textuelle, comme objet de la poétique, est tout ce qui met le texte en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes. Car, tout procédé créateur, une fois inventé, est potentiellement transtextuel, c'est-à-dire susceptible d'être repris, fût-ce sous une forme transformée, dans d'autres œuvres.

<sup>302</sup> De par son histoire individuelle, depuis sa conception jusqu'à sa mort, Adonis à la beauté remarquable, est un homme condamné. D'abord, il est le fruit d'un inceste entre une fille, influencée par Aphrodite, et un père qui a vécu cela comme une tromperie et qui, pour punir sa fille, l'a transformée en myrrhe. Ensuite, Adonis a été toute sa vie durant, déchiré entre l'amour de deux femmes : la déesse de l'amour, Aphrodite, et la déesse des morts, Perséphone. Enfin, Adonis, féru de chasse, est chassé par un sanglier alors qu'Aphrodite voguait dans les cieux. Flanqué éternellement de l'ombre d'Aphrodite, Adonis est un amant maudit par son désir qui prend le dessus sur la réalité. C'est pourquoi, les jardins cultivés en son honneur sont, pour toute la tradition grecque, des cultures sans fruits, stériles, qui n'arrivent pas à maturité : jardinage de fête et de plaisir dont les semences faibles ne donnent aucun fruit ; cultures illusives et frivoles que les femmes transportent sur les toits des maisons pour les exposer à l'éclat du soleil et les faire passer en quelques jours du vert au desséché ; cultures ensuite jetées dans l'eau froide des sources ou expulsées dans la mer. Cette

à la philosophie transmise par l'écriture, en l'opposant à la parole qui assiste le discours et qui est émise entre personnes vivantes et en présence les unes des autres. Tout jardin peut devenir stérile chaque fois qu'il est cerné par des murs qui le coupent de la vie pour en faire une île en apparence idyllique et, en réalité, un vase clos en effervescence. En somme, se superposent dans l'œuvre d'Edouard Glissant deux définitions du jardin : alors que l'entrée dans l'ère de la domination avec les triomphateurs en fait une représentation, il redevient présence chez le poète martiniquais grâce à la réhabilitation de son sens premier et originel de soin.

## **1- LA COLONIE COMME PRÉFACE À LA PLANTATION OU LA CONTRADICTION DE L'IMPOSSIBLE IDENTITÉ À SOI**

La comparaison entre les colonies ibériques et la Caraïbe non hispanique s'impose afin de relever les spécificités de cette dernière. En effet, en se référant à l'article de Fernando Rosa Ribeiro, « Colonialisme et Etat-nation décentrés : la Caraïbe non hispanique vue du Brésil »<sup>303</sup>, il est visible qu'à différence des colonies ibériques qui ont été conçues comme des extensions outre-mer de leurs métropoles respectives – dictant par conséquent la venue des ordres religieux avec les soldats, la création des universités peu après la conquête, ainsi que la conformité

---

culture dérisoire symbolisait l'existence éphémère d'Adonis. En Grèce, on qualifiait de "jardins d'Adonis" toute existence hâtive et passagère.

<sup>303</sup> Fernando Rosa Ribeiro, « Colonialisme et Etat-nation décentrés : la Caraïbe non hispanique vue du Brésil », *Histoires et identités dans la Caraïbe : trajectoires plurielles* (Sous la direction de Mamadou Diouf), Paris : Karthala, 2004, p. 15 – p. 50.

des paysages urbains aux plans formalisés – la Caraïbe non hispanique est née d'une initiative de groupes et de sociétés de marchands et d'individus, attirés par la valeur et les biens des sujets coloniaux et des territoires conquis. Loin de toute volonté émanant d'un pouvoir royal ou d'un quelconque idéal d'empire universel, comme ce fut le cas pour l'Espagne, les Antilles étaient d'emblée des propriétés d'individus ou de groupes d'individus n'y voyant que leurs intérêts commerciaux. La nature des colonies conçues comme autant de *no man's lands* explique pourquoi les colons formaient à leur tour un groupe essentiellement hétérogène<sup>304</sup> et transnational, qui circulait assez librement et sans obstacles entre les îles, toujours en quête des endroits les plus avantageux, au point que les différentes colonies changèrent plusieurs fois de nationalité<sup>305</sup>. Bien plus, elles ne s'attaquaient pas les unes les autres alors qu'elles appartenaient à des pays ennemis.

Il en va ainsi des Antilles françaises<sup>306</sup> où les premiers colons étaient quelques nobles, et surtout des « habitants »<sup>307</sup> constitués à leur tour d'anciens « trois-ans »<sup>308</sup>. Bien entendu, si ces hommes ont eu le courage de braver la dureté des conditions du passage aux îles, c'est qu'ils espéraient tous y faire facilement fortune. Cependant, face à la cupidité des employeurs qui a entraîné la disparition

---

<sup>304</sup> Sur le même territoire, non seulement les non-Européens, mais aussi les colons pouvaient appartenir à une autre religion, une autre nation ou parler une langue complètement différente.

<sup>305</sup> On peut citer à titre d'exemple le cas du Surinam qui était anglais et qui fut cédé à la Hollande.

<sup>306</sup> Les Antilles françaises sont les deux îles de la mer des Antilles, la Guadeloupe et la Martinique. Pour ce qui est de la Guyane, Jack Corzani explique que ce territoire d'Amérique du Sud est lui-même souvent considéré comme une île, vu les difficultés de communication avec ses voisins continentaux. in Jack CORZANI, *Littératures francophones, (II Les Amériques) Haïti, Antilles-Guyane*, Québec, Paris : Editions Belin, 1998, p. 89.

<sup>307</sup> Les « habitants » sont les colons qui, ayant défriché les terres qui leur ont été concédées, se trouvent à la tête d'une « habitation », c'est-à-dire d'un ensemble de terres cultivées, de bâtiments industriels et de locaux d'habitation qu'on désigne parfois du terme plus connu en France métropolitaine de « plantation ». (*ibid.*)

<sup>308</sup> Les « trois-ans » ou « engagés » sont des individus dont le passage aux îles était payé par leur futur employeur (un habitant déjà installé) et qui de ce fait devaient travailler gratuitement à son service pendant trois ans. (*ibid.*)

prématurée et massive des engagés, il était impératif de faire appel à la main d'œuvre esclave d'origine africaine<sup>309</sup> afin de permettre le décollage économique des colonies naissantes. A la suite de l'intensification de la Traite, devenue officielle avec l'agrément de Louis XIV en 1670, une économie fondée sur les grandes plantations sucrières s'est mise en place et par ailleurs, les Métis sont apparus au sein d'une société créole qui, comme le souligne Corzani, « n'a sur le plan des relations interraciales rien à voir avec un quelconque apartheid »<sup>310</sup>. Le racisme n'ayant fait son apparition que lorsque le nombre croissant des Nègres a été ressenti comme une véritable menace pour l'économie de plantation. Aussi, l'esclavage qui constitue le meilleur moyen de maîtriser la main-d'œuvre noire et de sauver par conséquent les privilèges des propriétaires, est devenu une institution fondamentale et obligatoirement immuable<sup>311</sup>. Cela étant, le racisme n'a en rien entamé la complexité de l'univers créole et la primauté de l'économie. En effet, comme l'explique Jack Corzani, la société se composait de deux catégories sociales :

« La première catégorie est constituée des Grands Blancs ou gros propriétaires (appelés « Békés » en Martinique), des Petits Blancs (petits propriétaires, artisans, commerçants, etc.) et des gens de couleur affranchis, lesquels peuvent être eux-mêmes propriétaires d'esclaves. La seconde est formée des Nègres et des Mulâtres non affranchis. Mais il n'y a pas, on le voit, de concordance absolue entre caste, classe et race, même si globalement la hiérarchie sociale paraît épouser la hiérarchie raciale. Il existe des Blancs pauvres et des hommes de couleur qui non seulement sont libres mais parfois aussi riches. Durant longtemps, jusqu'à l'abolition

---

<sup>309</sup> Jack Corzani souligne que « l'idée n'était pas nouvelle et [que] les Espagnols l'avaient depuis longtemps mise en pratique, notamment à Hispagnola et Cuba où les Africains avaient peu à peu remplacé la main-d'œuvre indienne fragilisée puis anéantie par les maladies importées d'Europe et par la servitude qu'on lui avait imposée. Quelques esclaves noirs avaient ainsi fait leur apparition chez les Français qui les avaient achetés à leurs voisins espagnols » (*ibid.*, p.93).

<sup>310</sup> Jack Corzani évoque par ailleurs les mariages entre Blancs et Noirs jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est l'édition de 1724 du Code noir qui va interdire le mariage interracial afin d'éviter tout affranchissement, quoique rare, par le mariage. (*ibid.*)

<sup>311</sup> L'esclavage est une source de richesse inégalable car il permet d'extraire une quantité de travail extraordinaire des hommes, femmes et enfants qui y sont astreints. Les planteurs ne sont pas assurés que des personnes libres accepteraient de bon gré de travailler dans les conditions éreintantes qui prévalent dans les champs de canne et dans les moulins à sucre.

de l'esclavage, le racisme tentera d'introduire une fausse clarté dans cet univers complexe en brandissant la bannière essentielle de la couleur mais sans pouvoir réellement masquer la complexité de la société créole et la divergence des intérêts de chacune des parties en présence. »<sup>312</sup>

Les événements révolutionnaires qu'a connus la France ont mis à leur tour en valeur le primat de l'économie dans la mesure où celle-ci a occasionné une double violence : une violence palpable au sein de l'espace social et une autre, symbolique, visant justement à agir sur toute hiérarchie préétablie. En effet, loin de toute propagande humanitaire à laquelle on serait tenté d'associer la Révolution, cette dernière a servi de prétexte aux propriétaires d'esclaves<sup>313</sup> pour obtenir leur autonomie et abolir le système de l'Exclusif<sup>314</sup>. Elle était aussi une aubaine pour les Noirs esclaves qui désiraient la liberté. Mais la décision de la Convention, en 1794, quant à l'abolition de l'esclavage qui allait à l'encontre des attentes des dominants a amené ces derniers à livrer leurs îles à l'Angleterre plutôt que de perdre leurs privilèges. Quant aux esclaves, ils ont profité de ce tournant, montrant ainsi qu'ils n'étaient pas de simples propriétés. Bien plus, ils sont allés jusqu'à tenter de renverser la donne et supplanter leurs adversaires quand Bonaparte a décidé de rétablir l'esclavage. A l'issue de cette résistance, Saint-Domingue est devenue Haïti. Quant à la Guadeloupe, elle reste marquée à jamais du sang et du dévouement de Delgrès et de ses hommes.

---

<sup>312</sup> Jack Corzani, *Littératures francophones, op.cit.*, 94.

<sup>313</sup> Parmi les propriétaires d'esclaves, il y a les Grands blancs qui veulent bénéficier de tous les privilèges de la colonisation. Ensuite, les Petits Blancs qui espèrent une égalité politique avec les Grands Blancs dans les assemblées locales. Enfin, les gens de couleur libres qui exigent une égalité des droits avec les Blancs. Il est bien évident que cette hiérarchie met à plat la notion de racisme comme fait immuable, et montre comment au critère économique et matériel dans la division des classes concurrentes s'ajoute la lutte en vue de s'arroger le pouvoir exclusif sur le sens de la hiérarchie sociale.

<sup>314</sup> Jack Corzani définit le système de l'Exclusif comme la doctrine interdisant aux colonies de commercer avec tout autre pays que la métropole. (Jack CORZANI, *Littératures francophones, op.cit.*).

Même l'abolition de l'esclavage, décrétée en 1848 après force tergiversations, n'a pas échappé à l'idéologie capitaliste du moment. En effet, face à la thèse qui avance l'incompatibilité entre le système de production esclavagiste et l'innovation technique, et à celle qui considère l'abolition comme un aspect de la politique coloniale visant à protéger ses colonies de toute ingérence extérieure et à contourner la pression des abolitionnistes métropolitains ainsi que celle des esclaves, il est utile de rappeler que le recours aux travailleurs immigrés « sous-contrat », des Africains mais surtout des coolies venus d'Inde et de Chine, montre que la France n'a fait qu'abolir le nom de l'esclavage tout en conservant l'essentiel de sa substance. Non seulement les « engagés » ont travaillé dans des conditions aussi contraignantes que celles du travail servile, mais aussi ils ont fait toujours l'objet d'un négoce entre planteurs, et leur statut n'était pas celui de travailleurs salariés libres. Bien plus, ils ont été maltraités et isolés aussi bien par leurs employeurs que par la masse nègre. Il n'est donc pas étonnant que ces travailleurs aient développé les mêmes résistances face aux mêmes sévices que les ex-esclaves et qu'ils aient subi les mêmes châtements. A ce sujet, Patrick Chamoiseau dit :

« Ceux qui partaient en marronnage se retrouvaient traqués par les gendarmes à cheval pour rupture de contrat. (...) Les immigrants-rebelles incendiaient aussi les champs de canne, les cases-à-bagasse, les réserves d'outils, ils empoisonnaient des animaux de trait. Cette résistance sourde devint la hantise des planteurs comme aux époques de l'esclavage. »<sup>315</sup>

En ce cas, l'abolition de l'esclavage n'était au bout du compte que la résultante d'une conjonction d'intérêts divers et contradictoires. Les pressions politiques, les attitudes des propriétaires terriens, l'impatience des esclaves, et la relation entre esclavage et technologie, souvent avancées comme causes premières,

---

<sup>315</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, op.cit., p. 198, 199.



semblent avoir été des facteurs de contrainte qui ont joué de façon complexe au sein du processus de l'abolition. Dans le sillage de Jack Corzani, j'accorderais le primat à la logique du rendement qui, pour parer aux structures périmées du monde servile, a proposé un modèle économiquement plus rentable, à savoir la disparition du paternalisme esclavagiste, et l'exploitation sans frein du prolétariat nègre qui naîtrait de l'abolition.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, les grandes puissances européennes ont fini par contrôler les grands propriétaires terriens et ils ont édicté l'extension complète aux Antilles des lois métropolitaines. D'après Fernando Rosa Ribeiro, ce mouvement de libération témoigne indéniablement de l'intérêt accordé par ces puissances à leurs territoires caribéens respectifs, jusqu'à oublier définitivement toute tentative de s'en débarrasser<sup>316</sup>. Ce revirement qui semble aller à l'encontre de la logique initiale des « tables tournantes »<sup>317</sup>, fait ressurgir un paradoxe remarquable : en dépit du caractère commercial de la colonisation caraïbe, l'influence de la culture métropolitaine a été considérable sur le long terme. Mais dans les Antilles françaises, ce phénomène est beaucoup plus prononcé, eu égard à leur taille limitée, raison pour laquelle le concept de « colonisation totale » a été poussé à l'extrême :

---

<sup>316</sup> « En fait, ce n'est qu'au cours des années 1990 que les Pays-Bas ont définitivement abandonné toute tentative de se débarrasser de leurs îles, comme ils l'avaient fait pour le Surinam en 1975, et se sont résignés à en faire des membres permanents de l'Etat-nation hollandais. C'est encore plus vrai pour la Grande-Bretagne qui n'a garanti qu'en 1997 la citoyenneté britannique aux habitants des quelques territoires restés (avec loyauté) sous sa domination – alors que les insulaires néerlandais avaient obtenu l'extension à leur profit de la nationalité hollandaise depuis 1954 et ceux des Antilles françaises et de la Guyane depuis 1946-1948. », Fernando Rosa Ribeiro, « Colonialisme et Etat-nation décentrés. La Caraïbe non hispanique vue du Brésil » in *Histoires et identités dans la Caraïbe : trajectoires plurielles* (Sous la direction de Mamadou Diouf), Paris : Karthala, 2004, p. 21.

<sup>317</sup> Cette métaphore, empruntée au *Monde incréé* d'Edouard Glissant et qui renvoie aux Antilles, a été analysée dans le quatrième chapitre de la première partie.

« Dans les petites îles des Antilles (françaises) la colonisation a eu un caractère fini et achevé : le façonnage de la société (coloniale) y a été plus intense, plus profond, est allé plus loin que partout ailleurs, en raison de l'absence de toute barrière physique ou humaine faisant obstacle au colonisateur. »<sup>318</sup>

L'exemple-type de « la colonisation réussie » est indéniablement la Martinique<sup>319</sup> qui a connu la disparition des Arawaks et l'échec du marronnage en tant que prélude aux révolutions et aux guerres de libération nationale, comme ce fut le cas en Haïti et au Jamaïque. En outre, la situation dans ce pays a suscité de vives discussions autour de l'idée d'une abolition donnée et d'une abolition conquise, un point sur lequel s'est penché tout particulièrement Christine Chivallon dans son ouvrage, *La diaspora noire des Amériques*<sup>320</sup>. Enfin, dans le prolongement des événements, l'île est passée, en 1946, du statut de colonie à celui de département français d'outre-mer, avec le même statut constitutionnel que les autres départements de la Métropole<sup>321</sup>. Pour sa part, Mirlande Manigat souligne que la

---

<sup>318</sup> René Achéen cité par Fernando Rosa Ribeiro, *op.cit.*, p. 35.

<sup>319</sup> Même si le statut politique de la Guadeloupe est très proche de celui de la Martinique, la classe des békés y est moins importante et il y existe une revendication plus forte d'une identité locale, probablement parce qu'elle va connaître une tout autre évolution historique. En effet, dans le cadre des événements révolutionnaires, la décision que prend la Convention en 1794 quant à l'abolition l'esclavage, amène les Békés à livrer leurs îles aux Anglais. Contrairement à la Martinique anglaise qui conserve intact, durant toute la période révolutionnaire, son ordre esclavagiste, la Guadeloupe est reprise aux Anglais par le Conventionnel Victor Hugues. Quand Bonaparte, Premier Consul, confie au général Richepanse le soin de rétablir l'esclavage en Guadeloupe à l'instar de toutes les possessions françaises, ce dernier va buter sur l'héroïque résistance de Delgrès qui, en poussant son patriotisme à l'extrême, préfère à la capitulation l'immolation avec ses compagnons sur les barils de poudre au Matouba.

<sup>320</sup> « Dans l'île, les esclaves se sont révoltés au cours des journées des 22 et 23 mai 1848, forçant le gouverneur Rostoland à proclamer l'abolition. Mais le décret avait déjà été adopté par la République le 27 avril précédent et n'avait pas encore eu le temps de parvenir dans les colonies. Ces dates cristallisent bien le dilemme que fait naître l'impossibilité d'articuler le cours des événements à une seule et unique tendance. Les sociétés issues de l'esclavage obligent à adopter une double vue. D'un côté, celle qui permet de mesurer l'ampleur des processus de domination dans le Nouveau Monde, où toute évolution est liée aux intérêts stratégiques des métropoles coloniales, y compris quand l'humanisme sincère occupe le terrain. De l'autre, celle qui donne accès à la résistance déployée par les esclaves et leurs descendants pour contrer les effets dévastateurs de l'entreprise coloniale. » in Christine CHIVALLON, *La diaspora noire des Amériques, Expériences et théories à partir de la Caraïbe*, Paris, CNRS Editions, 2004, p. 60, 61.

<sup>321</sup> A la place de « départementalisation », les Martiniquais parlent d'« adaptation » des structures locales à celles de la Métropole, un euphémisme qui en dit long sur le mal-être que génère le doute quant à la légitimité de cette politique alors même que les revendications anticolonialistes se font de plus en plus précises dans le monde.

départementalisation était une forme légale de décolonisation et un moyen détourné pour asseoir, garder et surtout légitimer l'hégémonie française dans la région caribéenne, en somme rompre avec un passé colonial et esclavagiste, sans renoncer pour autant à ses avantages :

« Grâce à ses possessions dans la région, la France, peut revendiquer le caractère de puissance caraïbe avec d'autant plus de légalité que celles-ci sont intégrées à son territoire juridique, extension consacrée par le Droit International Public. »<sup>322</sup>

Avec cette volte-face politique, l'économie s'est mise, au même titre que la culture, au service de l'intégration totale à l'ensemble français, de l'assimilation. A ce propos, Edouard Glissant considère la colonisation de son île comme une « colonisation réussie ». Il fait sans doute allusion à la progression des événements qui a permis de sceller le destin de son île. Car l'annexion de cette dernière aurait été vide de sens si elle n'avait été suivie d'une départementalisation économique dans les années soixante, et ce conformément aux revendications des courants contestataires. Du reste, à ce sujet, Jack Corzani souligne que le manifeste de *Légitime défense*, paru en 1932, « souvent interprété par les exégètes mal informés des réalités locales comme un écrit anticolonialiste et séparatiste, répondait en fait à cette idéologie : davantage d'assimilation pour effacer définitivement les séquelles de l'époque coloniale »<sup>323</sup>.

Toutefois, avec la récupération politique de l'économie, il y a lieu de souligner la contradiction à l'œuvre dans la création de ces colonies annexées alors qu'elles

---

<sup>322</sup> Mirlande MANIGAT, « La région caraïbe, ses caractères, atouts et enjeux d'une identité plurielle changeante », Conférence prononcée à l'occasion de l'ouverture de la 4ème réunion de la CORPUCA (Conférence des Recteurs et Présidents des Universités de la Caraïbe), au Karibe Convention Center, le jeudi 29 juin 2006.

<sup>323</sup> Jack CORZANI, *Littératures Francophones*, op.cit., p. 96.

étaient conçues dès le départ comme autant de lieux de passage<sup>324</sup>. Selon Edouard Glissant, les empires coloniaux « portaient en eux les germes d'une contradiction indépassable, comme il se dit dans les manuels de théorie, car ils forgeaient les liens de cette totalité qui devait à la fin s'opposer à ce qu'ils supposaient en eux-mêmes de particularisme triomphant »<sup>325</sup>. Cette contradiction où l'universel, dont ils voulaient être les pionniers exclusifs, n'a pu coïncider sans violence avec leurs valeurs et leur culture a été à l'origine de la conception même de la colonie comme une unité vigoureusement close, dépendant de la métropole avec laquelle elle commerçait sur le mode du troc, mais où devaient cohabiter pourtant les groupes ethniques les plus divers. Force est de constater qu'une telle contradiction donne le jour à une structure particulière de la société coloniale. Il s'agit d'une « société plurale »<sup>326</sup> par excellence, où paradoxalement les groupes ethniques se tiennent à l'écart les uns des autres. A l'image de cette « société plurale », la plantation abritera des esclaves emmurés dans les falaises de cannes, tout en subissant l'impérieuse dérive dans « l'alchimie mutante »<sup>327</sup>. Et Ralph R. Premdas de noter dans son article, « Anatomie du conflit ethnique : La domination contre la réconciliation » :

« Dans le contexte colonial, la mosaïque ethnique qui caractérise la structure sociale des pays du Tiers-Monde était elle-même une création du colonialisme. Pour prendre l'exemple des Caraïbes, une main-d'œuvre de plantations importée de diverses

---

<sup>324</sup> « A partir de là surgit un paradoxe intéressant : bien que, comme il a été expliqué plus haut, la colonisation caraïbe ait eu un caractère commercial prononcé, avec une faible priorité accordée à la transmission de la culture métropolitaine, l'impact de la culture métropolitaine y a été considérable sur le long terme. », Fernando Rosa Ribeiro.-« Colonialisme et Etat-nation décentrés. La Caraïbe non hispanique vue du Brésil », *op.cit.*, p. 38.

<sup>325</sup> Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 151.

<sup>326</sup> Ces groupes vivent conformément au système de « pseudo Etats ». « C'est-à-dire qu'au sein de l'Etat colonial, il y avait des sphères distinctes au sein desquelles un degré d'autonomie pouvait être exercé par différents groupes. Ces groupes, dans le cadre de leur communauté et de leur territoire, pouvaient pratiquer leur propre religion, être soumis à leurs propres autorités et vivre selon leurs propres coutumes. », Fernando Rosa Ribeiro, « Colonialisme et Etat-nation décentrés. La Caraïbe non hispanique vue du Brésil », *Histoires et identités dans la Caraïbe : trajectoires plurielles* (Sous la direction de Mamadou Diouf), *op.cit.*, p. 25, 26.

<sup>327</sup> Patrick Chamoiseau, *Ecrire dans un pays dominé*, *op.cit.*, p. 179.

parties du Tiers-Monde a été greffée sur des îles où de nouvelles sociétés multiethniques ont vu le jour. Les institutions coloniales ont maintenu séparés les groupes immigrants. Aucun ensemble de valeurs ne se fait jour pour réunir des populations disparates en une forme quelconque de communauté cohérente. »<sup>328</sup>

## **2 - LE CERCLE DU JARDIN OU L'ENVERS DES VERTICALES DE LA FORÊT**

Il convient tout d'abord de s'arrêter sur deux notions clés chez Glissant, et dont il a été question dans la *Poétique de la Relation*. Il s'agit du « nomadisme en flèche »<sup>329</sup> et du « nomadisme circulaire »<sup>330</sup>. La figure des verticales s'applique au « nomadisme en flèche » des conquérants européens, qui conquièrent des terres par l'extermination de leurs habitants afin de s'y implanter, témoignant ainsi d'« un désir dévastateur de sédentarité »<sup>331</sup>. Tout au contraire, « le nomadisme circulaire » est ce qui traduit le mieux la nature vitale du déplacement. A la suite de l'expérience pénible de la traite, le déplacement devient une fin en soi dans la mesure où il permet de voler son corps au maître. La nécessité du déplacement est telle qu'il devient le seul pays où le déporté puisse habiter. Il n'est donc ni audacieux ni agressif, encore

---

<sup>328</sup> Ralph R. Predas, « Anatomie du conflit ethnique : la domination contre la réconciliation ». *Histoires et identités dans la Caraïbe*, op.cit., p.149.

<sup>329</sup> Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, op.cit., p. 24.

<sup>330</sup> *Ibid.*

<sup>331</sup> *Ibid.*

moins un refus d'enracinement<sup>332</sup>, mais plutôt « une forme non intolérante de la sédentarité impossible »<sup>333</sup>.

Bien que le marron et l'esclave aient été longtemps perçus séparément dans cet espace « clos sur un impossible »<sup>334</sup>, le prisme des mutations au cœur des plantations permet de revisiter les rapports antagonistes dont ces deux personnages étaient captifs. Car, abstraction faite de la destination de chacun des deux, la diversité des groupes ethniques et des cultures, se révèle le substrat qui accueille et accompagne l'expérience commune de la traite. Acculés à la frontière du monde, où résonnent pourtant les voix de la diversité, les déportés fuient par tous les moyens, même les plus symboliques, la mort de leur mémoire et la transformation imparable de leur être. La désamarre générale due au précipité de peuples marque à jamais leur destinée, désormais toute de paradoxe. Car, en opposant la désamarre de leur corps à celle de leur mémoire, ils vont répondre à leur insu à l'appel « des fluidités d'une identité autre »<sup>335</sup> qui inclut nécessairement la leur. Aussi il s'agit d'une fuite en avant : d'abord, en étant déterminés à sauver leur mémoire africaine, les déportés refusent un processus où les mémoires se fécondent les unes les autres, et deviennent de ce fait éternelles. Ensuite, dans leur refus même, ils renforcent à leur tour le processus de la diversité dans la mesure où l'agrandissement de leur île est fonction de leurs détours et de leur dérouté. Enfin, en tant que rescapés de la calematrice, ils ne font que fuir la diversité qui les a pourtant fait naître à une autre identité. La fuite en avant transparaît ainsi comme un habitus dont le visage est une

---

<sup>332</sup> Edouard Glissant précise dans sa *Poétique de la Relation* que dans l'image de la flèche, la Racine est amputée de cet en-avant qui la prolonge, donnant lieu à une sédentarité forcée, elle est annulée et devient de ce fait déracinement. Celui-ci n'est pas pour autant souffrance d'exil ni goût d'errance.

<sup>333</sup> Edouard Glissant, *ibid.*, p. 24.

<sup>334</sup> Patrick Chamoiseau, *Ecrire dans un pays dominé*, *op.cit.*, p. 204.

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 179.

résistance sans frein au goût amer de l'échec. D'après Patrick Chamoiseau, quand l'ultime bout de résistance prend corps dans le champ de la contradiction, « le naufrage de soi dans un bouillon avec mille autres, l'échouage vasard des certitudes, l'usure des absolus »<sup>336</sup> s'avèrent une « drive-dérive en étendue [qui] déprime »<sup>337</sup>. C'est ce qui étaye la circularité de l'action des déportés dès lors qu'elle est vouée aux pires inachèvements. Pour Edouard Glissant qui reconnaît dans *Tout-monde* sa propension pour la figure de la spirale<sup>338</sup>, en raison de sa « parfaïssance »<sup>339</sup> inégalée par la figure du cercle, la seule parade à la contradiction est la contraction<sup>340</sup> où l'action retourne sur elle-même, et ce faisant, se trouve endiguée par ses propres limites. Comme l'explique l'auteur martiniquais dans *La Cohée du Lamentin* :

« Agis ici en même temps que tu penses là, c'est-à-dire, fais en sorte que ton action soit aussi une contre-action, qu'elle s'enrichisse de sa propre dubitation, et qu'elle s'étende alentour. Cette contraction est le contraire de la contradiction, elle crée de l'étendue. »<sup>341</sup>

En vivant la confuse appréhension de leur diversité intérieure comme un maléfice irrémédiable, les déportés vont se réfugier dans le marronnage considéré comme la seule désamarre qui puisse les libérer de leurs nœuds invisibles. Pour reconquérir leur liberté via l'espace, les hommes se sacrifient à la mer, alors que la femme fait don de son ventre à la terre. Le message que véhicule l'immolation, celui

---

<sup>336</sup> Patrick Chamoiseau, *ibid.*, p. 162.

<sup>337</sup> *Ibid.*

<sup>338</sup> Le cercle et la spirale sont deux figures supérieures aux lignes, avec une légère nuance puisque Mathieu exprime sa préférence pour la spirale. « La spirale et le cercle c'est presque le même, dit Roca. Le cercle est parfait il vous renforce, la spirale est forte elle vous mène en parfaïssance », *Tout-Monde*, *op.cit.*, p. 470.

<sup>339</sup> *Ibid.*

<sup>340</sup> Si la notion de « contraction » peut paraître obscure, elle est cependant explicitée à plusieurs endroits du texte. Edouard Glissant écrit par exemple à la page 17 de *La Cohée du Lamentin* : « Si la diversité inouïe des peuples et des cultures se présente d'abord comme une souffrance, il dépend de nous et de tous que cette souffrance ou bien tourne à suffocation, ou s'épanouisse au contraire en souffle libéré. *Il dépend de nous* veut ici dire *si nous pouvons élargir nos imaginaires* ».

<sup>341</sup> Edouard Glissant, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 31.

de la mort<sup>342</sup>, qu'elle soit réelle ou symbolique, a surtout le mérite de subsumer l'acception même de la résistance<sup>343</sup>, en tant que mouvement collectif et organisé, pour l'introduire dans la vie quotidienne des esclaves. Même s'il existe une distinction implicite entre la résistance à l'esclavage en tant que système social et la résistance à l'asservissement, le même acte peut affecter à la fois la façon dont un système d'oppression opère et le sort d'un individu au sein de ce système. Sous les dos courbés, différents actes tendent à atteindre la liberté. Dans son article, « La vie des esclaves sur les plantations sucrières des Caraïbes : quelques questions non résolues », Sydney W. Mintz, dresse une typologie de la résistance. Quatre catégories sont retenues : d'abord, la résistance violente où les intentions des acteurs sont explicites. Ensuite, la résistance non violente où, même si l'intention des acteurs nous échappe, les conséquences nous incitent à croire qu'il s'agit de cela. Ensuite, la non-violence non résistante qui correspond aux actes dont les conséquences qui ne sont pas toutes prévisibles, peuvent parfois être de façon notable, défavorables aux planteurs. Enfin, la résistance culturelle<sup>344</sup>. Cependant le marronnage n'influe pas uniquement sur la destinée des esclaves, il bouleverse aussi les frontières de l'espace. Il cesse d'être l'apanage de la forêt pour devenir le corollaire de l'habitation. De ce fait, la dilatation du concept du marronnage induit une

---

<sup>342</sup> « (...) Il vaut d'être mort plutôt que de tomber dans la canne. » in Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 119.

<sup>343</sup> « Autre trait que nous nous efforçons de signaler, l'une des formes les plus décisives de la résistance à l'oppression esclavagiste consistait à *s'échapper de la Plantation* et à monter dans les forêts ou sur les hauteurs. Le marronnage est une opposition sociale, politique et culturelle, que les historiens colonialistes refusent le plus souvent de considérer comme telle. Mais nous avons souligné qu'il a souvent été à l'origine de la formation de véritables sociétés organisées, qu'il a presque toujours précédé les combats en ligne et les guerres de libération nationale, qu'il a fini par engendrer des réflexes culturels et intellectuels féconds, et qu'aujourd'hui, les déferlements et les débordements des carnivals dans nos régions sont peut-être le souvenir et le recommencement du seul jour de l'année où les esclaves des Plantations pouvaient courir sans risque hors des limites de celles-ci, par une sorte de marronnage festif et fugace, à la fois joyeux et tragique. » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*. *op.cit.*, p. 85.

<sup>344</sup> Sydney W. Mintz, « La vie des esclaves sur les plantations sucrières des Caraïbes : quelques questions non résolues », *Histoires et identités dans la Caraïbe*, *op.cit.*, p. 54.



solidarité de l'île qui se fait l'écho de la diversité des plantations. Au demeurant, avec la dilatation du marronnage, non seulement l'enceinte plantationnaire fait table rase des falaises de la forêt, mais aussi elle déborde ses propres falaises de cannes à sucre. La boucle est ainsi bouclée.

## **A- LES HOMMES : DU CÔTÉ DE L'OUVERT**

Pour les esclaves qui ne sont pas parvenus à se réfugier dans les hauteurs, et qui sont par conséquent restés captifs de l'univers inhumain et absolu de l'habitation, deux alternatives se présentent : soit se résigner aux plantations, soit retourner à la mer. Mais pourquoi choisir la mer qui les a arrachés à l'histoire, brûlés au fond de son antre, et vomis sur son rivage ? Chez ces esclaves, au-delà des représentations mythiques de la mort, la mer est tapissée d'une vie toute frêle : celle des hommes qui s'y sont immolés lors de la traite négrière. Retourner à la mer serait donc synonyme d'espoir, voire de vie, dès lors que cette alternative est la seule qui permette non seulement de renouer avec les héros (hérauts) des ténèbres<sup>345</sup>, mais surtout de s'inscrire dans le mouvement, à la croisée des terres et des temps<sup>346</sup>. La mer, de par son ambiguïté, a le mérite de sauver de la malement des plantations, et d'offrir en contrepartie une vie dans la mort. « Et la mer où on s'aventure est à la

---

<sup>345</sup> Voici ce que Romuald Fonkoua pense de l'expérience de la traversée, telle qu'elle a été vécue par les esclaves du fond de la cale du bateau négrier : « Contrairement au "navigateur" européen pour qui voyager est un choix, le voyageur nègre des Indes n'a choisi ni le voyage comme mode d'existence, ni le bateau comme moyen de son aventure, ni les Indes comme but de son déplacement. C'est un "voyageur navigué" que les circonstances de l'histoire ont poussé vers le lointain. Cependant, pour le poète, cette contrainte du voyage ne confère pas moins au nègre transbordé des qualités du voyageur des mers et ne lui ouvre pas moins une connaissance du monde. » in Romuald FONKOUA, *Essai sur une mesure du monde au XX<sup>e</sup> siècle*, op.cit., p. 76.

<sup>346</sup> « [...] Nous avons appris à pister dans le fond de mer la levée sous-marine des volcans qui se parlent entre eux, une grande route de lave qui achève et ouvre le cercle entre les Amériques, et les bornes sont marquées là par les Arawaks qui se précipitaient du haut des falaises pour échapper enfin, et les bornes sont marquées là, dans ce fond d'eau, par les Africains jetés du bateau [...] ». in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, op.cit., p. 79.

fois illusion et réalité, la peur du gouffre et la promesse de jardins futurs, entonnoir du néant et route du soleil »<sup>347</sup>.

L'ambiguïté des rapports que les esclaves ont avec la mer explique l'ambivalence de cette dernière dans l'œuvre d'Edouard Glissant<sup>348</sup>. Il en va ainsi du *Sel noir* que le poète dédie à la mer dès lors qu'elle abrite, dans ses ténèbres, les cendres des corps noirs, devenus à ce titre non seulement la métaphore de tous les « corps brûlés par le temps »<sup>349</sup>, mais aussi la parole absente et éblouissante qui habite le poème dans l'attente d'un corps qui l'habille :

« à la mer

Pour le sel qu'elle signifie.

Encore une fois splendeur et amertume. Détresse des lumières sur l'espace. Profusion. Le thème, pure idée, se noue d'écumes, de salaisons. Monotonie : rumeur inlassable que le cri fêle.

Il est – au delta – un fleuve où le mot s'amasse, le poème  
– et où le sel se purifie. »<sup>350</sup>

---

<sup>347</sup>Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 92. A cette citation correspond ce que dit Patrick Chamoiseau dans *Ecrire en Pays dominé* à la page 163 : « Là, sur l'habitation d'où on n'ose s'enfuir, mourir devient un acte de vie, mourir est résistance extrême, bond paradoxal du plus précieux espoir. »

<sup>348</sup> Ce rapport ambigu que le poète entretient avec la mer, est explicité dans *La Cohée du Lamentin* : « Aussi bien, j'avais été routinier de la mer avant même de m'en approcher. Nous ne regardions pas beaucoup la mer, dans mon enfance, nous courions les rivières, c'était splendide et simple. Nos rivières sont aujourd'hui désolées, sales, taries, bourrées de tant d'ordures. Nous ne fréquentions pas la mer – c'est ce que le lieu commun dit des insulaires, qu'ils tournent le dos à la mer – pourtant il me semble que je l'ai toujours connue, route et poubelle des négriers, un tréfonds de l'inconscient ou un gouffre de la souffrance, couverts d'un seul mystère et de tant de plaisirs. » Et le poète de poursuivre : « Au Brésil un jour, lors d'un colloque sur « La Latinité et l'Américanité », un des participants proclama que la mer a été la voie royale de l'Occident. De l'Occident oui, peut-être mais pas de nous autres, qui avons eu tant de peine et mis si longtemps à découvrir que beaucoup parmi nos ascendants furent traités dans les cales des bateaux négriers, jetés par-dessus bord, garrottés de boulets. Et ainsi, depuis ce commencement si lointain, si souvent oublié, la mer est pour nous une profondeur avant d'être une étendue. Nous lisons d'instinct sur le fond invisible des océans cette piste inconcevable. Et aujourd'hui, elle engouffre le plus souvent le peuple des bateaux d'immigration sauvage. » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin, op.cit.*, p. 94, 95.

<sup>349</sup> Edouard GLISSANT, *Le sel noir, op.cit.*, p. 173.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p. 169.

En effet, dans la mesure où le mot « sel » ouvre et clôt l'épigraphe du recueil, créant ainsi un effet d'espacement, il se manifeste d'emblée comme une présence partielle qui ne peut exister que dans ce que Derrida appelle « l'extériorisation » ou « le tout-autre »<sup>351</sup>. D'autre part, cette même présence se dit dans le poème en des termes en apparence antithétiques : « splendeur / amertume ; détresse / lumières ; profusion / monotonie ; thème / écumes et salaisons ; rumeur / cri ». Dans la deuxième strophe, un autre effet de suspension est créé par des propositions incidentes dont la juxtaposition ramène l'essentiel de la phrase au subsidiaire de ses énoncés : « au delta ; un fleuve où le mot s'amasse, le poème ; et où le sel se purifie ». La ramification du delta<sup>352</sup> qui se cristallise dans les renvois, tout à la fois sémantique et typologique, débouche sur l'absence. Cependant, chaque proposition étant la duplication et l'au-delà de la précédente, l'absence laisse transparaître à son tour « la trace » en elle<sup>353</sup>. C'est dire que le mouvement dynamique qui s'origine dans la suspension est cela même qui va permettre d'annuler toute opposition et de combler toute trouée. Désormais, il existe une ligne de fuite entre l'éclatement du « delta », l'amasement du « fleuve », lui-même « poème », et la purification du « sel ». Ainsi, dès l'épigraphe, « le sel noir » se présente comme ce qui existe dans la béance même de la mer et du poème, grâce à la seule force des renvois

---

<sup>351</sup> Ces deux concepts sont empruntés à Derrida qui s'est penché tout particulièrement dans ses ouvrages sur la question de la trace.

<sup>352</sup> Voici la morphologie du delta : d'abord, la plaine deltaïque qui est le prolongement de la plaine alluviale. Elle est parcourue par un réseau de chenaux ramifiés, les distributaires. Entre les chenaux s'étendent des zones marécageuses et garnies de végétation sous climat humide. Ensuite, le front du delta est le prolongement de la plaine deltaïque sous la mer. Enfin, le prodelta est la partie la plus externe et la plus profonde du delta ; il repose sur les sédiments marins de la plate-forme littorale.

<sup>353</sup> D'après Edouard Glissant, trois espaces s'offrent à l'esclave comme des symboles vivants : les hauteurs, la plantation et la mer. Le delta, quant à lui est ce mouvement invisible qui les relie l'un à l'autre et trace leur sens : « Nous savons y déchiffrer par exemple l'histoire des Antillais : débarqués dans les maisons à esclaves puis répartis sur les Habitations, ils trouvaient refuge dans les hauteurs, avant peut-être de se tourner vers le delta : ainsi montaient-ils vers la source par un mouvement qui se donnait aux origines pour mieux désigner l'avenir. » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, op.cit., p. 91.

incessants entre les signifiants. Aussi le recueil se termine-t-il par la sommation suivante :

« Entends les pays, derrière l'îlet. »<sup>354</sup>

Le nerf de la clause serait l'impératif « entends ». En effet, il est une allusion à l'interstice où se jouent les affrontements entre le fleuve, en l'occurrence la Lézarde<sup>355</sup> et la mer. Cette région dont les frontières changent au gré de la dynamique qui résulte des affrontements fluvial et marin, scelle à jamais le lien entre « les pays » et « l'îlet ». La Martinique est de ce fait une solitude solidaire qui, grâce à l'extériorité dans laquelle elle s'inscrit forcément, n'acquiert son sens qu'au sein de la constellation des pays dont elle est nimbée. Mais la dynamique de la région unissant les pays et la Martinique permet non seulement de rompre l'isolement de cette dernière, mais aussi de réhabiliter la mer, longtemps considérée comme la complice des conquérants européens. Grâce aux « états de la mer, l'incohérence des vagues, des flux et des reflux, (...) ces recommencements à jamais différents »<sup>356</sup>, la mer déborde sa béance et son mutisme assassins, pour s'ouvrir sur la trace en elle : « *le sel noir* ». En effet, après avoir été la geôlière que les marrons avaient fui dès l'accostage en prenant la direction des bois<sup>357</sup>, elle

---

<sup>354</sup> Edouard GLISSANT, *Le sel noir*, op.cit., p. 238.

<sup>355</sup> *La Lézarde* est le titre du premier roman d'Edouard Glissant en date de 1958, et prix Renaudot. En outre, « La Lézarde » est l'ancien nom de la rivière du Lamentin. Dans *La Cohée du Lamentin*, Edouard Glissant souligne que « *La Lézarde*, prend corps à partir de la source de la rivière, vous pourriez dire Bezaudin, traverse dans les terrains à cultures, s'achève dans le delta, en réalité un fatras de champs d'herbe-para distendus dans la mangrove, / parcourus de petits chemins d'eau où la rivière s'amenuise et disparaît enfin dans la mer marron-violet de la cohée du Lamentin. » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, op.cit., p. 91.

<sup>356</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, op.cit., p. 170.

<sup>357</sup> Voilà ce que Chamoiseau écrit au sujet de cette scène, qui a fait du reste l'objet du *Quatrième Siècle* : « Glissant décrit cette fuite à travers bois, affolée par les dogues pourchasseurs, et qui se heurte contre la mer. Ici, pour l'Africain continental, accroché aux traces du Territoire perdu, la mer devient geôlière. Il s'est enfui dès l'accostage du bateau négrier, il a couru sur cette terre inconnue,

devient le point de mire des esclaves des plantations et, à leur suite, le poète. Sans doute, les marées ont-elles fini par révéler la respiration des corps qui s'étaient amassés dans leurs profondeurs, le temps d'une nuit hors du temps, et l'espace d'un poème. « Entend(s) » serait en effet la synapse qui relie la mer et le poème. Car, si la mer laisse transparaître en elle la voix de l'absence, c'est autour de cela que le poème se cristallise pour être à son tour la voix de cette voix :

« Profondeurs ô marées.  
Oiseaux, mourant à nos côtés, avec ce bruit d'antan  
Villages, fleuves las, et tant de fruits et tant d'épées.

Vous devenez miroir de cette face, gloire de mer,  
Comme une averse crue entre la vie et nous  
Et le vent désolé dans sa folie ô vent.

Vous devenez visage où le miroir s'éteint et vous  
Plus ardents que nos voix dans cette allée du temps  
Devenez voix de ce veneur qui vous entend. »<sup>358</sup>

Dans ces vers, le fil d'Ariane est l'image du delta qui achemine la corrélation de la mer et du « vous ». Nous avons ainsi d'un côté un champ clos et limité, et de l'autre l'étendue qui lui est inhérente<sup>359</sup> grâce à la rencontre du haut et du bas (« oiseaux » / « profondeurs ») au même titre que celle du présent et du passé (« mourant » / « antan »). Le « vous » serait ainsi la trace qui relie les solitudes et

---

cherché une piste de retour, une orientation vers le pays perdu, et là face à cette quête, la mer dresse comme un mur : elle condamne au nouvel alentour, elle nomme cet autre destin, l'impose en cruauté. Même quand l'esclave né sur place marronnera à son tour, il portera en lui la trace désirante de ce pays perdu, il s'élancera vers ce pays perdu, cherchera la piste hagarde du Retour vers le Territoire : et là encore, en face d'un tel désir, la mer sera géôlière, et l'île close », *ibid.*, p. 158.

<sup>358</sup> Edouard Glissant, *Le sel noir*, *op.cit.*, p. 179.

<sup>359</sup> « L'oiseau, n'importe lequel, diaphane ou majestueux, tisse le vent et la sève, l'air à la terre. Il n'oublie ni l'eau ni le feu. Son cri brame sur les étendues ou bien soupire dans les bois, il trame une douce tempête continue où tous les appels des bêtes primordiales, et tous les hèlelements des humanités, se rassemblent. » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 71.

les souffrances, et donne par conséquent à la mer tout son éclat<sup>360</sup>. Au niveau du texte, le chiasme (« miroir de cette face » / « visage où le miroir s'éteint ») permet par sa seule réflexivité de redonner à la mer, en tant qu'indicible du fait de l'élimination des corps dont elle est coupable, sa corporéité et partant son humanité<sup>361</sup>. D'entité abstraite et lointaine, la mer se réalise par et dans le « vous », s'agrandissant du temps qui la sillonne (« cette allée du temps »), et s'enrichissant de leurs affrontements mutuels. Ainsi, autour de la mer / vous, s'interposant comme écran et comme aiguillon (« une averse crue », « le vent désolé »), trois bras se forgent : « la vie », « nous » et « ce veneur ». Cette trinité qui existe et évolue autour de la voix qui habite la mer<sup>362</sup>, au-delà de tout compartimentage factice du temps<sup>363</sup>, atteste du lien indéfectible entre les corps transformés en sel noir, ceux qui répondent à leur appel et le poète à leur suite.

La mer attire les esclaves parce qu'ils sont capables de distinguer, au-delà de sa face transparente, l'ouvert qu'elle recèle. Elle est pour eux essentiellement un espace sous-marin, ce seul pays dont ils ont gardé la mémoire après l'épreuve de la

---

<sup>360</sup> Rappelons que le mot « éclat » est à la fois « éclatement » et « éclaboussure » car dans l'imaginaire glissantien, toute fracture noue à son tour de nouveaux liens qui viennent se succéder à ceux qui se dénouent.

<sup>361</sup> La dialectique de la transparence et de l'opacité est pour ainsi dire un leitmotiv dans l'œuvre glissantienne. Nous citons à titre d'exemple l'une des scènes du *Tout-Monde*, où Mathieu se retrouvant par hasard tout seul dans les ténèbres d'une grotte souterraine, est rempli d'épouvante. D'après Glissant, l'épouvante qui naît dans l'obscur en dit long sur l'importance de la transparence. « Ainsi l'obscur pouvait-il être terrible, quand il s'ouvrait tout d'un coup. Et la transparence avait-elle parfois des vertus de consolation, qu'il ne fallait pas négliger », avance l'auteur. (*Tout-Monde, op.cit.*, p. 53).

<sup>362</sup> La trinité que forment la vie, le nous et le veneur, et qui existe et évolue autour de la mer/vous, n'est autre que la variation d'une autre trinité qui figure déjà dans *La Lézarde* : la mer, sa voix, il. Celle-ci se retrouve dans la citation suivante : « Longuement, devant le bruit de la mer plus présent que la mer, enfin il parla. » in Edouard Glissant, *La Lézarde, op.cit.*, p. 27.

<sup>363</sup> Il faut rappeler ici l'importance du concept de siècle chez Glissant : « La mer qu'on traverse c'est un siècle. Oui, un siècle. Et la côte où tu débarques, aveuglé, sans âme ni voix est un siècle. Et la forêt, entretenue dans sa force jusqu'à ce jour est un siècle. Et la terre, peu à peu aplatie, où celui qui descend du haut des hauts et celui qui patientait dans les fonds se rencontrèrent pour un même sarclage, est un siècle. Non pas enrubannés dans l'artifice savant du tricentenaire, mais noués au sang méconnu, à la souffrance sans voix, à la mort sans écho. » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle, op.cit.*, pp. 268, 269.

déportation. Cet espace que Romuald Fonkoua a baptisé l'Océanie<sup>364</sup> est « l'au-delà des rivages vers la grande terre sans limites vers ce qui n'aurait jamais dû connaître la fosse sous la mer »<sup>365</sup>. En effet, du fond de la cale, le poids de l'espace qui se limite au navire négrier et à sa destination<sup>366</sup> a été si accablant qu'il a effacé toute connaissance de la mesure du temps. Car à la division (jour / nuit) si évidente du haut du pont se substituent les recommencements monocordes et sempiternels des flots. Cependant, ce que les houles charrient n'est autre que les terres lointaines qui, s'accumulant, agrandissent l'espace sous-marin. Seule l'immersion dans l'océan permet la (pre)science du lien indéfectible et non moins violent entre l'espace et le temps, tout à la fois hétérogènes et complémentaires<sup>367</sup>. Aussi la mer en tant que profondeur laisse transparaître l'étendue en elle : « la terre qui sort de l'abîme et grossit devant soi »<sup>368</sup>. Face à un tel spectacle, les esclaves pénètrent la réalité de la mer indissociable de la diversité et de l'unité des terres<sup>369</sup>,

---

<sup>364</sup> L'Océanie « ne désigne pas ce vaste continent terrestre qui s'étend entre la Mélanésie, la Polynésie et la Micronésie, ni même cet Oceanus de la cosmologie antique cernant de ses eaux et fermant l'Océumène. L'Océanie désigne de façon immédiate le seul espace dont dérive le voyage, l'Océan, qui par cette dérive même crée un territoire plus vaste qu'un continent. » (Romuald FONKOUA, *Essai sur une mesure du monde au XX e siècle, op.cit.*, p. 78)

<sup>365</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 116.

<sup>366</sup> Du fait de la déportation, l'espace qui était perçu comme étant « l'Isidan », ce mot créole, qui suggère seulement la profondeur, s'est transformé en « Isila », un autre mot créole qui trame l'étendue. En d'autres termes, les sourds profonds ont eu raison de la profondeur.

<sup>367</sup> « Selon ce que nous croyons comprendre de la pensée scientifique, l'univers est une machine à créer de l'espace-temps. Mais pour nous cette notion d'espace-temps est à la fois évidente, elle satisfait en nous un besoin de continuité, et contradictoire dans les termes, ou plutôt dans la relation entre ceux-ci. Nous ne réalisons pas comment accorder ce que nous croyons être le concret de l'espace et ce que nous croyons être l'abstrait du temps. Ces considérations de la pensée naïve sont précieuses pour qui cherche à établir : si le temps *passé*, l'espace aussi, puisque l'univers s'agrandit sans cesse, et si l'espace *change*, le temps aussi, du moins selon la lecture qu'on en fait. Il est vrai que l'espace ne saurait être conçu en dehors du temps qui, engendré par lui, semble être la seule mesure possible de son extension, mais il est non moins perceptible (toujours selon notre estimation innocente) qu'ils sont hétérogènes – ils ne se *touchent* nulle part – et qu'ils ne soutiennent leur relation qu'au prix d'une violence qui les force à se commettre l'un à l'autre. Une violence originelle. Un big bang, infiniment prolongé. » in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin, op.cit.*, p. 232, 233.

<sup>368</sup> Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique, op.cit.*, p. 16.

<sup>369</sup> « Matière, signifiante, profondeur et totalité s'élisent. La signifiante de la matière, oui c'est sa réalité : non seulement sa profondeur, innervée, structurée, mais encore son étendue considérée. La profondeur : signifiante il se peut cachée, mais aussi loi de relation de toutes matières entre elles. Il n'est désormais pas de profondeur à explorer (pas de structure à pister, pas de versant défrichable,

et parviennent non seulement à réintégrer le temps dont ils ont perdu la notion, mais aussi d'en devenir une étape à leur tour. En somme, la mer, autour du sillon du « *sel noir* », constitue l'interstice où se défait et se refait la relation entre l'espace et le temps. En d'autres termes, la mer n'est autre que « le lieu premier de la Relation »<sup>370</sup> où les oppositions les plus radicales génèrent les symbioses les plus inattendues<sup>371</sup> :

« Tu déposes fusils épieux et mers devant la porte  
A la place où le sel te fut ravi, tu entonnes  
L'espace patient avec la mer et la survie  
Pour tous un monde et un sarment où s'ouvrira le temps  
L'espace en nous est lourd, femme, la mer est forte »<sup>372</sup>

La pesanteur de la mer qui colle à jamais aux corps des esclaves explique la résolution de ces derniers de la dépasser une nouvelle fois. En effet, il leur est impossible d'envisager la profondeur de leur enclos d'île sans la perspective de ses rivages<sup>373</sup>. Quand bien même les plantations de cannes pousseraient subrepticement jusqu'au touffu des mornes, sous l'emprise d'un espace tyrannique

---

pas de communication cryptable) hormis la totalité. Qu'est-ce de nouveau, et par retour, la totalité, sinon la relation de chaque matière à toutes les autres ? » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 18.

<sup>370</sup> La mer est dans son rapport avec les oiseaux, « le lieu premier de la Relation, vers quoi les peuples se sont efforcés, perdant la route, divaguant dans les traverses, avant d'entrevoir aujourd'hui le rassemblement inextricable qui nous fait. » in Edouard GLISSANT, *La cohée du Lamentin, op.cit.*, p. 71.

<sup>371</sup> « Il reste à rappeler, ce que nous n'avons pas encore soutenu, que la créolisation dans la Caraïbe, comme au Brésil, a été accélérée par la déportation des peuples africains, qui ont sans aucun doute contribué à radicaliser ici les oppositions et par conséquent les symbioses entre tant d'éléments, de vies et de mort, d'ignorances et de savoir, de musiques et de silence, de souffrances et de joie, convoqués dans cette région du monde. Des peuples déportés puis semés ainsi sur une si énorme étendue retrouvent à douleur les traces de leurs cultures abandonnées, en même temps qu'ils se disposent plus volontiers aux autres ... : Ils créent de l'inattendu. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 76, 77.

<sup>372</sup> Edouard GLISSANT, *Le sel noir, op.cit.*, p. 208.

<sup>373</sup> « Notre seul vrai charroi ne distraira rien de la richesse des berges, voyez tant de saveurs que vous ignorez, vous qui descendez le flot. Il n'y aura pas de *profondeur* pour vous, si vous méconnaissiez la rive. Il faut à l'Un, à l'unique-du-monde-et-de-l'être, ce qui manque aussi à l'unité concrète de la terre : le vent venu des rives, où tant de Nous barattent un limon méconnu. Chaque tribu que l'on dépend, que l'on décrie, nous sépare de l'harmonie. » in Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique, op.cit.*, p. 15.



qui unifie et réduit les histoires<sup>374</sup>, elles ne peuvent triompher de la mer qui vient en contrepoint déplacer les lignes et charrier les voix des pays derrière l'île. Ainsi, prise dans l'immensité de la mer, l'île si minuscule et monocorde soit-elle, cesse d'être l'essence indivise, sans nuance ni relief, pour devenir une relation qui se décline indéfiniment<sup>375</sup>. Même la topographie de la Martinique donne à la notion de rive tout son sens : les pointes<sup>376</sup> sont autant de bandes de terres qui s'avancent dans la mer, comme pour répondre à l'appel des autres terres. Contrairement au Finistère<sup>377</sup>, la pointe est pensée comme une passerelle qui participe de la totalité des îles environnantes. Quant aux Salines, elles évoquent un Sud qui serait le bord du gouffre d'où les esclaves sont venus, et cela même qui les empêche d'aller au-devant de l'ailleurs. En d'autres termes, le Sud où s'amasse le sel noir constitue une frontière aussi bien réelle que symbolique dès lors qu'elle recèle en son sein tant de malheur et de mort, vécus comme une blessure béante<sup>378</sup>. Indéniablement, ces esclaves sont au diapason de leur topographie dans la mesure où, au lieu d'emprunter la voie royale des bois, ils sont montés sur leur yole et ont disparu dans la mer<sup>379</sup> :

---

<sup>374</sup> Chez Glissant, la tyrannie de l'espace, qui a tendance à unifier et réduire les histoires dont il est fait, correspond à « l'extase de l'Un ».

<sup>375</sup> « (...) car l'infini du temps était là enclos dans l'infiniment petit arpentage d'île où marcher tant. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 42.

<sup>376</sup> Les pointes de la Martinique sont : au nord : Basse-Pointe ; à l'est : Pointe Larose, Pointe Chaudières, Pointe Macré ; au sud : Pointe Borgnesse ; à l'ouest : Pointe du Bout.

<sup>377</sup> « Tout pays, pour celui qui l'habite, éperonne un finistère. » in Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique, op.cit.*, p. 20. Dans cette citation, le mot « finistère » utilisé par allusion au nom du département français situé à l'extrémité ouest de la Bretagne, en dit long de par son étymologie sur la poétique de l'espace : « *finibus terrae* » ou la fin de la terre.

<sup>378</sup> « Et ce qu'ils appelaient le sud n'était que ce creux brûlant où jetés ils se consumaient et secoués ils se décendraient et tamisés ils s'avivaient, sans que jamais le vif de leurs corps quittât la trace éclatante, la boue rouge et coupante, l'herbe arasée : couvant en eux ce hèlement de ceux qui ont mémoire ou tristesse des terres étendues, des espaces béants où épuiser les trois vies de la terre, de la mer et de ce qu'on ne pouvait que nommer (la mort en île bourrée de lueurs d'antan) le dépassement. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p.62.

<sup>379</sup> « Bien sûr, quelques Nègres marrons s'élançaient sur une yole à la fortune des vagues mais, en l'absence de comparses caraïbes, ils ignoraient vers où se diriger et nulle ne sait à quelle gueule marine imputer leur disparition. J'ai rêvé de ces Nègres marrons en dérade sur des troncs d'arbres

« Vous apprenez, solitaires de toujours qui avez balisé le monde, qu'il y a par là-bas quelque chose. La mer vous l'épelle. Du bout de votre terre, voici la mer qui ouvre et qui unit. Vous fûtes ses servants, certes aussi vous l'avez domptée ; il vous en reste au corps un goût de solitude, de regret. Voici la mer, et voici l'autre. La différence inaperçue, trop ressentie. L'écart, inaccepté, trop supporté. La vague du monde contre vos Monts. Je les voyais tressaillir d'une présence là-bas qui leur ouvrait un autre espace, où ils n'avaient point accoutumé de se tenir en équilibre. L'étain de l'horizon acheminait vers eux la voix grise éclaboussée de l'unie. Les nuages couvraient la voix, comme pour protéger ceux qui, entre deux labeurs, venaient là scruter l'ombre de l'ailleurs. Déambulants, au bout de leur univers, de leur semaine. Endimanchés, vacants, sereins. Leur vie tombait ivre dans la mer. »<sup>380</sup>

L'impératif de dépasser la mer une deuxième fois, au prix d'une mort certaine, est le contre-pied de la fuite dans les bois. Il s'agit plutôt pour les esclaves des habitations de s'enraciner dans la terre nouvelle en lui donnant un sens, et ce à la lumière des rudes épreuves du temps<sup>381</sup>. Dépasser la mer revient donc à remonter l'histoire afin que la mémoire collective coïncide avec celle du corps souffrant, et se réconcilie avec le nouvel entour. Car il convient de rappeler que pour ces esclaves, tout a commencé dans la rupture de « l'attentat colonial »<sup>382</sup> et partant dans la rencontre, ô combien violente, de peuples et d'horizons divers :

« Et cette terre : que signifie-t-elle alors ? Temps et Espace, mêlés. Qu'elle est morte à son essence (avec ses derniers Arawaks qui se jetèrent, la tribu sans exception, dans cette baie des Trépassés), et qu'elle renaît à une autre intention : carrefour d'espaces et d'ères. C'est une île et ce ne l'est plus. Sa mer est guéable ; l'horizon n'enferme pas. La terre a cessé d'être essence, elle devient relation. L'essence fut

---

creusés, pris dans l'infini d'une mer qui fait ciel. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 159.

<sup>380</sup> Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, *op.cit.*, p. 20.

<sup>381</sup> Glissant parle de « *la passion du temps* » dans *L'Intention poétique* à la page 190.

<sup>382</sup> « Je ne me cherchais plus une pureté primordiale mais acceptais l'idée jusqu'alors insoutenable : nous étions nés *dans* l'attentat colonial ; il avait initié nos mises-sous-relations ; déclenché les pulsions qui fonctionnent entre nous ; déterminé nos rapports à l'existant. Nous ne relevions pas d'une virginité antécoloniale, mais de l'obscur déflagration des premières touches, des cales-matrices de bateaux négriers, des cales-ruptures des immigrations contractuelles, des soubresauts d'îles et de continents, des ondes mêlées de cheminements multiples. Perdre une de ces composantes, ne pas mettre chaque Trace-mémoire en connivence avec chacune des autres, et ne pas tenter d'en percevoir l'ensemble, revenait à se vouer aux inachèvements. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 221.

ravagée par l'acte des transbordeurs, mais la relation est enfouie au souffrir des transbordés.

Peu à peu la terre est dévolue à ceux qui la souffrirent, lui donnèrent sens nouveau. Ils la connaissent non dans son essence (périmée), mais dans un plus capital devenir : dans sa vocation d'accueillir et d'aller. Les îles des Antilles présument demain partagé.

Ainsi l'essence est à la naissance ce que la relation est au devenir. Nous ne naquîmes pas, nous fûmes déportés, d'Est en Ouest. Un couteau de marin trancha le cordon ombilical. Des fers d'esclave arrêtaient le sang. Il n'y a là nulle essence, mais perte. Dans la relation à la terre nouvelle, dans la relation de cette terre à la mer et aux environs, s'examine pourtant le devenir, où la perte finit. »<sup>383</sup>

Nous voyons à quel point la mémoire du corps souffrant est déterminante dans l'imaginaire et dans l'exister des esclaves<sup>384</sup>. Grâce à eux, non seulement la porosité de la terre et de la mer devient chose tangible, mais celle-ci se révèle l'origine et la fin de celle-là. C'est dire que la mer pourrait être une force ou au contraire un écueil pour toute terre, *a fortiori* quand elle n'est pas une matière donnée<sup>385</sup>. Ces esclaves ont donc compris qu'il leur incombait de dresser leur île en

---

<sup>383</sup> Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique, op.cit.*, pp. 190, 191.

<sup>384</sup> D'après Chamoiseau, ces esclaves font partie intégrante des insulaires qui vont naître dans le bateau négrier, en tant que symbole de l'errance, et ce qu'ils soient du côté des transbordeurs ou des transbordés. Aussi, ils auront en commun un même imaginaire que les poètes à leur tour vont essayer de porter sa clarté à la conscience. « Chez Glissant, une scène perdue : celle du Nègre marron qui, au bout de sa fuite, bute sur l'infranchissable : inconnu de la mer. Pour les esclaves traqués par des dogues et des milices armées, la mer devait représenter ce que signifiait la forêt aux yeux des bagnards de Guyane : une masse d'enceinte vivante qui avalait ses proies. Une verticale sans perspective et sans promesse des libertés. Mais il y a aussi chez Glissant l'idée du gouffre. Le Nègre continental d'Afrique, jeté dans une cale de bateau négrier inaugure son rapport à la mer dans l'angoisse de la terre africaine qui s'éloigne de lui. A travers la coque, il éprouve le clapotis de l'onde, la rumeur sépulcrale des abysses. Quand les négriers (traqués par les navires anglais après l'interdit de la Traite) ne pouvaient plus s'enfuir, ils balançaient leur cargaison par-dessus bord. Et cette image d'un tapis sous-marin de cadavres qui relierait les îles antillaises est une hantise de toute son œuvre. (...) Et c'est par là que les poètes antillais, ces insulaires ont rompu avec l'insularité vue à l'occidentale. Défait par l'expérience du gouffre, l'imaginaire qu'ils mobilisent pour se décrire, et pour décrire leur île liée à la mer, et pour vivre la mer comme aire de relations, miroite d'une mosaïque d'imaginaires. Pour se dire, ces poètes mobilisent l'Afrique, l'Europe, le monde amérindien, l'Inde, le Levant... C'est dire à quel point l'étroit ne devrait pas être ressenti ; combien le clos devrait être décliné. Et, en majesté, les horizons conquis. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 265.

<sup>385</sup> Si la Martinique n'est pas pour ces esclaves une matière donnée, ce n'est pas parce qu'elle constitue une île, mais parce qu'elle est la résultante du projet colonial qui va en faire un *no man's land* (cf. le premier chapitre de cette deuxième partie). Par ailleurs, les terres sont comme des îles

veillant à ce qu'elle ne fût pas submergée par la mer dont elle a surgi pourtant, et qu'elle reconquière des frontières qui la rendent visible sans toutefois que leur étai ne se resserre autour d'elle<sup>386</sup>. Apparaît là l'enjeu même de l'ultime retour<sup>387</sup> entrepris par les esclaves, partis à coup sûr en éclaireurs<sup>388</sup> : dresser des frontières qui ouvrent sur l'ailleurs. Ce retour qui va subvertir la configuration du monde<sup>389</sup> atteste le génie de ces hommes narguant les fers et défiant le maître qui voulait que la terre ne soit qu'à lui. Car ces hommes pourtant esclaves ont décidé de mériter leur entour en lui trouvant une spécificité qui épouse leur vécu. Pour ce, ils ont choisi de labourer la mer à la place des plantations dès lors que celles-ci s'inscrivent dans la continuité des Eaux Immenses<sup>390</sup> et des années d'oubli et d'amnésie<sup>391</sup>. Au demeurant, les esclaves ont su, malgré et avec le maître, s'enraciner dans leur île du fond même de leur « ex-il » :

---

dans la mesure où elles sont toutes par définition entourées d'eau. Cette définition se retrouve dans le dialogue suivant, entre Médellus et Monsieur Lannec :

« - Et qu'est-ce qu'une île hein Médellus ?

- Une île ah monsieur Lannec une île c'est un four à charbon tu ne vois pas l'entraille.

- Une île c'est bêtement étendue de terre entourée de mer bêtement mon cher.

- Etendue de mère qui n'a ni ascendant ni descendant monsieur Lannec.

- Mais nous serons bientôt des citoyens oui mon ami assimilés, nous seuls parmi tous ceux qui veulent d'Orient ou d'Afrique.

- Mais tu me dis quelle qualité de mots que le malheureux ne peut pas oui monsieur car nous serons bientôt des mitoyens de quoi il y a la mer. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 165.

<sup>386</sup> Dans une émission radiophonique « Zanzibar et les insularités », diffusée le mercredi 10 septembre 2008 sur France Culture, l'invité François Taglioni, géographe, professeur des universités et directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement, souligne que l'absence de frontières est déterminante dans ce qu'il appelle « l'insularisme », c'est-à-dire une instrumentalisation de l'insularité qui n'est plus opérante géographiquement parlant.

<sup>387</sup> Je conteste l'opinion de Chamoiseau qui pense que la raison pour laquelle ces esclaves se sont jetés à la mer, consiste à retourner en Afrique, à l'instigation des Nègres sorciers. Ce retour s'inscrit, selon moi, dans un autre projet qui s'oppose au projet colonial bien qu'il en soit la résultante : celui de fonder une géographie particulière où le territoire subit la tentation de l'ailleurs.

<sup>388</sup> C'est bien à ces esclaves que, des siècles plus tard, Dlan emboîtera le pas en prenant la direction de la mer : « Dlan est-il vivant ? Il est vivant à jamais dans la descente vers le bourg. Il est vivant ? Il est vivant pour toujours sur la mer et l'horizon vert. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 20.

<sup>389</sup> Glissant n'aura de cesse de rappeler que son île, au sein de l'arc des Caraïbes, est la préface aux Amériques. J'y lis personnellement la revanche des îles sur les continents dès lors qu'elles se dégagent enfin de leur ombre.

<sup>390</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé, op.cit.*, p. 135.

<sup>391</sup> « Car ils avaient basculé non pas tant de l'autre côté des années sans suite ni mémoire que sur l'autre versant des choses brûlées labourées, dans la mangle où les chemins s'étaient obscurcis en pagaille d'eau. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p.66.

« Terre.

Terre infinie, qui s'évade. Terre d'eau, où il faut labourer la mer pour gagner un peu d'espace. Invisible parmi les plus invisibles. »<sup>392</sup>

Cependant le rêve de « l'ouvert et de la mer »<sup>393</sup>, sans quoi le lopin de terre ne peut exister, n'exclut pas le rôle joué par la femme esclave. En effet, si les hommes explorent au fond des cales la plénitude des « Eaux Immenses », la femme, inlassablement dépossédée de son corps dans les cabines et les postes d'équipage, en retient le poids de l'absence. Forte de l'inconnaissable, non seulement celui de la traversée, mais aussi de toute chose<sup>394</sup>, elle se charge de frayer le chemin à l'homme et, en le devançant, elle substitue à la folle conquête son enquête patiente et douloureuse :

« Laissez la femme, dit l'Homme. Elle a jeté son corps tout la première du haut de cette falaise, quand il n'y avait plus rien d'autre à faire, et c'était pour nous montrer le chemin. Elles portaient les enfants dans leurs bras, elles sont tombées avant les chefs et les guerriers et les sacerdots. »<sup>395</sup>

## **B - LA FEMME : DU CÔTÉ DE L'ABSENCE**

La mer est loin d'être étrangère à la femme, même si cette dernière en a fait, du haut du pont, une expérience différente de celle des hommes. Bien avant *Tout-monde*, l'ébauche du personnage d'Oriamé apparaît dans *Le Sel noir* au moyen de la

---

<sup>392</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 22.

<sup>393</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 93.

<sup>394</sup> « Et c'est vrai, pensait Longoué mourant, que ces femmes connaissaient quelque chose que nous ne savions pas". Elles ont traversé les Eaux Immenses, mais c'était dans les cabines et les postes d'équipage, elles ont connu le vent et les horizons et la violence sans rémission, non pas les coups de chicotte ni les taillades à vif ni la saumure sur les taillades, mais le viol de leurs corps, établi comme nécessité. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde, op.cit.*, p. 97, 98.

<sup>395</sup> Edouard Glissant, *ibid.*, p. 113.

paronymie (« non ornée » ; « orée sans or ») : Oriamé, la jeune négresse qui se jette à la mer, et devance à dessein non seulement la procession des femmes violées à mesure que la *Rose-Marie* avance vers sa destination, mais aussi la Valérie de la *Lézarde* tuée, quatre siècles plus tard, par les chiens de son amant Thaël<sup>396</sup> :

« Il vit passer cortège où furent princes et courtiers. Epées fleurirent.

Il vit l'épée du soir flamber au sang du soir. Aussi  
Victimes qui touaient l'épais navire et à la proue les  
lourds banquiers  
Faisaient étoile non frappée avec la chair le fruit.

Il vit au plus haut pont leur balance. Passèrent les  
mages

Criant que l'eau de mer est éternelle  
Ils emplissaient la mer d'un sillage de mots. Sur sa  
rive

Dérivé il vit le temps, les splendeurs, les nudités.  
Et sur sa face un souffle de beauté. Défigurée  
La femme qui soufflait aux voiles rouges. Puis il eut  
Au cœur l'image de la plaie, le sceau non la plaie  
même

Voyant ainsi qu'en lui était la femme non ornée. »<sup>397</sup>

Dans ces vers qui donnent à voir les deux facettes du spectacle du navire négrier traversant l'Atlantique : au recto, apparaît d'abord le cortège majestueux des conquérants ; ensuite la masse nocturne des esclaves ramant inlassablement ; enfin les mages venus bénir le navire. Au verso, il y a le contretype de ce spectacle : « l'image de la plaie » gravée sur le cœur du poète, et où « le souffle »

---

<sup>396</sup> « Il recouvra son pouvoir pour réfléchir que c'était les femmes qui mouraient ainsi et qu'Oriamé la volontaire avait devancé de combien Valérie la victime, sans compter la procession des autres. »  
in Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, *op.cit.*, p. 99.

<sup>397</sup> Edouard GLISSANT, *Le sel noir*, *op.cit.*, p. 218.

prend l'allure de « la femme non ornée ». Ce cheminement du visible vers l'invisible de la traite en dit long sur la place que la femme occupe : elle est l'absente de la mer, ballottée par le flux et le reflux des mots : ceux du poète débités en contrepoint de ceux des mages.

Si la femme a élu domicile dans le non-dit de la mer, c'est parce que le maître a fait d'elle, dès le départ de son programme, un être désincarné. En effet, dans le cimetière sous-marin où s'entassent les corps des esclaves jetés par-dessus bord, aucune trace n'indique sa présence, et *a fortiori* sa souffrance. Le gouffre qui semble s'être refermé sur elle n'est pas physique, il est symbolique : c'est le gouffre de l'oubli<sup>398</sup>. Par conséquent, la sensibilité du poète et/ou la mort d'un quimboiseur<sup>399</sup> sont les seules qui soient capables de détecter le « souffle » qui erre du côté de l'arrière-plan du navire, pont et cale à la fois, et qui raconte le silence qui pèse sur la mer et sur sa rumeur :

« Ses cheveux sur la nuit sonnent ce sont des chaînes  
Ses mains saignent ce sont mains de peuples taris  
Son corps porte le poids du temps, mêlé au sang  
Elle a les yeux rêveurs des morts que l'on oublie  
Les mouvements des filles déhalés dans l'incendie  
Beauté beauté le monde est là et c'est ton corps bleui. »<sup>400</sup>

Il est indéniable que la place de la femme est problématique dans la mesure où chaque partie de son corps pourtant absent, condense tant de malheur, d'injustice et de mort. Pour Edouard Glissant, ce corps féminin voué à porter le monde est la

---

<sup>398</sup> « (Flamme, beauté ô femme, ils nous ont oubliés.) » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 215.

<sup>399</sup> C'est dans l'une de ses quatre morts que papa Longoué peut voir les conquérants procéder à l'anéantissement de la femme.

<sup>400</sup> Edouard GLISSANT, *Le sel noir*, *op.cit.*, p. 219.

personnification même de la beauté. Il s'agit là d'une notion clé pour le poète martiniquais qui pense que « nous confondons encore la beauté, lieu commun des rencontres des différences du monde avec le spectacle du beau qui en est le figement, mais le plus souvent dérégulé par nos effarements ou nos ivresses dans l'emportement de ce même monde, sa vitesse, ses ruptures imparables, ses brutalités innocentes »<sup>401</sup>. Essentiellement autonome, la beauté en tant qu'esthétique du monde se révèle l'origine même de l'éthique<sup>402</sup>. Ainsi l'absente qui a ployé des siècles durant sous le poids des relations du pouvoir se voit enfin réhabilitée : elle quitte le gouffre de l'oubli et s'installe dans l'omniprésence du souvenir.

Au-delà de l'oppression matérielle liée à l'esclavage – où toute division sociale entre les hommes et les femmes était inexistante dès lors que les deux sexes étaient tenus de produire dans les mêmes conditions de travail, et étaient surtout en butte aux mêmes châtiments<sup>403</sup> – il y a lieu de discerner l'idéologie qui soutenait cette organisation sociale et qui visait à contrôler la capacité reproductive des femmes esclaves pour l'adapter à la nécessité économique du moment. L'esclavage ne

---

<sup>401</sup> Edouard GLISSANT : « Philosophie du Tout-monde ». Séminaire 2008, organisé par L'Institut du Tout-Monde et Paris 8. Espace Agnès B, 30 mai 2008.

<sup>402</sup> « La conduite morale ne se règle plus à partir des histoires que nous nous racontons, elle émane directement de l'esthétique du monde que nous vivons ensemble et directement. L'esthétique ainsi autonome, infère une éthique, aide à définir toute conduite morale d'un côté, et d'un autre côté permet de façonner les achèvements de l'art, ces marqueurs et ses témoins des entracements du monde, sans que les deux inférences puissent se dédire, ni même se recommander l'une de l'autre. Une telle solitude essentielle dès lors qu'il s'agit de l'expression esthétique ou du choix éthique démarque la responsabilité de chaque communauté, mais aussi et avant tout de chaque individu dans la totalité-monde. » (*ibid.*)

<sup>403</sup> Voici un aperçu des conditions de travail dans les plantations américaines : « A Cuba, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la journée de travail au moment de la récolte pouvait durer vingt heures. Quatre ou cinq heures de sommeil étaient considérées comme une durée convenable. Les femmes coupaient la canne même durant le neuvième mois de leur grossesse. Dans cette île, selon Hall, même les bœufs étaient réduits à l'état de squelette à la fin de la récolte et beaucoup mouraient de surmenage. Au Brésil, société de plantation en pleine expansion au XIX<sup>e</sup> siècle, un planteur de café calculait qu'en utilisant un esclave une année seulement (sur son domaine, rares étaient ceux qui pouvaient survivre plus longtemps) il pouvait obtenir suffisamment de travail pour "rembourser son investissement initial et même faire apparaître un bon bénéfice". » In Rhoda E. Reddock, « Femmes et esclavage dans les caraïbes, une perspective féministe », *Histoires et identités dans la Caraïbe, op.cit.*, p. 103, 104.



devrait pas occulter l'idéologie qui le sous-tend et qui révèle quant à elle un pan de l'histoire des femmes.

Alors que les historiens des femmes considèrent que la réalité de la vie de celles-ci devrait l'emporter sur toute question ayant trait au sens et à l'identité, les historiens du genre<sup>404</sup> s'emploient en revanche à déterminer comment la femme, en tant que catégorie historique, a été l'objet de maintes redéfinitions au gré des changements de circonstances politiques et matérielles. Au-delà de leur divergence<sup>405</sup>, ces deux points de vue permettent de mieux cerner les expériences féminines en matière d'esclavage. En effet, traditionnellement classées en terme de caste, de classe, de race, et de rapports matériels – débouchant ainsi sur une typologie où la femme blanche consommait, la femme mulâtre servait et la femme noire produisait<sup>406</sup> – ces expériences résultent en réalité de l'interaction, d'un côté,

---

<sup>404</sup> La notion de « genre » permet de mettre en lumière « le pouvoir du langage dans le cadre interprétatif qui fournit des significations sociales distinctes, comprises comme ayant leur base dans les différences bio-sexuelles. Ces significations sociales sont considérées comme des produits de la culture. Elles sont construites socialement, intériorisées à travers les systèmes de la communication et dépendent des produits hégémoniques pour leur légitimation. Par conséquent, le genre, en tant qu'outil analytique, requiert une spécification académique et ne doit pas être utilisé de manière interchangeable avec le terme "sexe" dont on peut dire qu'il est davantage enraciné dans la nature que dans la politique ou la culture. » In Hilary BECKLES, « Sexe et genre dans l'historiographie de l'esclavage caraïbe », *ibid.*, p. 124.

<sup>405</sup> « Le problème politique est ici crucial. Les historiens des femmes sont critiques de l'approche du genre précisément parce qu'elle met trop l'accent sur le rôle de pouvoir que certains post-structuralistes attribuent au langage ; ils considèrent ainsi le poststructuralisme comme un nouvel impérialisme conceptuel qui dénie la réalité d'un monde dans lequel la lutte des femmes noires contre l'oppression et l'injustice était endémique. » *ibid.*, p. 136.

<sup>406</sup> Selon Hilary BECKLES, ladite typologie suppose trois modèles historiographiques : d'abord, la femme blanche se voit soumise à la vieille tradition impériale, favorable à l'esclavage, et partant à l'hégémonie patriarcale dans la projection et l'affirmation de la culture coloniale. Ensuite, la femme noire est perçue comme « vecteur de la culture » et « porteuse des valeurs morales » d'un peuple asservi à la recherche de sa cohésion et de sa rédemption. Enfin, la formation idéologique du Caraïbe moderne ayant pour paradigme central l'homme blanc juxtaposé à la femme noire en tant que signifiants binaires. Toujours d'après l'auteur de l'article, ces modèles présentent les écueils suivants : premièrement, ils empêchent de percevoir le rôle de la femme blanche comme agent actif de l'esclavage dans la reproduction des systèmes esclavagistes – en particulier leur superstructure patriarcale. Deuxièmement, ils exagèrent le rôle de la femme en tant que travailleuse, au détriment de sa fonction biologique et constitutionnelle comme intermédiaire dans l'esclavage. Troisièmement, ils induisent une utilisation systématique de l'idéologie du genre dans laquelle la femme est perçue comme construite et reproduite par les systèmes patriarcaux de représentation. C'est dire que la

des représentations émanant de la mobilisation patriarcale des idéologies de genre et, de l'autre, des réactions féminines à ces dernières.

D'après Hilary Beckles, face à la primauté de l'autorité et des intérêts des hommes blancs et dominants, toutes les femmes étaient soumises dans la vie réelle, peu ou prou, aux mêmes conditions d'oppression, ce qui induit les moyens les plus divers pour résister à l'esclavage. Les véritables cibles de la classe dominante étaient la féminité et la maternité :

« Femmes blanches et femmes noires ont été légalement instituées comme les vecteurs par lesquels transitaient les statuts de liberté et d'esclavage pendant toute la période qui va du XVI<sup>e</sup> siècle de la frontière jusqu'à la culture esclavagiste créole dans sa maturité au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>407</sup>. Ainsi la nature de la femme en est venue à représenter la reproduction des deux conditions sociales extrêmes ; la maternité, à son tour, a constitué le terreau dans lequel l'esclavage a grandi et donné vie à l'accumulation capitaliste à grande échelle.

Les liens respectifs de la féminité blanche et de la féminité noire à la liberté et à la servitude signifient que la fabrique idéologique entière du système esclavagiste était conçu en termes de race, de sexe et de genre. La position dominante du patriarche mâle blanc assurait la marginalisation de toutes les femmes et appelait l'émasculatation sociale correspondante du mâle noir»<sup>408</sup>.

Hilary Beckles soutient ainsi que la représentation de la femme blanche, loin d'être monolithique, était tributaire d'une part, de son statut social, et, de l'autre, de l'évolution même du mode de production esclavagiste. Synchroniquement, le travail dans les colonies était perçu comme la voie royale vers l'ascension ou au contraire le signe du déclin, selon que les femmes appartenaient à la classe active ou à l'élite.

---

multiplicité des images et des représentations, redéfinis en permanence à la lumière des nouveaux intérêts, d'un côté, et des moyens de résistance, de l'autre, reflètent la complexité et la diversité de la vie sociale coloniale. In Hilary BECKLES, Sexe et genre dans l'historiographie de l'esclavage caraïbe, *op.cit.*, p. 127.

<sup>407</sup> Les enfants mixtes naissaient libres ou au contraire esclaves selon que leur mère était de race blanche ou noire.

<sup>408</sup> *Ibid.*, p. 129

Diachroniquement, un glissement significatif dans la représentation idéologique et sociale de la femme blanche va s'effectuer entre les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. En effet, en raison de leur vulnérabilité<sup>409</sup>, bien des femmes ont été vendues par leur Etat, privées de leur liberté civile et mises au travail dans les domaines sucriers comme des serves. Ces travailleuses blanches des plantations, prises au piège de la machine esclavagiste, à l'instar des esclaves africains, avaient donc pour seule valeur leur force de travail. Condamnées à la marginalisation<sup>410</sup>, elles entretenaient des relations sociales intimes avec la communauté servile, se mettaient en ménage et avaient des enfants avec des hommes noirs.

Hilary Beckles souligne en fin que l'expansion rapide des cultures de plantation, d'une part, et la pénurie croissante des travailleuses blanches, de l'autre, vont constituer une menace pour le pouvoir hégémonique de l'élite créole patriarcale, incapable d'assurer sa reproduction naturelle, et partant de poursuivre sa mission colonisatrice. Il était ainsi nécessaire de redéfinir une représentation de la femme blanche qui soit au diapason de la nouvelle conjoncture. Désormais, il n'était plus question qu'elle effectue des travaux manuels qui jurent avec sa fragilité. Par ailleurs, toute union charnelle avec des mâles noirs à la sexualité dite débridée lui était interdite du fait même de la pureté et de la chasteté qu'on lui attribuait. « Ainsi, la femme blanche, marginalisée au sein de la culture du capital privé, privée de droits civiques par les constitutions coloniales et socialement opprimée se retrouvait

---

<sup>409</sup> Ces femmes étaient détenues, vagabondes, prisonnières politiques et victimes de persécutions religieuses.

<sup>410</sup> Ces femmes étaient traitées de « filles perdues », de « putains », de « salopes » et de « négresses blanches ».

maintenant dans le cocon d'un autre système de représentation qui déniait son identité sociale et son droit à une expression personnelle autonome »<sup>411</sup>.

Sans doute, la thèse de Beckles recoupe le portrait de la femme blanche au sein de l'univers absolu de l'habitation qu'Edouard Glissant brosse dans son œuvre. En effet, dès le *Quatrième siècle*, Marie-Nathalie est condamnée à vivre, en dépit de son appartenance à l'élite békée, dans l'ombre des personnages masculins, aussi bien les dominants que les dominés. Pareillement, sa destinée est déterminée d'avance par les rapports de force entre les maîtres et les esclaves. C'est dire qu'en tant que femme, Marie-Nathalie est étrangère à un système établi par et pour les hommes, même si elle y contribue et en subit les conséquences. D'ailleurs, les deux moments clés où son visage est mis à nu surviennent lors des rencontres du négrier Laroche et du marron Longoué<sup>412</sup>. D'abord, dans *Le Quatrième siècle*, quand Laroche et Longoué marchent enfin l'un au-devant de l'autre, et prononcent chacun un long monologue qui porte sur la solitude où mène l'esclavage, c'est le portrait de Marie-Nathalie qui est brossé en filigrane : une femme, prise au piège de « la malemort » et engloutie par le désert qui habite les hommes, depuis le jour où elle a quitté son amant Laroche pour se vendre à son rival Senglis :

« Car cette vieille ne craignait, non pour ce que j'étais ni pour les plaisirs auxquels j'entraînais la fille de sa fille, mais pour le désert sans doute et la désolation qu'elle avait su deviner en moi. Or c'est en nous. Ils n'auscultent pas ce désert, mais il est

---

<sup>411</sup> Hilary BECKLES, Sexe et genre dans l'historiographie de l'esclavage caraïbe, *op.cit.*, p. 133.

<sup>412</sup> Chez Glissant, les personnages s'apparentent aux ombres chinoises : derrière Laroche se profile Senglis et derrière Longoué, Béluse. Mais si l'on retient les noms de Laroche et de Longoué, c'est parce que l'histoire, aussi bien celle de la Martinique que celle relatée par Glissant, montre que leur lien n'est pas uniquement symbolique, il est aussi physique : le tremblement qui habite le maître pourtant assoiffé d'absolu n'est autre que le rejeton bâtard à qui il a donné le jour avec les femmes esclaves. Cependant à défaut de pouvoir reconnaître sa paternité, Laroche exprime toute la fascination que suscitent en lui des villes comme Saint-Pierre, la Nouvelle-Orléans ou la Havane. En guise d'aveu, voilà ce qu'il dit à Senglis : « *Ce n'est pas ce jeune nègre que je vous raconte, c'est le monde alentour de lui, visible et invisible.* » in Edouard GLISSANT, *Tout-Monde*, *op.cit.*, p. 77.

là. [...] Elle a commencé de mourir depuis ce jour quand elle osa penser que se prostituer à Gustave-Bourbon constituait la meilleure réplique à nos entêtements [...] et qui se couvre de fards pour cacher je n'imagine quelle saleté sur son corps et, couche après couche se momifie dans sa mort. [...] Elle attend que je vienne, elle mésestime la force de ce qui m'a dévasté, elle méconnaît qu'un homme maladroit et qui se heurte et blesse aussi bien se blesse, non se ravage jusque par delà sa mort, qu'il ne lui reste plus que ce goût de mépris, de sable sale sur le corps. Elle ignore que je suis mort, moi aussi ce soir-là. »<sup>413</sup>

Marie-Nathalie se révèle une deuxième fois par procuration dans *Tout-monde*. En effet, même si elle ne prend pas part à un autre monologue que va prononcer Laroche, cette fois-ci, en présence de Senglis - et où il finit par reconnaître son impuissance à lutter contre le tremblement et sa pensée en lui, représentés dans le texte par un nègre ayant le faciès d'un métis et la tête d'un blanc, ainsi que par les villes composites dont il a fait sa demeure<sup>414</sup> – voilà que sa maîtresse les rejoint au bout de la nuit de l'absolu. Sa fin sera ainsi similaire à ces arbres au feuillage en corolle qui paraissent si solennels et si vieux devant les racines tentaculaires et invincibles de la mangle :

« Cette nuit coulait son bruit de grage sur la mangle. Marie-Nathalie posait dans l'eau, ses jupes en corolle élargissaient leurs sombres tons dans la source qui froidissait, et elle, immobile, ne frissonnait pas. Senglis à genoux était comme une terre morte sur la terre. Laroche filait son regard vers les bois où un de ces jours d'avant, et après un autre jour de chasse, il avait là-bas porté cette barrique qu'il avait dévouée au nègre marron, comme pour le baptiser. »<sup>415</sup>

---

<sup>413</sup> Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle, op.cit.*, pp. 106, 107.

<sup>414</sup> « N'y a-t-il pas un autre absolu pouvoir, à quoi nous puissions atteindre, et qui nous libérerait de ces tâches de correction ? Je veux cet absolu, Senglis. Je veux tout savoir de tout, de mes chiens, de mes nègres et de mes mulets, jusqu'aux secrets des plantes qui me servent à vivre. Je veux procréer à ma guise, et qu'on m'obéisse sans barguigner. Mais toutes ces femelles que nous tenons à disposition, dites si nous sommes sûrs qu'elles nous appartiennent ? Hein ? [...] Mais Laroche n'avait pas encore atteint à l'absolu, et la nuit était toujours pour lui la nuit. » (Edouard GLISSANT, *Tout-Monde, op.cit.*, pp.86, 87).

<sup>415</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 89.

Nous avons vu comment le système esclavagiste n'a pas épargné la femme blanche dès lors que cette dernière était tenue, selon son statut social, soit de s'y résigner en produisant les biens destinés à l'échange sur le marché mondial, soit d'y contribuer en consolidant la superstructure patriarcale. Cette exploitation socio-sexuelle qui passe outre toute distinction sur la base de la classe montre que c'est la féminité qui était prise en otage. Il existe cependant une différence de taille dans la nature de l'oppression infligée à la femme noire. En effet, celle-ci était vouée à la production et à la reproduction de la force de travail. Etant donné que sa maternité servait de socle à l'esclavage, comme nous l'avons souligné plus haut, il était primordial pour les classes dominantes de contrôler la capacité reproductive de la femme noire en l'adaptant à la nécessité économique du moment :

« Les relations entre la force de travail de la femme noire et sa capacité reproductive étaient représentées comme exclusivement réduites à la culture des forces du marché. Sa valeur comme bien était associée à la mesure d'une productivité, calculée en termes de production matérielle et de maternité - un enfant étant comptabilisé à la naissance dans les inventaires de la plantation comme une unité de capital additionnelle. Ainsi, la féminité noire et sa maternité se trouvaient placées même nœud de l'économie de marché, comme des facteurs du procès de production et de reproduction. »<sup>416</sup>

Il semble donc évident que les attitudes des propriétaires d'esclaves quant à la reproduction « naturelle » aient été fonction des différentes périodes de l'histoire de l'esclavage. A ce propos, Rhoda E. Reddock distingue trois périodes : d'abord, avec l'adoption de la monoculture à grande échelle de la canne à sucre, les planteurs ont préféré l'importation de la main-d'œuvre féminine à la reproduction naturelle, jugée coûteuse et risquée à la fois. Même la famille nucléaire, en tant

---

<sup>416</sup> Hilary BECKLES, « Sexe et genre dans l'historiographie de l'esclavage caraïbe », *Histoires et identités dans la Caraïbe, op.cit.*, p. 134.

qu'organisation sociale allant à l'encontre des besoins du capital, était en proie à la dissolution<sup>417</sup>. Ensuite, le mouvement abolitionniste<sup>418</sup> et la pénurie croissante d'esclaves le long des côtes de l'Afrique occidentale aidant, il est devenu nécessaire d'accroître la reproduction naturelle de la population locale d'esclaves, d'où la prise de nouvelles mesures en faveur des femmes et de l'organisation familiale. Aussi le nombre des femmes esclaves, jouissant désormais de ces nouvelles réformes<sup>419</sup>, a sensiblement augmenté. Quant à l'avortement et à l'infanticide, ils ont été mis hors la loi. Pour sa part, Hilary Beckles va encore plus loin et montre que la propulsion de la fertilité de la femme noire dans l'économie de marché comme la clé de la reproduction interne de la force de travail va induire l'image d'une « super amazone », capable de travailler tout le jour, de faire l'amour toute la nuit, et de se contenter, conformément à sa morale et à sa culture, d'une vie en dehors des structures formelles du mariage et de la famille<sup>420</sup>.

---

<sup>417</sup> Rhoda E. Reddock souligne que les membres sont vendus soit à des crédateurs, soit à d'autres plantations. Quant aux enfants, ils sont enlevés à leur mère après le sevrage et confiés à une monitrice d'abord dans une équipe de désherbage, ensuite dans d'autres équipes de travail. Enfin en ce qui concerne l'homme chef de famille, il n'était pas autorisé à exercer son autorité ni en tant que mari ni comme père.

Pour l'auteur de l'article, les attitudes des maîtres se reflétant dans celles des esclaves, ces derniers avaient un grand mépris pour le mariage. En effet, l'activité sexuelle régulière commençait très tôt, spécialement pour les filles, et hommes et femmes maintenaient des relations multiples. Ce n'est que dans les dernières années de l'esclavage que les femmes ont été autorisées à assumer une position « matriarcale » dans le ménage, tous les enfants étant les siens et non pas ceux de l'homme.

<sup>418</sup> Loin de tout angélisme, le mouvement abolitionniste n'est devenu une force politique que lorsqu'il a convergé avec le capitalisme industriel montant, en quête de matières premières à bas prix et de marchés pour leurs produits manufacturés.

<sup>419</sup> « [...] encouragement du mariage et de la famille nucléaire et frein aux relations "illicites" qui tendent à réduire la fécondité ; limitation du temps de travail des femmes esclaves, en particulier enceintes ou allaitantes ; amélioration de la nourriture pour les femmes enceintes ; fournitures d'équipements comme des infirmeries pour les esclaves nouveaux-nés ; allocation de lopins vivriers où les esclaves pouvaient produire leur propre nourriture ; et attribution d'une allocation minimum annuelle pour les vêtements. » in Rhoda E. Reddock, « Femmes et esclavage dans les Caraïbes », *op.cit.*, p. 110 .

<sup>420</sup> « L'image dominante associée à la représentation de la femme noire était celle d'une grande robustesse – symbole lié au noir, à la masculinité et à l'absence de sentiments plus raffinés. Sa sexualité était projetée comme étant purement physique (pas de place pour les cœurs meurtris !) – et par là animale et adaptée au mieux au monde de la frontière et de l'immense plantation. Là-bas, elle pouvait conserver en elle une immortalité sociale, une perversité et une promiscuité, mises au compte de pouvoirs diaboliques qui captivaient les hommes blancs et les éloignaient de leurs vertueuses femelles blanches – origine de l'existence d'une communauté mulâtre au sein de la société

Nous pensons à juste titre qu'Edouard Glissant a le mérite d'avoir récupéré cette représentation sociale de la femme noire afin de la retourner contre ceux qui l'avaient forgée et ancrée dans les codes de la nature et de la morale. En effet, l'écrivain martiniquais a voulu faire ressortir la part de refus et de résistance de la femme esclave à travers l'expérience même de la servitude au quotidien <sup>421</sup>. Indéniablement, le texte majeur qui illustre la rébellion de la femme noire, se trouve dans *la Case du commandeur* sous le titre de « Registre des tourments ». Son emplacement n'est pas gratuit quand on sait que le roman susdit, paru en 1981, au même titre que *Le Discours antillais*, est le véritable centre architectural et signifiant de la somme romanesque de Glissant ; et que le passage en question figure dans sa deuxième partie « Mitan du temps », probablement la zone d'ombre tapie dans « La tête en feu » - qui n'est autre que la première partie du roman. Somme toute, quand le centre de l'œuvre romanesque recoupe le centre du temps antillais, c'est la femme noire qui est invoquée. Seul ce cheminement est susceptible de mettre son martyre en perspective, et d'en faire la pierre angulaire de l'esclavage <sup>422</sup>.

---

esclavagiste » (Hilary BECKLES, « Sexe et genre dans l'historiographie de l'esclavage caraïbe », *op.cit.*, pp. 134, 135).

<sup>421</sup> A ce propos, Hilary Beckles relève les deux concepts de la femme esclave dans les champs, correspondant à deux traditions épistémologiques distinctes qui ont émergé à la suite de la politique de l'esclavage et l'élaboration par les femmes d'une idéologie anti-esclavagiste : Premièrement, il y a la femme rebelle qui est « la figure centrale " particulière " dont les pouvoirs de transformation s'incarnent dans ses capacités singulières. Elle peut être remplacée mais l'apex est toujours là. Elle conduit ceux d'en bas mais ses pouvoirs et le système qui l'organise vient d'en haut. Son pouvoir sert à libérer la communauté servile mais il n'émane pas de celle-ci. C'est dans son essence une autorité élitiste dans une tradition d'ordre divin et par là elle ne se reproduit pas dans le contexte du changement social populaire ». Deuxièmement, il y a la rebelle naturelle qui « ne prétend pas à une individualité propre et fait partie de la masse. (...) L'expérience quotidienne de la servitude forme la base de sa culture de refus et de résistance par laquelle elle revendique un « moi » et une « identité ». (...) Le mode de production esclavagiste du fait qu'il a placé dans l'espace du marché et des actifs du capital le "monde intime " de la femme noire – sa fertilité, sa sexualité et sa maternité – a produit chez elle une propension " naturelle " à résister et à se situer dans le refus comme réponse élémentaire de protection personnelle et de survie. » in Hilary BECKLES, « Sexe et genre dans l'historiographie de l'esclavage caraïbe », *op.cit.*, p. 137.

<sup>422</sup> En effet, la posture de cette femme « écartelée » à longueur de nuit, ou encore son geste où elle pose sa fleur sur le front du supplicié, lui-même attaché à quatre pieux, n'est pas sans conférer à cette figure une certaine sacralité. Indéniablement, nous avons là l'illustration même de la Passion : la mort se faisant amour.



De fait, « Le registre des tourments » met en scène une femme, inépuisable dans son obstination même à souffrir l'épuisement, qui s'offre volontairement et inlassablement à tous les esclaves toutes les nuits ; qui suscite autant la curiosité et l'admiration que la méfiance et le dégoût ; qui finit par semer dans les cœurs arides le rêve de l'Enfant qui concentre en lui les œuvres de tous les hommes opprimés et la douleur de toutes les femmes violentées ; et qui est accusée de la mort de cet enfant tant désiré, et immolée sans autre forme de procès. *A priori*, l'audace de cette femme réside dans sa capacité inouïe à s'effacer complètement – elle, qui est allongée et ouverte à longueur de nuit, qui ne regardait pas vers la masse nocturne de ses amants, et qui ne parlait même pas la langue de la plantation – afin de rendre aux Nègres leur dignité bafouée et leur virilité reniée. Du reste, l'image du ventre qui pointait à mesure que le visage se vidait, n'est pas sans nous rappeler le symbole du coutelas, qui fait sa première apparition dans *Le Quatrième siècle*. Mais si la mémoire exhumée de cette femme dérange vraiment, c'est parce qu'elle a décidé de faire d'un ventre prédestiné à produire des esclaves, le terreau même du Rêve de l'Enfant puissant et libre. Autrement dit, après avoir été dépossédée jour et nuit de son ventre par les marins, voilà qu'elle parvient d'abord à se le réapproprier en l'offrant à dessein aux esclaves. Ensuite, à la naissance de son enfant, elle n'hésitera pas à l'étouffer pour lui épargner l'opprobre de la servitude. Enfin, elle choisira sa propre mort par les mêmes hommes qu'elle a « sauvés ». Ce faisant, cette femme qui fait preuve de tant de volonté dans chacun de ses actes<sup>423</sup>, sublime le viol en envol.

---

<sup>423</sup> Dans le texte, elle est baptisée « l'agissante ».

Il existe cependant une limite à sa gestation, qui est accompagnée dans le texte, en véritable leitmotiv, de l'au-delà de la « fleur ». Celle-ci évolue à l'instar de la femme, au gré des vicissitudes des deux voyages effectués, d'abord dans les soutes, ensuite dans la plantation. Selon sa couleur, sa taille et le lieu où elle apparaît ou « dés-apparaît », la « fleur » va signifier les deux rives du rêve : autant sa force que son échec. D'ailleurs, c'est ce qui ôte au double acte de suicide, celui de l'enfant et celui de la mère, tout soupçon de gratuité : en choisissant de garder l'enfant pour le tuer ensuite, elle insuffle le rêve au cœur même d'une réalité désolante. Bien plus, elle transforme les brefs instants de la vie de celui qu'elle voulait le « mort-nouveau-né » en une trace autour de laquelle les assassins d'hier ont toujours la possibilité de se racheter en devenant les témoins d'aujourd'hui.

Le prisme de la femme nous révèle par ailleurs une autre force, insoupçonnée cette fois-ci. Du reste, ce n'est pas sans raison que la clause du texte fait allusion à « (...) l'extraordinaire d'un sentiment maternel aussi puissant chez des êtres d'ordinaire si frustes. »<sup>424</sup> Ces êtres ont fait plus haut l'objet d'une énumération pour le moins exhaustive : ce sont « les compagnes, celles qui avortaient en un système sans rémission, celles qui se dévergondaient sous toutes les touffes des alentours pour oublier on ne savait quoi, celles qui avaient accepté l'inévitable et tâchaient de s'accommoder de ce nouveau ciel, tout comme celles qui refusaient encore et regardaient vers l'horizon en mornes et forêts, celles qui servaient dans la maison et celles qui s'éreintaient dans les jardins »<sup>425</sup>. Cette énumération est importante dans la mesure où elle circonscrit l'enfer dans lequel s'agitaient bon gré mal gré toutes les

---

<sup>424</sup> Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op.cit.*, p. 137.

<sup>425</sup> *Ibid.*, p. 135.

femmes, aussi bien les esclaves de maison que celles des champs <sup>426</sup> . Chez Glissant, l'avortement qui suit le viol, et auquel les nègresses se livrent en aveugles, est une métaphore fondamentale dans la représentation de cet enfer. Sur ce point, nous pensons du reste que l'histoire recoupe avec la fiction puisqu'en dépit des mesures prises pour ou contre la reproduction « naturelle » - selon les trois périodes de l'histoire de l'esclavage citées plus haut – le maître se retrouvait souvent impuissant face à l'engrenage infernal de l'avortement.

Le mimétisme étant l'apanage de l'univers absolu des plantations, tout porte à croire que les esclaves n'ont fait que reproduire les attitudes des maîtres. C'est dire que dans cet univers où le dédain à l'endroit du genre humain était incommensurable, seuls les corps devenus des ombres avaient droit de cité<sup>427</sup>. Voici ce que Chamoiseau dit quant à cette atmosphère macabre qui régnait dans l'habitation :

« Nul vrai sommeil dans cette vie d'esclave qui est une mort : l'humanité défaite, l'absence qui branle à peine les mécaniques du corps ; les commandeurs qui ne fouettent que des ombres ; chacun, effondré en lui-même, cherchant un dire à ce qui lui arrive. De l'élan soudain figé du Nègre marron, à la déroute de l'être qui

---

<sup>426</sup> Nous avons tendance à différencier les femmes esclaves selon qu'elles travaillaient dans les champs ou dans les maisons des maîtres. Or à notre avis, cette distinction n'est pas de mise si nous prenons en considération le personnage de Louise, la domestique de Laroche, qui a été libérée par Longoué, et qui le devancera dans sa quête de liberté en lui montrant l'horizon que formait la mer. Du reste, voilà ce qu'écrit Rhoda E. Reddock à ce sujet : « Il est possible, bien que ce soit une simple supposition, que les femmes des champs aient envié la position des esclaves de maison, non pas tant par amour du travail domestique que par désir d'une existence moins exténuante et du statut plus élevé que procurait la proximité des Blancs. Patterson souligne néanmoins que toutes les femmes des champs n'enviaient pas la position des esclaves de maison. Pour beaucoup, les champs offraient plus de stabilité et de liberté relative car on n'y était pas constamment à la merci des maîtres et des maîtresses. Ces points de vue ont pu, naturellement varier à travers le temps et d'une plantation à une autre ». (Rhoda E. Reddock, « Femmes et esclavage dans les caraïbes, une perspective féministe », *Histoires et identités dans la Caraïbe*, *op.cit.*, p. 104).

<sup>427</sup> « Ils ne levaient donc pas les yeux, encore qu'ils n'eussent rien vu dans ce noir dedans. Dehors les ombres accroupies attendaient que l'ombre précédente fût sortie et couraient toutes courbées vers la porte entrebâillée. » (Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op.cit.*, p. 132).

transforme en zombis au cœur des plantations : deux ultimes bouts des résistances. »<sup>428</sup>

Néanmoins, bien plus qu'un geste mécanique de survie tel que le décrit Chamoiseau, l'avortement relève de la Prescience dans la représentation glissantienne. En effet, dès l'accostage, les femmes, résolues à donner le coup de grâce à « la vie » en elles, se ruent sur les bonnes herbes et les bonnes plantes et les préparent avec un savoir-faire sans pareil<sup>429</sup>. Deux idées se dégagent tout particulièrement de cette attitude visionnaire. D'abord, la complicité de la terre nouvelle avec ces arrivantes, est indéniable dans la mesure où elle leur offre d'emblée, en signe de compassion, sa saveur « grenue et salée qui ravageait l'intérieur du corps. »<sup>430</sup> Terre et femmes sont prédestinées au même « programme qui pendant longtemps serait celui de toutes, dont elles apprenaient la formule bien avant d'en comprendre le texte : manjé té pas fè ich pou lesclavaj. »<sup>431</sup> Ensuite, il y a lieu de déceler dans la préparation des plantes et des herbes, les mêmes gestes que les hommes vont reproduire quatre siècles durant : sécher, piler, mariner. Tels sont les actes où se résumera l'existence de tout un peuple<sup>432</sup>.

Outre la Prescience dont relève l'avortement, celui-ci est un moyen de Résistance dès lors que ces femmes ont choisi de tuer la chair de leur chair afin de ne pas satisfaire un maître insatiable, pris dans les rets inextricables de son crime : le viol étant le commencement du chapelet des souffrances, il va espérer tirer profit

---

<sup>428</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 164.

<sup>429</sup> « Dehors, elles examinaient avec attention les herbes et les plantes de ce pays, cachant sous les bouts de toile qui leur servaient de vêtement ce qu'elles sélectionnaient et mettaient à sécher, ce qu'elles pilaient avec soin, ce qu'elles faisaient mariner dans une lèche de tafia au creux d'un morceau de chaudron cassé. » (Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur, op.cit.*, p. 132).

<sup>430</sup> *Ibid.*

<sup>431</sup> *Ibid.*

<sup>432</sup> Cf. la quatrième partie « Le marron au cœur du soleil de l'éternité » du premier chapitre « Le marron ou le miroir de la Martinique ».

de sa propre semence en vue d'augmenter son cheptel, toujours à moindres frais<sup>433</sup>. Pis encore, en se faisant seconder dans sa folle entreprise par des esclaves mâles, il n'hésitera pas à punir ses négresses, tiraillé qu'il est entre l'appât du lucre et le désir d'avoir l'exclusivité de leurs corps<sup>434</sup>. Quand bien même l'avortement semblerait un remède aussi radical que le mal infligé, il a permis à ces femmes de manifester leur refus catégorique de l'esclavage, et surtout d'y trouver l'espoir de faire cesser la malédiction. En somme, il s'agit pour elles d'avorter afin de rompre la chaîne générationnelle des esclaves en agissant sur l'un de ses maillons, et non des moindres : l'Enfant. C'est là où réside le génie des femmes dans l'univers glissantien, puisqu'elles ont su dans un élan commun de rêve se passer le mot qui devrait arrêter la machine esclavagiste :

« Là, sur l'habitation d'où on n'ose s'enfuir, mourir devient un acte de vie, mourir est résistance extrême, bond paradoxal du plus précieux espoir. Des femmes avorteront pour dérober du nombre de cheptel du Maître : leur propre déchéance se voyant tolérée, celle de leurs enfants leur reste insupportable. Il faut imaginer ce trou sans fond : une esclave enceinte, solitaire dans le noir de sa case, poussée à supprimer la vie qui est en elle. Décision. Elle exécute ce geste. Abîme, et (dans le même allant) ascension vers un terrible soleil, vers une autre échappée, on est campé en soi et on résiste à mort, et mieux que résister : *on nomme la vie dans cette mort offerte*. Autour d'elle, l'habitation dort sans un seul rêve. »<sup>435</sup>

Au demeurant, le dilemme auquel les femmes esclaves ont été confrontées fait ressortir toute l'importance que l'Enfant revêt dans le désert alentour : ou bien le

---

<sup>433</sup> « Les engagés blancs ne s'intéressaient pas à elle, rebutés par l'annonce de son état ; le propriétaire attendait la naissance du nouvel esclave, tout ravi de cette augmentation de capital qui n'avait entraîné aucune dépense ni demandé quelque engagement que ce fût. » (Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op.cit.*, pp. 132, 133).

<sup>434</sup> « Quand les maîtres voulaient accroître leur cheptel, ils louaient des esclaves mâles sur les propriétés voisines, pratique peu ordinaire qui n'allait pas sans déchaîner d'obscurs conflits jamais venus au jour, car les géreurs et commandeurs se révélaient parfois jaloux des négresses qu'ils ont sous leur coupe, jusqu'à leur faire payer dans les champs (en vexations ou en coups de cravache) ces infidélités fécondes et imposées. » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, *op.cit.*, p. 64.

<sup>435</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 163.

tuer dans l'œuf dans l'espoir de faire de la graine de vie le grain de sable qui va bouleverser l'engrenage de l'esclavage ; ou bien lui laisser la vie sauve pendant quelques instants afin qu'il serve de trace indélébile pour les générations à venir<sup>436</sup>. Mais que ces femmes aient visé le présent ou au contraire l'avenir, elles savaient que ce qu'elles portaient dans le ventre, objet de toutes les convoitises, était un potentiel inestimable de liberté. Edouard Glissant rejoint ces femmes dans cette conviction, notamment dans *Malemort*. En effet, le chapitre « L'événement » fait de l'enfant un personnage atypique dans la mesure où il se situe à la lisière de la diégèse<sup>437</sup> : il n'est ni tout à fait au-dedans de l'histoire, ni tout à fait au-dehors. En effet, celui qui n'était aux premières lignes qu'un petit tas que les trois fugitifs découvrent d'aventure dans la case va prendre au fil du texte une place de plus en plus importante. Sa présence envahissante est paradoxalement toute de subtilité dès lors qu'elle se manifeste à travers son regard qui va s'amplifiant<sup>438</sup> et sa capacité à

---

<sup>436</sup> « Sa [la femme] survie, c'est l'enfant. Si elle ne l'a pas étouffé dans son ventre, elle se bat pour le soustraire à cette condition. L'imaginaire des femmes se projette dans l'enfant à sauver : elles se réhumanisent ainsi. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p.166.

<sup>437</sup> Dans *Malemort*, nous relevons la citation suivante qui met en lumière la place de la lisière qu'occupe l'enfant : « (...) la femme alors plus maigre que l'ombrage de la nuit fit lever dans un coin de la case comme on remue un peu de feuilles qu'on a entassées là un garçon enveloppé d'un sac à trous et dont les yeux dans la pénombre semblaient vraiment ne rien voir de l'entour, elle le fit sortir à la hâte lui recommandant de rester sous la lisière épaisse (C'est nous qui soulignons) » in Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 116.

<sup>438</sup> Nous avons affaire à un regard qui évolue au fil du récit : Après avoir aperçu « [...] un garçon enveloppé d'un sac à trous et dont les yeux dans la pénombre semblaient vraiment ne rien voir de l'entour », voilà que les trois hommes en cavale « virent ses yeux qui emplissaient la forêt ils virent la forêt la nuit les vagues de la mer comme un mur devant le pays lointain ». Sous le feu du commandant, ils croulèrent avec les autres « derrière un enfant assis qui penchait la tête sans arrêter de droite à gauche gauche à droite », « qui sans fin balançait maintenant tout son corps en tête des fusillés comme un tambour-major ». Avant de tomber, ils virent « un groupe de femmes immobiles demi-nues statues de roche dans l'affolement et les cris, une d'elles portait dans ses bras un enfant qui paraissait dormir, comme s'il en avait trop vu et qu'il s'était désormais retiré de l'autre côté du soleil, mais peut-être l'œil en oblique sur les canons des chassepots si c'étaient des chassepots, peut-être attentif à l'éclair de vitesse et de rage qui avait porté ces trois-là au devant de la mort, ils virent l'enfant comme endormi sur la poitrine de la femme de pierre ». En débouchant sur la ville, ils s'aperçurent que la statue « était une marmaille de nègre nu dans le soleil plombé du matin et qui promenait sur toutes choses alentour son regard indifférent ». Plus avant, il leur semblait que « le seul vivant libre de la ville fût cette statue immobile au sommet de la pyramide de rhum, et peut-être que cette fille, incontesté c'était une petite fille, les voyait toujours au travers des épais murs de roches, qu'elle descendait de son ciel pour les suivre, ou plus certainement se contentait de viser le sommet du volcan comme pour leur renvoyer par ricochet un peu de l'innarrachable audace qui l'avait hissée

se métamorphoser continûment - il est tantôt un garçon, tantôt une petite fille, tantôt deux enfants, tantôt une marmaille de nègres. Cette « ubiquité », qui ponctue la cavale des fugitifs à travers les hauteurs comme les bourgs, les maisons des maîtres comme les cases, donne à croire que l'enfant en est la véritable motivation. En d'autres termes, la fuite n'est autre qu'une initiation dans la mesure où elle guide vers un seul horizon, celui de l'enfant. Par ailleurs, la débandade ne manque pas de semer la confusion chez le lecteur qui n'est pas en mesure de dire si cet horizon constitue une impasse ou au contraire un tremplin. La réponse réside probablement dans la clause : d'une part, nul point pour signifier la fin de l'histoire ; de l'autre les trois hommes qui tombent et qui continuent pourtant à marcher, tout comme l'enfant qui tombe aussi sans détourner pour autant son regard. C'est dire que nous avons affaire à une tautologie où le chapitre et l'enfant ne font qu'un, et renvoient à la roche manquante<sup>439</sup> que la femme, cette absente qui erre de pays en pays, traîne avec elle. Néanmoins, l'horizon, aussi bien celui du récit que celui de l'île, ne sera pas accessible tant que le chemin qui mène à la roche, bien terrée dans les profondeurs marines, reste secret. A défaut, les hommes, ces exclus du chapitre, seront ballotés entre les bois des Hauts et les sables. Leur seule marge de manœuvre : le dédale des plantations ouvrant sur le dédale des villes.

---

là ». Ils assistèrent à cette « volée de balles qui prit en enfilade la cantine épargna on ne sait comme les deux enfants avant-arrière sous leurs amandiers ». Ils voulurent regarder « les deux enfants peut-être des orphelins ou qui sait des enfants de la grève en tout cas des presque élèves qui ne pouvaient rentrer chez eux qui balançaient dans l'interminable solitude de midi peut-être des abandonnés ». Tout près du monomag, ils virent l'un des gardes-mobiles tirer sur « le jeune garçon [qui] tombait déjà au milieu du groupe il y avait décidément quelque chose de changé ils voyaient tomber les autres les enfants ne regardaient plus ils mouraient aussi bien entendu le camion avait disparu au tournant où aucune enquête ne saurait plus jamais le retrouver ». A la fin du périple de ces trois-là, voilà que « personne ne les vit tomber personne ne les retrouva ils ne furent pas de ceux qu'on découvre pourrissant aux embouchures des rivières de ceux pour qui on fait semblant de mener des enquêtes, mais il y avait avec eux un enfant aux yeux élargis, comme si l'ancienne forêt disparue avait continué de supporter dans l'air ces yeux qui l'avaient empli, l'enfant tombant les regardait [...] ». (*Ibid.*)

<sup>439</sup> Nous faisons remarquer que l'enfant, tout comme sa mère, se présentera toujours de prime abord aux fugitifs sous forme de statue.

*Le monde incréé* revient dans sa troisième pièce, « La folie Celat », sur ce chapitre manquant avec une autre femme, Marie Celat. Dès les didascalies, le dramaturge situe ce personnage dans le sillage de la femme esclave. Elle aussi est prédestinée à porter la roche qu'elle perdra par la suite. C'est une Oriamé des temps modernes.

« Marie Celat

Mais, ils diront qu'il manque un chapitre, Mathieu.

Qu'il manque une branche à notre misère.

Et ils chercheront pourquoi pourquoi pourquoi

Je suis apparue au haut de ce Morne

Où pas un ne monte avec moi »<sup>440</sup>

La tragédie de Marie Celat a figuré des années plus tôt dans *La case du commandeur*, pour côtoyer, comme nous l'avons vu plus haut, celle des Africaines infanticides. De fait, l'auteur martiniquais lui consacre « Le premier des animaux », le chapitre qui succède directement à « Mitan du temps ». Grâce aux intitulés, nous touchons à la cohérence de cet enchaînement, dans la mesure où ils évoquent un temps qui se démultiplie à l'infini, et se révèle ainsi réversible. Dans le texte, Marie Celat fait allusion à maintes reprises aux Africaines qui ont étouffé leurs enfants au même titre que les frères qui ont trafiqué leurs frères<sup>441</sup>. Elle sait pourtant qu'elle fait partie intégrante de cette communauté de femmes (« nous ») et qu'elle est vouée à son tour à commettre le même « meurtre » d'où elle tirera paradoxalement son

---

<sup>440</sup> Edouard GLISSANT, *Le monde incréé*, *op.cit.*, p. 135.

<sup>441</sup> « Et un jour elle cria que nous avons depuis toujours tué nos enfants, que les mères les étouffaient à la naissance, que les frères trafiquaient les frères ». (Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op.cit.*, p. 189). Ou encore : « Jusqu'à l'époque où elle prononça cet anathème sur les mères qui étouffent leurs enfants, sur les frères qui marquent les frères comme des mulets d'Habitation » *ibid.*, p. 191.



existence<sup>442</sup>. N'est-ce pas elle qui a acheté à Patrice Celat la moto avec quoi il va partir du côté des ombres, et qui a transmis à Odonno, non pas la conception mais le goût de la mer où il choisira de rêver et de flâner éternellement ? Par ailleurs, à chaque accident et avant même qu'on ne la prévienne de la mort de ses deux fils, la voilà déjà prête à recueillir leurs cadavres respectifs<sup>443</sup>. Du reste, dès l'incipit de « Bruit de l'ailleurs », le troisième sous-chapitre de « Le premier des animaux », la phrase déclarative et concise de Marie Celat, au discours indirect libre, survenant au milieu du texte, se présente comme une fatalité irrévocable : « Je n'étais pas taillée pour la maternité ».<sup>444</sup> Somme toute, en perdant ses garçons, censés perpétuer la descendance, Marie Celat est une mère stérile. Quant à Ida Béluse, elle est de par le nom qu'elle porte, la descendante de Mathieu.

A travers cette tragédie, nous prenons ainsi conscience des retombées de « l'ailleurs » sur la parentalité, et partant de l'abîme qui sépare l'homme de la femme. Contrairement à Mathieu, « *le Grand Absent* »<sup>445</sup>, qui se voit en tant qu'intellectuel, et suivant le projet qu'il s'est fixé, dans l'obligation de fréquenter réellement le monde entier au risque de n'être nulle part<sup>446</sup>, Marie Celat, instinctive, voyage sans quitter son île, et ce en passant ses journées à la mer. A l'évolution de l'homme sur les

---

<sup>442</sup> « Un peu plus tard, quand nous évoquions ces deux garçons, morts on peut dire de ce qui faisait l'essentiel de notre commun loisir, et qu'à notre tour nous accumulions les banalités à propos de ceux qui hélas disparaissent sans avoir connu le monde et ses ravages, la terre et ses merveilles, les peuples et leur tourment, c'est pourtant vers Marie Celat, dont nous savions qu'elle existait là tout près, de l'existence absente de ceux qui se sont retirés, que nous portions ensuite notre discours, récapitulant ses malheurs sans pouvoir en suivre la trace jusqu'au bout, c'est-à-dire depuis ce commencement qui tout explique et obscurcit tout. » *ibid.*, p. 189.

<sup>443</sup> « Marie Celat sut, bien avant d'avoir remarqué la moto en pièces tordues rangée à l'écart, que le bout du chemin était là et que Patrice l'avait ravagée de son corps » *ibid.*, p. 182. Ou encore : « Au long du chemin qui menait à la maison, nous inventions combien de détours, cherchant le courage, le courage tout simplement de nous tenir là debout sans avoir à dire quoi que ce soit. Mais Marie Celat était déjà au fond de la mer. » *ibid.*, p. 188.

<sup>444</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>446</sup> «N'importait le pays où se trouvait Mathieu, on pouvait supposer qu'il irait en un autre. » (Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 174).

continents s'oppose l'involution de la femme, du côté des « *hauteurs sur la mer* ». <sup>447</sup>  
Elle est en cela une statue qui s'ajoute au panthéon des négresses. Aguerrie aux malheurs, Marie Celat existe parmi et pour les ombres respectives de son mari et de ses fils <sup>448</sup> : « (les enfants couchés, les hommes on ne savait où) <sup>449</sup> ». Son destin : emboîter le pas à Oriamé au fond de la mer et prendre part à l'exhumation d'Odon, non pas son dernier-né, mais le premier esclave transbordé :

« Oriamé se levait dans un matin ocre, déjà les roches dévalaient en elle.  
(...) Oriamé voit le bateau qui la déportera dans l'inconnu, et la balustre d'où elle se jettera dans les eaux, connaissant enfin la mer, la mer inconnaissable. Elle voit au loin Marie Celat.  
(...) Oriamé qui n'est pas morte au pays d'Askia, elle fut livrée par Musha aux rapineurs négriers, réapparaît dans Mariséla, pour s'en aller de nouveau. Elle a porté cette pierre, qui est une roche. Où l'a-t-elle déposé ? Et où donc, où l'a-t-elle perdue, si ce n'est dans les fonds de mer ? » <sup>450</sup>

Ainsi l'enfant, en tant que blessure vive et lancinante, hante-t-il les répliques de Marie Celat. Dès le départ, celle-ci, dans son face-à-face imparable avec Mathieu, souligne que Patrice et Odon, sacrifiés, sont désormais les deux rives de l'abîme qui les sépare l'un de l'autre. Les hommes, étant trop fragiles par essence, ne laissent pas de partir réellement au risque d'abandonner les femmes à leurs malheurs et à leur solitude.

Pour autant, la mort des deux garçons s'avère indispensable pour intégrer la lignée des Oriamé, les négresses vouées à l'errance et à la solitude depuis

---

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>448</sup> « Marie Celat décréta mornement que Mathieu n'était pas fait pour les malheurs, qu'il fallait le laisser tranquille. Ida Béluse protesta, demandant pendant combien de temps encore les femmes devraient tout prendre sur elles. Marie Celat eut la patience de sourire (...), elle chuchota qu'Ida Béluse sa fille avait beaucoup à apprendre. » *ibid.*, p. 186.

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>450</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op.cit.*, pp. 128, 129.

l'apparition du premier bateau négrier. L'anti-maternité étant pour ces femmes le seul moyen de se libérer de toute attache aussi bien au sang qu'au sol, et d'accomplir le voyage qui mène à la rédemption. C'est donc en véritable pèlerine que Marie Celat se purifie le corps et se lave les parties les plus intimes<sup>451</sup>, en vue de dépasser la souillure de l'esclavage. Car le périple qu'elle va entreprendre a pour enjeu de tirer le meilleur parti de la tache de l'opprobre en tant que gage de son humanité, et de la transfigurer en signe d'élection à rebours. En somme, vivante et humaine dans la souillure, elle devient prophétesse dans l'ascèse<sup>452</sup>.

« C'est tout aussi parce que n'importe quelle, n'importe quelle vous entendez, n'importe laquelle de ces femmes que vous voyez ici a crié l'errance dans sa tête et dans son entraille. Elle est partie sur ce bateau avec Oriamé, fille de forgeron, engloutie par le Négrier. Alors cette femme, il n'importe laquelle, là devant vous, s'est jetée dans les Eaux Immenses avec Oriamé fille d'Afrique pour ne pas connaître l'esclavage, elle a mangé la terre pour avorter les fils de l'esclavage, elle a crié misère pour aborder à des sables sans esclavage. Elle porte tout ça en elle dans un mouchoir de sang qu'elle a bien marré. N'importe laquelle. Pas besoin de lamenter...Et vous, vous tous, vous criez misère pour votre vie sans étalage ni profondeur. »<sup>453</sup>

D'autre part, la perte des deux fils révèle l'incapacité à assumer une descendance « maculée » où l'héritage est en rupture avec l'hérédité<sup>454</sup>, et dans un pays où la parole est encore au stade liminaire du cri. Pour Marie

---

<sup>451</sup> Marie Celat : « Ecoutez ! J'ai lavé mon corps dans l'eau de cette source. Sous les bras et entre les cuisses. Vous avez bu mon eau en vous baignant sous le Pont-vert. Tant pis si je suis seule à regarder dans les grands fonds. Je suis bouaboua déraisonné, je vous avoue ! Qui désigne alentour les quatre directions. » (*Ibid.*, p. 153).

<sup>452</sup> « Le vieux guerrier me laisse entendre : ...je sais, j'ai vu ces peuples et ces cimetières où l'on reste vivant. Je leur tournais le dos en croyant partir à la recherche des vies. Or la vie est partout et rumine ses surprises... - *Inventaire d'une mélancolie*. » (Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 156).

<sup>453</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op.cit.*, pp. 142, 143.

<sup>454</sup> « Le vieux planteur Laroche l'avait exposée devant le premier Longoué qui l'a donnée à Liberté son fils qui l'a donnée à Liberté la fille qui l'a donnée à Stéfanise qui l'a donnée à papa Longoué qui l'a donnée à Marie Celat par le chemin de Mathieu. Tu ne savais pas ça. Et peut-être que j'ai oublié un ou deux chaînons. Peut-être que je ne songe pas. C'est ainsi que nous ramons pour remonter le temps de filiation. Mais ce temps-là est éperdu, et nos enfants ne seront pas légitimés. » *ibid.*, p. 158.

Celat, l'avortement s'impose devant l'urgence d'accoucher des mots qui lui serrent la gorge, et des noms étranges qui fourmillent dans sa tête<sup>455</sup>. L'avortement n'est autre que le rejet de la trace de l'esclavage par la remémoration de la trace d'Odonno. En d'autres termes, il s'agit d'ouvrir une brèche dans la stigmatisation dont le soubassement est le même et l'immédiat, en essayant d'introduire un temps frappé par la disjonction, et qui ouvre vers « un passé plus éloigné que tout passé et que tout avenir. »<sup>456</sup> C'est seulement en montrant que le présent, en apparence si pesant, n'est qu'une seule facette du temps, et que le vécu se dérobe indéfiniment dans le vécu, que les hommes pourront dépasser la marque et les avatars de l'esclavage :

« Marie Celat

Je ne prétends pas vérité de parole.

Je veux crier.

Je veux accoucher des mots dans ma gorge, que vous n'avez pas un seul entendus. Cherchez bien au fond de vous, là où tout est hérissé, si harassé, alors vous tressaillez de cela même que vous n'entendez pas. Vous ne voyez donc pas que vous devenez transparents, plus que la chair de corossol quand on l'a battue ? Je veux crier des mots dans vos boucans parcheminés, que vous écoutez sans entendre, et vous êtes aveuglés. »<sup>457</sup>

Ou encore :

« Marie Celat

J'ai tant de noms en moi...A commencer ou à finir par Patrice et par Odonno, mes enfants et tes enfants. S'il faut que je lève les noms sans arrêter, laissez-moi...J'ai prononcé les noms, là sur le moment, à quoi sert-il ?...J'avais plongé mes yeux dans la barrique. Rien que la bagasse du temps.

---

<sup>455</sup> Marie Celat : « (...) La femme crie son enfant, mais elle ne veut pas d'enfant. » *ibid.*, p.165.

<sup>456</sup> Monique Lise Cohen, « Le dialogue entre Jacques Derrida et Emmanuel Lévinas depuis « Violence et métaphysique » jusqu'à l'Adieu », article figurant sur le site [www.lespoetes.fr](http://www.lespoetes.fr)

<sup>457</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 152.

(...) Mais voyez cette obligation de porter mon corps et de supporter les noms, au plus loin possible. Ah ! Ne prononce pas de calamités quand tu convoques l'éloignement. L'éloignement est noir et juste.

(...) J'ai tant de noms en moi...Laissez, je les déporte sans compter, pour que ma grâce soit accomplie.

Depuis ce temps que nous traversons, sans voir la trace, le temps est venu de lever le travers, de détracer les noms.

Ce n'est pas non plus parce que je veux tomber dans cette nuit, mais la nuit tombe en moi, avec toute la pluie.

Et toi. Et toi. As-tu la force de me tenir ? Ta parole peut-elle me planter ici, comme un acoma ? Comme un figuier-maudit ? Tu ne peux pas ! Voyez que tu ne peux pas.

Les mots sont résistants quand je les tiens lointains éparpillés. »<sup>458</sup>

En somme, si tous les faits et gestes de Marie Celat renvoient à la parole manquante, c'est pour mieux mettre en perspective la perte de ses enfants, et souligner par conséquent toute l'importance qu'elle revêt. Cette perte est loin d'être un deuil comme un autre, ce que soutiennent pourtant les chanteurs<sup>459</sup>, mais plutôt une malédiction irrépressible qui a pris souche dans la terre depuis l'esclavage. Car le mal martiniquais est beaucoup plus profond qu'une mer assassine ou des autoroutes avides des corps des usagers, quand bien même elles en seraient les signes et l'expression. Bien plus, le goût de la vitesse pour Patrice ou la propension à l'immersion pour Odon, loin de relever de la pathologie, sont révélateurs du vide et de l'éloignement environnants, en l'absence de toute parole propre. Avec leur disparition, les garçons illégitimes avant même leur naissance, réintègrent le désert dont ils sont issus. Face à cette désolation, Marie Celat dans un élan de dévotion et

---

<sup>458</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, pp. 158, 159.

<sup>459</sup> « C'est comme ces deuils avec ses enfants. C'est malheureux, il n'y a pas à dire, mais comptez combien de jeunes gens qui se noient dans les courants près de la Table du diable, et combien qui se sont écrasés sur cette autoroute ? Le malheur tombe pour nous tous, ce pays est une nasse à misère, comme toutes les nasses déjà posées on ne la voit pas sous l'eau. » (Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 132).

de dévouement, sait qu'il lui faut devenir la roche<sup>460</sup> qui garde pour mieux questionner ce désert pourtant si encombré par des piles et des piles d'objets et de produits importés. L'Oriamé des temps modernes ne pourra pas se contenter de monter dans les mornes ou de tourner en rond dans les habitations ; il lui incombe en tant que pèlerine d'aller jusqu'au bout de l'île, c'est-à-dire jusqu'à la ville.

« Marie Celat

Ici là donc, je vous chante le bien-bonsoir. Sans que je bouge, tu me vois partir. Sans bouger j'avais couru partout...Je suis la roche...Voyez mes os dessécher dans ma chair tout en craie. Je parais et je disparaïs, comme la roche qu'on a jetée. Prenez-moi, jetez-moi dans vos déraillades, jetez-moi dans vos carnivals, sous vos voiturages, dans vos monoprix, par la vitrine où vous dératez vos grimaces, et même ! dans la source sans fond où vous pêchez votre mémoire tout enflée. »<sup>461</sup>

Contre les hommes qui s'amuse à déformer les noms, notamment celui d'Odon, jugé trop étrange et trop énigmatique, comme s'ils s'efforçaient de conjurer la tourmente de l'origine,<sup>462</sup> Marie Celat s'élève et prend la vie à ses propres enfants. Aussi paradoxale que son attitude puisse paraître, cette mère entend somme toute protéger sa progéniture des rets du vide alentour en leur offrant la plénitude de sa matrice.

---

<sup>460</sup> Outre les significations relatives à la roche, en faisant ce choix, Marie Celat se situe dans le sillage des esclaves des habitations qui portaient à l'instigation du Quimboiseur, des garde-corps dont des pierres, des signes incisés sur la peau, des objets incrustés à hauteur du cœur, des poignets, d'une cheville. A ces amulettes, on reconnut deux vertus : soigner mais aussi protéger. Ainsi à l'image des esclaves - qui avaient besoin de lutter contre les mutations auxquels ils étaient sujets, et pour qui seul le corps est l'ultime balise du territoire perdu et la dernière chance de conserver son Etre, comme le soutient Chamoiseau -, Marie Celat fait aussi don de la force mnémonique de son corps et tente d'opposer son errance immobile à la fuite irrépressible de la mémoire.

<sup>461</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 167.

<sup>462</sup> « Quand l'impudence était trop visible, ils s'amusaient à inverser les noms, à les torturer pour au moins les éloigner de l'origine. De Senglis en résulta par exemple Glissant et de Courbaril, Barricou. De la Roche : Roché, Rachu, Réchon, Ruchot. » (Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle, op.cit.*, p. 178)

Notons que le personnage de Marie Celat n'est pas sans nous rappeler Artémis, la déesse vierge dans l'Antiquité grecque. En effet, « les mythes nous apprennent qu'elle possédait beaucoup de bois sacrés, et que sa chasteté était inviolable. Sa virginité correspondait, entre autres, aux forêts vierges qui s'étendaient au-delà des limites de la cité et des champs cultivés. En ce sens, son royaume excentré reflète peut-être son statut original d'étrangère parmi les dieux de l'Olympe. »<sup>463</sup> A l'image des forêts qui servent à la fois d'assise et de limite aux zones habitées par les hommes, cette divinité allie deux caractéristiques contradictoires : « elle est la chasseresse et la protectrice des animaux sauvages, mais aussi la déesse de l'enfantement. »<sup>464</sup>

A la lumière de la ressemblance qui existe entre la *dea silvarum* et Marie Celat, on peut dire que celle-ci estompe par sa seule présence l'inquiétante étrangeté qui émane de la juxtaposition de la forêt et de la ville. Elle est la métaphore du chaos primitif aux prises avec l'évanescence des murs. Loin de toute division factice de l'espace, sa demeure serait les limbes de son île, là où les oppositions les plus radicales en apparence deviennent autant de passerelles.

Aussi Marie Celat du haut de son morne fait-elle irruption dans la ville. Par là même elle réhabilite le jardin, en lui attribuant une autre orientation, aux antipodes de celle qu'avaient véhiculée les colons. Le jardin cesse d'être un lieu mythologique, comme celui d'Eden, où toutes les richesses sont disponibles sans effort, ni maladies, ni mort, quitte à vivre dans l'ennui et l'isolement<sup>465</sup>. Il redevient le lieu qui

---

<sup>463</sup> Robert HARRISON, *Forêts, Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992, p.47

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 56

<sup>465</sup> Cf. Robert HARRISON, *Jardins, Réflexions sur la condition humaine*, Le Pommier, 2007, pp. 9-11.

doit « réparer une faute et travailler dur pour arracher à une nature rebelle sa subsistance »<sup>466</sup>. Car « c'est dans le travail et l'action que se situent la survie biologique, la fécondation, le cycle des saisons et le partage avec d'autres hommes d'un sol dont il faut prendre soin. Pour l'homme lancé dans la *vita activa*, l'expulsion du jardin paradisiaque est une bénédiction et non une malédiction. « Cultiver son jardin » exige de surmonter sans relâche des difficultés pour que la nature révèle sa générosité »<sup>467</sup>.

Tout en arrêtant le temps, le jardin fait transparaître les différentes temporalités qui le traversent. Le phénomène qui révèle le réel et l'épaisseur en lui, et qui nécessite des yeux bien plus que biologiques, mais un regard apte à insérer l'étendue verte dans les mouvements historiques dont elle est née. Nietzsche appelle cette opération « traduction », c'est-à-dire une sorte d'extériorité de soi qui permet de se retrouver soi-même. Voilà ce qu'il dit dans *Le gai savoir*, et qui recoupe avec le personnage de Marie Celat :

« Il serait nécessaire de comprendre un jour et probablement ce jour est-il proche ce qui manque avant tout à nos grandes villes des lieux de silence... Notre désir serait de nous voir nous-mêmes traduits dans la pierre et dans la plante, de nous promener au-dedans de nous-mêmes lorsque nous irions d'ici de là dans ces galeries et dans ces jardins. »<sup>468</sup>

En conclusion, guidés par Marie Celat, nous franchissons donc un autre point de l'île antillaise, celui de la ville antillaise. Car Marie Celat constitue la figure même

---

<sup>466</sup> *Ibid.*

<sup>467</sup> *Ibid.*

<sup>468</sup> Nietzsche cité par Alain Finkielkraut dans son émission radiophonique « Répliques » sur France Culture, en date du 9 août 2008, ayant pour titre « Cultiver notre jardin ».



de la ville dans la mesure où elle choisit d'y faire souche, empruntant ainsi un itinéraire qui en exprime son équivoque et met en branle son devenir.

Ces jeunes gens-là m'ont mis dans le désordre ! Ils ont crié que toutes ces routes se rencontrent dans toutes ces mers sur tous ces mornes.

Edouard GLISSANT, *Tout-monde*.

## **TROISIEME PARTIE :**

### **L' « EN-VILLE » :**

#### **ENTRE LA POSTFACE**

#### **DES PLANTATIONS**

#### **ET LA PREFACE**

#### **DU MONDE**

L'émergence de la ville occidentale moderne marque le commencement d'une nouvelle ère, un changement dans la trame de l'histoire. Taïka Baillargeon<sup>469</sup>, qui se penche dans son article, « La crise de la ville moderne entre utopie et achèvement », sur les figures de la ville dans la pensée de Walter Benjamin, montre comment ce dernier relève « la rupture qui se fait au XIX<sup>ème</sup> siècle entre architecture et ingénierie, peinture et photographie, littérature et journalisme. Cette distinction indique plus globalement une césure entre l'utopie et l'achèvement et/ou entre l'art et la technique. Celle-ci montre, en quelque sorte, le triomphe du capitalisme et l'importance inévitable de la masse et du marché dans le monde contemporain »<sup>470</sup>.

Selon Taïka Baillargeon, la ville dans l'œuvre de Walter Benjamin apparaît comme un espace entre-deux où se côtoient la rêverie du poète et les affaires du commerçant. Il en résulte une architecture fragile dont le verre et l'acier sont les principaux matériaux. Mais si, *a priori*, la transparence et la prestance du verre participent de l'utopie comme le corollaire de toute création, sa sur-utilisation, du fait de sa reproductibilité technique, est à l'origine de la chute de son « Aura »<sup>471</sup> et, partant, de sa précarité. Face à ces inconciliables, Taïka Baillargeon montre que la ville relève d'une transcendance proprement immanente<sup>472</sup>. En effet, « l'utopie de grandeur, l'utopie de liberté, l'utopie d'une transcendance qui serait dorénavant

---

<sup>469</sup> Taïka BAILLARGEON, « La crise de la ville moderne entre utopie et achèvement. Réflexion sur le legs de Benjamin dans l'architecture contemporaine », Colloque sur *Le legs benjamien. Pensée, critique et histoire après Walter Benjamin*. Konstellations, 2005. L'article où ces citations ont été puisées figure sur le site internet : [http://konstellations.net/asmb/asmb\\_pdf/0501.04.pdf](http://konstellations.net/asmb/asmb_pdf/0501.04.pdf)

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>471</sup> L'« Aura » est un concept benjamien qu'on retrouve dans *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*.

<sup>472</sup> « L'artiste authentique voit la métropole comme une vie abstraite représentée : il la sent plus proche de lui que la nature et elle lui transmettra, mieux que cette dernière, une émotion esthétique. Parce que, dans la grande ville, le naturel est toujours tendu et réglé par l'esprit humain... Dans la grande ville, le beau s'exprime de façon plus mathématique : elle est donc le lieu où le tempérament artistique mathématique de l'avenir peut se développer, le lieu de naissance du style nouveau », Piet MONDRIAN cité par Taïka BAILLARGEON, « La crise de la ville moderne entre utopie et achèvement », *op.cit.*, p. 4.

propre à l'homme passe définitivement par le développement des mégalo-poles, voire par le développement de nouvelles techniques de production. Si l'homme moderne se voit devenir le seul créateur conscient de son univers, l'architecture ou plutôt la ville, est probablement l'une des œuvres les plus grandes qu'il ait construites »<sup>473</sup>. Il est bien évident que la vitalité et les nouvelles idées et technologies qui caractérisent la ville, entraînant de la sorte sa constante transformation et son hétérogénéité, aient mis à mal l'idéologie de l'architecture moderne. Désormais une nouvelle théorie s'impose, eu égard aux « poétiques de l'art moderne, les phénomènes nouveaux, dans leur caractère propre de processus ouvert, d'instabilité constante, de valorisation du hasard, du non rationnel, du gestuel, de l'absurde »<sup>474</sup>. La ville s'avère alors un lieu de créativité, mais aussi un lieu de réflexion.

Le prisme de la ville dans son rapport étroit avec la crise de l'art moderne et la remise en question du rôle de l'avant-garde artistique, permet de redéfinir l'histoire devenue désormais « l'objet d'une construction dont le lieu n'est pas le temps homogène et vide, mais le temps saturé d' "à-présent" »<sup>475</sup>. En d'autres termes, l'histoire ne peut pas rester indifférente face à la dialectique de l'utopie et de la pratique, qui est rendue visible par les transformations vertigineuses de la ville moderne. Il en va de même pour l'homme contemporain, du reste dans le sillage de l'artiste, dont la réception de la ville montre à quel point il est sensible à sa singularité. Désormais, comme le souligne Taïka Baillargeon, afin de saisir l'essence de toute métropole, entre l'analyse technique et l'intuition utopique, « il ne suffit plus de monter sur le plus haut des monts, ou comme le faisait Hugo, sur le plus haut

---

<sup>473</sup> *Ibid.*

<sup>474</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>475</sup> Walter BENJAMIN cité par Taïka BAILLARGEON, *ibid.*, p. 7.

clocher d'église. Il faut plutôt déambuler dans les rues, découvrir les quartiers, observer un pan de murs, une structure de verre, etc. [Le regard] se pose donc sur les diversités uniques, qui [...] redonnent à la ville son Aura »<sup>476</sup>.

De fait, *Espèces d'espaces*<sup>477</sup> de Georges Perec reflète toutes ces transformations urbaines incessantes, du point de vue de l'analogie entre la ville moderne et la page. Pour ce faire, Perec fait œuvre de caméraman et s'achemine de l'espace scriptural vers l'espace urbain<sup>478</sup>, ceci sans perdre de vue la campagne, le pays, et le monde. Un tel cheminement fait de la ville le pivot qui relie la page au monde. L'auteur impose d'abord son évidence dès les premières pages, contrairement à la campagne qui est décrite comme un passage que tout un chacun emprunte sans le fréquenter vraiment. Ensuite, il montre que toute ville est par essence double car elle renferme l'appel des autres villes, et transparaît comme l'étrangère qui est familière<sup>479</sup>. C'est ainsi que les hommes de la ville font *de facto* l'expérience de la page où les blancs et les espaces naissent à mesure qu'elle est noircie<sup>480</sup>. D'autre part, ils sont acculés à une expérience du monde où les frontières

---

<sup>476</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>477</sup> Georges PEREC, *Espèces d'espaces*, Paris : Editions Galilée, 1974.

<sup>478</sup> Fidèle à cet esprit d'émiettement, *Espèces d'espaces* achemine les prises de vues vers la ville via le lit, la chambre, l'appartement, l'immeuble, la rue et le quartier.

<sup>479</sup> « Parcourir le monde, le sillonner en tous sens, ce ne sera jamais qu'en connaître quelques ares, quelques arpents : minuscules incursions dans des vestiges désincarnés, frissons d'aventure, quêtes improbables figées dans un brouillard doucereux dont quelques détails nous resteront en mémoire : au-delà de ces gares et des ces routes, et des pistes scintillantes des aéroports, et de ces bandes étroites de terrains qu'un train de nuit lancé à grande vitesse illumine un grand instant, au-delà des panoramas trop longtemps attendus et trop tard découverts, et des entassements de pierre et des entassements d'œuvre d'art, ce seront peut-être trois enfants courant sur une route toute blanche . [...] Et avec eux, irréductible, immédiat et tangible, le sentiment de la concrétude du monde : quelque chose de clair, de plus proche de nous : le monde, non plus comme un parcours sans cesse à refaire, non pas comme une course sans fin, un défi sans cesse à relever, non pas comme le seul prétexte d'une accumulation désespérante, ni comme illusion d'une conquête, mais comme retrouvaille d'un sens , perception d'une écriture terrestre , d'une géographie dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs. » *Ibid.*, pp. 155, 156.

<sup>480</sup> « J'écris : j'habite ma feuille de papier, je l'investis, je la parcours.

Je suscite des *blancs*, des *espaces* (sauts dans le sens : discontinuités, passages, transitions). » *ibid.*, p. 23.

sont un enjeu de taille qu'il faut les franchir coûte que coûte afin d'atteindre l'ailleurs<sup>481</sup>. En somme, la ville met l'homme face à deux impératifs : d'abord, créer de l'espace à travers des noms qui le rendent ainsi habitable. Ensuite, poser des frontières qui sont autant d'horizons qui incitent à la circulation. Mais, tout en exposant la dialectique de l'ensoucement et du dessoucement comme seule réalité qui préside au vide environnant<sup>482</sup>, la ville illustre l'unité et la primauté de l'espace. *Espèces d'espaces*, de par son titre et son plan, souligne ainsi que le spécial, le particulier ne sont autres que le revers du spatial, de l'universel. Derechef, la figure de la spirale, rencontrée déjà dans la partie précédente, refait surface.

En dépit du plan suivi dans la présente thèse - d'abord les mornes, ensuite les plantations, enfin la ville (lequel pourrait suggérer à tort la linéarité de la saga antillaise), il y a lieu de souligner, à ce stade de la recherche, le primat de la figure de la spirale dans la poétique glissantienne de l'espace, en particulier l'espace urbain. C'est que la ville créole, de par la place qu'elle occupe dans l'espace-

---

<sup>481</sup> « Les frontières sont des lignes. Des millions d'hommes sont morts à causes de ces lignes. Des milliers d'hommes sont morts parce qu'ils ne sont pas parvenus à les franchir : la survie passait alors par le franchissement d'une simple rivière, d'une petite colline, d'une forêt tranquille : de l'autre côté, c'était la Suisse, le pays neutre, la zone libre... » *Ibid.*, p. 147.

<sup>482</sup> « J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources : Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

[...] L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes :

Ecrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes.

Paris, 1973-1974 » *Ibid.*, p. 179-180.

écriture<sup>483</sup>, est problématique. En effet, sa particularité tient au processus historique et aux circonstances qui ont présidé à son émergence. Car la ville créole a vu le jour dans un espace dominé pendant quatre siècles. Fort-de-France, cité devenue capitale depuis la destruction de Saint-Pierre en 1902, était au départ Fort-Royal : un fort que la France avait fondé en 1669, et qui a entraîné la construction de toute une ville<sup>484</sup>. Comme son nom l'indique, la ville se dresse comme un à-pic, à l'avenant de son entour : la géologie que constituent les mornes, les plantations et la mer.

Dès le départ, Fort-Royal est conçu par les colons comme une fidèle copie de la Métropole, abstraction faite des spécificités et des héritages des populations qui l'habitent. Ni l'abolition de l'esclavage en 1848, ni la départementalisation en 1946, ne parviennent à ébranler les fondements de la ville-forteresse. Bien au contraire, ils sont les deux principaux épisodes où la ville et ses systèmes inédits drainent les anciens esclaves, prenant ainsi le relais du monde rural post-esclavagiste. Mais loin

---

<sup>483</sup> « L'écriture qui, tout en étant l'unique initiatrice, résulte de la dialectique que réalisent l'espace réel, l'espace imaginaire et l'espace mental, est une *écriture-espace*. La *géographie imaginaire*, dont la textualisation de l'espace dans une œuvre fictionnelle rend compte et à laquelle peut donner lieu cette dialectique ressortit à l'*espace-écriture*. » In Annick GENDRE, *La Représentation de soi à travers la textualisation de l'espace insulaire réunionnais : étude de l'œuvre de Jean Lods*, thèse de Doctorat dirigée par Martine Mathieu-Job et soutenue le 8 juin 2007, Université Michel de Montaigne – Bordeaux III.

<sup>484</sup> Alors que les Caraïbes avaient privilégié la côte au vent (côte atlantique), l'implantation des colons français se fait dès 1635 sur la côte-sous-le-vent (côte caraïbe). C'est sur le site de Saint-Pierre, par la construction d'un fortin à l'embouchure de la rivière Roxelane, que débute la présence française. C'est le fort Saint-Pierre. Rapidement, les colons s'intéressent à l'entrée de la plus grande baie de l'île, et construisent un fort en palissade qu'ils nomment Fort-Royal. Dans un contexte de conflits avec les Caraïbes, les Hollandais et les Anglais, le site de Fort-Royal révèle son importance malgré le climat insalubre des marécages environnants. En effet, le site est aisé à défendre et bien protégé des tempêtes, ce qui n'est pas le cas de Saint-Pierre. Il est donc décidé d'y bâtir une ville Fort-Royal. Cependant, la décision d'implanter une ville dans un endroit si inhospitalier ne fait pas l'unanimité. Le sol meuble ne favorise pas les constructions et l'air des marécages entraîne une forte mortalité par la malaria. En outre, des catastrophes naturelles ou humaines détruisent à plusieurs reprises la ville. Enfin Fort-de-France, ville administrative et militaire, souffre de la concurrence de Saint-Pierre, plus peuplée et enrichie par le commerce et le négoce. Dès avril 1802, après la paix d'Amiens qui consacre le retour des Français à la Martinique, c'est à cette date que Fort-de-France devient "chef lieu de la colonie" et prend le nom de Fort-de-France. Ironie du sort, c'est une autre catastrophe naturelle qui va définitivement consacrer Fort-de-France dans son rôle de première ville de l'île : l'éruption de la montagne Pelée, qui dévaste Saint-Pierre le 8 mai 1902.

d'offrir à ces flots humains de nouveaux horizons qui soient au diapason des événements historiques, elle resserre davantage l'étau sur eux en imposant la culture, la langue et les valeurs de la France, pourtant complètement en rupture avec la réalité<sup>485</sup>. De ce fait, la ville contribue à la scotomisation déjà en place depuis le début de la colonisation. Il s'agit d'« un outil militaire et administratif, comptoir gestionnaire aux ordres du Centre lointain. Il n'accueille pas. N'a pas d'usines. Ses ateliers sont pleins et sans grande ambition. Il n'offre aucun contrat, aucun travail à qui ne dispose pas d'un talent singulier. Il ne pratique pas la prise en charge totalitaire des habitations. Il est là, indifférent, sans fondements productifs, sans interstices réels ouverts aux ambitions »<sup>486</sup>.

Pourtant la projection de la « mémoire-territoire tombée des forces coloniales »<sup>487</sup> sur Fort-Royal, est aussitôt endiguée par le contre-courant que provoque la venue massive des anciens esclaves, vomis de plein fouet par les plantations. S'y retrouvent ainsi les békés, les Mulâtres et les Nègres, mais aussi plus tard les Africains et les Syro-Libanais<sup>488</sup>. Il s'ensuit une ambiguïté qui affecte toute la

---

<sup>485</sup> « L'Abolition de l'esclavage jette en ville une masse de nègres de terre qui cherchent un nouveau destin. Or ce moment clé, historiquement, s'avère celui d'un échec. La ville n'intègre pas les anciens esclaves. » In Dominique CHANCE, « La créolisation de la ville dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau » in *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003, p. 79.

<sup>486</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 209.

<sup>487</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>488</sup> « L'En-ville de Saint-Pierre devint un jaillissement de biguines, mazurkas, de chants et de musiques. J'y découvris railleries, moqueries, satyres sociales, chants d'amour détourné, arrogance séductrice, faits et méfaits de vie urbaine, représentations populaires d'une fraîche vitalité. Les immigrants indiens et africains débarqués après l'abolition de l'esclavage y sont décrits sans sympathie. Amérindiens, Chinois et Syro-Libanais y sont presque transparents. Le béké y circule, arrogant, le mulâtre, égoïste, la mulâtresse, séductrice et soucieuse de confort. Le Nègre créole y règne avec de mal manières et des échecs aux amours vraies. La maman créole, dévouée à ses enfants, fait madone sous hautes louanges. » In Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 200-201.



ville jusqu'à son nom, devenu en cours de route « Foyal »<sup>489</sup>. Indéniablement, l'irruption fortuite de cette résistance résulte de l'effet pervers de la ville occidentale. Les colons ont été pris à leur propre piège. Car ce qui explique les migrations est non seulement l'illusion qu'ils se font sur la proximité du Centre-métropole avec les éclats de la culture et de la langue françaises, mais aussi l'ouverture, les libertés et les immédiatetés qui donnent à chacun « l'impression d'y peser quelque chance : l'endroit n'est pas immuable, il bouge, il est vitesse, il réagit aux effets extérieurs. Nul n'y est muré par des falaises de cannes, on voit pour ainsi dire par-delà l'horizon, on sent du vent sur soi, des rythmes. Encore plus anonyme, on échappe aux contrôles. On dispose à chaque rue d'une levée de ressources »<sup>490</sup>. C'est seulement en ville que les migrants peuvent voir par-delà l'horizon sans se risquer pour autant à traverser la mer. C'est dire que contre toute attente, la fin ultime de ces migrations s'avère, non pas la transplantation, comme il en va pour tout exode rural, mais des allées et venues sans répit, au grand dam de la quiétude de l'espace urbain.

Le besoin impérieux de bouger s'appelle dans la langue créole la « Drive »<sup>491</sup>.

Cette notion qui n'est pas sans évoquer la figure du marron retranché dans les

---

<sup>489</sup> « Foyal » est la prononciation créole de « Fort-Royal ». Pour ma part, je crois que cette contraction n'est pas incidente. Bien au contraire, elle est le signe même de l'existence simultanée d'une ville secrète issue de la créolisation, avec la ville officielle.

<sup>490</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 208.

<sup>491</sup> Edouard Glissant précise que « la drive » est un mot qui provient de « dérive », qui est devenu un mot créole, et qui signifie « la disponibilité, l'acharnement au mouvement et la paresse à déclarer, à décider impérialement. » in Edouard GLISSANT, *Introduction à une poétique du divers, op.cit.*, p. 130. Par ailleurs, au sujet de la drive, Patrick Chamoiseau écrit ceci : « La langue créole appelle Drive une situation peu reluisante durant laquelle on erre sans fin. La plupart des Nègres marrons se retrouvèrent en Drive. L'exiguïté de notre espace géographique et leur désir d'un retour vers l'Afrique (clos sur un impossible) n'avaient pas mué en liberté les pulsions de leur fuite. (...) Se retrouvèrent en Drive aussi certains esclaves affranchis par un Maître généreux du fait d'un acte de dévouement. Pour ces miraculés, le vœu était de rompre toutes attaches aux champs et aux Habitations. Alors, ils allaient vent-devant, louant leurs bras, leur savoir, survivant dans ces tâches éphémères. On vit même en Drive les immigrants indiens sans contrat, ou fuyant l'exécution lamentable du contrat ingénument signé. Ceux-là s'en allaient vagabonds, portant d'invisibles chaînes au fil toujours sans horizon de la poussière des routes. (...) La Drive s'appliqua bientôt aux malheurs des bougres-fous, ceux qui marchaient sans cesse droit-devant, lèvres battant l'apostrophe à eux-mêmes, vaincus par

hauteurs, en quête de la racine unique, ouvre toutefois sur un nouveau centre de résistance : le dédale de la ville. Ainsi le décentrement est synonyme de déviance dès lors qu'il s'accompagne des incertitudes, des accumulations et de l'imprévu de la ville<sup>492</sup>.

Au sujet de la Drive, Marie-Christine Rochmann explique, dans *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*<sup>493</sup>, comment se crée parallèlement à l'activité économique du « djoueur », variante de la figure du « driveur », la notion de l'« En-ville »<sup>494</sup>. Celle-ci possède deux particularités : d'abord, elle est le foyer de la vie économique et produit chez le djoueur le sentiment d'une réelle intégration, bannissant ainsi tout ailleurs aliénant. Ensuite, elle constitue une forme de contre-culture<sup>495</sup> dès lors qu'elle lui permet de travailler en marge de l'économie contrôlée par le pouvoir. Avec le développement des supermarchés et la modernisation générale des échanges, l'« En-ville » déborde ses limites et s'en trouve agrandie puisque le djoueur est acculé au système de la débrouille, aux lisières de la ville. Quand bien même le djoueur serait le jouet de la conjoncture économique, il est

---

un coup-de-femme ou par quelque désastre imparable de la vie. On désigna aussi en Drive d'infortunées victimes de la chaux maléfique d'un quimbois, qui consumaient leur existence dans une envie d'aller sans cesse à grand balan. On était frappé de Drive comme d'un mal, comme d'un sort, comme d'un envoi méchant. Et à force de driver, on finissait par « prendre-la-mer-pour grand-chemin » – en fait : par disparaître. » in Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 204-205.

<sup>492</sup> Edouard Glissant utilise à bon escient dans *Tout monde* la métathèse dans l'expression « Dérivant et dévirant ». Outre le fait qu'elle traduit le vertige qui habite aussi bien les hommes que leur terre, elle permet aussi d'établir le lien entre le venir et le partir, autrement dit, entre l'ici et l'ailleurs, le centre et la périphérie, voués à fonctionner de pair, et à refléter l'esprit des lieux : « (...) ces endroits qui l'attiraient assurément pour aussitôt le repousser. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde, op.cit.*, p. 401.

<sup>493</sup> Marie-Christine ROCHMANN, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Editions Karthala, 2000.

<sup>494</sup> « Notion découverte dans un texte inédit de l'écrivain Dominique Aurélie. La langue créole ne dit pas la Ville mais l'En-ville, désignant ainsi, moins la géographie qu'une sorte de contenu, de projet. » In Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 71.

<sup>495</sup> « (...) Le djoueur est le petit marron par excellence, à cette différence près que c'est la ville elle-même qui est le site de sa drive et que c'est au cœur même du système qu'il mène son jeu oppositionnel complexe. » (Richard D.E. BURTON cité par Marie-Christine ROCHMANN, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise, op.cit.*, p. 363.

certain que ses pérégrinations sont déterminantes dans l'émergence d'une entité fluctuante à partir d'un espace principalement écrasant. Bouté hors des sphères du pouvoir qui décident de la forme de la ville, le djobeur, lui, s'en approprie le devenir et y inscrit la trace indélébile de ses pas infatigables.

Chez Patrick Chamoiseau, la Drive de l'« En-ville » est bien plus qu'une activité économique. Elle est un enjeu existentiel où se joue la revanche de la vie sur la mort. Car les anciens esclaves « se sentaient libres, sans case d'habitation, sans contrat, sans Commandeur qui leur sonne un appel. A la sédentarité, ou à l'immobilité, ou encore à la déshumanisation enracinée du système plantationnaire resté en place malgré l'abolition, ils opposaient la Drive comme une contestation mais aussi comme tentative d'épanouissement de soi. Aller-sans-cesse (balancer-descendre son corps) était la forme élémentaire de résistance, la forme tombée hagarde. Une fluidité-vaccin contre la crucifixion »<sup>496</sup>.

Même si Dominique Diard, dès les premières lignes de sa préface à *La Ville caraïbe : baroque et créolité*<sup>497</sup>, souligne que la ville antillaise est peu présente dans la littérature des Antilles, notamment dans la poésie glissantienne<sup>498</sup>, cette absence

---

<sup>496</sup> Patrick CHAMOISEAU, *ibid.*, p. 211.

<sup>497</sup> Dominique DIARD, *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003.

<sup>498</sup> « La ville caraïbe ne serait-elle donc que rêvée ? Mirage ou fantasme ? Seul le cri ferait-il exister la fragile ville insulaire habitée par la mer ? Il est vrai que la ville antillaise "inerte" et douloureuse du *Cahier d'un retour au pays natal* semble peu présente dans la littérature des Antilles, tout particulièrement dans la poésie d'Edouard Glissant où elle reste curieusement absente. La ville du Nouveau Monde qui apparaît dans *Les Indes* est cette ville non nommée, allégorie de toutes ces "villes mortes" qui subissent l'assaut brutal du conquistador ou du colon : "la ville" (qui) pleurerait très douce en son éternité". Le poème éludera toute description, la ville caraïbe restera abstraite, figée dans une souffrance hiératique comme "le rivage", "la forêt", "la montagne", "la femme" ou "la terre". Le poète décrira toutefois d'autres villes : Carthage bientôt détruite dans *Le Sel noir* ou les villes d'Europe comme le port de Gênes, l'un des points de départ de la Conquête dans *Les Indes* ou encore le Paris des *Grands Chaos*, hanté par les exclus du monde entier, "ceux qu'Histoire a débattus

me semble comblée par le choix délibéré que fait l'auteur de la ville ainsi que de la date de 1945, comme toile de fond de son premier roman, *La Lézarde*. Ce choix scelle d'emblée la parenté entre les driveurs et les protagonistes de l'œuvre : Marie Celat, Mathieu Béluse et Raphaël Targin. Bien que chaque personnage ait la quête et l'itinéraire qui lui ressemblent, la ville s'avère le seul lieu qui accompagne leur renaissance et accueille leur errance<sup>499</sup>. Bien plus qu'un simple décor, elle infléchit leurs tribulations respectives et en anticipe les aboutissements. De fait, elle constitue, dans *La Lézarde*, un cadre dynamique, éclairé par le feu de l'enthousiasme et de la jeunesse<sup>500</sup>, par une ardeur digne des héros qui s'engagent, contractent des alliances, agissent dans un tourbillon.

Tel est le côté solaire de l'espace urbain qui laisse entrevoir de proche en proche ses ombres denses. Avec les élections de 1945, l'acte qui se veut historique se fait progressivement acte manqué, jusqu'à devenir de la violence gratuite. Derrière l'épopée d'un peuple qui œuvre pour sa libération, et les jeunes de Lambrienne qui soutiennent le « Représentant » et chargent Raphaël Targin de tuer Garin le « Renégat », se tapit la tragédie : celle de Mathieu qui abandonne ses recherches et se rend compte de l'inanité des élections, mais aussi celle de Valérie

---

et jetés là", ces "errants" qui "comprennent d'instinct le chaos-monde". La ville antillaise "aux rues mortes" de *Boises* restera figée dans le silence car le descendant d'esclave qui ne participe pas à sa fondation en fut longtemps exclu ou cantonné dans ses marges. » In Dominique DIARD, Présentation, *ibid.*, p. 11.

<sup>499</sup> « La relation est à la fois de remplacement et d'intégration. On ne peut nier que la femme, Mycéa, demeure attachée au sol, à la terre, à la Martinique, et de façon viscérale, à la parole, à l'oral, voire au silence. A l'inverse, Mathieu Béluse, comme le narrateur-scripteur, sont hommes de l'écrit, de l'archive, du tableau. Ce sont également les initiateurs d'un mouvement vers le monde. Dès *La Lézarde*, Mathieu quitte Lambrienne et, dans tous les romans, on l'a vu arpenter le monde, revenir épisodiquement pour repartir de plus en plus loin, à l'instar de Raphaël Targin ou d'Edouard Glissant qui ne cesse de voyager entre Paris, New York, La Martinique, l'Italie, ainsi que son œuvre, ses discours et sa vie en témoignent. » In Dominique CHANCE, *Edouard Glissant, « Un traité du déparler »*, *Essai sur l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant*, Paris : Editions Karthala, 2002, p. 14.

<sup>500</sup> Cet enthousiasme est incarné par le peuple et les protagonistes, Targin, Garin et les jeunes de Lambrienne dont Mycéa, Mathieu et Valérie.

qui, au bout de son chemin de croix, est dévorée par les chiens de son amant Targin. A travers ce chapelet de malheurs, la ville apparaît comme un lieu essentiellement ambivalent, dont le sens est brouillé jusqu'à la déréalisation. Elle est en quelque sorte le lieu du vœu qui oriente le regard vers les lieux du réel.

Le côté solaire de la ville signifie-t-il l'achèvement du jardin créole<sup>501</sup>, qui allie enfin la diversité et la liberté ? Ou bien, les mornes et la mer, ce fond inébranlable et ténébreux sur lequel se découpe la ville, n'est-il pas la preuve que le chemin vers ce jardin est encore long et ardu ? La ville n'est-elle pas, selon le principe de l'anamorphose, la nouvelle déclinaison d'un paysage sempiternel, en devenir malgré ses défaillances ?

Je voudrais m'attacher ici à montrer d'abord comment l'éclat de la civilisation française, supposé clore l'épisode de la servitude et de l'isolement en offrant la citoyenneté tant désirée, n'est autre que le cheval de Troie qui donne le coup de grâce aux anciens esclaves : les zombis des plantations deviennent alors les zombis de la ville, rôdant autour des usines et des ateliers déserts. Ensuite, dans cet espace de mort livré aux fantômes, tout devient prétexte au jeu, ce qui montre non seulement l'impossibilité de la rencontre entre des hommes en mal d'identité et les

---

<sup>501</sup> « C'est parce que vous réfléchissez comme dans le temps longtemps, dit Roca. Vous croyez encore à la chose isolée, la race, la langue, le terrain, l'idée. Vous croyez à l'unicité. Pourtant regardez dans le jardin créole, vous mettez toutes les espèces sur une si petite languette de terre, les avocats les citrons les ignames les cannes les oranges sûres les mandarines les corossols la menthe les piments le maïs doux l'onion-péyi la cannelle le fruit-à-pain les prunes de cithère et encore trente ou quarante espèces sur ce bout de terrain qui monte le morne sur pas plus de dix-sept mètres, elles se protègent l'une par l'autre. Dans le grand Cercle, tout est mis dans tout. Celui qui prend la force de mélanger, il a la force de trouver. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde, op.cit.*, p. 471. Jean-Louis JOUBERT fait allusion au jardin créole comme métaphore du Tout-monde. Selon lui, « "tout est mis dans tout" comme dans un jardin créole où toutes les espèces se superposent sur quelques mètres de terre. Cette existence de la coexistence, de la prolifération, du rhizome (la référence à la pensée de Gilles Deleuze est parfaitement assumée) joue sur la répétition, l'accumulation, le détour de la digression, la mise en relation. " Le Tout-Monde aime à divaguer dans l'inutile et la dérade qui prolonge". » in Jean-Louis JOUBERT, *Edouard GLISSANT, op.cit.*, p. 25.

modèles importés du Centre, mais aussi la tourmente qui en découle, et dont l'intensité implique la nécessité de la maquiller. Le jeu se révèle ainsi un exutoire où les symboles sont adoptés tout en en rejetant le contenu, en somme un moyen de répondre à un système écrasant en lui renvoyant l'image de sa propre tromperie. Parmi les nombreux exemples, les élections et les compétitions sont en réalité autant d'occasions de combat et de violence. Enfin, étant donné que Fort-de-France était à l'origine un port militaire, la proximité de la mer, quand bien même elle serait niée, ne peut empêcher en revanche l'invasion de l'ailleurs dont la cristallisation initiale est la mondialisation. Longtemps isolé, Fort-de-France réintègre la petite toile que forme désormais le monde. A l'instar des autres mégalo-poles, il devient bicéphale : face au clinquant de l'urbanisme, de la consommation et de la frénésie des automobiles, sur fond de trépidation et de précipitation, se crispe le visage macabre de la ville avec ses ghettos et ses bidonvilles. Derrière « la ville-verrière » se cache « la ville-cimetière ». Ainsi se révèle l'ambivalence des murs qui, contrairement à leur vocation de protéger, sont porteurs de danger. La menace n'est plus *extra-muros*, mais habite d'ores et déjà la ville. La mangrove où les déchets s'entassent et où l'eau tarit petit à petit, en sont l'éclatante illustration. Comme pour prendre sa revanche, la végétation tropicale finit par triompher du béton et évoque, sous forme de déchets et de ruines, et évoque par là même, la forêt sauvage d'antan, celle qui uniformisait tout sur son passage. En visionnaire, Edouard Glissant a déjà prédit que son île ainsi que le croissant archipélique auquel elle appartient, seraient par essence la préface du monde. Désormais, c'est à l'île martiniquaise qu'il incombe de donner le ton aux terres qui l'entourent.

# 1- FORT-ROYAL : LA FORTERESSE FRANÇAISE

Le sort de Fort-Royal rappelle à bien des égards celui des provinces romaines. En effet, Rome, la cité qui s'élève vers le ciel à mesure qu'elle écrase les forêts de ses origines. De par le mythe qui a présidé à sa fondation<sup>502</sup>, elle scelle à jamais son destin avec celui de la forêt. Sa gloire au même titre que sa chute sont tributaires du combat perpétuel entre la civilisation et la forêt. Son destin historique en est du reste l'illustration : tout au long de la Méditerranée, Rome s'emploie à effacer des siècles de croissance naturelle doublée d'un fonds inépuisable de mémoire culturelle (en somme tout ce qui fait la diversité des cultures locales<sup>503</sup>) afin d'ériger des villes à sa ressemblance qui lui rendraient hommage et en feraient l'Empire aux murs et à la mémoire perpétuels<sup>504</sup>. Même la légende romaine fait de la destruction des bois sa pâture puisque, comme l'explique Robert Harrison, « son universalisme fut simplement repris dans de nouvelles versions de la même histoire. Par sa chute la cité éternelle a perpétué sa légende ; et aujourd'hui encore on peut dire que sa conquête du monde ne s'arrêtera pas avant que toutes les diversités culturelles n'aient été fondues dans un moule unique par de nouveaux

---

<sup>502</sup> Romulus, le fondateur légendaire de Rome, est né des forêts à plus d'un titre. Il est le fils de Rhea Silvia, et appartient ainsi à la lignée des Silvius. Nouveau-né, la forêt le nourrit ; enfant, il y grandit. Après avoir fondé Rome sur le pont Palatin, Romulus va chercher à accroître la population réduite de sa nouvelle ville en ouvrant un asile dans une clairière de la forêt du Capitole. Il y accueille les vagabonds de la forêt, de malheureux gens détachés des chaînes de la religion domestique et de la société civile. C'est dire que les habitants de cet empire sont à l'origine des gens de la forêt.

<sup>503</sup> « C'est en effet dans les bois que vivaient les esprits, les divinités, les faunes et les nymphes, habitants de tel endroit et non d'un autre. Par l'intermédiaire de ces habitants indigènes, les forêts nourrissent le sentiment de la différence entre l'ici et l'ailleurs. » in Robert HARRISON, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*. Flammarion, 1992, p. 87.

<sup>504</sup> « De la France au Proche-Orient, en passant par l'Afrique du Nord, le voyageur constate l'étonnante uniformité des villes romaines, toutes construites sur le même modèle, avec les mêmes principes structurels et les mêmes tailles de pierre, au point qu'il retrouve sur les promontoires d'Asie Mineure ce qu'il a vu dans les vallées gauloises. L'empire a ainsi effacé d'innombrables variétés de cultures locales, que leur isolement protégeait jusqu'alors dans leur diversité. » *ibid.*

impérialismes dont Rome restera toujours le modèle »<sup>505</sup>. L'esprit de Rome est invoqué chaque fois que se dresse un nouvel empire<sup>506</sup>.

Né du viol de la nature tropicale et du vol de ses cultures locales, Fort-de-France semble avoir subi le même sort que toutes les villes fantômes qui étaient sous la coupe de l'Empire romain. Sa déréalisation est le prix fort du paradoxe que provoque la concomitance de la colonisation et de l'imposture. Fort-de-France n'est autre que l'enfant bâtard voué, selon le pacte de la colonisation, à assurer la continuité de « l'Empire » sans jamais accéder au rang de la cité qui est politique. Dominique Chancé soutient, dans son article « La créolisation de la ville dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau », que Fort-de-France est l'anti-ville par excellence, dès lors qu'il rompt la corrélation entre cité et pouvoir, et transgresse par conséquent le modèle romain :

« Si l'on se tourne vers les premières traces de la ville dans la littérature antillaise contemporaine, on constate que la création de Fort-de-France, aussi bien chez Césaire que chez Patrick Chamoiseau, dans *Chronique des sept misères* n'est pas de la même nature que la fondation de Rome. La ville de Fort-de-France, dont le nom est pris au pied de la lettre, n'est pas une cité martiniquaise, mais un Fort de France. Au mieux, ce pourrait être une cité française, en fait, c'est tout au plus un comptoir. Les textes nous rapportent cette vacuité, absence de ville, impossibilité de nommer ici le siège du pouvoir, impossibilité de fonder une ville et une civilisation. La cité n'est pas fondée, la Ville n'est qu'un viol de la nature par les colons. »<sup>507</sup>

---

<sup>505</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>506</sup> Rome, l'Italie et la Grèce sont autant d'exemples de lieux où « le monde y est secrète et occulte représentation de soi. » in Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, *op.cit.*, p.152.

<sup>507</sup> Dominique CHANCE, « La créolisation de la ville dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau » in *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003, p. 75.



« L'anti-ville », selon l'expression de Dominique Chancé, possède donc deux traits qui la distinguent d'emblée des assises de l'Empire romain. D'abord, elle est une ville vide où nul ne peut prétendre à l'exercice d'un pouvoir effectif<sup>508</sup>. Ensuite, elle porte en elle le déni de l'osmose entre la nature et la ville<sup>509</sup>. C'est pourquoi, les écrivains antillais reproduisent à leur tour ce double divorce en opposant la nature acharnée et la ville seigneuriale, et surtout en prenant le parti de l'une ou de l'autre. L'ouvrage, *La ville caraïbe : baroque et créolité*<sup>510</sup> en donne un aperçu avec les articles portant sur des auteurs comme Edwidge Danticat, Salvat Etchart, Aimé Césaire, Alejo Carpentier, Naipaul et Patrick Chamoiseau<sup>511</sup>. Il est évident qu'avec la

---

<sup>508</sup> Je crois que c'est l'assimilationnisme qui explique l'absence, voire l'impossibilité d'un pouvoir effectif en terre antillaise. En effet, les conflits, mais aussi les éventuelles alliances entre Békés, Mulâtres et Nègres en vue de dominer les uns les autres, se font à l'intérieur de l'hégémonie française. Ainsi trois classes s'entredéchirent inlassablement sans remettre pour autant l'emprise de la Métropole en question. Il s'ensuit donc une agitation vaine qui n'inquiète en rien le *statu quo*. Les Békés, jaloux de leur pouvoir économique, demeurent les représentants du néo-colonialisme. Quant aux Mulâtres à qui on a légué le pouvoir législatif et administratif, ils ne peuvent rien faire en dehors de la législation française. Il faut dire que leur loyauté est loin d'être une contrainte dès lors qu'elle prend racine dans leur sacralisation de la logique et de la langue françaises. Restent les Nègres, les laissés-pour-compte des plantations, à qui toute ascension sociale est refusée. En effet, l'Abolition qui est censée être un moment clé de l'histoire, ne leur a laissé qu'un dilemme : soit regagner derechef les habitations afin de subir l'esclavage sous des formes déguisées ; soit croupir en ville sans la moindre perspective sociale. Ceci est d'autant plus vrai que l'alliance qui naît peu à peu entre les habitants des quartiers et les Mulâtres contre l'ennemi béké, va aussitôt avorter face à la résistance des institutions locales qui mettront en œuvre toutes sortes d'astuces afin de contenir les rebelles.

<sup>509</sup> Je parle de déni parce que nature et ville n'ont jamais cessé de s'interpénétrer dans les faits. L'opposition dont il est donc question, est donc choisie pour les colons, et subie pour les ex-esclaves et leurs descendants. En effet, alors que pour les premiers, il est vital de consacrer à dessein la supériorité de la civilisation, c'est-à-dire cela même qui a légitimé l'esclavage et la colonisation ; les seconds rejettent en retour la ville dans laquelle ils ont peine à se reconnaître. Il en va de même pour la littérature antillaise, comme le fait remarquer Dominique Chancé, puisqu'avant la créolité, en dehors de toute légitimité citoyenne, la vérité n'est révélée que dans la terre, et l'authenticité réside dans un accord avec la nature et les bois dans lesquels se réfugient les nègres marrons.

<sup>510</sup> *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, dirigé par Dominique Diard, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003.

<sup>511</sup> Andrée-Anne Kekeh-Dika montre dans son article « Un petit coin de ville... : "entre la piscine et les gardénias" », comment chez Edwidge Danticat, cette dualité se manifeste à travers l'opposition entre la ville comme lieu de l'enfermement et de la privation, avec ses jardins clos, et la campagne qui se veut plus intime et plus nourricière. « Du jardin d'Eden à Babylone » de Luce Mondor nous présente un Salvat Etchart en proie à une vision idyllique de la Martinique qui laisse place peu à peu à un paysage urbain bourré de modèles décalés, et partant contre-nature. Dominique Chancé met en regard dans son article « De la ville antillaise à la ville créole » trois textes : *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, *Le Siècle des lumières* d'Alejo Carpentier et *Une maison pour Monsieur Biswas* de V. S. Naipaul. Elle y montre différentes conceptions de la nature. Pour certains, elle est bénéfique puisqu'elle est la seule à pouvoir nettoyer la souillure de la ville coloniale. En revanche, pour d'autres, elle se révèle hostile, dès lors qu'elle s'acharne sans répit contre les prémices de la civilisation.

lutte, où s'exprime une dualité qui annule les qualités respectives de la nature et de la civilisation, ces auteurs restent captifs de l'acception coloniale de « la ville antillaise ».

Edouard Glissant semble lui aussi reproduire cette lutte, et suivre par conséquent le sens colonial d'une ville française dessinée dans le centre de Fort-de-France. C'est ce que montre *Le Quatrième siècle* à travers l'épisode de l'éruption de la Pelée en 1902. En effet, si pareille catastrophe était perçue par certains comme une ordalie du fait de la dissolution des mœurs<sup>512</sup>, elle devient chez Edouard Glissant, la voix de la nature qui, sauvage et triomphale, pousse un cri de détresse et exprime par ce cri même un mal-être essentiellement immatériel :

« Mais la voix descendit des hauteurs ! – un matin elle balaya de cendres et de feux la turbulence et le dérèglement ; elle frappa de stupeur ceux qui stupéfiaient cette terre ; elle se couvrit de laves en guise de farine, et sa robe obscurcit le ciel... Et quand elle se fut retirée, elle ne laissa aux hommes pour garant de son passage (si l'on ne compte les ruines) qu'un pan de roche en suspens sur les ruines et un vieux nègre épouvanté, le seul vivant, dans la geôle où sous terre on l'avait jeté. »<sup>513</sup>

---

Pourtant, entre ces deux visions antagonistes, se dégage le spectre d'une ville populaire qui serait l'inconscient de la civilisation. Et Dominique Chancé de conclure qu'avec la créolité imaginée par Patrick Chamoiseau dans *Texaco*, commence vraiment une littérature qui envisage « la ville créole » comme étant une contre-ville qui apporte, tout en étant réinventée, la campagne à la ville.

<sup>512</sup> Dans son article « "Sorties du cœur" : du cœur de Jeanne d'Arc au cœur créole » in *Entre deux rives, trois continents*, Dominique CHANCE et Dominique DEBLAINE (dirigé par), MSHA, Pessac, 2004, Marie-Christine Rochemann donne un aperçu de la vie à Saint-Pierre. Les mulâtres qu'étaient les bourgeois de couleur instruits, parfois fortunés, souvent très ambitieux, contestaient plus ou moins la prééminence des békés tout en jouant un rôle politique de premier plan. Malgré leurs profondes convictions politiques, ils étaient méfiants à l'égard des populations populaires constituées de Noirs. Il y a également « les titanes », de jeunes filles issues d'un milieu populaire le plus souvent, et qui étaient venues en ville pour y trouver du travail. Bonnes, couturières ou marchandes, elles finissaient plus ou moins par jeter leur bonnet par-dessus les moulins et par mener joyeuse vie au moyen d'aventures plus ou moins tarifées. A l'égard de cette ville impie, certains ont pu voir dans la catastrophe de la Pelée, l'œuvre de la Providence et la manifestation de la justice divine.

<sup>513</sup> Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, op.cit., p.221.

Même si l'hégémonie de la nature est évidente dans ces lignes – ce qui n'est pas sans rappeler la position d'Aimé Césaire pour qui seule la grande révolte des volcans est à même de rendre le monde à sa nudité et d'effacer la souillure de la colonie et de sa vieille misère – elle trouve chez Edouard Glissant, sa justification dans le rôle qui lui incombe, celui de révéler à la ville, la mort qui bourgeoonne en elle. En effet, étant devenue un fourre-tout avec la cohabitation de peuples longtemps tenus dans l'isolement, la ville génère des conflits souvent violents, et qui ne sont autres que le reflet de la tourmente dont les hommes sont victimes. L'un des signes du mal-être est incontestablement le mépris affiché à l'égard de l'homme noir, et partant l'acharnement dont celui-ci fait montre afin de se faire passer pour un Blanc. D'après Edouard Glissant, la catastrophe a été, au fond, une manne pour la ville dès lors que ses ravages ont servi d'arrière-plan à la rivalité et à la violence qui caractérisent les rapports entre blancs, mulâtres et nègres. Ainsi à travers le ciel enfumé, les visages cendrés et le désert tout autour, transparaissent les deux couleurs de peaux qui s'entretuent inlassablement, pour devenir à leur tour les symboles de la mort, c'est-à-dire la lividité cadavérique et la noirceur du deuil. Et pour pousser le cynisme à l'extrême, Edouard Glissant fait remarquer que le seul rescapé est un vieux Nègre emmuré sous terre, oublié de tous<sup>514</sup>, en somme le contretypé de ceux qui vivent en haut, tout en se croyant vigoureux et libres :

« Et, pour étouffer le cri de mort partout ailleurs, mimant la mort en robe noire, la figure enfarinée. Jetant les uns contre les autres, dans l'arène où elle fermentait ses mulâtres et ses blancs, ses hommes de couleur et ses maîtres. »<sup>515</sup>

---

<sup>514</sup> Edouard Glissant fait allusion au plus célèbre survivant de la catastrophe de la montagne Pelée, Auguste Cyparis. En effet, au moment de l'éruption, celui-ci se trouvait dans un cachot de la prison de Saint-Pierre. La cellule qu'il occupait n'avait pas de fenêtre et était ventilée par une simple ouverture sur la face opposée au volcan.

<sup>515</sup> Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, op.cit., p.221.

Au-delà de toute dualité apparente, l'épisode de la Pelée dans *Le Quatrième siècle* donne à voir au contraire deux entités qui ne se suffisent pas à elles-mêmes, et dont la convergence est plus que nécessaire. Car l'unité de l'espace et celle des hommes sont tributaires de la confluence de la nature et de la ville. En effet, si la nature est dépositaire de « l'appel des hauts », c'est-à-dire « l'histoire de la terre et la connaissance du passé », la ville quant à elle, peut se targuer de ses « abords incertains » et du « refuge d'intimité » que forme l'« entassement inextricable »<sup>516</sup> de ses cases de tôles. Alors que la première renferme la mémoire et son pouvoir de cohésion, la deuxième offre des potentialités insoupçonnées de ramifications et de diversifications. Par la rencontre de l'une et de l'autre, les tâtonnements convulsifs et égarés des hommes s'en trouvent aiguillés, comme le montre la citation suivante où Edouard Glissant fait allusion, par le biais de la métaphore, au bateau négrier comme l'enjeu continu de la « r-encounter » de la nature avec la ville. Le leitmotiv du bateau négrier qui vogue en permanence, refait surface pour désigner la ville. Ce qui veut dire que tant que les hommes sont sourds au cri de la misère, qui reste de ce fait informulé, et tant qu'ils tournent le dos à leurs hauteurs, sans pour autant franchir de nouveau la mer, ils ne pourront jamais mettre un terme au transbord du premier négrier :

« Une folie, amarrée à la proue de la terre, pour opposer à la voix indistincte de la misère son écran de surdités échevelées. »<sup>517</sup>

---

<sup>516</sup> *Ibid.*

<sup>517</sup> *Ibid.*

Dominique Chancé souligne l'importance de cette rencontre incontournable pour dépasser l'affrontement où nature et ville s'annulent mutuellement à travers, d'une part, les hauteurs qui vomissent leur lave en courroux, cédant ainsi à la poussée tellurique qui égalise tout sur son passage et, d'autre part, la ville qui s'adonne à la frénésie de son grouillement sous des dehors de joie et de fête<sup>518</sup> :

« Cependant, c'est dans la ville que les contacts de populations se multiplient et en même temps c'est le lieu géographique qui donne son unité à la mosaïque de peuples qui l'habite. La ville divise, car elle est porteuse de conflits, elle est l'histoire des déportations et des ségrégations, la terre unit, de façon plus ou moins mythique, comme un lieu anhistorique. La créolité, par conséquent naît d'une rencontre problématique entre des hommes, appelés à habiter en ville et la nature américaine, tropicale, qui les réunit. Or, la ville, entité toute européenne, se trouve confrontée à la nature qu'elle « dénature », parce qu'elle est issue d'un viol colonial. De cette violence initiale résulte que ni la ville ni la nature ne trouvent de force vitale dans cet affrontement, l'une et l'autre deviennent boueuses, retournent au chaos. »<sup>519</sup>

Ainsi, le rapport entre ville et nature s'avère des plus problématiques, car l'une et l'autre, de par leurs histoires respectives, sont vouées à la divergence, bien que leur rencontre se présente sous d'heureux auspices. La mise est conséquente car c'est le sort de la « Créolité »<sup>520</sup> qui se joue entre d'un côté, les identités éclatées

---

<sup>518</sup> « Qui se demanda si ce n'était pas fini une fois pour toutes de voir pousser et grouiller des villes ? C'est-à-dire la chose innommable qui enfle sa voix pour étouffer l'appel des hauts ? C'est-à-dire le vase clos où s'engluie et se perd l'histoire de la terre et la connaissance du passé ? [...] Quittons la ville, sa douleur sans écho, son désert stupéfait. Pendant ce temps, la terre continuait de s'étendre sur elle-même, d'égaliser toutes choses. Sourdement, dans ses replis. Elle portait l'un vers l'autre l'humus sauvage et le terreau domestique. » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle, op.cit.*, p. 221.

<sup>519</sup> Dominique CHANCE, « De la ville antillaise à la ville créole » in *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, dirigé par Dominique Diard, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003, p. 56.

<sup>520</sup> « On peut poser, à partir de ces textes qui marquent les étapes extrêmes d'une élaboration théorique, une approche minimale : la créolité est d'abord un manque, une négation d'identité : « Ni Européens, ni africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles » déclare dès l'ouverture *Eloge*. De ce manque naît la créolité comme « question à vivre », c'est-à-dire que précisément sont créoles ceux que réunit un même défaut d'identité qui les amène à une interrogation lancinante sur eux-mêmes, dans un lieu assez vaguement défini qui se contente le plus souvent d'être ici, le lieu où parlent ceux qui se disent créoles. De ce rassemblement en un même lieu de ceux qui n'ont pas

dont grouille la nature caraïbe, qui aboutissent à tant de contradictions et de contournements et, de l'autre, la rigidité de la ville coloniale, où des hommes venus de tous bords sont acculés à endosser le vêtement éclatant de l'universel. Dans cette perspective, la ville se présente à la fois comme l'enjeu de formes urbaines et littéraires. Et c'est ce qui explique l'intérêt porté par tout écrivain de la Créolité<sup>521</sup>, et notamment Edouard Glissant, à la ville antillaise. Sa connaissance toute particulière de « la variante tragique de la recherche d'identité »<sup>522</sup> est ce qui fait de l'univers urbain le prétexte d'une « quête d'identité alimentée par une profonde interrogation sur l'ordre du monde et ses tensions entre la loi et le chaos, entre la permanence et la mouvance, la ville coloniale " fondée" et ordonnancée selon un ordre culturel réglé,

---

d'identité et viennent d'origines diverses, tant européennes qu'africaines et asiatiques, surgira l'idée de mosaïque. Jean Bernabé parle dès lors d'une « nouvelle autochtonie », suggérant que, dans ces conditions de déplacement de population et de choc des cultures, naît une nouvelle humanité. La créolité sera le résultat indécis, indéterminé, d'un contact entre ces composantes culturelles et anthropologiques. » (Dominique CHANCE, « De la ville antillaise à la ville créole » in *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, dirigé par Dominique Diard, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003, p. 55.

Pour Glissant, créolité, créolisation, voire antillanité sont des termes différents qui devraient cependant renvoyer à une même réalité. En effet, les définitions qu'il en donne à différents endroits de sa *Poétique de la Relation*, montrent bien ce recoupement. Voici ce qu'il écrit au sujet des créolisations : « La créolisation, qui est un des modes de l'emmêlement – et non pas seulement une résultante linguistique – n'a d'exemplaire que ses processus et certainement pas les « contenus » à partir desquels ils fonctionneraient. C'est ce qui fait notre départ d'avec le concept de « créolité ». Si ce concept recouvre, ni plus ni moins, cela qui motive les créolisations, il propose par ailleurs deux extensions. La première ouvrirait sur un champ ethnoculturel élargi, des Antilles à l'océan Indien. Mais ces sortes de variations ne paraissent pas déterminantes, tant est grande la vitesse de leurs changements dans la Relation. La seconde serait une visée à l'être. Mais c'est là un recul par rapport à la fonctionnalité des créolisations. Nous ne proposons pas de l'être, ni des modèles d'humanité. Ce qui nous porte n'est pas la seule définition de nos identités, mais aussi leur relation à tout le possible : les mutations mutuelles que ce jeu de relations génère. Les créolisations introduisent à la Relation, mais ce n'est pas pour universaliser ; la « créolité », dans son principe, régresserait vers des négritudes, des francités, des latinités, toutes généralisantes – plus ou moins innocemment. (Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, p. 203). Quant à l'antillanité, elle est définie comme suit : « Ce que j'ai dit de l'antillanité, c'est tout simplement, dans ce lieu d'où nous levons, femmes et hommes de la Caraïbe, la volonté de rassembler et de diffracter les Ante-Îles qui nous confirment en nous-mêmes et nous rallient à un ailleurs. L'antillanité, qui est de méthode et non pas d'être, ne s'accomplit pas, ne se dépasse pas pour nous ». (*ibid.*, pp. 212, 213).

<sup>521</sup> Durant les années 1980, la ville et en particulier Fort-de-France conquiert une valeur symbolique et littéraire. En d'autres termes, c'est en devenant « créole » que la ville a acquis droit de cité dans les îles.

<sup>522</sup> Cette expression qui figure dans la *Poétique de la Relation* veut dire que, chez les peuples visités, l'identité est une lutte permanente contre les processus d'identification ou de néantisation, infligés par les envahisseurs. L'identité n'est pas donc un acquis, mais un « opposé à » qui devra se gagner. Au-delà de l'aspect tyrannique de toute colonisation, se profile une nouvelle approche de l'identité comme étant le savoir, inachevé et laborieux, de la racine dans l'intuition de la Relation.

et le foisonnement baroque de la nature caraïbe, proliférante et imprévisible, dont les ramifications et les entrelacs sont aussi contradictoires qu'inachevés et féconds »<sup>523</sup>.

Il est donc évident que la fin ultime de cette quête identitaire, consiste à penser la ville « antillaise » comme étant un espace qui serait à mi-chemin entre la civilisation européenne et le kaléidoscope d'identités en place depuis les premières migrations<sup>524</sup>. Cet espace encore latent préfigure la ville « créole ».

## **A- LES DONJONS DU CENTRE-MÉTROPOLE**

Dès l'abord, la ville antillaise affiche fièrement la bannière de la France avec son nom, mais aussi avec sa logique, son langage, son ordre, ses tracés géométriques et le quadrillage de ses rues. En effet, qu'il s'agisse de Saint-Pierre ou de Fort-de-France, respectivement cité économique et cité administrative et militaire, toutes les deux étaient à l'origine des fortifications. Si elles évoquent la guerre, en l'occurrence contre les Caraïbes, les Hollandais et les Anglais, elles excluent surtout toute notion de l'humain. « Ville de l'armée et non d'un peuple, Fort-de-France est un damier et il ne fallait pas sortir de l'alignement ni du plan ». La géométrie

---

<sup>523</sup> Dominique DIARD, Présentation, *in La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, dirigé par Dominique Diard, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003, p. 15.

<sup>524</sup> « Ainsi la ville antillaise peut-elle devenir créole quand elle s'ouvre à ce monde-là, à partir du moment où elle cesse d'être purement coloniale ou néo-coloniale, pour se muer en espace de rencontre entre la culture et la nature, entre le monde européen et celui du descendant d'esclave habité par les coutumes et les réminiscences créolisées d'une Afrique devenue tellement lointaine que l'origine se perd, ou l'univers des migrants venus de l'Inde, de la Chine ou du "Tout-monde". » *ibid.*

contraignante dessine des « parcelle[s] : 200 pas de large sur 1 000 de long. Avec taxes », souligne Dominique Chancé<sup>525</sup>.

La dimension inhumaine de la ville antillaise semble expliquer pourquoi Edouard Glissant l'élude dans *Le Sel noir*, bien qu'il en ait traqué l'ombre à travers diverses civilisations<sup>526</sup>. Pareillement, la joute entre les conquérants de la terre et le conquérant des mots de terre se termine dans l'ambiguïté. En effet, à la ville qui triomphe dans les vers clausulaires et se montre comme une citadelle imprenable du fait du mutisme de ses murailles et de la procession noire de ses chiens errants<sup>527</sup>, de ses femmes affamées et de ses hommes impuissants, s'oppose pourtant « un noir cri ». En effet, au pied de l'enclos que constitue ville, la mer menace cependant d'y ouvrir une brèche à travers le cri lancinant des peuples invisibles, et dont le poète est l'avatar. En somme, il y a là la dialectique de la rigidité et de l'affaissement avec, d'un côté, le fort français et, de l'autre, le marais, la baie et la mer tout autour :

---

<sup>525</sup> Dominique CHANCE, « De la ville antillaise à la ville créole », in *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, dirigé par Dominique Diard, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003, p. 67.

<sup>526</sup> Parmi ces villes, il y a Carthage. Rome n'aurait jamais accepté cependant qu'il y ait une deuxième force en Méditerranée. Les guerres puniques finissant par un massacre, sont dues à la nature différente des deux civilisations. Alors que les Latins étaient des hommes fonciers pour qui la standardisation des terres qu'ils dominaient était de mise, les Carthaginois, eux, n'étaient autres que des commerçants venus installer des comptoirs sans aucune prétention de colonisation. C'est dire que la destruction de Carthage avait vraisemblablement pour véritable cible son approche du monde, où l'unité de la région méditerranéenne s'alignait pourtant sur la diversité des peuples locaux.

<sup>527</sup> Les chiens représentent un des motifs de l'œuvre glissantienne. Bien plus, leur présence ponctue la « saison unique » que constitue le temps en Martinique. Ce sont les molosses aux trousse des esclaves fugitifs et les chiens de Thaël qui dévorent Valérie, sa bien-aimée.



« C'est la ville, muette dans son argile. C'est le bois vert,  
Où s'accorde la nuit.

Ce sont nos chiens, qu'on voit laper entre deux vents.  
Chiens gris, maigres sorciers de notre absence, chiens errants.  
C'est des femmes, farouches faims, et des hommes, bouches  
sans dents. Roux des usines, cuvées de l'an. Je n'ai nommé  
la mer, qu'épouse

Un noir cri, désuni de la noire procession. Ô ce pays  
Ferme la mer et sur le bruit des peuples qui approchent  
Rabat ses portants de sable, avec leurs verrous de roches. »<sup>528</sup>

L'écrivain martiniquais continue toujours à esquiver la ville antillaise dès lors  
qu'il dédie *L'Intention poétique* au cri noir. « Le cri primordial, écrit Joubert, échappé  
du bateau négrier, poussé dans l'épaisseur du morne par le premier marron, dont  
l'écho se prolonge »<sup>529</sup> :

« Et là poussa son cri qui aussitôt se perdit dans l'immensité  
de ce minuscule espace,  
avalé, tari, érodé aux ateliers, aux champs de cannes, à la  
splendeur violée de la saison unique (le cri),  
à chaque carrefour chaque jour amenuisé dans le menu de  
la conquête où l'autre nous laça.

(...)

Et c'est à cette absence ce silence et ce rentrement que je  
noue

dans la gorge mon langage, qui ainsi débute par un  
manque :

Et mon langage, raide et obscur ou vivant ou crispé, est ce  
manque

d'abord, ensuite volonté de muer le cri en parole devant la  
mer. »<sup>530</sup>

---

<sup>528</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir*, op.cit., p. 237-238.

<sup>529</sup> Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant*, op.cit., p. 32.

<sup>530</sup> Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique*, op.cit., p. 44.

Joubert s'interroge cependant : « Comment transmuier le cri en parole, puisque le cri s'épuise dans l'éclair de sa profération alors que la parole entend durer dans l'accumulation de ses strates, par le dévoilement de relations multiples et l'ouverture sur le devenir ? »<sup>531</sup>. Joubert explique qu'à la différence de la poésie moderne qui a opté pour l'éclair<sup>532</sup>, et de l'épopée où la narration permet de célébrer la naissance d'une communauté, et de légitimer sa postérité, la poésie glissantienne se veut « le chant rédempteur de la défaite ou de la victoire ambiguë »<sup>533</sup>. Et Joubert de conclure : « Glissant rêve d'un épique qui ne serait ni élection glorieuse d'une communauté, ni fixation d'une généalogie, ni scellement d'un destin, mais action d'ouverture et de dépassement vers l'imprévisible : "L'épique est Problématique : son thème est du futur, son avènement (sa vérité réalisée) ne pourra qu'ouvrir sur une insoupçonnée diffraction". La seule épopée possible est donc celle de la Relation. Le thème se développe dans la série des "Poétiques", qui est l'accompagnement nécessaire des textes reconnus comme "poèmes" »<sup>534</sup>.

Dans *Malemort*, Edouard Glissant met en scène un nouveau type de marrons qui s'agite désormais à l'intérieur des murs de la ville. Ce faisant, le cri dans *Le Quatrième siècle* et *L'Intention poétique* est troqué désormais contre la durée. D'après Dominique Chancé, ce basculement trouve son explication dans « l'hésitation entre l'intuition visionnaire et l'analyse lucide, [qui] est redoublée par une opposition entre la flamboyance et l'humilité, entre le feu et la terre, entre l'éclair

---

<sup>531</sup> Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant, op.cit.*, p. 32.

<sup>532</sup> « L'auteur continue de la sorte une tradition poétique illustrée par Rimbaud, tout en inversant les valeurs de l'"illumination". S'efforçant de dépasser la fulgurance d'une conscience qui transfigure, il privilégie la conscience qui, humblement incorpore, analyse la réalité. » in Dominique CHANCE, *Edouard Glissant, « Un traité du déparler », Essai sur l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant, op.cit.*, p. 25.

<sup>533</sup> Edouard GLISSANT cité par Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant, op.cit.*, p. 33.

<sup>534</sup> Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant, ibid.*, p. 33-34.

et l'indistinction des masses obscures ». Et l'auteur d'ajouter que « cette dualité entre le baroque et l'austérité est formulée bien souvent dans l'œuvre aussi bien théorique que romanesque d'Edouard Glissant, comme opposition entre le cri et la durée »<sup>535</sup>.

Face à cet espace dont chaque élément fait ressortir l'exiguïté – les champs de canne, les rhumeries, « le grand midi », les carrefours tracés ça et là, en somme le mutisme ingrat de la conquête – le poète, tout en invoquant l'aide de la mer, est en quête de la parole qui tient du cri et de la durée tout à la fois. Ce faisant, le poète renverse la vapeur et fait désormais du silence négatif associé au fort français, le terroir et le terreau où il fera pousser son langage<sup>536</sup>. Ainsi la petitesse et l'oubli, en tant que modalités et conséquences de la colonisation, débouchent, grâce au manque et à la volonté du poète, sur des potentialités insoupçonnées et infinies de poésie<sup>537</sup>, cela même qui rendra à la ville son immensité déniée.

Il faudrait dire qu'après la hauteur vertigineuse et le mutisme absolu des murs urbains, d'un côté, et le cri noir, de l'autre, le poète martiniquais ne se laisse pas rebuter par l'abrupt du fort et sait qu'il lui faut casser la pierre afin d'exhumer l'immensité de sa terre. Ce faisant, il rend visible la disproportion qui existe entre la réalité fragile de la lisière qui fait barrage, et l'intuition d'une étendue imprenable qui reste à explorer :

---

<sup>535</sup> Dominique CHANCE, *Edouard Glissant : « Un traité du déparler », Essai sur l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant, op.cit.*, p. 55.

<sup>536</sup> Pour ce qui est de la différence entre langue et langage, Edouard Glissant écrit : « Qu'importe la langue, quand il faut du cri et de la parole mesurer là l'implant. Dans toute langue autorisée, tu bâtiras ton langage ». C'est dire que le langage est « un choix du dire au travers d'un éventail de langues » et de leurs réactions conjuguées dans l'être. (Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique, op.cit.*, p. 44).

<sup>537</sup> La poésie constitue chez Edouard Glissant, le langage d'un langage par essence inédit par rapport à plusieurs langues dont il aura réussi la conjonction harmonieuse, et dont il règlera l'usage. Sa primauté réside toutefois dans son antériorité par rapport au langage « ordinaire » puisqu'elle a vocation à écouter le monde et à le fertiliser.

« Ah terre, terre qui change : tout à l'heure tu seras plus sèche qu'émeri et plus que canari noire et gréseuse ; pourtant à peine aurons-nous descendu de six et quelques tournants dans ton sud. A peine aurons-nous remonté d'un vol d'années dans ton ancienneté. »<sup>538</sup>

Cette disproportion se présente paradoxalement comme l'interstice où ensemble, le poète et les Martiniquais, pourraient tenter de mettre un terme à leur « exil » et prendre enfin pied :

« [...] nous te parlons, terre fragile, et pleine, nous te crions et nous naissons de ta bordée nous que voici tout en haut et voués à l'épais au lisse au gras des feuilles autour de nous. »<sup>539</sup>

La corrélation qui sous-tend les trois formes verbales « nous te parlons », « nous te crions » et « nous naissons » pose deux postulats : d'abord, la solidarité du cri et de la parole ; ensuite, l'interdépendance du corps et du langage. Ce sont là le matériau et le champ dont le poète tire le meilleur parti afin de procéder à la canalisation de la débandade urbaine face à l'à-pic du fort. Tout l'enjeu consiste à fouiller dans la lisière accore (« terre fragile ») cela même qui fait trace et constitue un pont vers l'étendue enfouie (« et pleine »). Il s'agit donc de mettre en regard l'acheminement des Martiniquais et celui du Négateur, afin de faire ressortir les différentes facettes de la déroute générale ainsi que ses motivations les plus profondes. Mais aussi prendre part à cette déroute, pour mieux l'aiguiller. En somme, c'est en devenant un acte conscient et volontaire que la fouille pourra détourner de la « bordée » et prémunir contre la perte irrévocable de la terre :

---

<sup>538</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 39.

<sup>539</sup> *Ibid.*

« (Tous confondus au plat pays où s'achevait la trace, tous commençant de reproduire par dérision violence innocence ou plaisir de jeu le chemin du Négateur venu d'ailleurs et qui en l'espace d'une seule nuit avait fouillé si à fond dans la terre et l'avait prise à jamais et tout aussitôt – pour sa vie restant – perdue). »<sup>540</sup>.

C'est donc dans *Malemort*, roman qui troque l'éclat du mythe contre les éclaboussures de la réalité, que le poète délaisse la flamboyance du cri et se penche sur la déroute urbaine et son pendant, le « délire verbal »<sup>541</sup>. A ce sujet, Dominique Chancé explique dans son essai, *Edouard Glissant, « Un traité du déparler »*, la nécessité d'un tel basculement. D'abord, le cri de *L'Intention* s'en trouve étoffé dans les œuvres qui vont suivre, pour devenir ce que l'auteur appelle le « déparler ». Ensuite, les similitudes avec le « délire verbal » sont telles qu'il serait abusif de s'en tenir à l'opposition apparente de ces deux « discours ». En effet, conformément à la définition de l'auteur, le « déparler » n'est pas « le "délire verbal" qui ressemble à un discours raisonnable, mais la déconstruction du discours idéologique et de la narration traditionnelle qui constituent un déni des histoires qui ont déterminé l'expérience antillaise »<sup>542</sup>. En d'autres termes, « le déparler » qui naît et se nourrit du manque, vise à dévoiler « les deux vertiges, ou les deux ivresses en quelque sorte, les réponses différentes à un même manque : le "délire verbal coutumier" (forme d'oubli de l'histoire) correspond au "délire de théâtralisation" (forme de souvenir perçu par les autres comme folie) »<sup>543</sup>. Edouard Glissant procède donc à une mise en abyme qui est d'autant plus incontournable que les deux discours sont

---

<sup>540</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>541</sup> Dans *Le Discours antillais*, Edouard Glissant s'attarde sur cette notion. Il fait cependant une distinction entre le délire de représentation et le délire de théâtralisation. Le premier constitue un délire coutumier qui signale soit l'absence d'histoire, soit son refus. C'est le mal dont sont victimes les journalistes ou les hommes politiques, les représentants officiels des diverses institutions psychiatriques et sociales. C'est celui également des voisins qui plaignent Marie Celat avant de réagir violemment face à un délire qu'ils perçoivent comme accusateur. Le second, en revanche est tourment d'histoire. Il surgit sous forme d'intuition, d'inconscient plutôt que de connaissance.

<sup>542</sup> Dominique CHANCE, *Edouard Glissant : « Un traité du déparler »*, *op.cit.*, p. 88.

<sup>543</sup> *Ibid.*, p. 54.

symptomatiques de la même « non-histoire » qui a présidé à l'échec de l'acte épique dans *La Lézarde*<sup>544</sup>.

Par ailleurs, Dominique Chancé souligne que le « déparler » relève de l'enchevêtrement des voix que l'œuvre provoque et illustre à la fois, et s'insère dans « la poétique d'une non-histoire, nécessairement anti-épique »<sup>545</sup>. Outre l'ambiguïté fertile qui est la marque d'un monde hybride, la confusion engendre le « délire verbal » que l'œuvre reconnaît et assume. De par la solidarité des deux discours, il n'est plus possible pour Edouard Glissant d'opter exclusivement pour l'un ou l'autre. Du reste, l'auteur fait remarquer qu'avec la mort du quimboiseur, l'écrivain abandonne la parole inspirée, qui est à la fois récit et voyance. Désormais tout langage flamboyant sera considéré comme pur délire. Car, s'il n'est plus légitime, c'est parce que la communauté est de plus en plus déliquescence. Mais en outre, ni Mathieu ni Thaël ne veulent d'une parole solitaire. La plaine a supplanté le morne, et les deux personnages veulent faire corps avec leur société quitte à en souffrir les errances, les oublis, les humiliations et les aveuglements. Il en va de même pour l'écrivain martiniquais qui, à l'instar de son narrateur et de ses personnages, construit une poétique qui admet la poésie au sein même d'une œuvre romanesque axée sur le tourment d'histoire et la violence gratuite qui s'ensuit. Ce nouveau choix d'écriture est justifié, d'après Dominique Chancé, dans la mesure où « seule

---

<sup>544</sup> Le métissage des genres littéraires est déjà présent en germe dans *La Lézarde* et il se révèle au fil des pages comme incontournable, non seulement avec l'échec de la révolte des jeunes mais aussi avec la découverte de la rivière éponyme. Voilà ce qu'écrit Jean-Louis Joubert à ce propos : « Apprendre à connaître la Lézarde, c'est apprendre à vivre, comme le découvre peu à peu le narrateur, qui y déchiffre les lignes de son destin et la saveur du pays. À la fin du roman, le groupe confie à Mathieu le soin de faire un livre de leur histoire – non pas les détails, mais "la chaleur". "Fais-le comme une rivière. Lent. Comme la Lézarde. Avec des bonds et des détours, des pauses, des coulées, tu ramasses la terre peu à peu. [...] Fais-le comme un poème". » in Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant*, adpf Ministère des affaires étrangères, juillet 2005, p. 19.

<sup>545</sup> *Ibid.*, p. 68.

l'intrusion de la poésie dans l'œuvre romanesque peut casser les fausses évidences du délire verbal, faire voir et entendre la violence de la situation, la "malemort" et arracher les Martiniquais à leur zombification. " C'est le sel qui réveille les zombis, dans la tradition haïtienne, " sel noir ", sel de la poésie qui ressuscite la collectivité chez Edouard Glissant et Frankétienne" »<sup>546</sup>. Entre la flamboyance du langage et son agonie, le cri et l'histoire, la poésie et le roman, se trame un nouvel enjeu, celui de forger une forme littéraire nouvelle « qui soit à la fois au delà du poème comme cri et en deçà du roman comme histoire »<sup>547</sup>.

Jean-Louis Joubert<sup>548</sup> va plus loin que Dominique Chancé et soutient que toutes les œuvres sous-titrées « romans » et relevant manifestement du genre romanesque, comme *La Lézarde*, *Le Quatrième siècle*, *Malemort*, *La Case du commandeur*, *Mahagony*, *Tout-monde*, *Sartorius* et *Ormerod*<sup>549</sup>, étaient vouées à brasser une matière commune, qui a pris naissance avec des personnages et des

---

<sup>546</sup> *Ibid.*, p. 114. Dominique Chancé poursuit plus loin : « On pourrait suggérer que la poétique d'Edouard Glissant ne cesse de relier le langage romanesque au langage poétique comme deux formes l'une et l'autre insuffisantes. En effet, le poème, qui fut premier dans l'œuvre de Glissant, est ressenti comme inapte à développer une "poétique de la durée", il laisse donc régulièrement place au roman comme recherche d'une telle durée. A l'inverse, le roman ne convient pas tout à fait à l'exploration d'un passé dépourvu de linéarité, incertain de ses événements et de ses repères. Il tend alors vers le poème, comme langage éclaté, qui aspire à échapper aux fausses chronologies et aux trompeuses fluidités. Dans un contexte spécifique où le passé n'a pas été symbolisé comme Histoire et où le cri n'est pas devenu "parole", une forme nouvelle est à inventer, qui soit à la fois au delà du poème comme cri et en deçà du roman comme histoire : "Je bâtis à roche mon langage", déclare Edouard Glissant dans *L'Intention poétique*. (...) Si "la poésie recommence aux domaines de l'épique" selon un vœu du poète à dire, non plus seulement "son être", mais "la connaissance du monde dans son épaisseur et son erre", le roman, quant à lui, se tourne vers le langage poétique afin de créer une parole inédite, une histoire inouïe. » *ibid.*, p. 120-121.

<sup>547</sup> *Ibid.*

<sup>548</sup> Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant, op.cit.*, juillet 2005.

<sup>549</sup> Même si *Sartorius* et *Ormerod* inventent de nouvelles pistes selon Jean-Louis Joubert, ils ne participent pas moins de ce projet de coucher sur le papier « de longues respirations sans début ni fin, où les temps s'enroulent. Les temps diffractés. [...] Des mélopées, des traités de joyeux parler, et des cartes de géographie, et de plaisantes prophéties, qui n'ont pas souci d'être vérifiées » Edouard GLISSANT cité par Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant, op.cit.*, p. 14.

motifs évoluant conformément à l'esquisse et au programme que donnait déjà *La Lézarde* : « L'histoire de notre peuple est à faire »<sup>550</sup>.

Pour Joubert, la tentative d'entreprendre une réappropriation du passé antillais, particulièrement dans *Le Quatrième siècle*, est contrebalancée dès le départ par l'absence de toute tentation de former un cycle romanesque, et ce dans la mesure où chaque roman introduit à dessein une rupture de ton ou de forme<sup>551</sup>. Mais ce décrochement est porté à son paroxysme dans *Malemort* qui « est tout en déception et désenchantement : la narration est fragmentée, les personnages se défont, la mort lente est acceptée, "exemple banal de liquidation par l'absurde, dans l'horrible sans horreur d'une colonisation réussie". Même l'invention langagière, à la limite du parler et de l'écrire, trébuche parfois dans un "concassement de mots "»<sup>552</sup>.

Au demeurant, que la cassure de la parole antillaise comme de l'œuvre glissantienne relève d'un revirement aléatoire ou au contraire d'un choix nécessaire, Edouard Glissant au même titre que ses personnages, eux-mêmes narrateurs<sup>553</sup>, aspirent à une voix ayant toutes les chances de devenir un nous, et qui soit proférée

---

<sup>550</sup> Edouard GLISSANT cité par Jean-Louis JOUBERT, *ibid.*, p. 15. La phrase citée s'insère dans le fragment suivant : « Confronté alors à ces choses d'hier qui nous ont fait si sûrement, je suis saisi de vertige. L'éclat de l'aube m'enivre, mais nous avons perdu l'éclat !... Il faut remonter si loin, si loin, avant d'entrevoir les premières lumières. L'histoire de notre peuple est à faire (c'est mon travail : je mets à jour les archives de la ville), et ainsi nous nous connaissons. Je me découvre parmi tant de papiers, de contes, de cris et de sang ! ».

<sup>551</sup> Comme le dit Edouard Glissant dans *La Cohée du Lamentin*, il est comme le peintre qui se sert de son crayon, et exerce son libre arbitre pour tracer, et de sa gomme en maîtresse souveraine, pour effacer ou redresser. Glissant aime à répéter afin de défaire les lignes et de refaire son récit : l'être et l'étant toujours solidaires. L'œuvre, souligne-t-il, est « une variable quotidiennement éblouie du monde ». in Edouard GLISSANT, *La Cohée du Lamentin*, Gallimard, 2005, p. 218.

<sup>552</sup> Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant, op.cit.*, p.15.

<sup>553</sup> « *La Lézarde*, roman de passage de l'acte à l'acte manqué, puis à « la violence sans cause », prépare également le changement de la parole fluide en parole éclatée. Le narrateur, après *La Lézarde* et *Le Quatrième siècle*, deviendra plus incertain, il cèdera la parole à ses personnages, à Mathieu mais également au monologue intérieur des uns et des autres. Il deviendra narrateur collectif, « nous » revendiquant de plus en plus un récit à voix mêlées et un langage éclaté, « bâti à roches » et non pas débordant comme la rivière » in Dominique CHANCE, *Edouard Glissant, « Un traité du déparler »*, *op.cit.*



face à une même vision du réel : un trop-plein d'années passées dans l'oubli qui se traduisent de ce fait non seulement dans la raréfaction progressive des champs labourés, brûlés et envahis par les eaux, mais aussi dans le figement et la stérilité des mots<sup>554</sup> :

« Engloutis à l'abrupt de cette casse de cent cinquante années qui avait fêlé entre le premièrement innombrable d'antan et le deuxièmement trop dénombré présent, dans la même bavure de temps où la végétation de légende s'était amincie en savanes rêches, où les mots (et les significations) s'étaient pétrifiés comme d'une absence de quoi que ce soit à dire ou à désigner, où toute volonté de se souvenir de la première nuit et du Négateur s'était comme dessouchée des têtes et des ventres, où le mot mantou et le mot calloge et le mot vezou – sans compter tant d'autres qui avaient vécu la vie raide des êtres clandestins menacés secrets – avaient peu à peu terni et disparu. »<sup>555</sup>

L'abîme qui sépare le passé et le présent, est à l'origine de la pétrification des mots autour de l'épuisement concomitant de la végétation et du mythe, « Événement » et « Expression »<sup>556</sup> tout à la fois. Ce manque donne lieu à son tour à deux formes de résistance. Il y a d'une part, les hommes qui vont élire domicile dans les cassures du langage et, de l'autre, le « déparleur » qui non seulement

---

<sup>554</sup> Il faudrait noter que ce qui fait la spécificité de la Martinique, c'est cette disproportion qui existe entre d'un côté, la lisière qui barre la route et, de l'autre, l'étendue imprenable qui reste à explorer : « Ah terre, terre qui change : tout à l'heure tu seras plus sèche qu'émeri et plus que canari noire et gréseuse ; pourtant à peine aurons-nous descendu de six et quelques tournants dans ton sud. A peine aurons-nous remonté d'un vol d'années dans ton ancienneté » (Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 39). Il est évident que loin d'être rebutante, cette disproportion est l'interstice où les Martiniquais devraient bâtir leur identité : « Nous te parlons, terre fragile, et pleine, nous te crions et nous naissons de ta bordée nous que voici tout en haut et voués à l'épais au lisse au gras des feuilles autour de nous ». *ibid.*

<sup>555</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, 67.

<sup>556</sup> Ces termes qui figurent dans le *Soleil de la conscience*, désignent l'itinéraire du Marron. En effet, l'« Événement » constitue l'acte de déchirer le voile de la nuit du transbord à mesure qu'il gravit le morne, au risque de pénétrer dans un champ sans limites où le touffu de la terre se fait l'écho du vertige de l'air et des remous de la mer. En revanche, l'« Expression » correspond à la résurgence de l'Autre au bout de la fuite, entraînant ainsi la dégringolade avec la con-naissance du pays à la clef.

procède au cassement de ces cassures, mais aussi en recolle les débris<sup>557</sup>. Aussi le « déparler » se veut le prolongement du « délire verbal », en déterrants justement dans le fatras des formes élitaires – c'est-à-dire les formules figées, stéréotypées, banalisées et standard – ces formes populaires, fondamentalement créatrices, dynamiques, basées sur l'accumulation, la prolifération, en somme les formules symboliques, obscures mais intéressantes. « Le langage à venir ou le " Déparler " est un langage contourné, violent, sans césure, un langage qui tire sa force de la terre elle-même qu'il nomme et retourne comme un soc. Il ne peut avoir la simplicité des fausses évidences, il innove et casse, contourne, retourne, fait cyclone et spirale. Il a plus d'un point commun par là même, avec le " délire verbal ", mais il choisit, parmi les formes " du délire verbal ", les plus violentes et les plus novatrices »<sup>558</sup>, souligne Dominique Chancé.

Ainsi la colonisation française a été pensée comme un fort dont les donjons sont non seulement les valeurs verticales<sup>559</sup>, mais aussi les colonisés qui prennent le relais de la pierre et personnifient, dans leur allégeance à la Métropole, la « passion simplement d'habiter l'autre et son esprit »<sup>560</sup> au risque de « dis-apparaître »<sup>561</sup> dans

---

<sup>557</sup> « Mathieu Béluse m'appelle "ce romancier-là" : Il faut quelqu'un pour rabouter ensemble les morceaux éparpillés de tant d'histoires qui apparemment décarquillent alentour sans aucun pariage entre elles, et pour rassembler dans un bord de mare combien de paysages qui se touchent dans l'étendue du ciel où ils projettent. Quelqu'un pour désencombrer les rivières et pour courir cette étendue du monde. Un poète aussi, à tout-va, un déparleur en inspiré, qui ne se croit pas mission ni vocation. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, *op.cit.*, p. 461.

<sup>558</sup> Dominique CHANCE, *Edouard Glissant*, « *Un traité du déparler* », *op.cit.*

<sup>559</sup> Parmi ces valeurs, il y a la supériorité occidentale, l'unique modèle d'humanité, l'unique archétype de civilisation, une ligne d'évolution applicable à tous peuples, une pureté légitimante, la transparence de l'Autre, une langue élue qui surpasse tout autre...

<sup>560</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, Editions du Seuil, 1975, p. 162.

<sup>561</sup> Au mot « disparaître », Edouard Glissant préfère « dis-apparaître ». Ce terme traduit parfaitement la marge qui va permettre de basculer du mimétisme aveugle à la résistance sourde. A l'instar de la pierre qui porte en elle forcément le principe de son affaissement, les « soldats du fort » inventent à leur insu et chacun à sa manière, à côté de la posture rigidifiée, la « Drive » comme forme de résistance et d'épanouissement de soi sous des dehors de loyauté, voire de soumission.

les méandres d'un pays devenu de ce fait un « non-lieu » d'exil. Le mimétisme semble donc présider à toute chose derrière les murailles du fort.

Pourtant, il y aurait une évolution par rapport à ce qu'était la vie dans les mornes ou dans les plantations. En effet, l'abolition de l'esclavage aidant, l'espace subit une véritable ouverture dans la mesure où une nouvelle matrice est élue : la ville. Compte tenu de ce déplacement, les nouveaux « citoyens français » réagissent différemment à l'hégémonie de la Métropole. En effet, après l'élan figé des marrons ou la déroute immobile des esclaves, l'exil propre à l'espace urbain prend une nouvelle forme et laisse transparaître d'autres motivations et visées. Il n'est plus question d'escalader les hauteurs et de s'y enfermer en raison de l'exiguïté de l'île, et en vue de recréer la terre perdue. Il n'est plus question non plus de recourir à toutes sortes de remèdes ou de gris-gris afin de se prémunir de l'emprise des mutations invisibles et de préserver tant bien que mal son être. Du marronnage ancestral naît donc une errance sans fin, un « monter descendre », un « marcher marcher marcher »<sup>562</sup>, un « aller-sans-cesse ( balancer-descendre son corps) »<sup>563</sup>, comme l'explique Patrick Chamoiseau. Cette fébrilité générale s'appelle la Drive. Il s'agit en réalité d'une soif inextinguible de liberté que le face-à-face avec la mer<sup>564</sup> ne peut que raviver. C'est dire que sous des dehors de soumission, la Drive est essentiellement une résistance qui se veut à la fois contestation et épanouissement de soi. Patrick Chamoiseau distingue justement entre l'« aller-sans-cesse » comme étant la forme la plus élémentaire contre « la déshumanisation enracinée du système

---

<sup>562</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, *op.cit.*, p. 204.

<sup>563</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>564</sup> Fort-de-France – initialement Fort-Royal et par conséquent un port militaire, ainsi que la non-délimitation d'un territoire s'étalant tout au long de la côte – constitue un tissu urbain particulier, fait de terre et de mer.

plantationnaire », et l'« aller-en-soi »<sup>565</sup> qui consiste à se laisser guider par la polyphonie de ses origines, ce qui se traduit *in fine* par un langage de silence ou par une parole tellement débridée qu'elle devient indicible.

C'est dire que la Drive est loin d'être l'apanage des petites gens, à la recherche d'un travail. En réalité, dans le monde particulier de la ville, elle touche aussi bien les djobeurs que les professeurs. Par ailleurs, elle est aussi bien corporelle que verbale<sup>566</sup>. Ce sont là les deux caractéristiques que le roman *Malemort* donne à voir par le truchement de deux personnages qui se côtoient, même si tout en apparence les sépare, ni rien ne les prédestine à se rencontrer : Médellus et monsieur Lannec.

En effet, à travers les différents portraits des enseignants – Lannec, l'enseignant d'anglais ; Québec, l'enseignant de français ; Chadin, l'enseignant des mathématiques ; mais encore Bellem, Hamilcar et Mégara<sup>567</sup> – Edouard Glissant montre que l'abîme du savoir qui est censé les distinguer du trio de djobeurs, Dlan Médellus Silacier, n'est en réalité qu'une façade. C'est que le savoir qu'ils s'emploient tant à mettre en avant, trahit au fond une aliénation atavique et une « transcendance lointaine insoupçonnée »<sup>568</sup>. Ainsi les mots raffinés qu'ils débitent à longueur de temps, constituent à leurs yeux non seulement la preuve irréfutable de la

---

<sup>565</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé, op.cit.*, p. 211.

<sup>566</sup> « (...) le meneur chantait *changez le pas changez le pas* et dans l'immobile tournoiement soudain suspendu aux fils de lumière et de chaleur tous savaient qu'il s'agissait de changer le corps, c'est-à-dire bien entendu de changer les porteurs, à l'intérieur du dansement où tournant et retournant ils pratiqueraient sans hiatus ni tremblement ce change (comprenant peut-être dans l'avenir qu'il fallait entendre *changez le mot* et sans tremblement ni césure entreprendre le neuf langage – quel ? – et à peine et sueur et douleur et en ivresse de descente balancer sa syntaxe dans les herbes des deux côtés). » in Edouard Glissant, *Malemort, op.cit.*, p. 17.

<sup>567</sup> Visiblement, Glissant entend forcer le trait en attribuant à tous ces professeurs des noms sinon savants du moins ridicules.

<sup>568</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 155.

supériorité de l'Autre, mais aussi le sésame qui leur permettrait un jour de faire partie de son Cercle. A vouloir coûte que coûte adopter l'esprit de l'Autre et s'approprier son langage, ces professeurs deviennent à mesure qu'ils parlent, les caricatures d'eux-mêmes, en proie au ridicule et au figement. Pour Edouard Glissant, ces professeurs qui s'adonnent au mimétisme, ne sont autres que des « nègres savants »<sup>569</sup> :

« Et Hamilcar et Mégara se statufiaient au sortir de sa bouche, constellés de pierreries où fulguraient le savoir, la transcendance lointaine insoupçonnée, le sens de ce raffinement qui passait loin au-dessus de nos têtes de petits nègres inconscients. Eux les nègres savants. »<sup>570</sup>

D'après Edouard Glissant, le pseudo-savoir des nègres savants est intimement lié au fol espoir d'habiter l'Autre et son espace, faute d'avoir une terre qui leur soit propre et qui les relierait de ce fait au reste du monde. En d'autres mots, ces professeurs se contentent de mouliner des « pierreries »<sup>571</sup> à longueur de temps, au lieu d'essayer d'en faire le matériau d'un langage inédit où se fera entendre l'appel de la terre. C'est que la perte de la racine implique ce que Glissant appelle « le

---

<sup>569</sup> Soulignons que cette expression n'est pas sans nous rappeler la réflexion de Laroche, s'adressant à Senglis, dans *Tout-Monde* : « Il n'y a pas de solution quand vous êtes un bachelier nègre mais que vous y paraissez à peine, un esclave de naissance mais vous vous exprimez comme un maître d'école, le sang battant d'Afrique mais votre tête est à Paris. Le monde entier ne saurait vous donner réponse » (Edouard GLISSANT, *Tout-Monde*, *op.cit.*, p. 84). Nous rappelons qu'il s'agit là d'une réflexion qui a déjà été abordée par René Maran et après lui Frantz Fanon. En effet, si le premier a vécu dans sa chair le tiraillement entre ses idées purement françaises en tant que « domiste », et sa couleur noire qui le renvoyait toujours à ce continent noir, malgré tout étranger, et qu'il a du reste fréquenté à travers la mission que le Blanc lui avait attribuée, c'est-à-dire en tant qu'administrateur ; le second s'est penché sur la question dans son essai, *Peau noire, masques blancs*, où il a montré que le Blanc, mû par son complexe de supériorité, n'aura de cesse d'infantiliser le nègre qu'il aura en face de lui quel que soit son niveau intellectuel. Car porter la couleur noire conforte sans discernement les idées reçues qui lui ont été inculquées. Bien entendu, dans cette réalité accablante, le nègre sera comme tenu d'être en permanence sur ses gardes devant les regards qui le chosifient, et les écrits qui nient à sa lutte son absolutité pour en faire simplement une riposte à l'injustice. Bien plus, se voyant toujours réduit au délit de sa couleur, il apprendra à se haïr, et à considérer le Blanc comme étant sa limite et son idéal. En somme, il consacra sa vie à se blanchir par tous les moyens.

<sup>570</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 155.

<sup>571</sup> *Ibid.*, p. 155.

souffrir du monde »<sup>572</sup> auquel ne peut parer que le « rêve de l'ailleurs »<sup>573</sup> qui charrie forcément son lot de désillusions. Il en va ainsi de Lannec qui affronte à son corps défendant cela même qu'il n'a pas voulu voir dans son pays en s'entourant de magnolias et de mots élégants. Ironie du sort, c'est dans une station de métro que le professeur d'anglais se retrouve face à un Paris sale et morose qui jure avec l'idée qu'il s'est forgée non seulement de la Métropole, mais aussi de lui comme le faire-valoir de l'Autre :

« Car nous ne cessons, pour finir, comme Médellus chez monsieur Lannec, de tomber dans ce trou de nuit où à son tour monsieur Lannec chavira, quand il se retrouva, un midi blême et sale, au bas des grilles du métro La Motte-Piquet-Grenelle à Paris, abandonné du monde et ayant déjà dépassé les limites de la détresse. Le rêve de l'ailleurs finissait là. Monsieur Lannec pour toujours descendit dans cet arrière-pays de station de métro, savane blanche, ravine creusée derrière les grilles, au débouché de l'escalier en pénombre par quoi on accédait à la nuit. Le pays de Paris rêvé s'effiloçait dans cette grisaille. »<sup>574</sup>

La détresse que suscite tout arrière-pays en friche, rappelle l'abîme qui existe entre le rêve de l'Ailleurs et l'Ailleurs réel. Pour autant, cette détresse est le flambeau que les égarés se transmettent afin de trouver un semblant de cohésion et d'équilibre dans le « trou de nuit »<sup>575</sup> qui leur sert de pays :

« - Et qu'est-ce qu'une île hein Médellus  
- Une île ah monsieur Lannec une île c'est un four à charbon tu ne vois pas l'entraille  
- Une île c'est bêtement étendue de terre entourée de mer bêtement mon cher  
- Etendue de mère qui n'a ni ascendant ni descendant monsieur Lannec  
- Mais nous serons bientôt des citoyens oui mon ami assimilés, nous seuls parmi tous ceux qui veulent d'Orient ou d'Afrique

---

<sup>572</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>573</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>574</sup> *Ibid.*

<sup>575</sup> *Ibid.*

- Mais tu me dis quelle qualité de mots que le malheureux ne peut pas oui monsieur car nous serons bientôt des mitoyens de quoi il y a la mer. »<sup>576</sup>

Telle une tornade où les mots se déchaînent, sans qu'il y ait en apparence aucun fil conducteur, la discussion entre Lannec et Médellus en dit long sur les faux espoirs qui habitent ces hommes. Le professeur s'enlise dans ses stéréotypes et ses phrases toutes faites, sur fond de suffisance. Il préfère s'agripper à son rêve de Métropole, fût-il souillé (« assimilés », « seuls »). Le djobeur, quant à lui, se montre on ne peut plus cynique dans un langage apparemment inintelligible. Il effleure du doigt les non-dits de son interlocuteur (« four à charbon », « ni ascendant, ni descendant », « des mitoyens »). L'un et l'autre, tout en se complétant, incarnent la fragilité du Martiniquais au fond du figement de ses idées. Pour Edouard Glissant, il s'agit là du bougement qui tient lieu de pensée, et qui n'est autre que « cette souffrance cette incertitude des mots eux-mêmes, de leur signification, mais aussi de leur usage, qui poussent le langage jusqu'aux limites de la dérision mais bonheur ou compensation lui donnent son sens particulier, inaperçu incompréhensible pour tout autre que celui qui a tourné en boule dans ce creux de terre froissée de hauts du nord et de sels au sud. Cette absence de quoi que ce soit à faire par soi-même qui pousse l'homme aux profondeurs de la dérision mais par

---

<sup>576</sup> *Ibid.*, p. 165. Il est à noter que ce dialogue fait écho à celui qui figure à la page 70 du même roman, entre Dlan Médellus Silacier :

« Mais, dit Médellus, maintenant d'aujourd'hui on calcule que nous serons des citoyens de la Patrie.

Oui, dit Silacier, des citoyens à coutelas.

Oui, dit Dlan, de la Patrie qui est là-bas.) »

Ici encore la dérision dont les répliques sont imprégnées en dit long sur le paradoxe du statut de l'Antillais. En effet, bien qu'il soit considéré par la loi comme citoyen français, il est resté dans les faits cet homme méfiant, voire sauvage, parce que foncièrement vulnérable, et qui est astreint à porter son coutelas. Par ailleurs, il se trouve attaché à une Patrie à laquelle il doit allégeance bien qu'elle se situe à mille lieues de lui et qu'il ne puisse jamais connaître du fait de la distance.

bonheur ou compensation l'inquiète d'un mouvement ou d'une saccade d'arbre menacé »<sup>577</sup>.

Et Glissant de s'interroger :

« [...] Ne nous faut-il pas les revoir une fois encore, monsieur Médellus monsieur Lannec, le vagabond de Croix-mission le professeur de lycée, leur silence brûlant et bruissant, plus dérégulé que sabbat. »<sup>578</sup>.

La juxtaposition des noms et leur parallélisme, dans cette interrogation, annulent à coup sûr toute différence de façade entre Médellus et Lannec, voire renforce leur intimité. D'autre part, décerné à tous les deux, le titre de « monsieur » met le vagabond et le professeur, tout comme Croix-mission et le lycée, sur un pied d'égalité. Mais c'est surtout dans la clause que la parenté des deux personnages est consommée : ils sont les deux facettes d'une même personne captive du cri informulé, ce qui lui rend le silence pénible, et qui, butant sur les mots et bégayant un langage inintelligible, se délecte de simples sonorités.

Face à ce langage creux, il y a lieu toutefois de distinguer entre les « mots stylés et contournés comme un meuble de catalogue » et les « mots en face dérégulés à vif comme une ravine charroyée d'eaux rouges et de troncs » ; entre « la parole garrottée de l'entour » , « le friselis tiède enroulé autour des villas, au détour ombré de la route coloniale » et « au loin ce travail de verdure gonflé de hauts et qui à mesure s'est éclairci de brûlis en brûlis jusqu'à la côte »<sup>579</sup>. Ainsi la rencontre de Lannec et de Médellus est le face-à-face de l'emphase et de la démesure, tout

---

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>579</sup> *Ibid.*, p. 165.



comme de la censure et de la consommation. L'enseignant d'anglais et le djoueur, l'un étant la limite de l'autre, personnifient par ailleurs le devenir des « statues », des « hiératiques monuments » et des « pleines caricatures » en « ombres étirées »<sup>580</sup>. Verbalement, la confluence de l'« excès de style » et des « caricatures de parler » de Lannec avec les « extrêmes de silence » et les « mutités » de Médellus, se traduit par le tremblement dans et autour de la parole finale : « cet arrêt de la parole » et « cette absence défilée »<sup>581</sup>. Ce tremblement préfigure in fine « l'écho futur du parler qu'ils eussent tant voulu peut-être connaître et contre lequel ils se défendirent avec tant d'acharnement, [...] dans leur rêve d'égaliser l'autre et peut-être de lui être consubstantiel, et qui s'y essayaient, au lieu de s'égaliser à soi-même, par tant de biais pathétiques »<sup>582</sup>.

Mais le tremblement du parler de ces hommes est à considérer sous l'angle de l'interaction, d'une part, de la forteresse française et des statues de silence qu'elle engendre et, d'autre part, de la mer et du monde qu'elle annonce. Derrière ces montagnes gigognes, se profile nécessairement le volcan qui menace un jour d'éclater. C'est ce qu'Edouard Glissant appelle dans *Malemort* l'« élan », cette poussée qui va crescendo, depuis le « léger tremblement » qui anime et aiguille les citadins jusqu'au « bougement du monde » :

« Et si nous nous tournons nous aussi vers les quatre horizons, si nous demandons nous aussi un endroit, en haut d'un volcan ou à la source d'une rivière, où déposer l'élan qui peu à peu grandit en nous, dont nous ne ressentons pour le moment que le si léger tremblement, vers tant de mers peuplées d'habitants calmes, vers tant d'eaux douces sur les bords desquelles des enfants boivent en se lavant, vers tant de pierres noircies aux fumées des grands rassemblements et tant d'émeutes de vents

---

<sup>580</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>582</sup> *Ibid.*, p. 151.

et de cataclysmes noués par l'homme sur la terre, si nous nous tournons Dlan Silacier Médellus (nous, partie d'eux) vers l'ouvert et la mer où se dessine le monde agissant et bougeant, si nous tâchons de surprendre en nous ce lancinement, de le dégager de l'enrouement d'enfance et d'innocence où il prend source, de l'aiguiser, loin des pathétiques langages de l'adolescence désarmée, si nous nous demandons à notre tour quelle sorte de distance s'épuise entre ce bougement du monde et nos tremblements, nous entendons d'abord, au loin de Dlan Silacier Médellus, et si semblables pourtant dans l'insoupçonné martèlement, ceux-ci que maintenant nous découvrons être gens qui ont toujours couvert notre horizon, toujours marqué notre regard [...]. »<sup>583</sup>

## **B - LES FANTÔMES DE FERRAILLE**

Il est vrai que les donjons de la Métropole ont révélé le tremblement qui les anime du fait de l'appel de la terre auquel s'ajoute l'attrait de la mer. D'autre part, ces donjons sur lesquels repose la colonisation, aussi solides soient-ils, ne sont pas à l'abri « du temps éperdu »<sup>584</sup>. Sous la pierre, ce projet ambitieux des colonisateurs, couve le creux de la ferraille.

Dans *Malemort*, les ex-esclaves sont loin d'être monolithiques. L'image de « l'homme pétrifié »<sup>585</sup> s'estompe peu à peu et donne à voir des hommes réceptifs à la désolation environnante. Ainsi, conformément à la pierre qui porte en germe le

---

<sup>583</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>584</sup> Il s'agit là d'une expression glissantienne qui prend le celle du « temps perdu ». En effet, contrairement à l'Occidental axé sur la fuite du temps, le mal antillais viendrait d'un trop-plein temporel qui demande à être égrené. Comme le dit Edouard Glissant, nous avons affaire au « temps informe ».

<sup>585</sup> « – Plus on descend plus la feuille est rare ! C'est là que tu vois le soleil. On était les deux comme la rivière qui court pour chercher l'ombrage. Je dis à monsieur Silacier : si ça continue, nous allons pour dériver dans la saline, et après-demain on nous trouve et il n'y a plus qu'à nous donner un nouveau nom : l'homme pétrifié. Non, non, il me dit monsieur Silacier, c'est la pierre humaine, tout n'est que pierre. » *ibid.*, p. 41. Il est à souligner que le nom Silacier n'est pas sans évoquer le silix qui est une roche constituée de silice (calcédoine, quartz, opale) d'origine organique incluse dans les couches calcaires.

principe même de son déclin, les hommes prennent à leur tour le relais des usines et des ateliers déserts et deviennent les zombis enfantés par le rêve tropical :

« [...] Jusqu'à la route coloniale où, tapie en un détour de poussières et de branchages, fantôme de zincs, d'étains rongés, de brèches figées dans leur rouille, (labyrinthe de broussailles habité d'automates caducs), la rhumerie abandonnée dormait son rêve tropical : lézardée de bêtes insoupçonnables, son toit de tôles ouvrant de grandes gueules bées dans les après-midi. »<sup>586</sup>.

Au paysage des champs labourés, brûlés et pourris d'eau, où le soleil s'acharne sur toute forme de vie, se superpose celui que le colon a pris soin de camper : la rhumerie. Désormais celle-ci se présente comme un monstre de ferraille, rongé à son tour par d'autres bêtes visiblement plus pernicieuses, à savoir les forces naturelles, et que le narrateur désigne comme « la misère sur quoi s'était levée la folle ordure du vent »<sup>587</sup>.

En changeant d'allure, la forêt tropicale s'en trouve décentrée. Elle cesse d'être le havre lointain et vertigineux qui abrite les vaillants marrons, et se retrouve d'ores et déjà au cœur de la ville, dans l'encoignure d'un chemin, au milieu de la poussière et de la broussaille. Ainsi ce que le mythe rendait autrefois inaccessible, l'est aujourd'hui à cause de la misère. C'est bien pour cette raison que Silacier, muni de son coutelas et décidé à nettoyer la rhumerie, peine à trier les vrais décombres. Probablement, il est trop conditionné par la violence qui le pousse à tout régler à coup de coutelas, mais aussi trop aveuglé par un soleil de plomb qui masque la clarté du jour. En somme, le monstre de ferraille, qu'est devenue la rhumerie, s'avère

---

<sup>586</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>587</sup> *Ibid.*, p. 67.

un véritable guet-apens puisqu'il dérobe aux regards une misère inextricable et suscite une violence gratuite et machinale :

« Silacier s'arrêtait, le coutelas balancé prêt à nettoyer la place, mais en vérité il ne voyait pas les décombres laissés là par le temps informe, par la misère sans retour qui avait astiqué les cuivres neufs tendu les courroies graissé les pistons puis au fil des années rafistolé les chaudières puis entassé (à la fin) en lots pitoyables les feuilles à nervures dans les travées à côté des gros engrenages morts, – la misère sur quoi s'était levée la folle ordure du vent, – car en vérité Silacier par nature était prêt à nettoyer toute place à grands balans de coutelas ; et il ne voyait non plus, dans le prolongement de ce zombi mécanique tassé dans l'encoignure d'un chemin, la fantomatique clarté d'alentour, indéchiffrable dans le charroi de soleil. (...) Silacier s'arrêtait, le coutelas balancé prêt à nettoyer la place, mais en vérité il ne voyait pas les décombres. [...] Silacier par nature était prêt à nettoyer toute place à grands balans de coutelas. »<sup>588</sup>

Sous l'emprise du monstre de ferraille, Silacier apparaît comme un écorché vif doublé d'un forcené. Persuadé d'avoir perdu sa partie droite, il brandit son coutelas à tout bout de champ et pourchasse inlassablement l'ombre d'Odibert. Sa mutilation mentale l'accule à deux attitudes ambivalentes : alors qu'il apprend à contrecœur à se défaire de sa partie manquante et à accepter qu'elle devienne à son tour un zombi parmi tant d'autres, du côté de la mer<sup>589</sup>, il fait de la partie qui lui reste la roche qui prend souche dans la terre et qui survole l'espace. Au-delà de son déchirement, Silacier parvient à faire une nouvelle expérience de son entour, non plus comme le vent, mais comme un banian<sup>590</sup>, et découvre de ce fait sa terre sous un nouveau jour :

---

<sup>588</sup> *Ibid.*, p. 66-67.

<sup>589</sup> « Silacier comprit que la part de lui qui était restée sur la place jamais ne le rejoindrait. Ce serait un nouveau zombi qui entrerait dans les têtes. Un condamné à la mer à perpétuité. Les deux parts de moi auraient pu partir en même temps, où je serais, dit-il. Il se ferma une fois pour toutes et vola sur l'espace comme une roche ». Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 221.

<sup>590</sup> Banian : n.m. Figuier de l'Inde à racines adventives aériennes. Hugo disait au sujet de ce grand arbre exotique : « Hugo disait : « Ces figuiers de l'Inde dont chaque rameau, en se courbant jusqu'à terre, y prend racine et devient un figuier ».

« Silacier ainsi faisait connaissance avec l'espace. Non pas comme le détour de vitesse qu'il avait toujours été, un tour et détour de vent qui vole partout, mais à cette heure comme un figuier maudit qui prend terre alentour et se branche dans la pluie. »<sup>591</sup>

En effet, grâce à une telle expérience, la terre cesse d'être la page blanche sans balise aucune, habitée par des âmes en peine qui tournent en rond et s'en prennent machinalement les uns aux autres<sup>592</sup>, et acquiert tout d'un coup une réalité indéniable à travers la parcimonie de la végétation et la menace des machines, mais aussi les perspectives infinies que recèle la mer :

« Silacier comprenait l'espace. Non seulement le tourment de verts qui peu à peu s'éclaircit, les ondulés de banane qui rasant l'œil, les versants défoncés par les grosses machines mais encore au loin toutes les possibilités de terre qui s'ouvrent dans la mer. Il ne cherchait pas un endroit, il s'étendait sans arrêter. »<sup>593</sup>.

A la platitude environnante et l'agitation incontrôlable qui sévissent sur l'île, succède désormais un espace complexe et fluctuant. Le déplacement des lignes fait ressortir la porosité entre le bourg, les habitations, les pans de vert et la mer, le tout incarné par la ville qui est par essence plurielle. A la lumière de l'article de Dominique Chancé, « De la ville antillaise à la ville créole »<sup>594</sup>, l'exemple de Silacier donne à voir la ville créole qui triomphe enfin du viol colonial, grâce à la subversion

---

<sup>591</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 220-221.

<sup>592</sup> « Il y a toujours dans le monde un pour tuer son voisin ou son frère, quand ceux qui ont intérêt à la chose le lui commandent » (*Ibid.*, p. 216). Nous soulignons que le narrateur revient toujours sur la trahison comme acte fondateur depuis la nuit des temps, avec l'homicide d'Abel par Caïn. Bien entendu, chez Glissant, la même histoire recommence avec de nouveaux personnages : Longoué et Béluse.

<sup>593</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 221.

<sup>594</sup> Dominique CHANCE, « De la ville antillaise à la ville créole » in *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003.

des rapports qui ont toujours existé entre la ville comme entité coloniale qui « divise, car elle est porteuse de conflits, elle est l'histoire des déportations et des ségrégations » et la nature tropicale qui « unit, de façon plus ou moins mythique, comme un lieu anhistorique »<sup>595</sup>. Selon Dominique Chancé, « la ville créole est un équilibre entre nature et art, nature et culture. La ville coloniale est desséchée par un ordre qui ne reconnaît que la culture et se rigidifie dans la géométrie, la ville créole apporte la « campagne », fait renaître des interstices naturels »<sup>596</sup>. Ainsi le discontinu qui a présidé à la fondation de la colonie retrouve peu à peu une cohérence qui enlève à la ville son étrangeté aliénante. « Le centre et ses marges, le dessin aux lignes trop nettes et les débordements vivants seront amenés à se tisser comme si le sublime un peu trop abstrait des urbanistes devait se teinter des poussées plus désordonnées et charnelles du corps social », conclut Dominique Chancé<sup>597</sup> :

« Silacier courait dans les rues du bourg devenue commune devenue ville. Depuis les cabanes aux murs tressés de roseaux jusqu'aux maisons à deux étages. Autour du bourg, les habitations. Autour des habitations, les pans de vert. Autour des pans, la mer. »<sup>598</sup>

---

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>596</sup> *Ibid.*, pp. 69, 70.

<sup>597</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>598</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 223.

Avec cette expérience inédite de l'espace urbain, où les ambiguïtés se substituent aux oppositions, Silacier éprouve une nouvelle forme de tremblement<sup>599</sup> qui n'est plus la pléthore de mots, masquant un silence désolant, face à un pays qui peine à émerger aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de ses frontières. Le tremblement de Silacier est désormais connaissance particulière du gouffre qui s'étend à l'inconnu de l'univers. Cette nouvelle posture illustre la définition qu'Edouard Glissant donne de la Connaissance : « non pas seulement connaissance particulière, appétit, souffrance et jouissance d'un peuple particulier, non pas cela seulement, mais la connaissance du Tout, qui grandit de la fréquentation du gouffre et qui dans le Tout libère le savoir de la Relation »<sup>600</sup>. Quant à la ville créole, elle devient l'intervalle où se déploient les lignes de fuite, d'une part, entre nature et culture et, d'autre part, entre mer flottante et ciel inaccessible :

« Assis là dans la nuit du bourg, comme une étoile en infini, Silacier se mit à trembler du tremblement du monde entier. Il vit les peuples et les espaces. Tout ce qu'il ne comprenait jamais. Les misères dont on n'a pas idée. Les morts en squelette qui marchent. Toute l'horreur de l'univers éparpillée entre les monts et les rivages. »<sup>601</sup>

La deuxième pièce du *Monde incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », jette un nouvel éclairage sur le mal qui ronge Silacier. Elle permet en effet de montrer comment les fantômes de ferraille s'insèrent dans une logique purement capitaliste. La réplique de M. de Viey au tout début de la pièce annonce d'emblée la

---

<sup>599</sup> « Dans cet évidemment où l'expiration de la voix et le geste du corps nous avaient procuré ce balbutiement lourd ingrat : de sorte que sortir de l'engloutissement c'était aussi démener la voix et la mémoire en même temps, attelés au même cyclone de mots et de terres, puis descendre par le pays et le voir enfin et le crier afin simplement qu'il continue : l'échevèlement de bois qui perçait à travers la nuée verte, dessinant peu à peu des plages de patient hélage, des éblouissements d'horizon, tout un souvenir à forcer

(que c'était là descendre vers le monde, le coutelas balancé sous le bras gauche, la tête lourde de rien et de nuit, comme pour planer sur la chaleur bourrée de lointains héléments, chacun prêt à se tenir sur la côte et à tourner la face vers la crête à ras brossé par le vent). » *ibid.*, p. 68.

<sup>600</sup> Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation (Poétique III)*, *op.cit.*, p. 20.

<sup>601</sup> *Ibid.*, p. 219.

couleur : « Vous m'êtes machine, le temps durant de votre contrat. / Machine engage machine qui construit machine / Et ainsi d'infini. C'est la loi »<sup>602</sup>. C'est dire que l'humain n'a aucunement droit de cité dans une contrée voulue comme une mine inépuisable de profits. Par ailleurs, les intitulés des trois parties de la deuxième pièce – « Eden, ladite meule est établie dans un pays inexploré », « Tables tournantes, le moulin rabouté à cuves et chaudières » et « Grandes surfaces, ladite Usine s'acoquine en Commerce universel » – déclinent les ébauches successives de la rhumerie : d'abord la meule ; ensuite le moulin avec ses chaudières et ses cuves ; enfin l'usine qui se transforme en une gigantesque gondole. D'autre part, l'enchaînement des mots « Eden », « Tables tournantes » et « Grandes surfaces » indiquent que cette métamorphose a pour soubassement une destination scellée : l'île devrait être une « plantation sans fin »<sup>603</sup> vouée à faire pousser la canne et à distiller du rhum grâce aux mouvements incessants, d'une part, des corps calcinés, devenus bois d'ébène et, d'autre part, des machines dont l'évolution n'est autre qu'un rapiéçage continu de décombres.

Avec la loi de l'« Esprit manufacturant »<sup>604</sup>, l'île cesse d'être une forêt vierge et, partant, profane, pour prendre signification et devenir un pays habité<sup>605</sup>. Cependant, un impératif s'impose afin de rompre son état sauvage : s'approprier complètement la terre en amont, en fondant une généalogie qui occuperait les limites

---

<sup>602</sup> Edouard GLISSANT, *Le monde incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », *op.cit.*, p. 68.

<sup>603</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>604</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>605</sup> Dans son introduction consacrée aux « Géants de Vico », Robert Harrison explique comment la forêt est l'équivalent de l'Espace vide de l'esprit, lui-même Espace vide du Ciel. La forêt serait donc selon l'auteur « propice à la liberté bestiale, libérés de la terreur et de l'autorité, libérés des pères. » C'est donc « en s'abattant sur les têtes des géants [que] ce premier éclair signalait un impératif supérieur au-delà de la forêt close. (...) D'un seul coup, le monde prit une signification. Il devint phénoménal. Il devint, précisément, un monde – et non un simple habitat. » In Robert HARRISON, *Forêts, Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992, p. 21 et p. 23.



de la « clairière ». Mais aussi, en aval, en procédant à l'inhumation des morts et par là même à la sacralisation ultime de la terre. Sous les auspices de la loi de l' « Esprit manufacturant », la lignée qui prend souche n'est pas celle des hommes qui peuplent l'île, mais celle des machines qui l'envahissent à mesure qu'elles sont raboutées. Parallèlement, les épaves de fer qui jonchent le sol<sup>606</sup>, en attente d'être ensevelies, sont aussi un gage d'enracinement :

« M. Manuel :

Rattachez les cuves au moulin  
Le moulin accouche d'une usine  
Quelle fornication mes aïeux ! »<sup>607</sup>

« Gouverneur :

Une turbine ensouchée dans un vaillant moulin !  
Un moulin provisionné d'un cuveau archiplein !  
Une cuve fécondée sur une Plantation sans fin ! »<sup>608</sup>

« M. de Viey :

L'usine a pris souche, céans nous fondons  
Lignée inespérée »<sup>609</sup>

« Anne-Marie de Viey :

Ce sont nos monuments ces boucauts de gros sucre  
Ce sont nos calvaires de pierre ces tas de bagasse  
Ce sont nos mausolées ces chaudières rapiécées. »<sup>610</sup>

---

<sup>606</sup> Selon Robert HARRISON, le Ciel et la Terre sont intimement liés. En effet, la religion, le mariage et l'inhumation des morts, autant d' « institutions universelles [qui] ont beau tirer leur loi du ciel, elles doivent en dernier lieu s'enraciner dans le sol. Il s'agit bien d'un paradoxe, car en se tournant vers l'immensité du ciel, l'humanité livre son essence au giron de la terre. » In Robert HARRISON, *Forêts, Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992, p.25.

<sup>607</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op.cit.*, p. 88.

<sup>608</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>609</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>610</sup> *Ibid.*, p. 111.

Ainsi la poussée vers le ciel qu'assure la fécondation est tributaire de la semence livrée au giron de la terre. La boucle est bouclée : née de la terre, d'ancêtres enterrés sous la terre, la lignée des machines, ainsi anoblie, jouit de l'éternité, déguisée toutefois en une accélération incontrôlable et kaléidoscopique : dès la meule de départ, se prépare déjà l'usine, elle-même un grand supermarché en puissance :

« HSC :  
Soudain ! Tout accélère !  
Le temps immobile enjambe  
L'énorme pâturage à épices.  
Rien ne bouge, ni les cannes  
Ni leurs flèches qui toujours bougent !  
Anne-Marie est à jamais de Viey,  
Agricola fils d'Agricola  
Et Largilé de Largilé !  
Nous avons fondé – quoi ? L'éternité. »<sup>611</sup>

« HSC :  
Mais quand mais quand mais quand ?  
Tu t'agites dans cette pièce sans intrigue, ni  
Coups de théâtre ni sujet. Tu demandes quand ?  
Pas le moindre petit tant pour cent d'épaisseur  
Psychologique ! Rien que des désordres  
Des soi-disant morceaux d'histoire  
Sans vue ni tête, des décombres, des chaos  
Des apocalypses sans nombre  
Qui ne rapportent pas un crédit.  
Tu demandes quand<sup>612</sup> ?  
« HSC, qui a entendu, le fourbe :

Mais quand mais quand mais quand ?  
Cher autre, la comédie est terminée.  
Entonnons la catastrophe des bielles  
Le cyclone des manivelles fracassées

---

<sup>611</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>612</sup> *Ibid.*, p. 114.

Je bâtis dans l'œil du cyclone !  
Alentour c'est dévastation  
Désolation, courroies qui fêlent  
Chaudières qui rapiècent  
Vapeur qui sue !  
Les mots qui cassent dans la tête  
Les mots étêtés en rangées parfaites  
Similation  
Centralisation Gionalisation  
Chantons chantons le maelström  
Des pièces détachées !

**Les palans, à grands ramas, giclent.  
Les pressoirs s'ouvrent comme gre-  
Nades. »<sup>613</sup>**

De fait, *La Case du commandeur*<sup>614</sup> permet de montrer la rhumerie comme une prémonition qui se réalise. Si des usines flambant neuf y occupent désormais le premier plan, c'est pour dévoiler une misère insoupçonnée. Le pays est justement à l'image de ces établissements imposants, équipés de toutes sortes de machines, mais dont l'intérieur s'avère paradoxalement désert, abandonné, avec pour seuls habitants ces machines elles-mêmes. Le macabre de l'usine est accentué par le voisinage intempestif d'un supermarché qui crache sans répit l'arrogance de son vacarme. Pourtant, les deux univers finissent par se rencontrer : ensemble, ils serinent aux clients leur incapacité à produire ce qu'ils consomment, et leur rappellent qu'ils sont étrangers parmi cette avalanche d'articles étranges<sup>615</sup>.

---

<sup>613</sup> *Ibid.*, p. 114-115.

<sup>614</sup> A titre de rappel, la deuxième pièce du *Monde incréé*, « Parabole d'un moulin de Martinique », date de 1975, alors que *La Case du commandeur* paraît en 1981.

<sup>615</sup> « Ils passaient, suivant la route, devant cette usine flamboyante inutile qu'on appelait pour lors la chambre de Chérubin. Les propriétaires l'avaient fait bâtir mais n'avaient jugé bon (ou désiré) de la faire fonctionner. Sans doute était-il plus profitable d'encaisser quelque rente pour la maintenir fermée ? C'est du moins ce qu'on se disait en longeant plus loin l'agitation effarée d'un supermarché

Dans cet univers-verrière, il est évident que la folie, en la personne de Chérubin, est la seule qui puisse élire clandestinement domicile. Car, dans cette usine où règnent des machines qui ne servent à des hommes qui n'ont pas appris à produire, l'aliénation est double<sup>616</sup>. A l'envahissement de ces outils importés dans le seul but d'accéder au rang des civilisés, s'ajoute l'asservissement infligé par des chaînes d'objets étranges et inutiles qui renvoient constamment à Chérubin l'image du sauvage qu'il semble être. «Tarzan / canne», telles sont les deux faces de la folie qui est en apparence de la violence, et au fond de l'usure. Bien qu'elle ait disparu, la

---

lui aussi tout neuf et grouillant de vie morte » In Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op.cit.*, p. 193.

<sup>616</sup> Voici ce qu'écrit Edouard Glissant en se basant sur une étude réalisée par l'économiste M. Michel Louis dans le cadre de l'Institut martiniquais d'études : « (...) La condition du consommateur martiniquais est tout autre. Il ne consomme pas dans un contexte de production, c'est-à-dire que le produit consommé n'est jamais perçu comme auto-produit ni comme produit d'échange (*made in Japan* contre *made in France*), mais comme le résultat d'un change (fonds publics contre bénéfiques privés), même si le consommateur n'a aucune conscience de ce change ni des termes réels de l'échange qu'il régite. Une béance s'ouvre devant le consommateur, et en lui. Dans ce contexte, l'illusoire compétence technique vole en éclats. Ou plutôt ne se propose même pas. Ce n'est pas la surabondance des relais techniques à l'entour qui déséquilibrerait le Martiniquais, c'est la vacance totale de toute médiation technique, de tout relais, qui le livrerait sans recours au retentissement « immédiat », total, non différé, des produits qu'on lui fournit. Ainsi le consommateur martiniquais est-il « livré » à l'objet qu'il possède (c'est là, je crois, un des aspects que développe M. Michel Louis en son ouvrage). Le choix de l'objet ne relèvera donc ni d'une appréciation technique (en général, tout ce qui est importé est considéré comme « beau », tout ce qui est fabriqué dans le pays comme « inférieur ») ni d'un désir raisonné de franchir un ou deux échelons dans l'équivalence statut-consommation dont nous avons parlé. Deux critères décideront du choix : le temps mis à obtenir l'objet (la peur de la « rupture de stock » est permanente), l'impression qu'il produira sur le voisin. Cette impression ne sera pas, elle non plus, visée dans des « limites ». Il n'y a pas de limites là où il n'y a pas de rationalité stabilisante. La société martiniquaise sur ce point n'a pas besoin de stabilisateur : dans le cadre esquissé, le consommateur, qui n'est pas un producteur, ne peut rien revendiquer. Il est totalement passif. Cette consommation « anormale » convient bien au système mis en place.

« Anormale » : parce que à partir des besoins sociaux, ce que cette société exacerbe chez l'individu, ce n'est pas un désir, c'est une pulsion. Je veux dire que, dans une société développée, la publicité suscitera chez un individu, à partir de son désir de consommation, des pulsions incontrôlables vers des objets. Ce qui fait le caractère de la consommation passive en Martinique, c'est que la pulsion a uniformément envahi et structuré le champ d'activités du consommateur, et que par conséquent l'incitation publicitaire (surtout sur le mode « technique ») devient dans ces conditions pratiquement inutile. La pulsion est a priori et ne dépend pas de l'apparition, de la nécessité ni de la beauté de l'objet en soi.

En fait, cette consommation a un moteur d'origine : la pratique du troc qui a marqué le système productif martiniquais dès ses débuts historiques (l'échange des produits agricoles tropicaux contre des produits finis) et qui s'est maintenue après la disparition de ce système (aujourd'hui, le change de services contre des produits finis). Et un moteur d'entretien : le désir d'intégration au « modèle blanc », désir non raisonné (pulsion) qui détermine le deuxième critère important du choix de l'objet : l'impression produite sur le voisin. Il faut montrer qu'on a intégré le modèle. » in Edouard GLISSANT, *Le Discours antillais*, Editions Gallimard, 1997 (pour la présente édition), p. 788-789-790.

Plantation continue donc à enfermer dans son étau les ex-esclaves dès lors qu'il leur faut toujours se sacrifier pour produire du sucre blanc et pur. La trace du crime, quant à elle, s'est estompée dans les méandres aseptisés des usines. Au sang et à la sueur d'autrefois, on préfère d'ores et déjà priver l'ex-esclave de sa raison :

« Chérubin depuis des temps couchait dans l'usine abandonnée. Les plaques de tôle étincelaient à la lune ; l'homme tapi dans un recoin regardait l'ombre engloutir les machines. Mais la haute construction n'était jamais noyée dans la nuit, la toiture diffusait la clarté du ciel. Le locataire clandestin avait aménagé un grabat entre deux turbines, découvert un bac d'eau propre, balayé un coin pour y étendre ses habits. Il était traqué en permanence par toutes qualités de police, en bleu ou en kaki, dont une des premières attributions était de le ramener à l'hôpital d'où il partait sans cesse. Aucune police n'avait repéré son logis d'adoption. Aussi pouvait-il à son aise y jouer les ingénieurs tout-puissants. Il dévalait ces piles enchevêtrées de rouages, de bielles, de pistons, cabriolait d'une coupée à l'autre, épuisait (jusqu'à ce qu'il appelait leur ultimité) la théorie des machines désertées, luisantes de graisse et de rouille mêlées. Le tapis roulant, le coupe-cannes et le schreder, les moulins à pression, les tamis, les cuves, le réchauffeur, les bacs à chaulage, les circuits Dorr, les filtres Oliver, les continus à triple effet, les cuiseurs pour le grainage, les malaxeurs, les turbines centrifuges, dont il déchiffrait les inscriptions mystérieuses sur les plaques de simili-cuivre vissées un peu partout. Les courroies de transmission traînaient çà et là. Chérubin se suspendait à celles qui tenaient encore aux grosses roues dentées. Il jouait à Tarzan dans la jungle. Il grimpait à la plus haute passerelle où, auréolé d'infinies toiles d'araignée phosphorescentes, saint Chérubin ravi en extase par l'indicible machine, il tenait discours à son peuple d'engrenages, de rigoles, de rails. Ou bien il était brasse de cannes, glissait par le tapis, mimant d'être concassé dans le schreder, broyé, laminé, cuit, filtré, grainé au long des machines, le corps en extension, en boule, en tas, et il ressortait roulant à l'autre bout, sucre vivant hurlant. »<sup>617</sup>

A travers l'exemple de Chérubin qui se donne avec insouciance aux griffes acérées des machines de l'usine, et reproduit de la sorte le troc qui était de mise pendant l'esclavage, c'est-à-dire la chair vive contre la canne, il est évident qu'il s'agisse là d'un automatisme bien ancré, qui continue à se perpétuer, faute d'un

---

<sup>617</sup> Edouard GLISSANT, *La case du commandeur*, *op.cit.*, p. 194.

langage propre et inédit qui permette de dire et, partant, de conjurer le profond tourment que suscitent des modèles aussi inappropriés qu'incontournables. Par ailleurs, cette usine où les ex-esclaves renouent avec le souvenir de la Plantation, symbolise l'abîme infranchissable dont ceux-ci sont restés captifs en dépit du passage apparent de la forêt à la ville<sup>618</sup>. Enfin, l'usine sert de coulisses où seront entassés les cadavres de tous les paysans rebelles, sacrifiés en marge du « carnaval des élections »<sup>619</sup>.

Au demeurant, considérée jusque-là comme unique lieu d'oppression, l'usine permet à son tour de révéler d'autres automatismes encore plus sournois et plus insidieux. Il s'agit de la mécanique des élections et celle des compétitions. Tenant ensemble du jeu, elles permettent cependant d'adhérer à un système écrasant tout en lui renvoyant l'image de sa propre supercherie. En effet, la « rébellion » à l'intérieur du système est un moyen d'adopter les formes tout en en rejetant le contenu. Tout devient par conséquent prétexte à une danse macabre qui renvoie aux citadins, les ex-maîtres comme les ex-esclaves, le spectacle festif de la « malemort » générale.

---

<sup>618</sup> « Nous passions de la civilisation de la forêt à la civilisation de la savane : c'est du moins ce qu'on aurait dit si nous avions disposé d'un peu plus de terre dans un peu plus de temps, si nous ne nous étions pas trouvés dans ce coui d'île à ramer partout sans bouger sur les eaux. (...) Après avoir été séparés en catégories d'hommes et de femmes, nous commençons sans nous en rendre compte à être divisés d'une nouvelle manière : ceux qui restaient dans les mornes avec les coulis obstinés, ceux qui s'égaillaient dans les bourgs pour le meilleur et pour le pire. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 104-105.

<sup>619</sup> « En marge du carnaval des élections, il y avait toujours des gens de la canne pour se faire fusiller devant les usines ou dans les rues des bourgs » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 177.

## **2 - FOYAL : QUAND LA PARODIE PREND LES COULEURS DE LA FÊTE FORAINE**

Après avoir arpenté Fort-Royal, la ville coloniale qui se veut la fidèle copie de la Métropole, au risque de sacrifier ses murs et ses habitants à une pétrification dont l'apogée était immanquablement l'affaissement, la ville officielle laisse transparaître son double secret : il s'agit de Foyal dont la contraction révèle d'emblée la volonté de s'approprier un lieu jusque-là inaccessible, par le biais de la subversion muette :

« Foyal n'est pas ce que vous voyez, tout ce bétonnage, il y a un Foyal secret de jour et de nuit avec des habitués pour ainsi dire initiés, des vies de quartier tout autour de la cuvette, où la ville se ramasse, non, ce n'est pas une petite agglomération française d'Atlantique, malgré le soin qu'y portent les autorités, c'est bien une ville créole de la Caraïbe, qu'il faut savoir découvrir. »<sup>620</sup>

Le temps des habitations mais aussi des bourgs, est révolu au profit des grandes villes comme c'est le cas de Foyal dont le nom, résultant d'une contraction de « Fort » et de « Royal », reflète sa dualité. En effet, officiellement, Foyal est une agglomération française avec les couleurs de son drapeau, ses édifices, et le bétonnage des autoroutes qui se déploient hautainement, mais pour ceux qui ont les yeux, elle est habitée d'une âme toute créole de par les hommes qui la fréquentent et la terre qui l'abrite.

---

<sup>620</sup> Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, *op.cit.*, p. 412.

En outre, la nature paradoxale de la ville coloniale – dès lors qu'elle est conçue comme le havre de la civilisation française, sans être pour autant le siège d'un pouvoir effectif – et la vacuité<sup>621</sup> qui en découle, acculent les citoyens à la parodie<sup>622</sup>. Il s'agit là de l'unique moyen de ne pas se laisser engloutir par cette aporie et de la contrecarrer. Car, loin de se contenter de réfuter le système creux qui leur est infligé, les citoyens ont su lui donner un contenu nouveau qui fait ressortir ses limites, voire son aberration, et qui leur sert par ailleurs de modèle de substitution et de survie. A leur insu, ils donnent le jour à Foyal, une ville secrète investie de leur valeur essentielle : le marronnage<sup>623</sup>.

---

<sup>621</sup> Dominique Chancé a déjà soulevé le caractère aporétique de la ville coloniale : Dans la ville se trouve la cité qui est politique. Or, comment une cité pourrait-elle s'établir là où le pouvoir n'existe pas ? Inversement, comment pourrait s'instituer un pouvoir, là où ne s'édifie pas de cité ? Elle en infère donc que « la ville de Fort-de-France, dont le nom est pris au pied de la lettre, n'est pas une cité martiniquaise, mais un Fort-de-France. Au mieux, ce pourrait être une cité française, en fait, c'est tout au plus un comptoir. Les textes nous rapportent cette vacuité, absence de ville, impossibilité de nommer ici le siège du pouvoir, impossibilité de fonder une ville et une civilisation. La cité n'est pas fondée, la Ville n'est qu'un viol de la nature par les colons. » In Dominique CHANCE, « La créolisation de la ville dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau » in *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n°35, novembre 2003, p. 75.

<sup>622</sup> Gérard Genette dans *Palimpsestes : la littérature au second degré*, replace la parodie dans le contexte d'un phénomène plus large qu'il appelle l'hypertextualité. En effet, certains textes, dits « hypertextes », dérivent de textes antérieurs, dits « hypotextes », que leur auteur a ouvertement imités ou transformés. Selon le classement que Genette propose de l'hypertextualité par transformation, il y a d'abord la parodie ludique qui consiste à prendre un texte noble, à en conserver le style et à lui adapter un sujet bas. Ensuite, dans la parodie satirique ou le travestissement, on se réfère à des textes connus où le sujet dans sa généralité et/ou des éléments de forme sont conservés, tout en ajoutant un contenu nouveau en rupture avec celui des originaux et qui en constitue la critique idéologique. Dans la majorité des cas, ce « travestissement » s'accompagne d'une dégradation du style ou du contenu. Enfin, la parodie sérieuse ou la transposition qui fait référence à un texte célèbre, en conserve quelques éléments mais en donne une version extrêmement différente, dotée d'un symbolisme nouveau, sans intention satirique à l'égard du texte d'origine.

<sup>623</sup> Férés de jeu, les Martiniquais ressemblent en quelque sort aux chevaliers des romans médiévaux, ces hommes sauvages devenus champions de l'ordre social, mais qui doivent retourner périodiquement en forêt afin d'y puiser leur courage et leur vaillance. D'après Robert Harrison, « l'homme sauvage est le double du chevalier, l'ombre de son héroïsme, de sa bravoure, de sa rage ». Cette dualité qui aurait pour arrière-plan la lutte entre la loi et son ombre dans les bois interdits afin de récupérer celle-ci et de se renforcer, explique pourquoi « les légendes en font des rebelles récusant une loi inique dont ils avaient été victimes ; ils étaient donc moins des ennemis de la loi, brouillant ainsi la dichotomie traditionnelle entre l'ombre et la lumière. En se situant à l'écart d'une loi arbitraire ou corrompue, ils se font les véritables champions de la justice naturelle, faisant apparaître la loi institutionnelle comme l'ombre pâle de son idéal lumineux. [...] Le fait que [ces chevaliers soient] en marge des institutions sociales est le signe de l'incapacité du droit à être fidèle à l'esprit, sinon à la lettre, de la loi, et sa légende s'articule autour d'un paradoxe ironique par lequel l'injustice occupe



## A- LES ÉLECTIONS

Conformément à l'esprit de parodie qui règne à Foyal, les élections se déroulent parallèlement à une partie de dominos. La couleur est d'emblée annoncée : l'étymologie et la polysémie du terme « domino » mettent le lecteur sur la piste de la duplicité. L'aspect solennel de la tradition électorale, telle qu'elle est pratiquée en Métropole, fait curieusement bon ménage avec l'attitude ludique, aussi bien des candidats que des électeurs en Martinique<sup>624</sup>. C'est dire que le vernis blanc de la démocratie renferme une réalité noire inédite<sup>625</sup>.

Par un effet de métathèse, la « patrie » française est travestie en pure « partie » martiniquaise<sup>626</sup>. D'autre part, le chiasme préside à des élections qui deviennent l'enjeu de la partie anarchique<sup>627</sup>, alors qu'elles sont censées être le soubassement

---

l'espace de la juridiction tandis que la bonne cause doit chercher refuge dans les forêts » in Robert HARRISON, *Forêts, Essai sur l'imaginaire occidental, op.cit.*, p. 107 et p. 122

<sup>624</sup> Le narrateur tire le meilleur parti de la polysémie du terme « domino » afin de donner un aperçu de la teneur des élections en Martinique. Pour ce qui est de l'étymologie du mot « domino », il s'agit d'après *Le Petit Robert* de l'abréviation d'une expression latine « benedicamus domino » et qui veut dire « bénissons le seigneur ». Ce mot possède par ailleurs deux sens. D'abord, il veut dire le camail noir à l'extérieur et blanc à l'intérieur, à capuchon que les prêtres portaient en hiver. Ensuite, il signifie la petite plaque noire en dessous, dont le dessus blanc est divisé en deux parties portant chacune de zéro à six points noirs. A ces deux acceptions qui évoquent respectivement le sacré et le ludique, s'ajoute l'aléatoire dans l'expression « effet domino », c'est-à-dire l'effondrement de tout un système par répercussion en cascade d'un événement de départ.

<sup>625</sup> « Au stade archaïque de la démocratie, différences, divergences et conflits d'idées s'enlisent dans la haine, dans l'injure, et toute défaite est insurmontable. Au stade achevé, différences, divergences et conflits d'idées assurent l'enrichissement permanent de tous, et de tout.

Au stade archaïque, le rapport au leader est affectif, voire idolâtre.

Au stade achevé, le rapport au leader se décline en termes de fonction et d'institutions.

C'est pourquoi, ici en Martinique, le plus attentif et le plus responsable de nos soins devra porter sur notre prochaine institution.

Contre notre macoutisme naturel : l'atoumo d'une solide institution.

Ce sera déjà ça de gagné. » In Patrick CHAMOISEAU, « *Sur la démocratie* », article qui date du 28 mars 2010 sur [www.facebook.com](http://www.facebook.com). Il est à signaler qu'à ce jour, cet article n'a pas fait l'objet de publication écrite.

<sup>626</sup> La métathèse patrie / partie dans *Malemort* s'inscrit dans cet esprit de parodie où l'absence de pouvoir effectif cède la place au jeu.

<sup>627</sup> « Mais au loin du rêve de Silacier la partie basculait dans le tournoiement, la cascade, l'ivresse, dans la légende plus véritable que toute histoire bien tracée - car, à peine le troisième domino posé, le

de la patrie démocratique. Les numéros défilent, quitte à brouiller toute frontière entre la scène politique et la partie de dominos. A la mascarade participent ainsi « Un », « Deux », « Trois », « Quatre » et « Cinq ». Selon la stratégie mise en place, chacun est tenu de jouer un rôle bien précis afin de faire croire au hasard électoral. D'abord, le numéro « Un » ou le maire qui, tout en étant persuadé de sa victoire, est celui qui saura s'attirer la sympathie de l'usine et de l'« électorat » en même temps<sup>628</sup>. Ensuite, le numéro « Deux » ou le secrétaire de mairie est celui qui, avec force machinations, aura le mérite de consacrer le triomphe de l'usine et d'en faire une évidence<sup>629</sup>. Ensuite, le numéro « Trois » ou l'historien dont la tâche consiste à adapter l'histoire à l'idéologie et à magnifier par conséquent les faits et gestes des gouverneurs<sup>630</sup>. Ensuite, le numéro « Quatre » ou l'urniste qui, en tant que membre du cercle des marchands de rêve, fait œuvre d'illusionniste et façonne l'urne au gré des circonstances<sup>631</sup>. Enfin, le numéro « Cinq » ou le financier dont le rôle consiste à représenter le prestige du pouvoir économique<sup>632</sup>.

---

docteur avait soudainement défié monsieur Lesprit de remporter en qualité de secrétaire de mairie les élections proches. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 72.

<sup>628</sup> « Que fit donc Celui-là qui fut le premier ? Quelle prouesse accomplit-il, qui le bouta si haut ? Résumons d'une portée : il avait persuadé l'usine qu'il serait le moins dangereux des candidats, il avait persuadé partout ailleurs qu'il saurait dompter l'usine. Simplicité des grandes conceptions. C'est donc pour la forme qu'on lui opposa un candidat, et c'est pour la beauté du geste, alors même qu'il était assuré d'être élu, qu'il organisa son triomphe, si j'ose dire de ces propres mains. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 73.

<sup>629</sup> « Il faut admirer comme, dans le sévère corset d'une seule méthode, Deux varia, imagina, combina, réussit. Une rixe bien mise en place, une fusillade à blanc, l'annonce d'un tremblement. C'était la broderie de l'immuable. [...] Dix fois l'usine l'emporta, dix fois le peuple nous fit triomphe en vain, les gouverneurs tenaient la barre. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 78.

<sup>630</sup> « Vous connaissez l'histoire, en voici les dessous. Vous connaissez la phrase, permettez que je la replace dans son contexte d'acharnement et de passion. Ici l'historien devient franc partisan. Je lève haut mon verre et je déclame qu'il revenait à notre numéro Trois de briser les portes de bronze. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*

<sup>631</sup> « C'est lors messieurs que notre secrétaire inventa le spécialiste en urne : l'urniste. Un homme non seulement capable de fabriquer une urne réglementaire, de la modifier, de l'agencer, mais encore de la subtiliser, de la dérober, de la séquestrer, de la faire réapparaître dans une vierge mise » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 83.

<sup>632</sup> « Ainsi le Cinq. Le Cinq, c'est la finance. En quelque sorte, un amateur dans notre domaine. L'exception à la règle de la pure mairie que j'énonçais tout à l'heure. Un homme qui ne voulait pas être maire, mais avant toute chose protéger ses intérêts. Il ne succombait pas à l'ivresse. Son prosaïsme fit autant. C'est le moment où avec lui nous entrons dans l'épaisseur du pouvoir économique. Oh non pas tant du pouvoir, soyons réalistes mes chers, que de son prestige. Et il est

Le gèreur et le curé prennent également part aux élections. Il leur incombe de guider le peuple dans le choix du candidat méritant à leurs yeux. C'est dire le cynisme de la situation puisque il y a d'un côté, des gens démunis économiquement et endoctrinés spirituellement et, de l'autre, une tradition électorale basée sur le libre arbitre et la liberté d'expression<sup>633</sup>. Toutefois, la frénésie que suscitent les élections en dépit de l'abîme qui sépare le peuple martiniquais de la démocratie, est ce qui sert de miroir au modèle métropolitain et dévoile ses tares insoupçonnées :

« Et il est vrai que nous ne savons certes pas tresser la paille de nos vies, que nous ne savons pas forger l'écaïlle de nos toits, que nous ne savons même pas orner les pots pendus à nos futailles, ni haïr des dieux, ni démener nos lois, ni rire en nos aïeux ni pleurer l'enfance future (qui nous dira pourquoi nous chuchotons du fond de nos gorges, pourquoi soudain nous crions des tempêtes sur nos voisins, pourquoi nous délaçons l'ombre qui nous précède et fuyons l'ombre qui nous suit), que nous ne savons pas avec patience tracer au feu les lignes de nos mains ni denteler la poignée de nos coutelas. – Mais il est hors de doute, depuis ces temps que nous venons au vent d'illusion si doucement nommé alizé, il est absolument hors d'aucun doute que nous savons remplir les urnes. »<sup>634</sup>

Ce qui est dressé ici est le portrait d'une société morbide, incapable de dire ce qu'elle est, faute d'une voix qui lui soit propre. Du fait de la Digenèse, elle a basculé de la vieillesse des ancêtres au babil des enfants<sup>635</sup>, contrairement à la civilisation occidentale<sup>636</sup>. Une telle situation explique la nécessité pour ce peuple de puiser

---

vrai que le Cinq consuma ses années à tâcher sans y parvenir de s'asseoir au salon des békés. Il obtint au moins qu'ils vinssent chez lui discuter affaires. Le premier à arracher concrètement leur oui » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 85.

<sup>633</sup> « Il semblerait que nos rivières tarissent, que nos herbes n'ont plus vertu. Imaginez les chevaux rétifs, comme abandonnés au long des rues. Les gèreurs mènent leurs ateliers aux urnes : coupeurs, sarcleurs, bouviers. Voyez la volée des femmes et des enfants, sortir de la messe. Le sermon du curé fut consacré aux oboles modestes de chacun qui assemblées font les grandes richesses de Dieu : Vision céleste de l'élection. Notre élu fondamental est là, indéchiffrable. Il sait qu'il est la souche. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 74.

<sup>634</sup> Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 72.

<sup>635</sup> Rappelons l'étymologie du mot « enfant qui selon *le Petit Robert* vient du latin « infans » et veut dire « qui ne parle pas ».

<sup>636</sup> « Le langage est un voyage et voyez qu'il n'a pas de fin. Les langues sont des étapes, où vous couchez à l'ablanie, pour noircir ou blanchir selon qu'il se trouve. Vous rassemblez les cris que vous

dans les idéaux et les modèles venant de la Métropole, et de les plaquer tant bien que mal chez lui. L'illusion qui a pris souche en Martinique remonte à l'« Alizé », ce vent qui fut à l'origine de la fondation des colonies en Amérique<sup>637</sup>. Quatre siècle plus tard, le Martiniquais continue à se fier à ce vent et s'ingénie à élever l'étendard de la démocratie en ne retenant de la tradition électorale que la forme, c'est-à-dire ce qu'il sait faire parfaitement, à savoir le remplissage des urnes. A la lumière de la définition de Patrick Lehingue, une telle frénésie semble être favorisée par la nature ambiguë des élections. « L'évidence du vote est, en quatrième lieu, doxique et tient à son caractère idéologiquement indiscutable : l'« élection libre » est récemment devenue, dans les arènes internationales, le mètre étalon universel du caractère démocratique des États. Nonobstant la dimension ploutocratique affirmée de certaines compétitions électorales, le caractère socialement peu représentatif des représentants élus, et la progression récente des « exclus de la cène électorale » (non inscrits, abstentionnistes, bulletins blancs ou « nuls »), l'équation élections=démocratie demeure irréfragable et sa mise en doute un sujet tabou. Une dernière fois, comment ne pas trouver naturelle une technologie sociale à ce point valorisée ? » s'interroge Patrick Lehingue<sup>638</sup>.

Au-delà de la façon dont les élections se déroulent en Martinique, ce sont les tares de la démocratie à la française qui sont mises à l'index. Dans son article « De

---

avez poussés, récoltés alentour, fouillés dans la terre ou taillés sur leur branche, vous les désordonnez pour commencer la parole. Ou alors vous prenez vos mots à l'eau pâle d'un puits et vous les dissipez en un silence qui creuse encore. C'est-à-dire qu'ou bien vous êtes, comme Mathieu Béluse désigné par Longoué le vieux, un jeune braille qui braillarde alentour, ou bien, comme Roger le taciturne, un qui parle à l'Arbre de silence, peut-être assis à côté de Mallarmé. Le quimboiseur et Mallarmé. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde, op.cit.*, p. 267-268.

<sup>637</sup> Nous rappelons que les navigateurs espagnols voulaient atteindre les Indes orientales. Néanmoins, en se laissant orienter par l'alizé, ils avaient découvert contre toute attente le Nouveau Monde.

<sup>638</sup> Encyclopaedia Universalis, article « Vote/Élection », Patrick LEHINGUE p. 1073.

la démocratie »<sup>639</sup>, Patrick Chamoiseau montre la dangerosité de tout système démocratique dès qu'il devient un acquis. Loin de prémunir contre les violences tout comme les silences qu'il pourrait abriter, c'est bien leur confrontation qui révèle le degré de son efficacité. Selon Chamoiseau, le système français s'avère défailant dans la mesure où l'étiquette des DOM-TOM est un cache-misère qui sert à légitimer les mannes qui accablent les îles et renforcent de plus en plus leur dépendance. Au lieu de permettre aux ex-colonisés de produire ce qu'ils consomment et de décider de leur propre sort, il les réduit au mutisme et au mimétisme des impuissants béats. En cela, la démocratie française fait obstacle au double marronnage, contre le Blanc et contre soi-même<sup>640</sup>. Il s'agit là de l'illustration même d'une colonisation déguisée en progrès et en modernité :

« La démocratie nous est un bien précieux ; c'est le moins mauvais des systèmes que nous avons appris à opposer aux dictatures minoritaires. Mais la démocratie est un organe vivant. Ce n'est pas un lac, c'est un océan de forces contraires d'autant plus sain qu'il bouillonne à une température proche de sa dissolution. C'est un ensemble brûlant. Il n'y a pas d'acquis en démocratie, il n'y a que de la lutte, que de la vigilance, que le souci d'être attentif au juste, au bon, au vrai. Et, même si le système démocratique permet non seulement la parole contraire, l'expression d'un discours différent, mais aussi la contestation selon des voies légales, cela ne suffit pas pour exempter le dirigeant d'une vigilance sur les réalités de ce champ de force. Le démocrate, plus que tout autre, doit distinguer les brûlures, couvrir les flammes, deviner dans les marges les cris et les douleurs, soupeser les horreurs aveugles qui sont toujours des réactions désespérées face à une terreur omnipotente. Quand les hommes parviennent à de telles extrémités dans un système démocratique, je m'efforce de me dire que ce n'est pas de la pure démence, que c'est un signe, un appel, un espace génésique (et générique) des grands conflits de demain. Je sais aussi que c'est dans ces lieux agités (ces biocénoses imprévisibles) que germent le plus souvent les élans du futur.

---

<sup>639</sup> Patrick CHAMOISEAU, « De la démocratie », Libération, journal de la semaine, septembre 1999. Un extrait de cet article figure sur le site web : <http://remue.net/cont/chamoiseau3.html>

<sup>640</sup> J. D. Erickson écrit à propos du *Cahier d'un retour au pays natal* : « La lutte pour le Martiniquais est double, contre la volonté de l'autre cherchant à imposer son idéologie et sa perception du monde et contre sa volonté en tant que Noir "blanchisé" » John D. Erickson cité par Marie-Christine Rochmann, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise, op.cit.*, p. 312

Mais il n'y a pas que la violence comme signe, il y a aussi le silence médusé. Je suis assez étonné de voir à quel point les intellectuels français, et toute l'intelligentsia parisienne, si sensible aux horreurs du monde, aux dominations, aux oppressions diverses, peut s'accommoder aussi facilement de ce sigle-paquetage (DOM-TOM) où l'on a anesthésié (sous opercule démocratique) des peuples entiers. Des peuples échoués dans l'assistanat et la dépendance. Des peuples qui servent de machines à consommer. Peuples déresponsabilisés, gavés de subventions, de protections, de décisions élaborées à des milliers de kilomètres. Un système terrible (et silencieux) où les fourches de la sujétion ressemblent à des arches d'émancipation, de progrès, et de modernité branchée. On pourrait éplucher toute la pensée française du XX<sup>e</sup> siècle sans trouver une seule ligne qui refuserait l'idée DOM-TOM.

Les dirigeants français qui se promènent aux Antilles, doivent être étonnés de ne pas trouver la moindre idée, le moindre projet d'ensemble, quelque chose qui donnerait du sens aux milliards déversés de manière hyperbolique dans un système qui les transforme là-même en poignées d'inertie et de passivité. La dépendance-assistanat ne génère que de la dépendance et plus encore d'assistanat. »<sup>641</sup>

Bien qu'elles ne soient pas représentatives, les élections constituent pour le Martiniquais une tradition valorisée et valorisante. Bien plus, les élections, en Martinique, se réduisent à la portion congrue : l'urne. En tenant lieu de matrice<sup>642</sup>, celle-ci reflète le rapport ambigu que le Martiniquais avait tissé avec une boîte dont la noirceur et la vacuité, à l'instar de sa terre natale, mais également de son corps, ne peut se passer de la blancheur des bulletins comme signe de la présence invisible et sournoise, mais non moins nécessaire de l'homme civilisé<sup>643</sup>. C'est ce qui explique le dévouement dont fait montre « la plèbe » afin de remplir les urnes, sans tenir compte des lois ni de la démocratie. C'est dire que dans ce pan de terre, les hommes

---

<sup>641</sup> Patrick CHAMOISEAU, « De la démocratie », *op.cit.*

<sup>642</sup> Le narrateur parle d'ailleurs d'« urne habitable » dont Otoune serait le créateur. (Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 89).

<sup>643</sup> « Vraiment nous naquîmes dans une urne. Notre plus haut office : la remplir. Nous évoluons par elle. Tenez, mon cher, n'est-il pas vrai que nous fûmes appelés à servir en Afrique ? Nous fûmes reconnus dignes de notre vrai berceau, cette urne où s'amalgame l'âme des citoyens. Dans l'ancre et la noirceur de l'urne versez le blanc des bulletins, il en sortira un être de civisme et de loyauté. » *in* Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 88.

agissent comme des automates, en reproduisant à l'infini des gestes sempiternels qui ne sont autres que les automatismes du passé.

En effet, seule compte la reconnaissance de l'Autre que tout camp peut en tirer, au grand dam d'une quelconque égalité, pourtant si convoitée et ô combien redoutée<sup>644</sup>. En dépit du temps qui coule et qui laisse planer l'espoir d'une possible évolution, le Martiniquais en tant qu'ex-colonisé continue inconsciemment à reproduire la même attitude que les esclaves d'avant l'abolition. En d'autres termes, il se voit toujours prêt à sacrifier sa dignité, en échange d'une tape dans le dos venant du maître<sup>645</sup>. Ainsi, la rivalité que pourrait suggérer la phrase « il s'agit d'affirmer que nous pouvons autant »<sup>646</sup> trahit en réalité un sentiment invétéré d'infériorité qui pousse l'ex-colonisé à imiter aveuglément l'ex-colonisateur, perçu dès le départ comme le modèle, mais également comme la limite dont on se fait un devoir d'idolâtrer et de pérenniser. La reconnaissance de l'Autre s'avère un besoin si impérieux que la connivence de l'électorat et des candidats finisse par résorber tous les conflits qui existent entre les différentes classes sociales<sup>647</sup>. D'autre part, cette connivence va au-delà des parties en lice. En effet, tout le monde est persuadé que les choses ne changeront pas d'un iota et que la misère sur fond d'immobilité est une malédiction sur laquelle la bonne volonté n'a point de prise. Mais, chez ce peuple qui

---

<sup>644</sup> « Nous n'entendons pas nous estimer du dedans. Où serait l'intérêt ? Nous désirons la reconnaissance d'en haut et l'exigeons chacun pour soi. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 85.

<sup>645</sup> « On a toujours reçu donné, toujours échangé, la sueur contre les sourires, le sang et la misère pour la considération et les tapes dans le dos, depuis le premier jour où nos corps furent trafiqués. » in Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur, op.cit.*, p. 206.

<sup>646</sup> « Il ne s'agit pas de puissance, que ferions-nous du pouvoir? Laissons le pouvoir à ceux qui en sont les tenants. Il s'agit d'affirmer que *nous pouvons autant*, et que nous représentons bien. C'est comme un remous au fond de notre âme. Il faut qu'on nous reconnaisse, monsieur, il le faut. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 84.

<sup>647</sup> « Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque. Le nègre hait le mulâtre qui déteste le béké qui abomine le Blanc de France. Au-dessus de tout, il y a Hector. Au-dessus de tous, il y a la mère patrie. C'est la patrie qui choisit et élit, selon son bon plaisir. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 85.

semble passer à côté du réel – dont la maîtrise exige un état d’esprit et une volonté, inconnus jusqu’alors – la comédie ou la simulation d’agir sur son destin et partant d’exister, est vitale, épaulé en cela par des metteurs en scène qui, à l’appel d’un pacte à la fois implicite et atavique, endossent volontiers les costumes des chefs et prennent soin d’installer le décor approprié et de prononcer des discours qui soient à l’avenant. En somme, nous pouvons dire qu’en Martinique, ce sont les électeurs qui ont besoin du soutien des chefs sous peine de sombrer dans la folie.

La forme étant largement suffisante, le Martiniquais est persuadé qu’il fait partie d’un peuple civilisé qui compte parmi lui un représentant élu et qui se démarque de ce fait de la horde des nègres et des Africains sauvages<sup>648</sup>. Quant au maire, nimbé de l’aura des élections, il a pour mission non seulement d’incarner les origines perdues, mais aussi de garantir une vision sereine de l’avenir. Il représente ainsi l’homme premier dont le peuple est descendu, ainsi que le sauveur des temps modernes. Le nom du maire « Lesprit » en dit long du reste sur sa personne comme sur sa vocation. Indéniablement, il s’agit d’une vision céleste des élections qui permettent d’effacer le douloureux souvenir d’un peuple bâtard et de compenser l’absence du Christ et, partant, de la révélation<sup>649</sup>. Bien plus, fort de son élection qui

---

<sup>648</sup> « Qui est élu n’est pas un nègre. C’est un citoyen de la République, nous ne sommes pas des Africains. La plèbe peut noircir la nuit, elle est pour souffrir et élire. Mais est-ce parce que notre peau est nuancée d’un rien d’ombre, comme un peu de regret au coin d’un beau printemps, qu’il nous faudra encourir notre vie durant géhenne et malédiction ? » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 77.

<sup>649</sup> « Ce premier élu est mystérieux comme la légende, compliqué comme la genèse, lointain comme la gloire. Il domine, messieurs. Il est notre maire originel et notre père de toujours, toutes nos actions visent à retrouver sa trace et raviver son secret. (...) L’élection est sélection. On ne sélectionne pas tout le monde. N’est-ce pas ? Il revient à ce maire dont le nom chante dans nos têtes d’oser défendre cette loi. Sa vie fut un long triomphe sur le hasard électoral. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p.74 -75.



est aussi une sélection, le maire acquiert le pouvoir de nommer le député qui fera à son tour son entrée fracassante en Métropole<sup>650</sup>.

Eu égard à l'enjeu que représentent les élections, le Martiniquais donne libre cours à son imagination, quitte à s'embarquer dans les situations les plus surréelles. En effet, bien que l'électorat prétende habiter une cité-Etat où s'instaure le règne de la loi, le narrateur souligne l'hégémonie du tribalisme<sup>651</sup> qui refait surface lors de toute « campagne électorale », où la ville se transforme en un véritable agglomérat de fiefs et où le pouvoir est accaparé par celui qui est le plus fort et le plus futé<sup>652</sup>, jamais le plus méritant.

Pour les électeurs, voter est l'occasion de se déchaîner, toujours dans l'intention inconsciente de fuir la tourmente, fille de la béance accablante<sup>653</sup>. Même les actes de vandalisme, loin de trancher avec les élections, viennent compléter la comédie à laquelle tout le monde apporte sa pierre. En effet, casser et brûler des urnes alors qu'elles sont perçues comme une curiosité et qu'elles suscitent autant de ferveur, n'a rien de contradictoire dans la mesure où la foule projette sur cet objet de désir, essentiellement manquant, son angoisse de ne savoir quoi en faire, ni comment

---

<sup>650</sup> « Chantons messieurs la progression des qualités. Notre mairie ne décide plus seulement de son maire, elle détermine pour la contrée alentour. Elle nomme représentant. Ainsi moi, messieurs, humble servent de la démocratie, j'interviens dans les affaires d'en haut, je fais un député. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, p. 79.

<sup>651</sup> Il est à rappeler que le mot « tribu » veut dire groupe social et politique fondé sur une parenté ethnique réelle ou supposée, chez les peuples à organisation primitive.

<sup>652</sup> « Y celui donc avait estimé que pour tout candidat les voix décisives se comptent dans sa propre mairie. Chacun a son fief. Il décida d'attendre dans sa propre mairie. Chacun a son fief. Il décida d'attendre d'avoir eu connaissance des autres scrutins, pour y accommoder le sien. Chacun a son fief, et le plus sage est le chef. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 78.

<sup>653</sup> « On dit ô beauté qu'en une occasion la reconstitution des billets se fit par une sorte de criée publique sous un tamarin, avec tout ce que vous supposez de cris et d'éclats, ceux qui ne savaient pas lire le numéro de leur billet, ceux qui se trompaient, ceux qui rouspétaient, une jolie fête. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 86- 87.

reconstituer une image qui a été mise en brèche, et dont l'émiettement se révèle trop cruel pour elle<sup>654</sup>.

Liesse et violence s'entremêlent lors des campagnes électorales. L'urne, présentée comme le sésame du bonheur, redevient peu à peu le cercueil auquel les malheureux ne peuvent échapper<sup>655</sup>. La nuit hors du temps finit aussi par rattraper la clarté du jour et faire oublier les résultats jubilatoires. Quant à la foule qui était venue nombreuse pour admirer celui qui devait remplacer le père détrôné<sup>656</sup>, elle se retrouve devant l'ancêtre indétrônable qu'est la misère<sup>657</sup>. En somme, la réalité faite essentiellement de chaos et de violence, a vite ressurgi comme une plaie incurable et incontournable. Au-delà du spectacle d'une île tiraillée entre sa cité-cimetière et son ciel rêvé, le narrateur souligne les ravages de la faim qui annule toute aptitude à nourrir l'espoir d'un lendemain meilleur et qui condamne ainsi à une attente, toujours éternelle et infructueuse, faute d'une véritable conscience politique. Le seul baume qui puisse remédier à la désolation, est la mécanique des mots enchanteurs et galvaniseurs, bien que stériles, et dont l'effet escompté consiste à museler la velléité

---

<sup>654</sup> « Docteur, rendez-vous compte, ils brûlent des urnes. Ils les cassent comme charbon de bois, ils brûlent des urnes. (...) Qu'on la triture, qu'on la dérobe, qu'on l'aménage au mieux, c'est l'embellir ou la faire servir. Mais la briser ou la brûler ! » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 95.

<sup>655</sup> « Et, emporté convaincu, Silacier qui voterait pour monsieur Lesprit savait déjà sans le savoir qu'un jour il chercherait à côté de son corps, qu'il y trouverait en tas ce qu'il y refoulait : les malheureux dénaturés par la parole, les urnes comme des cercueils, l'aqua simplex qu'est-ce que c'était, Beautemps qu'il avait agrippé au lieu de lui donner un coup de main pour nettoyer Lesprit le Douze et le tremblement, le pain d'Otoune que Trois-Rivières était bien obligé de manger, – qu'il retrouverait tout cela un jour, et par-dessus, bien effilé, son coutelas. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 93.

<sup>656</sup> « Alentour, le piétinement empoussiéré. La passion d'emporter (d'emporter quoi ?). Le besoin irrépessible de tenir la place laissée vacante par le père détrôné. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*

<sup>657</sup> « Chantez messieurs mon ancêtre qui sort de la nuit ! C'était sous le Quatre : la tradition, si ce n'est les simples mathématiques, voulait donc déjà que celui qui tiendrait notre mairie tiendrait aussi la députation. Il suffit de peu d'années pour fleurir une tradition. Le peuple éclairé votait à tour de bulletins. Puis ce fut comme un chancellement. Un gouverneur nous prit en grippe, il ne connaissait rien aux affaires locales. Des démagogues s'obstinèrent à expliquer à la gueusaille que nous n'étions que trahison et trahison. Plus de gendarmes pour protéger nos bureaux. Plus de gros bras pour isoler nos dépouillements. La misère. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 82 - 83.

d'un quelconque cri d'angoisse (« Écoute, monsieur Mathieu, rien ne change, rien ne change »<sup>658</sup>), et de donner l'impression que rien n'alarme, ni ne presse d'agir. Ainsi, ballottée entre sa cité-cimetière et son ciel bas, l'île qui ne peut pas encore souffrir la clarté du jour, accueille à bras ouverts le merveilleux, son premier et ultime refuge :

« (Et de ce point d'éclat dans le silence d'alentour la voix de monsieur Lesprit s'étendait, enveloppait de son suaire de persuasion le coupeur de cannes ébahi, le coiffeur convaincu, l'ouvrier débardeur réticent incertain, couvrait de son éloquence lettrée les cannes et leur odeur sure de marécage, la Lézarde et ses eaux à mesure taries, les écoliers une fois la semaine alignés pour la distribution de quinine, les premières voitures d'après-guerre – des Dodges – embrayées à grands balans sur les routes de poussière, le bleu à blanchir où trempaient les drills impeccables les cassaves de manioc dont la guerre avait multiplié l'usage, les grosses louches de titiris à nouveau vendues aux coins des rues, l'odeur d'éther à nouveau suintée du vieil hôpital où les mouches nuageaient en paix, et malgré tout, cette sorte d'espérance, de brousse ou peut-être de pays retiré sur lui-même (encore palpitant de son rêve d'un ailleurs, et pour qui le monde était le merveilleux au-delà de toute connaissance possible) qui n'était pas dissoute dans l'absence et comme le neutre confortable agencement des choses, -- et surtout, dans le petit jour qui semblait n'être qu'une veillée sous la lune, ces montées de travailleurs qui suffisaient à animer le paysage et à lui permettre de résister : la voix de virulences de monsieur Lesprit d'une table de dominos dans la salle du premier étage de ce qu'on nommait le Cercle et qui était le rendez-vous des personnages du bourg (espace et temps rituels entre la dernière tombée de travail dans l'après-midi et la première louchée de soupe à huit heures du soir), comme si à partir de là tout, oui tout (égalisé sans saveur sans une ortie sans une odeur à retroussis), – les boutiques noircies aux flambeaux, le sucre brun bougé sur lui-même, la colle de ce rare fromage rouge qui se liquéfiait dans la chaleur, le yoyo d'une fontaine à tout instant manœuvré par les habitants du voisinage, les ballonnements des enfants qui regardaient passer les mulets bâtés de cannes, la poussière on aurait dit propre et nette, sympathique, comme mangeable, un coq qui achevait de mourir sur le vieux maïs, son ergot rougi semblait continuer de le déchiqueter en bouillie, la stridence de l'autobus débouché de l'entrée du bourg comme un taureau fou, et les sandalettes de caoutchouc en guirlande autour du cou des Syriens colporteurs surchargés de tapis, de montres, de scènes de chasse au cerf encadrées de vernis brillant, – tout allait s'effiloche, lentement se perdre dans la neutralité des choses désancrées, sans que même quelqu'un eût le temps de dire : c'était ainsi, – pour la seule raison que depuis toujours monsieur Lesprit avait mené son discours inspiré, à partir d'un point élu qui pouvait être Cercle tréteau classe atelier estrade, que son discours sans arrêt avait

---

<sup>658</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *ibid.*, p. 94.

raboté rogné les contours concrets des choses, concluant à cette suffisance pâteuse sans accident ni pointe ni croc. »<sup>659</sup>

En résumé, à l'enclave de la ville correspond l'enclave du texte qui se clôt sur la partie de dominos. Pour Silacier, les élections servent de prétexte pour l'intérêt qu'il porte au maire et à son Cercle. S'il vote pour Monsieur Lesprit, c'est tout simplement pour son bagout dont l'effet euphorisant<sup>660</sup> lui donne l'impression que tout va bien dans le meilleur des mondes possibles.

## **B- LES COMPÉTITIONS**

Alors que les élections représentent pour les Martiniquais le moyen de sauter le temps et de débarquer directement dans la civilisation moderne ; les compétitions, qu'il s'agisse de yachts ou de voitures, sont en revanche l'occasion de sauter son espace et de parcourir son île, à travers terre et mer, sans se donner la peine ni les moyens de se déplacer véritablement.

De fait, dans *Malemort*, « Baillons (1962-1973) » se compose de deux textes qui se superposent<sup>661</sup>. L'un dépeint les courses et l'atmosphère enflammée qui les entourent. L'autre lui sert d'arrière-plan dans la mesure où il décrit en contrepoint

---

<sup>659</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 80-81-82.

<sup>660</sup> « Personne n'achète Silacier. Mais je vote pour monsieur Lesprit, même si j'ai un compte avec lui. Les malheureux tombent la faim, ce n'est pas un vote qui change. Aujourd'hui il y a six bureaux, hier il y avait un seul. Je vote pour monsieur Lesprit, sa langue a un moteur dix chevaux. Écoute, monsieur Mathieu, rien ne change, rien ne change.

Et Silacier cahotait sur la vague de mots, endormi tout éveillé par cette habitude chaque soir de s'accroupir sur la troisième marche de l'escalier du Cercle comme si le temps ne sautait jamais d'un punch à l'autre, d'un coup de dominos à l'autre : il ne voyait pas le temps passer, ouaté qu'il était dans cette tapisserie de mots. Il supputait les coups de domino : Lesprit, Docteur, Chanette. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 94.

<sup>661</sup> La typographie permet à son tour de distinguer entre les deux textes, puisque celui qui vient en contrepoint est écrit en italique.

l'horizon de la Martinique et s'attarde sur chaque île qui l'environne. Par le biais de cette superposition, le narrateur entend faire ressortir la distance qui sépare les hommes de leur entour, et montrer par ricochet le marasme dans lequel ils s'enlisent de plus en plus.

Dès l'incipit, la mer se révèle ambivalente. En effet, à « la mer de l'au-delà » où « en bas dans l'étang des profondeurs » et « en haut dans l'étoile » se trouvent les terres, s'oppose « le départ sur la mer » débouchant « en latéral » sur la terre « qui donne pain et saucisson, et jambon et fromage, et combien de sodas et de champagne bien bon »<sup>662</sup>. Il y a d'un côté, le mystère *des terres proches* et, de l'autre, le prosaïsme de *la terre lointaine* que viennent dépouiller davantage l'énumération et la redondance de la conjonction de coordination « et ». L'ambivalence de la mer implique à son tour deux configurations de l'espace. Dans le premier texte, l'île se réduit à sa circonférence et transparaît comme un cul-de-sac (« C'est les montagnes dans la mer, tu couches dans l'eau, tu vas naviguer, tu remontes dans le mont »<sup>663</sup>). Elle paraît si exigüe avec sa plaine qui s'étend sur « trois ou quatre kilomètres de long en large »<sup>664</sup>, prise dans l'étau d'une décharge, à droite, et des ravines menaçantes, à gauche. Tout autour, il y a ce que le narrateur appelle le « vide », le « trou de nuit », la « trouée là-bas »<sup>665</sup>. Du fait de l'étroitesse de l'île ou de son immensité insoupçonnée, les hommes sont acculés à deux postures. Alors que la foule, c'est-à-dire « [...] les autres, parieurs, voisins, enfants errants, footballeurs de savane, les orteils purulents de boue rouge »<sup>666</sup> choisit de fuir

---

<sup>662</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 169.

<sup>663</sup> *Ibid.*

<sup>664</sup> *Ibid.*

<sup>665</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>666</sup> *Ibid.*, p. 170.

la ratière, en traversant d'autres mers, au risque d'être happée par la tornade<sup>667</sup>, les départeurs, quant à eux, soupçonnent déjà l'existence secrète d'une infinité de pays, dans leur propre mer, et par conséquent la possibilité de se poser un jour devant la route qui de ce fait s'ouvre et s'élargit.

*Malemort* décrit un public qui s'adonne à cœur joie à la frénésie des compétitions afin de nourrir l'illusion qu'il jouit librement d'un espace infini. Or, à mesure que les yachts voguent, que les voitures roulent et que le texte avance, une seule impression demeure : un espace qui rétrécit inexorablement et des hommes suspendus au-dessus du vide. De l'abîme qui se dresse entre le flottement ambiant et la ténacité de l'illusion, naît ainsi le baroque qui empreint les compétitions. En effet, les voiles affichent superbement leurs noms à connotation sociale ou religieuse<sup>668</sup>. La parole des parieurs fuse. Les billons circulent. Les gens se jettent à l'eau afin de saluer la victoire de leur équipage favori. Un tel vacarme tranche à coup sûr avec des voiles qui se réduisent à huit points jaunes, l'argent qui manque et ne fait que changer de main, et les quatre kilomètres huit cents de trajet parcourus en un clin d'œil. Ainsi, ni la pléthore des spectateurs, ni leur déchaînement, ne sauraient occulter l'indigence et l'immobilité. A peine les candidats sont-ils partis qu'ils sont déjà arrivés.

---

<sup>667</sup> La tornade ou le maëlstrom qui accule la terre comme les hommes à une suspension éternelle : « Assis à même la chaussée du pont, les jambes ballant dans le vide au-dessus du déroulement de goudron. » ou encore « (...) à gauche les ravines suspendues dans la terre rouge ». En somme, nous pourrions même parler d'une existence en sursis. (Edouard GLISSANT, *Malemort*, *ibid.*, p. 169).

<sup>668</sup> Ces noms sont : « Ne soyez pas jaloux », « Les Dettes sociales », « Immaculée conception », « grâce à la sécurité sociale ».

Par un effet de mimétisme, le texte opère à son tour un court-circuitage et entraîne le lecteur de but en blanc dans l'atmosphère non moins endiablée d'une course d'automobiles. Bien que l'autoroute se soit substituée à la mer, la même impression de dénuement persiste. Car, en dépit des quatre pistes de vitesse, de la masse noire des parieurs et de leur parole débridée, la misère est à fleur de peau. En effet, l'autoroute qui est pourtant un symbole d'urbanité et de modernité, s'étend uniquement sur quatre kilomètres huit cents<sup>669</sup>, et ne fait que rétrécir davantage en raison des planches et des fûts qui servent de balises. Par ailleurs, à l'occasion de la course, l'autoroute donne lieu non seulement à des jobs<sup>670</sup>, mais aussi montre la débrouillardise comme unique moyen de survie dans un pays encore sous l'emprise des barriques et des chantiers fermés. Quant aux traites, elles tiennent lieu d'argent chez des hommes qui vivent d'aides et de promesses<sup>671</sup>, et dont les dettes ne font que s'accumuler. Mais ce qui fait ressortir le mieux cette indigence et s'oppose à l'ampleur du déchaînement, est sans conteste la durée de la course, soit trois minutes qui deviendront, elles-mêmes, au fil du texte deux minutes.

Pourtant, la disproportion entre les quatre kilomètres huit cents, parcourus en trois minutes, et la liesse populaire que cela engendre, laisse entrevoir les étendues infinies qui traversent secrètement l'île et tourmentent inconsciemment les habitants :

---

<sup>669</sup> « (...) le ruban de goudron mal étalé de ce qu'on appelait avec un orgueil stupéfait l'autoroute. » in Edouard GLISSANT, *Malemort*, *ibid.* p. 176.

<sup>670</sup> La course est l'une des meilleures occasions qui montrent à quel point la précarité et la majesté font bon ménage au sein de la foule. A titre d'exemple, voici ce que le narrateur écrit au sujet du laveur de voitures : « Il y avait là le laveur presque officiel des voitures de la ville, désinvolte sous son tablier blanc et ses authentiques épaulettes de colonel. » (Edouard GLISSANT, *Malemort*, *ibid.*, p. 174).

<sup>671</sup> « Baillons après braises, braises après billons. Billons qui donnent braises, braises qui font baillons. » in Edouard GLISSANT, *Malemort*, *ibid.*, p. 175.

« [...] l'infini des terres qu'ils portaient dans la tête, l'ivresse de tant de terres étendues sans frein, dont on ne pouvait pas même concevoir l'inouïe continuité, mais dont la présence barattait la cervelle et levait des forêts où se perdre, des savanes hors lisières, des Andes sans répit déchiquetées, tout ce qui brûle jusqu'à l'idée de borne de limitation »<sup>672</sup>.

Sous l'emprise de toutes ces étendues aussi diverses qu'infinies, le Martiniquais, enfermé malgré tout dans le trou qu'il s'est creusé, pensant avoir construit un tunnel qui lui permette de rejoindre le rêve de l'Ailleurs, a pour seul exutoire des courses qui durent le temps d'un « éclair d'excitation »<sup>673</sup>. La route que les hommes traversent à longueur de journée, la montant et la descendant inlassablement, se fait insidieusement le vœu d'une autre route qui s'étend indéfiniment et qui permet de connaître des pans insoupçonnés de soi. Les compétitions s'avèrent somme toute l'unique moyen de conjurer l'appel lancinant des terres :

« Ne faut-il pas courir d'autres routes, à tant qu'on arrive avant d'être parti, qu'on boucle dans sa tête la vitesse et la terre qui coule, le temps qui dort sur place et le rêve qui t'emporte au loin. »<sup>674</sup>

Il est évident que le fait de vouloir à tout prix sauter son espace à défaut de l'arpenter, soit symptomatique du déni de réalité qui accable les hommes. Ces derniers participent ainsi du décor extérieur où tout n'est qu'apparence. Ils sont à l'image de l'usine laissée en rade bien qu'elle soit neuve, l'usine dont personne ne semble se préoccuper, comme si le spectacle du figement, pour peu qu'il soit

---

<sup>672</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 176.

<sup>673</sup> *Ibid.*

<sup>674</sup> *Ibid.*, p. 177.



beau<sup>675</sup>, était monnaie courante. Pour le narrateur, l'ensemble de l'île ressemble à un musée<sup>676</sup> qui se vide de jour en jour de ses objets comme de ses visiteurs<sup>677</sup>.

Toutefois, cette zombification n'est pas sans accabler l'Occident avec ses inventions pointues qui dotent les hommes modernes, et *a fortiori* les moins développés d'entre eux, d'une surpuissance tout illusoire. En effet, ce qui est mis à l'index est la vitesse assurée par les « cosmonautes spéléologues Boeings et autoroute »<sup>678</sup> et qui est incarnée dans le texte par des figures pour le moins monstrueuses. Il y a aussi le « bathisquoi »<sup>679</sup> qui, une fois sorti de l'eau, s'apparente à un monstre aux cheveux longs ; le spéléologue avec son « œil en feu au milieu du front, casque et tout l'attirailage »<sup>680</sup> ; la fusée qui monte dans l'étoile et ne laisse derrière elle que fumée et étonnement ; l'autoroute avec sa ligne droite qui empale la pensée contrairement au cercle où il est agréable de batifoler ; la terre divisée en parcelles de plus en plus petites, ce qui occulte l'immensité libératrice et barre la route à la Relation ; enfin la mer muselée par le transatlantique, avec ses trois cheminées et son troupeau de passagers bien-pensants. Ainsi, à trop vouloir rapprocher les distances et gagner du temps, les hommes ont fini par succomber à la

---

<sup>675</sup> Voici comment Edouard GLISSANT définit la beauté qui s'avère aux antipodes du beau : « nous confondons encore la beauté, lieu commun des rencontres des différences du monde avec le spectacle du beau qui en est le figement, mais le plus souvent déréglé par nos effarements ou nos ivresses dans l'emportement de ce même monde, sa vitesse, ses ruptures imparables, ses brutalités innocentes. » (Edouard GLISSANT : « Philosophie du Tout-Monde ». Séminaire 2008, organisé par L'Institut du Tout-Monde et Paris 8. Espace Agnès B, 30 mai 2008).

<sup>676</sup> D'après l'article 3 de l'ICOM (Conseil international des musées), le musée « est une institution permanente sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation ».

<sup>677</sup> « Ils ne virent donc pas sur le flanc droit au milieu de l'ouvrage (ils ne l'avaient peut-être jamais vue) l'usine abandonnée comme sur un socle d'apparat, non pas nouée de rouilles ou de cuivres déteints mais neuve, habillée de tôles brillantes, posée comme un musée des choses d'hier au bord de ce qui serait bientôt le flot mouvant insaisissable des apparences. » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 177.

<sup>678</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 180.

<sup>679</sup> Au lieu de « bathysphère » ou de « bathyscaphes », nous avons « bathisquoi ». Ce mot inapproprié souligne le barbarisme des noms de tous ces appareils qui envahissent l'homme moderne.

<sup>680</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 180.

propension à se laisser porter par toutes ces inventions. Pour les pays qui profitent passivement du progrès, le bilan est d'autant plus catastrophique que l'approvisionnement en denrées alimentaires est tributaire du passage des bateaux. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, dans un monde où la circulation aussi bien des humains que des marchandises devient chose aisée et rapide, mais non moins conditionnée, ceux qui ne sont pas arrivés parce qu'ils n'étaient jamais partis, ont l'intime conviction de vivre dans une ratière et se sentent d'autant plus agressés par cette technologie pointue qui s'avère, en dépit de ses miracles, incapable de mettre un terme au cyclone intérieur qui les déracine continûment.

Le texte opère un second court-circuitage qui permet de quitter les compétitions pour d'autres sports nationaux, non moins entraînants : le prêche et les enterrements. Malgré le ton grave qui les caractérise et le recueillement auquel ils invitent, ceux-ci suscitent le même déchaînement chez la foule. « La Nativité du Dernier Temps », « Matin de Joie », « La Vierge Seule Bonté », « L'enfant Advenu », « Croyants du Lendemain » sont autant de doctrines, essaimées par les Adventistes, qui visent à condamner les courses de yachts et d'automobiles, tout comme les paris, jugés blasphématoires dès lors qu'ils dissuadent les hommes de la parousie<sup>681</sup>. Cependant, en prônant l'attente *sine die*, le discours des messagers du Seigneur est non moins liberticide. Il musèle à son tour le besoin de répondre à l'appel lancinant des terres alentour et finit ainsi par recouper la logique des courses.

---

<sup>681</sup> D'après *Le Petit Robert*, la parousie du grec parousia « présence » renvoie au second avènement attendu du Christ glorieux.

Pareillement, l'empressement est total autour des morts. A la radio, l'émission nécrologique est celle qui suscite le plus d'engouement. Bien plus, les mêmes auditeurs cherchent coûte que coûte à être en tête du cortège funèbre et à se faire l'honneur de serrer la main à la famille endeuillée. La sépulture semble représenter l'occasion de défiler et, partant, de dévaler des kilomètres rêvés, mais surtout un moyen de « rêver à sa propre vie ». Car, à défaut de parcourir la terre propre et son entour, la foule se réfugie dans la torpeur du voyage intérieur. Le cimetière, en tant que véritable havre de paix avec « les petites maisons de ciment peint en blanc, les carrés de marbre à dorures, les couronnes de perles au travers des terres bordés de plâtre amalgamé, les fosses surmontées de croix noires et blanches »<sup>682</sup>, constitue l'échappatoire idéale pour ne pas faire face à une réalité désolante. Mais si le spectacle de la mort est propice aux rêveries et aux chimères, il permet principalement d'assurer la cohésion sociale<sup>683</sup>, encore manquante. En résumé, les enterrements montrent la vraie nature de ces attroupements mortuaires : il s'agit de zombis heureux de retrouver enfin un lieu qui leur ressemble :

« En marge de la foule, debout entre deux tombeaux, Dlan visible pour tous déroulait sa parole silencieuse, citadin de cette ville de blancheur qui à chaque Toussaint flamboyait dans la nuit du frisson calme de ses milliers de bougies. Dieu les aidera, disait-il. Et, en même temps que le prêtre catholique, il bénissait celui ou celle qu'on déposait dans la terre. »<sup>684</sup>.

A la fin du texte, « l'homme » incarne dans sa solitude et son délire, l'ensemble des Martiniquais. Plus il passe en revue toutes les mannes fournies par la Métropole, plus son désarroi est grand. Sa dépendance qui s'avère du reste totale puisqu'il doit à la France même les vêtements qu'il porte, est ce qui l'accable.

---

<sup>682</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, ibid.*, p. 185, 186.

<sup>683</sup> « [...] d'où voir passer un seul corps qu'on descendrait vers une Maison des Morts. » *ibid.*, p. 186.

<sup>684</sup> *Ibid.*

Aussi, n'hésite-t-il pas à se dévêtir, comme signe de refus et de liberté. Pour autant, ses efforts restent vains puisque sa nudité laisse place au dénuement et a pour seuls effets le rire et la débandade des femmes autour de lui. La terre, tout comme ses habitants, semblent ainsi acculés à une impasse.

Toutefois, comme une intuition poétique qui vient parer à cette impasse<sup>685</sup>, le texte se dédouble et ouvre sur les différentes traces de la terre martiniquaise. Il s'agit des îles qui l'entourent et qui se présentent comme les maillons d'une seule chaîne : Sainte-Lucie, la Dominique, Haïti, les Andes, Cuba et la Jamaïque. A la solitude des hommes et de leur île, se substitue désormais la solidarité de l'archipel antillais. Celui-ci illustre une résistance d'ordre géographique qui serait parallèle au marronnage historique<sup>686</sup>. Mais, au travers de cette solidarité géographique et historique, chaque île décline, à sa façon, un épisode de l'aire caribéenne<sup>687</sup>.

Par-delà la nuit, la baie du Sud bifurque sur sa variante anglaise avec ses hommes qui ressemblent tellement aux Martiniquais, qui parlent le créole tout en utilisant la langue anglaise comme l'équivalent de la langue française. Mais ce qui scelle l'unité des deux îles sont à coup sûr les allées et venues des Saint-Luciens.

---

<sup>685</sup> Edouard Glissant explique dans *L'Intention poétique* que la fin de la perdition est tributaire de la relation que la terre va tisser avec la mer et avec les environs. Ce faisant, la terre répond à sa véritable vocation, celle de devenir relation, et non pas d'être essence. (Edouard GLISSANT, *L'Intention poétique, op.cit.*, p. 190-191).

<sup>686</sup> Je crois que *Malemort* en tant que roman de la terre – où est brossée la nouvelle réalité de la conjonction de la plaine et du morne, où la force des Longoué s'étant dispersée, chacune des figures qui réécrit le marron primordial n'en est que le reflet amoindri et où la résistance se réduit à des pulsions désordonnées et éclatées – ne peut plus tourner le dos à l'archipel antillais auquel il appartient. Selon Marie-Christine Rochmann, cet archipel, notamment Haïti, ressuscite le rêve de liberté, et le marronnage par mer, que *Le Quatrième siècle* par souci d'enracinement, n'avait pas actualisé. (Marie-Christine ROCHMANN, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise, op.cit.*).

<sup>687</sup> Dans son essai, *Introduction à une poétique du divers*, Edouard Glissant souligne dès la page 11, la solidarité des Amériques de par la similitude de leurs paysages, avant même les drames humains collectifs ou privés. Pour l'essayiste, les Amériques constituent une « unité-diversité ». in Edouard GLISSANT, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996.

En effet, comme au temps des négriers où les Saint-Luciens prenaient la mer en direction de la Martinique, ils empruntent aujourd'hui le même chemin pour qu'ils soient embauchés à moindres frais, ou pour remplacer des ouvriers en grève. Grâce à leur circumnavigation, l'Atlantique se résorbe peu à peu et cède la place à sa baie réversible : le Canal de Sainte-Lucie pour les Martiniquais, lui-même Canal du Nord pour les Saint-Luciens.

Au nord, la Dominique raconte par-delà la pluie et la grisaille, à travers ses mornes et ses ravines, comment les Caraïbes, boutés hors de Martinique, venaient avec leurs femmes et leurs enfants s'écraser sur les roches. La fierté qui caractérise les Indiens au cœur même de la cruauté de leur destin, doit résonner encore dans l'autarcie et l'authenticité qui caractérisent les Dominicains, malgré le dénuement de leur terre.

La voix qu'émet Haïti est tout autre. En effet, à l'instar de ses monts vertigineux que la misère n'épargne pas pour autant, le passé et le présent se côtoient tumultueusement. Car au souvenir des frêles embarcations transportant des esclaves évadés, résolus à devancer la nuit et à rejoindre Toussaint Louverture<sup>688</sup>, s'ajoute d'abord l'arrogance des avions et des jets, au bord desquels se trouvent des nantis intéressés par la seule chasse aux oiseaux ; ensuite la pauvreté des pacotilleuses<sup>689</sup> qui viennent chercher des curiosités qu'elles pourront revendre chez

---

<sup>688</sup> Cf. l'infra note 160.

<sup>689</sup> Glissant rend hommage aux pacotilleuses dans *Tout-monde* : « Que font les pacotilleuses? Elles tissent la Caraïbe les Amériques ». Ce sont des femmes d'Haïti, de Guadeloupe ou de Martinique, qui transportent des morceaux de marchandises d'île en île. Ces femmes qui se situent dans le sillage des matrones d'Afrique, rappellent les tribulations des Arawaks et des Caraïbes. Quant à leurs étals à Foyal ou à la Pointe, ils sont identiques aux capharnaüms de Barbès à Paris ou de Harlem à New York. Bien entendu, Glissant ne résiste pas à la tentation de se comparer à ces femmes, lui qui considère qu'il incombe à tout écrivain d' « "éclairer (r) la vérité en en montrant la trame". Le rhizome,

elles ; enfin le désespoir des quelques quimboiseurs restants dont l'ultime refuge sont les loas. Ainsi, en proie à l'oubli, Haïti troque sa grandeur révolue contre l'étendue irrépressible de sa décadence.

Les Andes reflètent, quant à elles, la nature des rapports qui se sont tissés entre les hauteurs indomptables du continent américain, la côte péruvienne comme plateforme de l'esclavage<sup>690</sup>, et enfin l'au-delà de la mer<sup>691</sup>. Ces trois entités sont symbolisées respectivement par l'Inca Tupac Amaru<sup>692</sup>, l'esclave africain et le conquérant européen. Alors que le chef indien a fait preuve d'une fierté et d'un courage sans limites, qui contrebalançaient la cupidité et la cruauté du Blanc, le Nègre a endossé parfaitement aussi bien le rôle du justicier que celui du traître. C'est pourquoi dans un continent que l'ampleur de la mort a transformé en un « *monde en siècles* »<sup>693</sup>, le Nègre apparaît comme une âme en peine, vouée à une errance sempiternelle puisqu'il a battu en brèche la forteresse imprenable qu'étaient les Amériques des Indiens, et en a fait un « mirage de savanes »<sup>694</sup>.

---

la Relation ». Aussi se proclame-t-il : « (...) je suis le pacotilleur de toutes ces histoires réassemblées. » in Edouard GLISSANT, *Tout-monde*, *op.cit.*, p.462 - 456 - 462.

<sup>690</sup> Dans son essai, *Introduction à une poétique du Divers*, Edouard Glissant souligne à la page 12, que la Caraïbe fut le premier lieu de débarquement des esclaves traités. Ensuite, ce fut au tour de l'Amérique du Nord, du Brésil ou des îles de la région de les recevoir. (Edouard GLISSANT, *Introduction à une poétique du divers*, *ibid.*, p. 12).

<sup>691</sup> Il s'agit de la mer Caraïbe qui avait pour nom aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, la mer du Pérou.

<sup>692</sup> Tupac Amaru fut le dernier vrai Inca Quechua de la dynastie de Manco Inca. Bien que jeune et inexpérimenté, il a été un ennemi implacable des Conquistadors. D'un esprit rebelle, en opposition au caractère faible de son frère, les Espagnols décident sa capture et envoient une troupe de près de 300 soldats dirigés par Martin Hurtado de Arbieta et Martin Garcia Onaz de Loyola. Ils arrivent à Vilcabamba, mais l'Inca s'est enfui dans la jungle avec sa famille. Ils le poursuivent, et finalement le capturent avec ses partisans, et l'emmenent à Cuzco. Après un rapide jugement, il est condamné à mort et écartelé sur la grande place à Cuzco, le 24 septembre 1572. L'écartèlement n'ayant pas entraîné la mort, ses tortionnaires lui coupent la langue, la tête, les deux bras ainsi que ses deux jambes. Ses membres sont ensuite « exportés » dans quatre villes différentes du Pérou et le reste du corps est brûlé. Une de ses dépouilles existe encore aujourd'hui dans l'église Santo Domingo de Lima. Son épouse, ses enfants et ses partisans sont tués : il s'en suit l'extermination de sa postérité jusqu'au quatrième degré. Sa nièce, Beatriz Coya, héritière du Marquis de Oropesa, épouse Martin Garcia Onaz de Loyola.

<sup>693</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 178.

<sup>694</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *ibid.*, p. 179.

A Cuba, le souvenir de la lutte du grand guerrier Antonio Macéo<sup>695</sup> et de la douleur d'une mère en deuil de ses trois fils, morts dans le combat, s'estompe peu à peu devant l'amas de détritrus et d'emballages dont regorgent les rues et la sécheresse qui accable aussi bien le corps que la mémoire. Paradoxalement, la misère est exacerbée par tous les artifices de la modernité, c'est-à-dire l'autoroute, le supermarché, les haut-parleurs et le parking.

La Jamaïque est évoquée à son tour. Loin de toute scotomisation, la trahison qui a présidé à la fondation de la République de la liberté est mise à nu. En effet, tout en s'inscrivant dans le sillage de Béluse qui a vendu son frère Longoué<sup>696</sup>, les premiers marrons qui espéraient régner sur les mornes, n'ont pas hésité à livrer aux colons et à leurs molosses, les évadés qui ont décidé de les rejoindre dans les mornes. Il est évident qu'une République qui s'est nourri de la chair des partisans de la liberté, ait été condamnée à s'écrouler aussitôt. Aussi, le marron est-il devenu, au fil des jours, le négateur dont les descendants ne sont autres que des personnages déchus comme Beautemps, Tigamba, le Fui ou Odibert, en somme le zombi que traque Silacier et cherche par tous les moyens à tuer avec son coutelas.

---

<sup>695</sup> Antonio Maceo Y Grajales (1845-1896) est un combattant et héros de la lutte pour l'indépendance de Cuba. Surnommé le Titan de bronze pour sa force et sa couleur de peau, il participe à plus de 900 combats dans la guerre des Dix ans (1868-1878) et la guerre d'indépendance (1895-1898). Lorsque le président Céspedes trouve la mort à la bataille de San Lorenzo en 1874, Antonio Maceo lui succède à la tête des rebelles. Une partie des rebelles renonce à la lutte pour le traité de Zanjón, conclu le 10, février 1878 à l'initiative du général espagnol Arsenio Martínez Campos. Quant au général Antonio Maceo, il refuse le pacte de Zanjón qui n'accorde à l'île qu'une autonomie relative et qui, de plus, maintient l'esclavage. Il ne voulait pas de paix sans indépendance, ni sans l'abolition de l'esclavage. Protagoniste de la « Protestation de Baragua » (1878), il est le symbole de la fermeté et du courage face au pouvoir colonial. Antonio Maceo marque ainsi la place accordée aux « gens de couleur » dans le processus indépendantiste. Plus encore, le Titan de bronze est érigé en symbole du métissage et de la réconciliation raciale. Il tombe au combat près de la Havane le 7 décembre 1896.

<sup>696</sup> Cf. Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*.

Enfin, pour faire ressortir l'archipel auquel appartiennent toutes ces îles, le texte renvoie aux personnages féminins dont les noms et les voies ont fini par rejoindre les méandres du « *temps éperdu* », et qui incarnent cependant la même patience juchée inlassablement sur la même roche<sup>697</sup>. En somme, de par leur posture toute maternelle, celle d'une mère allaitant son enfant, l'Atlantique semble à son tour dériver de ces femmes inconnues, qui la connaissent, au fond, mieux que les hommes :

« [...] femme plus inerte que brique chauffée au soleil : parmi tant d'étendues de terre entourées de mer elle a choisi dirait-on cette lèche de roche blanche prolongée d'un si long silence pour y accroupir à jamais sa fatigue son renoncement ou pour y planter peut-être, au bout de cette trace ravinée sur combien d'îles Dominique Haïti ou Cuba jusqu'aux contreforts du Pérou, l'énorme immobile patience qui depuis combien de déroulements d'années sans ordre ni mémoire lui permet de tenir et de rassembler, femme de couleur indéfinissable les mains blémis sur l'océan la mer »<sup>698</sup>

---

<sup>697</sup> Il s'agit du rocher du Diamant sur laquelle l'écrivain s'attarde dans son essai, *Une nouvelle région du monde*. Il écrit ceci : « (...) voici le rocher (le point), qui est à lui seul un vieil archipel, et tellement irréductible dans sa fragilité sculptée, les matins sourds et les nuits évaporées le creusent et le mangent sans le tarir, et il maintient le lien, d'interrogation et d'exclamation, et il jette l'inquiétude et l'émerveillement au travers de toute la structure, qui vous saisissent comme un flot roulant, tout est clair et lisible, et ce point, cap grêlé ou pic ou arche dévouée aux vents siffleurs ou double cheminée plantée de nuages, ou aiguille cousant ses brumes, consacre face à vous et où qu'il se trouverait au monde, et vous aussi, le même signe terrien-marin, de cayes tôt emportées au loin et d'obscurités inaccessibles montées du fond, et qui renforce et transporte votre criée. S'enfoncer alors aux chaos des signes, avant de se retrouver lentement à la clarté ou à la densité d'un sens. Le Rocher monte à flanc des eaux. » in Edouard GLISSANT, *Une nouvelle région du monde (Esthétique I)*, Editions Gallimard, 2006, p. 13.

<sup>698</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op.cit.*, p. 187.



# 3 - FORT - DE - FRANCE : UNE VILLE - FORÊT

## AU CARREFOUR DU MONDE

Si la Martinique se révèle solidaire de l'archipel caribéen dont elle partage le même passé vertigineux, mais aussi le même dénuement présent, nous allons voir à travers le prisme de la ville créole, Fort-de-France, comment l'île subit, de plein fouet, l'assaut du monde, en dépit de la mer qui la cerne de toutes parts, mettant ainsi à mal la dialectique de l'isolement et de l'isolation<sup>699</sup> qui colle aux insulaires. Grâce à l'exemple de Fort-de-France, la ville qui s'est « créolisée »<sup>700</sup>, au fil du temps, l'île martiniquaise apparaît, à l'instar du continent américain dont elle est proche, comme un territoire en mouvement. Glissant dit dans *La Cohée du Lamentin* qu'elle en est même la préface<sup>701</sup>.

---

<sup>699</sup> A ce propos, *L'Autre Zanzibar* souligne la métaphore du sel formulé par P. Jourde, qui illustre avec une certaine poésie cette dialectique de l'isolement et de l'isolation. « L'île concrétise la mer, existe par elle et contre elle. Stérile, désertique et meurtrière, la mer préserve ce qu'elle isole. Ainsi l'île demeure identique à elle-même : l'absence d'altérité la garde de toute altération. Le sel marin cristallise cette double valeur de la stérilité parfaite et de la conservation des choses dans leur pureté première » in *L'Autre Zanzibar : géographie d'une contre-insularité*, (Sous la direction de Nathalie Bernardie-Tahir), Karthala, Paris, p. 15.

<sup>700</sup> Je me suis employée à montrer en effet dans ma troisième partie comment le chatolement des nominations successives, « Fort Royal », « Foyal » et « Fort-de-France », traduit l'évolution que connaît la ville martiniquaise au fil du temps, laquelle aboutit à son tour à la notion d'« en-ville ».

<sup>701</sup> En effet, d'après Edouard Glissant, la créolisation est « non seulement le bien le plus précieux de la Caraïbe mais aussi le seul avenir durable du Continent américain, qui ne vivra pas par sa masse ni par sa puissance mais par sa diversité consentie ». Plus loin, l'essayiste nous explique en quoi les Archipels des Caraïbes sont la préface au monde : « Le monde tremble, se créolise, c'est-à-dire se multiplie, mêlant ses forêts et ses mers, ses déserts et ses banquises, tous menacés, changeant et échangeant ses coutumes et ses cultures et ce qu'hier encore il appelait ses identités, pour une grande part massacrées. » in Edouard Glissant, *La Cohée du Lamentin*, Gallimard 2005, p. 75.

Toutefois, pour montrer le rôle que joue Fort-de-France dans le déplacement des lignes du monde, il convient de s'arrêter, avant toute chose, sur la notion même de la ville, au sein des dépendances antillaises. Ville et île constituent, selon Romuald Fonkoua, « deux entités antinomiques aux Antilles françaises »<sup>702</sup>. L'universitaire souligne en effet, dans son article, « Dire des villes aux îles, nommer des villes en îles »<sup>703</sup>, le clivage qui les sépare, dès l'origine, mais aussi les enjeux que pourrait susciter leur rencontre. Ainsi, la ville subit, aussi bien dans les récits des voyageurs que dans les écrits des colons, les éclaboussures d'une représentation fantasmée de l'île. Car, comme l'explique Romuald Fonkoua, loin de faire l'objet d'une véritable investigation topographique, la ville a été occultée, d'abord par la quête de l'or et la recherche du Paradis terrestre chez Christophe Colomb ; ensuite par la soif d'héroïsme des voyageurs du Nouveau-Monde ; enfin, par l'idéologie contre-révolutionnaire des partisans de l'esclavage.

C'est dire que « dans cette littérature des colons, la ville est l'ici et l'ailleurs à la fois, un lieu qui permet le voyage sans le dépaysement nécessaire qui l'accompagne et qui fait peur au voyageur, un espace enfin qui surgit de la puissance évocatrice des mots. »<sup>704</sup> Et l'essayiste de conclure que ce n'est que sous la plume des écrivains antillais que la ville cesse, enfin, de subir l'ombre de l'île fantasmée, et gagne peu à peu en épaisseur et en réalité. Elle apparaît, de prime abord, comme un espace morbide, du fait, d'une part, des séquelles de la conquête et de l'esclavage, et d'autre part, des ravages de la modernité industrielle, de l'assistanat qu'exerce impérieusement la Métropole, et surtout de la dictature de la mondialisation.

---

<sup>702</sup> Romuald FONKOUA, « Dire des villes aux îles, nommer des villes en îles », in *Écritures des villes*, Cergy-Pontoise : Centre de recherche Texte – histoire, 1995, p. 184.

<sup>703</sup> *Ibid.*

<sup>704</sup> *Ibid.*, p. 191.

Les maux de la ville sont tels que celle-ci finit par empiéter sur la campagne, bouleversant la représentation exotique de l'île. Ne se limitant plus à l'espace urbain, la misère et son pendant, la folie, dont font état les écrivains antillais, s'étendent désormais jusqu'à l'arrière-pays qu'était autrefois la forteresse imprenable des mornes. Les tentacules de la ville font ressortir, à leur tour, les deux versants qui tenaient la Martinique : d'un côté, les mornes, de l'autre, la mer. Ceux-ci barrent tous les chemins, lesquels sont cimentés et damés<sup>705</sup>. En conséquence, la mémoire antillaise, aiguillonnée exclusivement dans cette région par l'errance, la dérive et le souvenir<sup>706</sup>, s'en trouve muselée. Du reste, l'œuvre de Glissant a, semble-t-il, tenté de mettre en lumière et d'illustrer le lien qui existerait entre l'amnésie qui accable les îles et le chapelet des suicides de ses habitants. En effet, l'étau se resserrant davantage sur les Martiniquais, ceux-ci croient fuir le dénuement en allant se tuer dans la mer ou sur l'autoroute<sup>707</sup>. C'est ainsi que Marie Celat, en proie à la lucidité de ceux qui sont obnubilés par l'appel des hauts, constate avec amertume la fatalité qui sévit sur l'île, et qui lui a ravi les deux garçons<sup>708</sup> qu'elle a eus avec Mathieu :

---

<sup>705</sup> « C'est un mariage secret entre les hauts et le vent, qui tourne ici prisonnier. L'homme balance dans le vide, il hésite entre la mer et le mont. Le poids tenace des ombres le pousse vers le bas. » in Edouard Glissant, *Mahagony*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>706</sup> Glissant appelle l'errance, la dérive et le souvenir « les Merveilles ». Edouard Glissant, *Le Monde incréé*, « La folie Celat », *op. cit.*, p. 142.

<sup>707</sup> Bien avant *Le Monde incréé*, Glissant a déjà fait allusion aux barreaux qui tiennent captifs les Martiniquais. Voici ce qu'il écrit dans *Malemort* à la page 93: « Alentour, la drue enclave de plat pays où l'odeur de cannes se fondait au relent des marécages. L'ondulé de labourages rouges ponctués de quelques touffes de bananes, les trous d'eau jaune entre lesquels la rivière descendait s'étendre, noyée dans les mangles et l'eau pourrie de mer. Cet étalement de verts pâles et de poussières brunes où les gros moustiques grondaient. Cette lichette de terre au centre où pas un morceau de terrain, non, pas même la mangrove hérissée de branchages déchiquetés où les ratières à crabes s'emplissaient comme d'elles-mêmes de manitous empoilés de boue, n'avait été laissé au vague, à l'inconnu des grands bois d'en haut, non plus qu'au silence strident des salines là en bas ».

<sup>708</sup> Grâce au roman *Mahagony*, écrit également en 1987, la mort des deux fils de Marie Celat se présente sous un jour nouveau. Le Mahogany est l'arbre dont dérivent, à l'infini, les noms de ceux qui doivent partager la même destinée, celle de la disparition fulgurante. Il en va ainsi pour Mani, lui-même décliné en « Marny Maho Mani ou no ou ni ? » (p.43). « Ainsi n'ai-je pas réalisé si c'était le hasard qui avait désigné leurs deux noms ou si, dans la réserve désordonnée de patronymes qui avait été amassée à notre intention, une même appartenance ne s'était pas décidée depuis longtemps pour certains, dont ils étaient. Il existait peut-être un endroit où la nécessité sans retenue faisait rejoindre ou confondre les noms de voisinage avec les noms d'Etat civil, la parole publique avec l'appellation inspirée », reconnaît Marie Celat (p.205-206).

« Un jeune garçon plus doux que corossol ô mon yiche.  
 L'autre plus vaillant que le premier des dieux connus,  
 ô mon fils aussi  
 Ah ! nos descendants, déjà de nous désaccordés  
 L'un est couché dans l'eau entre Tartane et Gorée  
 Le second a monté une motocyclette avec Vitesse-la-  
 mort  
 C'est l'histoire du pays consacrée en deux éclairs  
 tout net  
 C'est le conte de nos vies entre deux bordages qui  
 brûlent  
 Les jeunes hommes sont fragiles par ici, leur vie  
 consume  
 Femme, ne mettez pas votre parole dans la main d'un  
 homme  
 Tu brûlerais ta voix comme sable  
 Tu brûlerais tes yeux comme piment. »<sup>709</sup>

Cette ville qui engloutit sans répit les jeunes hommes et qui, de ce fait, endeuille les mères et creuse davantage le fossé avec les pères, ne fait que révéler en réalité un mal plus profond, celui de l'absence d'un langage propre, qui puisse nommer l'entour antillais, et l'insérer par conséquent dans le monde.

Romuald Fonkoua constate dans ce sens :

« [D]ire la ville antillaise suppose [...] qu'on en élargisse le sens et la signification à toute l'île. Loin de s'arrêter à sa circonscription géographique restrictive : lieu situé sur les contreforts, dans la vallée, au pied des mornes ou encore au bord de la mer, comme l'ont inventé les discours exotiques des voyageurs européens, Glissant propose de considérer la ville dans sa dimension historique comme le prolongement des contreforts et des mornes, comme le prolongement des mers, comme le lieu qui doit relier les montagnes et la mer, le passé et le futur, la révolte nègre et la liberté à inventer. La ville devient ainsi une métaphore de l'île dont il espère l'autonomie et, dans tous les cas, une libération totale et véritable des dominations, économique, politique et culturelle, métropolitaines »<sup>710</sup>.

<sup>709</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, op.cit., p.133, 134.

<sup>710</sup> Romuald Fonkoua, « Dire des villes aux îles, nommer des villes en îles », art. cit. p. 201.

Pour les écrivains antillais, la gageure consiste non seulement à se libérer de la mainmise de la France métropolitaine sur des mots aliénants, qui déracinent les îles à mesure qu'ils morcellent l'espace, mais aussi à faire en sorte que le manque qui accable la mémoire antillaise donne lieu à son tour à une pléthore d'histoires susceptibles de traduire, au bout du compte, « le caractère impossible et sans cesse quêté »<sup>711</sup> de la ville. Le défi est d'autant plus urgent que la ville antillaise, qui peine à aller vers le monde, ne peut éviter son assaut. Car, en étant non seulement dépossédée de son passé, du fait de la conquête et de l'esclavage, mais aussi en étant complètement démunie face à un présent qui se caractérise par l'hégémonie des grandes entreprises multinationales, et l'obligation de s'aligner sur un standard culturel, la ville créole est condamnée à disparaître, à défaut d'être réinventée par les Antillais.

En résumé, une telle gageure n'est pas sans acheminer le lecteur vers le concept de la *terra incognita* qu'évoque Edouard Glissant dans sa *Poétique de la Relation*. Comme l'explique l'auteur, alors que la Martinique a été pour le conquérant le domaine où il s'est échiné à pratiquer « l'absolu de l'ancienne filiation et la linéarité conquérante, le projet de la connaissance et le nomadisme en flèche »<sup>712</sup>, elle est devenue, aux yeux des insulaires, « le champ inépuisable des variations nées du contact des cultures. Le dévoilement s'applique à cet inépuisable, dans une étendue d'une sorte nouvelle. La "découverte", projection, nomadisme en flèche, projet de connaissance, s'y perd, ou y gagne en trame. Les puissances de domination y prospèrent, mais les légitimités y sont mortes. »<sup>713</sup>

---

<sup>711</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>712</sup> Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, p. 68.

<sup>713</sup> *Ibid.*, p. 69.

## A. DE LA VILLE-VERRIÈRE À LA VILLE-CIMETIÈRE

Les écrivains antillais attribuent unanimement le mal-être qui sévit dans les petites îles à l'ambivalence même de ces villes. Fort-de-France<sup>714</sup> en est du reste la parfaite illustration, dans la mesure où « la ville-verrière », forte de ses marinas, ses supermarchés, ses autoroutes et ses voitures, le tout flambant neuf, appelle et côtoie paradoxalement « la ville-cimetière » », à travers ses ghettos, ses bidonvilles, sa misère et sa violence. Au bout de tant d'abondance et de routes « ouvertes », il y a le désert et l'isolement<sup>715</sup>.

De fait, chez Glissant, l'étourdissement qui est propre à la modernité, et dont les manifestations sont, selon lui, la compilation, la précipitation et la trépidation<sup>716</sup>, constitue en réalité un miroir aux alouettes. Car, par-delà le semblant de prospérité qu'il reflète, l'étourdissement urbain donne le ton aux sombres abîmes qu'abrite la ville :

---

<sup>714</sup> « Ce pays tellement folklorique et banal, ainsi qu'on croyait, était si compliqué à comprendre. » in Edouard Glissant, *Tout-Monde*, *op.cit.*, p.192.

<sup>715</sup> Dans son article « Dire des villes aux îles, nommer des villes en îles », Romuald Fonkoua passe en revue certains de ces écrivains antillais. Dans le sillage de Césaire, Desportes parle d'« une ville de la faim [...] de la peur, [...] de la solitude [...], entassée, dispersée, [une] ville – de bric et de broc ».

<sup>716</sup> « Il me paraissait que le marcheur taciturne accélérât la cadence de ses passages. Et que, dans le pays alentour, gagnait aussi l'étourdissement. Par compilation, trépidation ou précipitation de tout (le bruit, la parole, les choses à consommer, le zouc, les voitures), nous voulions à toute force imiter le mouvement que nous devinions dans l'ailleurs. On s'oublie comme on peut dans n'importe quelle vitesse » in Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, p.138.

« Cette ville *était* le futur pour lui. Cependant, le mot ABATTOIR en lettres géantes oblitérait le bas-côté gauche de la vue.

- Sur la droite, dit Mathieu, il y a un cimetière.
- Cela fait l'équilibre, murmura Thaël, avançant d'un bon pas. »<sup>717</sup>

Par l'emploi de l'oxymore (« était le futur »), Fort-de-France est investie, dès *La Lézarde*, du pouvoir de faire transparaître, à travers les séquelles du passé de la Martinique, le futur du monde alentour. L'oppression et la misère, toutes particulières à la Martinique, des quatre siècles passés, et la résistance, non moins inédite, dont les Martiniquais ont fait montre<sup>718</sup>, tout cela préfigurerait, selon le premier roman de Glissant, de quoi seront faits les demains de l'humanité. En d'autres termes, le tourbillon qui s'est emparé de la Martinique, la jetant ainsi dans l'amnésie et le dénuement, finit par recouper le « trou-bouillon »<sup>719</sup> où s'embarque le monde actuel<sup>720</sup>.

---

<sup>717</sup> Edouard Glissant, *La Lézarde*, *op.cit.*, p.11.

<sup>718</sup> Cf. le deuxième chapitre « Le cercle du jardin ou l'envers des verticales de la forêt » de la deuxième partie « Le jardin : les reflets de la transparence aux prises avec les ombres de l'opacité ».

<sup>719</sup> « De ce trou-bouillon » constitue la seconde partie de *Tout-Monde*, après « Les cartes postales... ». En effet, le Tout-monde n'est pas le monde dont on nomme avec suffisance et morgue les différents pays et les diverses identités qui l'habitent. Le Tout-monde est le trou-bouillon où les espaces se superposent et se répondent, *charriant* ainsi leur part d'obscur et de vertige que les mots ne sauraient nommer. « [...] En différence du monde qu'on sillonne avec impertinence, le Tout-monde vous laisse à percevoir que ces pays, que vous avez déchiffrés, continuent au loin-de-vous (et ainsi n'êtes-vous pas le démarqueur d'identités que vous avez cru, qui définit les pays simplement par les nommer dans leurs saveurs, ) et ne cessent d'amarrer leur souffrance, de balancer leur bonheur, de courir au-devant de la vitesse irrémédiable et du Chaos qu'on ne peut vraiment pas, celui-là, nommer. » in Edouard Glissant, *Tout-Monde*, *op.cit.*, p.278.

<sup>720</sup> Dans *Tout-Monde*, lors de son séjour en Italie, en sillonnant les îles de Tremiti et de Panarea, Mathieu ne peut s'empêcher de penser à sa Martinique natale, elle aussi banalisée, rejoignant ainsi la désolation qui sévit dans le monde entier. « Que sont ces lieux devenus ? Mathieu évoquait – si c'est là évoquer – la lente banalisation des paysages de Martinique, sous le bétonnage et la pollution médiocre du progrès (c'était en 1985,) - et certains de ses amis contestaient l'affaire, la dégradation n'était pas si décisive qu'on le croyait, - mais il rameutait aussi tant d'autres parts du monde où se jouait le jeu cruel du rapport des femmes et des hommes à leur entour et à leurs lointains : villes terrifiées, camps de la mort, déserts inexpugnables, marais impénétrables, barrios de tôles coulant leurs boues, trottoirs aux *enfants* fous, bordels géants, usines qui tuent, chemins de la faim où tombent des millions, la lie pitoyable de la terre, exténuée dans l'irrémédiable flux. » in Edouard Glissant, *Tout-Monde*, *ibid.*, p.52.

Si l'œuvre de Glissant fait de la ville de Fort-de-France, précisément dans le prolongement des mornes et de la campagne, la préface du monde, c'est parce que la Martinique, à l'instar des îles créoles, a connu le système plantationnaire. En effet, comme l'explique Edouard Glissant, dans son essai, *Poétique de la Relation*, ledit système « ne s'est pas continué en des constructions sociales organiquement dérivées de lui, avec des résonnances cohérentes ou contradictoires, inscrites dans une durée de société. [...], il a paradoxalement donné lieu à ce que nous croyons être des vecteurs modernes de civilisation. »<sup>721</sup> Car, selon l'auteur, l'asservissement qui s'y pratiquait, qui plus est dans un lieu clos, n'a fait que renforcer davantage la résistance opiniâtre<sup>722</sup> des opprimés. L'épisode de la plantation devient, sous cet angle, une expérience positive, dans la mesure où il a permis de préfigurer les bouleversements du monde moderne, au sein des grandes villes, tout en initiant les Martiniquais à la Relation, pensée et manière de vivre, tout à la fois.

Plus encore, Glissant envisage les nouvelles lignes du monde moderne à l'aune de la ville créole. En effet, son œuvre s'est employée à montrer comment celle-ci arbore le chatoiement de la créolisation, tout en étant sujette d'une part à la couleur monocorde endossée dans sa vaine ressemblance avec la Métropole, et d'autre part, aux nouveaux défis, imposés par la Mondialisation.

---

<sup>721</sup> Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, p.78.

<sup>722</sup> « C'est une organisation socialement pyramidale, confinée dans un lieu clos, fonctionnant apparemment en autarcie mais réellement en dépendance, et dont le mode technique de production est non évolutif parce qu'il est basé sur une structure esclavagiste. (...) La Plantation est un des lieux focaux où se sont élaborés quelques-uns des modes actuels de la Relation. Dans cet univers de domination et d'oppression, de déshumanisation sourde ou déclarée, des humanités se sont puissamment obstinées. Dans ce lieu désuet, en marge de toute dynamique, les tendances de notre modernité s'esquissent. » *ibid.*, p.78, 79.



Glissant affirme ainsi :

« Oui, nous commençons à peine de concevoir ce gigantesque frottement. Plus il concourt à un ordre oppresseur, plus il suscite aussi de désordre. Plus il produit de l'exclusion, et plus il génère de l'attraction. Il standardise – mais à chacun des nœuds de la Relation nous trouverons des cales de résistance. Elle apprend de plus en plus à dépasser les jugements dans l'imprévu obscur des surgissements d'art. Sa beauté naît du stable et de l'instable, de la déviance des poétiques particulières et de la voyance d'une poétique relationnelle. Davantage elle uniformise en léthargie, davantage elle suscite de conscience rebelle. »<sup>723</sup>

Par ailleurs, à travers le prisme de Fort-de-France qui permet de prendre enfin conscience de l'équivalence de tous les lieux du monde<sup>724</sup>, celui-ci apparaît à son tour comme une immense plantation, régie par les seules lois du marché commercial mondial, au grand dam des sensibilités se standardisant et s'émoissant de ce fait par-delà les frontières, au même titre que les « mentalités qui s'usent dans ce confort d'apparence, payé au prix d'un décervelage inconscient et énervant. »<sup>725</sup> Néanmoins, la Mondialisation<sup>726</sup> et son corollaire, la standardisation de la consommation, impliquent un nouveau visage de la plantation, non plus comme il était autrefois, lieu clos soumis à une organisation fonctionnant en autarcie, mais désormais comme un lieu ouvert où opère une notion toute contemporaine, celle de l'interdépendance<sup>727</sup>. Car, la Plantation moderne se caractérise par ses « contacts

---

<sup>723</sup> *Ibid.*, p.153.

<sup>724</sup> « Nous nous débattons dans nos problèmes, sans savoir qu'ils sont généralisés dans l'espace du monde. Pas un lieu un ailleurs. Pas un lieu où le dilemme ne s'impose. Pas un lieu où il ne faille calculer au plus près cette dialectique des interdépendances ou cette nécessité difficile des ethnotechniques. » *ibid.*, p.167, 168.

<sup>725</sup> *Ibid.*, p.166, 167.

<sup>726</sup> A la mondialisation qui est, telle que Glissant la définit dans *La Cohée du Lamentin*, l'« uniformisation par le bas » ainsi que l'« ultralibéralisme sauvage sur les marchés mondiaux », l'auteur oppose « la mondialité » qui consiste en « un monde qui se conçoit à la fois multiple et un, et inextricable » in Edouard Glissant, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 15.

<sup>727</sup> « Aux idéologies d'indépendance nationale, qui ont conduit les luttes de décolonisation, se sont peu à peu substitués les pressentiments d'une interdépendance à l'œuvre aujourd'hui dans le monde. » *ibid.*, p.157.

culturels [...] vertigineusement " immédiats " »<sup>728</sup> qui participent à « un engluement, [...] une dilution ou [...] un " arrêt" » dans des agglomérats indifférenciés. »<sup>729</sup>  
Cette accélération est orchestrée par les grandes puissances et imposées aux pays en voie de développement, donnant ainsi le ton aux nouveaux rapports qui régissent le monde.

En effet, comme l'explique Glissant :

« La précipitation est depuis longtemps cadencée par les pays industrialisés qui en rythment la vitesse et l'orientation, par le contrôle qu'ils exercent sur les modes de la puissance et sur les moyens de communication. La situation mondiale "comprend " des cultures qui s'épuisent dans cette vitesse et d'autres qui s'enlisent dans l'à-part. Ces dernières sont maintenues en état de réceptivité passive, lourde, où les fantasmes de développement spectaculaire et de consommation massive demeurent fantasmes. »<sup>730</sup>

C'est donc en réponse à une telle accélération que le monde actuel se complaît dans la vitesse au même titre qu'il sombre dans la violence. En effet, si la vitesse permet, selon Glissant, de s'oublier à défaut de pouvoir suivre le mouvement effréné qui nimbe la face solaire du monde<sup>731</sup>, la violence, quant à elle, semble être la parade qu'opposent les citadins désarçonnés face au frottement des cultures, dont le caractère aussi bien immédiat qu'inéluctable est exacerbé par l'anonymat de la ville contemporaine<sup>732</sup>.

---

<sup>728</sup> *Ibid.*, p.171.

<sup>729</sup> *Ibid.*, p.155, 156.

<sup>730</sup> *Ibid.*, p.189.

<sup>731</sup> « Il me paraissait que le marcheur taciturne accélérât la cadence de ses passages. Et que, dans le pays alentour, gagnait aussi l'étourdissement. Par compilation, trépidation ou précipitation de tout (le bruit, la parole, les choses à consommer, le zouc, les voitures), nous voulions à toute force imiter le mouvement que nous devinions dans l'ailleurs. On s'oublie comme on peut dans n'importe quelle vitesse. » *ibid.*, p.138.

<sup>732</sup> « La violence contemporaine est la réponse qu'opposent les sociétés à l'immédiateté des contacts, exacerbée par la brutalité des agents-d'éclat de la communication...Pour couper au risque d'un engluement, d'une dilution ou d'un "arrêt" dans des agglomérats indifférenciés. » *ibid.*, p.155-156.

Bien que je me sois attachée, précédemment, à souligner l'aspect problématique des notions de ville et d'île dans les petites Antilles, leur correspondance est incontestablement frappante dans l'œuvre de Glissant. La Martinique apparaît comme un empan de terre où pèse le souvenir, encore lancinant, du code noir. A cela s'ajoutent d'une part, la jonchée de débris qui s'accumule de jour en jour du fait de la mondialisation, et d'autre part, la carte postale, qui occupe le devant de la scène, et qui draine des flots ininterrompus de touristes en mal d'exotisme, et dont la seule présence ne fait que déréaliser de plus belle la misère et la souffrance des habitants. Le décor paradisiaque qui colle aux petites Antilles représente, somme toute, le coup de grâce, dans la mesure où il condamne la Martinique au figement des musées et à la transparence des verrières.

De fait, la première partie de *Tout-Monde* s'intitule « les cartes postales ». Par-delà leur appellation trompeuse, celles-ci renvoient d'emblée aux points de fuite qui émaillent ce que Glissant appelle le « Tout-Monde ». En effet, lors du périple que Mathieu entreprend dans ce roman, avec pour point de départ l'Italie, il constate l'intrusion des touristes dans les différents endroits qu'il parcourt. L'endémie du pays-verrière, qui était jusqu'alors considérée comme un mal exclusivement martiniquais, s'avère être un véritable fléau dont les tentacules s'étendent partout dans le monde. Sans doute, cette prise de conscience n'aurait-elle pas été possible si Mathieu n'était pas allé à contre-courant des sentiers battus<sup>733</sup>. Chemin faisant, il réalise peu à peu

---

<sup>733</sup> « N'était-il donc possible de savoir quelque chose, un rien de quelque chose, des gens qu'on rencontrait, ou qu'on désirait de rencontrer, que dans cet intervalle mort des vacances ? Fallait-il être un vacancier pour connaître le monde ? » in Edouard Glissant, *op.cit.*, p.47.

que le spectre de son île minuscule se profile où qu'il aille, et que le monde apparaît, en quelque sorte, comme une somme infinie de Martiniques<sup>734</sup>.

Influencé probablement par sa femme Marie Celat, et décidé par ailleurs à se démarquer des troupeaux humains, Mathieu se fait un devoir d'approfondir sa connaissance de l'Italie et d'échapper par conséquent à l'endémie du «pays-verrière ». Alors, contrairement aux touristes qui avancent tels des automates, et qui envahissent les pays sans jamais avoir la sensibilité qui pousse à s'arrêter un tant soit peu, le voyageur martiniquais n'hésite pas à se jeter dans les eaux de la péninsule afin d'en sonder les profondeurs, et d'interroger les grottes encore innommées.

Ainsi, loin des ornières, Mathieu fait inopinément l'heureuse découverte d'« un espace de temps qui ombrait le temps et oubliait l'espace »<sup>735</sup>. Comme une apologie du hasard et de l'inconnu, la grotte vient subsumer l'Italie et sa petite boule<sup>736</sup>, mais aussi la panoplie des cartes postales qui font écran à la réalité du monde. La grotte, motif qui revient dans *La Cohée du Lamentin*, serait le poids d'obscurités qu'il faudra traverser pour mieux poursuivre dans le monde. Elle serait ainsi le détour, c'est-à-dire le chemin le plus court qui mène de l'ici à l'Ailleurs, et par où le poète enfant<sup>737</sup> achemine sa parole. La grotte chez Glissant symbolise le lieu

---

<sup>734</sup> « Les temps débondés qui vont ont ainsi charroyés, vous avez l'habitude, voilà-t-il pas ainsi qu'ils vous jettent dans ce charivari de pays tout au loin, où vous voyez partout des Martiniques ? » *ibid.*, p.19.

<sup>735</sup> *ibid.*, p.49.

<sup>736</sup> « Il n'y avait que l'Italie où se faire ainsi confirmer une prédiction aussi vieille, qui avait précédé la remontée de la Lézarde, le combat de Thaël, la mort de Valérie, - et même si c'était demi-confirmation, - il n'y avait que l'Italie pour multiplier ainsi des Genova minuscules et oubliées, où on retrouvait d'un coup la moitié de sa propre vie s'agrippant par une blessure à l'autre moitié » *ibid.*, p.42.

<sup>737</sup> A ce propos, rappelons que Glissant attribue la cosmogonie à trois figures : le conteur, le poète enfant et le sorcier. in Edouard Glissant, *La Cohée du Lamentin*, *op.cit.*, p. 29.

par excellence, cela même qui est si loin de ce que l'homme pourrait imaginer<sup>738</sup> bien qu'il lui soit accessible, et qui finit cependant par rejoindre le reste des lieux-communs. Car, dans la pensée glissantienne, le repos, fruit du mouvement, ne se réalise que dans les lieux aveugles, dans l'inter-dit.

L'opacité des caches, aussitôt récupérée par la trivialité des lieux-communs, explique donc le caractère ambigu du musée dans l'œuvre de Glissant. *Mahagony*, par exemple, est un roman axé principalement sur les tiraillements entre le mystère insondable des grands bois et la légèreté joviale des petites herbes. Cependant, comme le titre le laisse entendre, « maha-agony », la propension de l'œuvre aux herbes est sans ambages. En effet, la nécessité de la chute -- laquelle théorie a été longuement développée dans *Malemort*, et dont rend compte, par ailleurs, l'évolution même de l'œuvre glissantienne -- afin d'atteindre la réalité matérielle du pays, loin de la fausse majesté des héros et des symboles, a permis de jeter la lumière sur les petites gens qui s'entêtent à vivre, et qui sont vouées à l'oubli. C'est là où l'évocation explicite du musée dans *Mahagony* trouve toute sa pertinence puisque celui-ci constitue, à son tour, une institution qui pourrait donner une idée des rapports de force qui régissent le monde et auxquels la Martinique est soumise *a fortiori* :

« Je suis d'accord, les donneurs de leçons préparent les musées où d'autres seront affichés. »<sup>739</sup>

Les musées semblent servir de faire-valoir aux villes qui les abritent dans la mesure où ils constituent un appât infaillible auprès des touristes, ce qui constitue une manne d'argent loin d'être négligeable. Mais ces majestueux édifices

---

<sup>738</sup> « Ce fut vraiment découverte à portée de main, ou de nage, et si loin dans l'imaginé » *Ibid.*, p.49.

<sup>739</sup> Edouard Glissant, *Mahagony*, *op.cit.*, p.181.

permettent, au fond, de redorer le blason de ces villes qui deviennent, sous le coup de la mondialisation, de plus en plus anonymes et austères. Quant à celles qui sont le fruit de la folie d'urbanisation, les musées servent à leur prêter des racines, et à témoigner de la sorte de leur légitimité, voire de leur grandeur. Ce caractère d'ancienneté recherché par les villes participe, en effet, d'une vision verticale du temps et de l'espace. Du fait de leur exposition, les objets, désormais figés derrière des vitrines, sont ravalés à un monde que l'on veut à la fois exotique et révolu, ce qui permet d'accentuer, par ricochet, la modernité des villes.

Mais, au-delà de la vocation officielle des musées à démocratiser la culture<sup>740</sup>, et à en faciliter l'accès, *Tout-Monde* prend le parti de les montrer sous un autre jour. Le roman opère, en effet, un court-circuitage où les musées se résorbent, telle une peau de chagrin. Réduits à leur portion congrue, c'est-à-dire à leurs murs, ils redeviennent ainsi le lieu où sont confinés des pans entiers de l'histoire humaine. Si ces derniers ont été arrachés à leur cadre spatio-temporel pour devenir simplement une pléthore d'objets à la disposition des visiteurs, ils comptent surtout parmi eux le butin des voyages d'exploration, ou des empires coloniaux.

Néanmoins, si les musées sont mis sur la sellette, c'est bien parce qu'ils se situent dans le sillage d'une littérature qui est à l'opposé du rêve :

« Depuis toujours très décriée, la littérature de voyage ne trouve-t-elle pas ici les limites de sa légitimité ? Car la quête personnelle de chacun vaut-elle la peine d'être lue si la qualité littéraire n'est pas là pour la soutenir ? Aujourd'hui la figure du touriste

---

<sup>740</sup> D'après l'ICOM, le musée est défini comme étant « une institution permanente, sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'étude, d'éducation et de délectation ».

entre en littérature, à la suite de son ancêtre mythifié l'explorateur, mais d'une façon tout autre. [...] Car on peut imaginer l'inflation de publications si chacun se met en quête de faire partager ses impressions. [...] Sans aller jusqu'à affirmer avec Segalen que les Loti en herbe sont "les Proxénètes de la Sensation du Divers", il faut reconnaître que les effets de la "globalisation" peuvent amener une uniformisation de surface. Si ce que nous livre l'auteur n'est que le registre épicé de quelques clichés inattendus, on est en droit d'être déçu. »<sup>741</sup>

Avec *Tout-Monde*, Edouard Glissant suggère une autre façon de lire les villes. Les intitulés suivants : « Premier carnet : rêve de la Méso-Amérique » et « Deuxième carnet : rêve d'une autre Afrique » en résument la portée. Désormais, le carnet de voyage n'est plus la somme des stéréotypes qui collent aux endroits dits touristiques, et qui, telles des œillères, conditionnent les voyageurs avant même leur départ, les empêchant ainsi de faire leur propre expérience du lieu visité<sup>742</sup>. Le carnet, tel qu'il transparait dans le roman, fait fi des musées au profit des sites archéologiques. Ce parti pris permet de jeter un pont entre le rêve et la réalité, en faisant état de la nébuleuse qui nimbe les villes, désormais étroitement liées à leur entour. Il en résulte un brouillage des frontières et une porosité non seulement entre les villes et leurs continents respectifs, mais aussi entre tous les endroits de la terre. A mesure que les

---

<sup>741</sup> Nathalie Carré, « Des explorateurs aux écrivains voyageurs » : cheminements littéraires », in *Notre Librairie*, « Voyages en Afrique, de l'explorateur à l'expert », n° 153, janvier-mars 2004.

<sup>742</sup> Que l'on songe tout particulièrement au doudouisme. En effet, ce terme vient de « doudou » qui désigne habituellement les Antillaises, séduisantes ambassadrices du charme de leur pays. Quant au mouvement littéraire auquel il renvoie, voilà ce qu'en dit Corzani : « Mouvement bourgeois ne suscitant point de culture populaire, le régionalisme antillais se fige dans une admiration et une copie des modèles français. La forme reste française : sonnets, alexandrins évidemment peu propices à l'expression du folklore et de la personnalité profonde de l'Antillais. Et l'on reste en surface, dans la tradition des maîtres de l'exotisme européen [...] L'on accorde la primeur au paysage enchanteur, tandis que se réifient les êtres. Dans le fond le régionalisme, tout comme l'exotisme, ne change point les sujets mais le décor : peuplant la poésie d'oiseaux-mouches, de cocotiers, d'orchidées ou de doudous, il répugne aux thèmes originaux que seuls les problèmes sociaux du pays, la culture antillaise profonde, celle qui sommeille dans les contes, dans la musique, dans la sagesse populaire, pouvaient lui donner. Les accessoires sont différents, le scénario imperturbablement identique. Le cercle vicieux une fois de plus est patent : d'une part ce régionalisme est issu de milieux sans grand dynamisme et, d'autre part, sa monotonie, son absence de vitalité profonde, sa superficialité contribuent à maintenir ces cénacles provinciaux dans une béate autosatisfaction : il suffit souvent d'un peu de savoir-faire, d'un peu de vanité pour s'agrèger à tous les Cotins et Trissotins du monde... » In Jack Corzani, *Encyclopédie antillaise, littérature (prose)*, Fort de France, Editions Désormeaux, 1971, p. 31.

murs tombent, et que le palimpseste du temps révèle peu à peu l'écheveau de ses lignes, le monde est constellé d'infinis points de fuite.

A l'aune de cet agrandissement insoupçonné, *Tout-Monde* plonge le lecteur dans les profondeurs de deux continents que tout sépare *a priori* : l'Amérique latine et l'Afrique. Son angle d'attaque n'est autre que le fleuve du Nil. Car est-il utile de rappeler qu' « une interrogation majeure au XIX<sup>e</sup> siècle – le mystère des sources du Nil – va certes avoir des conséquences très pragmatiques (la première étant la colonisation), mais est d'abord mue par la force de l'imaginaire : depuis Hérodote la question passionne, hante les esprits ... les hypothèses s'ébauchent : où ce fleuve mythique trouve-t-il sa source ? Il y a une part de fascination dans ce questionnement, aussi ne saurait-on dissocier de façon trop abrupte la démarche scientifique de l'imaginaire : l'Afrique, encore largement « *Terra incognita* » en 1800, ne le sera plus au siècle suivant, mais l'explorateur – personnage clé de cette mise en carte qui deviendra mise sous tutelle – est aussi un rêveur d'Afrique. »<sup>743</sup> Le Nil serait donc un catalyseur d'imaginaire et Glissant un rêveur d'Afrique. Toutefois, ce ne sont pas les sources mystérieuses de ce fleuve qui intriguent le romancier, mais la nébuleuse qui l'entoure et qui le rend omniprésent. Ce faisant, le chantre du rhizome se démarque de ses prédécesseurs, tous ceux qui ont rêvé l'Afrique, et préfère se tourner vers les ramifications du Nil. En tentant une telle approche, c'est toute sa vision de l'Afrique qui s'en trouve transformée. Dans la trace de ces ramifications qui guideront les pas du romancier vers des terres inattendues, en l'occurrence le Pérou, l'Afrique révèle une de ses facettes inédites. Cela explique

---

<sup>743</sup> Nathalie Carré, *op.cit.*



le cheminement des intitulés : le « rêve de la Méso-Amérique » appelle le « rêve d'une autre Afrique ».

Lima est présentée au lecteur comme une ville essentiellement solidaire des villages religieux qui l'auréolent : Pachacamac au sud, et Chavin de Huantar au nord. Ce dernier abrite du reste le temple le plus ancien « El Templo Viejo » ou « Templo Lanzón » qui se compose à son tour de trois pyramides. A l'intérieur de la pyramide, ont été construits des passages très étroits, semblables à des souterrains, que l'on a appelé alors *Galerías*. Ces galeries rappellent les couloirs égyptiens. Ainsi, plus le regard s'aventure dans les arcanes de ces sites péruviens, plus il est acheminé vers d'autres horizons. Au tréfonds de ses trésors, Lima appelle le Caire.

A l'instar de Lima, la capitale égyptienne brille de mille feux grâce à ses temples et ses pyramides. Sur le plateau de Gizeh se trouve ainsi le plus grand centre funéraire, avec ses trois pyramides : Khéphren, Mykérinos et surtout l'énigmatique Khéops, l'une des sept merveilles du monde. Du reste, en dépit des millénaires qui défilent, les secrets de fabrication de ce monument colossal continuent à intriguer égyptologues et architectes<sup>744</sup>. Ces montagnes de pierre n'étaient autres que des tombeaux démesurés, dignes des pharaons qui se situent dans le sillage des dieux, permettant ainsi leur passage au monde des immortels<sup>745</sup>.

---

<sup>744</sup> Khéops fascine d'autant plus qu'au cœur de l'édifice se trouve la chambre mortuaire royale, qui plus est en granit, avec des poutres qui pèsent une soixantaine de tonnes.

<sup>745</sup> Les pyramides sont décrites dans *Tout-Monde* comme des « seuils d'éternité », des « itinéraires ». *ibid.*, p.447.

Lima et le Caire, se situant sur la carte dans deux continents distincts, sont *a priori* deux villes qui appartiennent à deux mondes différents. Cependant, à la lumière de leurs vestiges respectifs, on en vient à l'idée que la quête des hommes semble partout et de tout temps avoir été la même. Dans ces deux villes, le soleil, vénéré de tous, était considéré comme la source de la vie. Quant au fleuve qui prend ses racines dans les profondeurs de la terre, et qui défie par ailleurs l'aridité du désert environnant pour déboucher sur la mer, il en était le chemin. Toutefois, ce chemin fluvial était loin d'être à sens unique. Car le fleuve qui illustre le mélange de la terre et de la mer avec son delta, et qui est en outre une invite à la mobilité avec les courants qui le traversent, et les cataractes qui le balisent, implique des périple tous azimuts. Le Nil, dans *Tout-Monde*, est celui qui va de Memphis à Assouan en passant par le Caire et Esnèh. Le fleuve invite donc le voyageur à passer outre la vitrine et les frontières, et à reconsidérer le monde dans sa totalité pour mieux apprécier sa beauté cachée. Tant d'indices dans ces similitudes troublantes, qui servent d'aiguillon à la mémoire, souvent prise entre le marteau de l'oubli et l'enclume de l'uniformisation. « Signaler de tels rapports, qui affinent le souvenir, ce n'est pas ramener toutes choses du monde à l'égoцентриque uniformité que vous décidez en vous-même. C'est enrichir la diversité d'une folle équivalence, qui permet de mieux estimer »<sup>746</sup>, écrit Edouard Glissant dans *Tout-Monde*. Ainsi, loin des croisières sur le Nil qui déréalisent Assouan, la ville qui servait autrefois de plateforme entre la Nubie et l'Égypte, soit l'Afrique et le monde arabe, reprend, grâce aux équivalences que l'œuvre glissantienne aime à traquer, sa place dans l'écheveau du monde. Avec ses oiseaux blancs, les ibis, elle rappelle les oiseaux bleus et noirs de l'étang de La Restinga, dans l'île de Margarita près du Venezuela.

---

<sup>746</sup> Edouard Glissant, *Ibid.*, p. 446.

Mais Assouan, qui semble être au bout du dédale formé par le Sahara, les îles<sup>747</sup> et le Nil, fait émerger le souvenir cuisant de Gorée, l'île sénégalaise qui ouvre sur l'Atlantique et auquel elle a fourni des siècles durant tant de corps enchaînés déportés d'Afrique<sup>748</sup>.

Au bout du voyage, désert et océan se rejoignent. Ils laissent comme un arrière-goût d'interrogations brûlantes sur des civilisations qui avaient ambitionné l'éternité, en faisant preuve d'un génie sans égal, et dont les monuments, qui gardent jalousement bien des secrets, n'en font qu'accentuer davantage le mystère et la majesté. En contrepoint, le spectacle des felouques toutes frêles, qui sillonnent le Nil à longueur de journée, et à bord desquelles se trouvent des enfants qui respirent la pauvreté, tranche avec celui des pyramides et des temples, mais se dérobe aussitôt derrière la cohue et le brouhaha des touristes. Toutefois, le regard lucide du voyageur de *Tout-Monde* décèle dans le spectacle de ces petits marins qui racontent autrement le Nil, une authenticité qui n'est guère le lot des empereurs et des rois<sup>749</sup>. Tous deux représentent respectivement deux mémoires diamétralement opposées. En effet, l'acte même de rapporter les actions héroïques, qui demeurent par ailleurs douteuses, en les consignait sur les parchemins ou en les gravant sur la pierre, suffit pour les entériner, ce qui est le principe même de l'épique<sup>750</sup>. En revanche, seuls les remous du Nil se souviendront encore du passage furtif des enfants à bord des felouques. Nous avons ainsi l'éternité d'un côté,

---

<sup>747</sup> Eléphantine, Kitchener, d'un côté, et Philae et Aguilkia, de l'autre.

<sup>748</sup> « Cet océan à traverser fut notre désert. Gorée fut Assouan pour nous. Les négriers de l'Atlantique ont renchéri sur les négriers du Sahara, les armateurs de Nantes sur les caravaniers de Meknès » *Ibid.*, p. 447.

<sup>749</sup> « Ces enfants que vous jugez à l'abandon vous en imposent. Ils sont plus majestueux que des empereurs romains en effigie » *Ibid.*, p. 452.

<sup>750</sup> « C'est à partir de telles défaites, ou d'aussi confuses victoires, que les peuples, et encore plus les rois, écrivaient l'épique, sur le parchemin ou dans la pierre, qui les consacraient en eux-mêmes » *Ibid.*, p. 453.

et l'évanescence, de l'autre<sup>751</sup>. Ces deux opposés, tout aussi importants, ne peuvent que susciter le même intérêt aux yeux du poète de *Tout-Monde*. Car, le voyage dont il est question n'est pas seulement physique, il est aussi scriptural. C'est bien pour cette raison que nous avons la métaphore de l'écriture dans la fragilité même de la felouque qui, chaque fois qu'elle pointe à l'horizon, interroge pourtant le flux incessant du Nil et la majesté de la pierre qui la surplombe. L'écriture se révèle sans conteste comme l'aventure par excellence d'une plume qui part du manque originel, et qui, à mesure qu'elle s'éclaire grâce à la seule lueur de la Relation, met à nu les blancs de la mémoire, pour se dérober aussitôt devant la brûlure de ses interrogations. « Il en est ainsi, à la science près, de cette écriture : sans départ ni forme, faussement ponctuelle, qui tourne autour de son objet, comme une felouque en dérive autour des ombres du matin »<sup>752</sup>.

L'écriture glissantienne est d'autant plus fragile et périlleuse qu'elle s'origine et s'aventure dans la face cachée du monde. Car, « des deux côtés de la barque ont disparu les rivages du fleuve »<sup>753</sup>. Mais, aux ténèbres et aux gouffres du fleuve originel<sup>754</sup> se superposent des rivières encombrées d'immondices. L'inconnu, d'une part, et les détritrus, de l'autre, sont désormais l'horizon de tous les paysages cloisonnés et laminés de l'île, ayant pour corollaire un flux verbal décousu. En effet, l'espace antillais, qu'il soit géographique ou mental, est dépourvu d'une

---

<sup>751</sup> « La durée d'un jour est aussi lente et lourde que l'éternité des pierres et des eaux » *Ibid.*, p. 456.

<sup>752</sup> *Ibid.*, p. 459.

<sup>753</sup> Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, p.19. « Quel est donc ce fleuve qui n'a pas de mitan ? Est-il seulement un en-avant ? Cette barque ne vogue-t-elle pas en éternité aux limites d'un non-monde, fréquenté de nul Ancêtre ? », s'interroge l'essayiste.

<sup>754</sup> Nous faisons allusion aux déportés qui avaient subi l'arrachement au pays quotidien, auquel s'ajoutent les facettes gigognes de l'inconnu, c'est-à-dire le ventre du bateau négrier, l'abîme marin, et le souvenir qui s'élimine à mesure que le bateau vogue. A l'accostage du négrier, les déportés avaient pour seuls viatiques « la panique du pays nouveau, la hantise du pays d'avant, l'alliance enfin avec le terre imposée, soufferte, rédimée », in Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, *ibid.*

étendue qui fasse ressortir sa cohérence et sa solidarité, assurant ainsi à ses habitants de retrouver l'équilibre nécessaire pour sillonner leur île dans tous les sens avant de rejoindre le reste du monde. C'est pourquoi le passeur de « la barque ouverte »<sup>755</sup> ne peut être que le poète, qui est lui-même doublé d'un casseur et d'un sauteur de roches. En d'autres termes, il s'agit de fouiller dans chaque parcelle et dans chaque paysage ainsi que dans l'histoire, jusqu'à parvenir à la trace commune qui fera ressortir la trame invisible de l'île et réinventera sa propre parole. En somme, si l'expérience du gouffre s'est poursuivie quatre siècles après l'accostage, le poète en fait, par la seule force des ses mots voyageurs, une expérience positive où la connaissance de la terre nouvelle est étroitement liée à la connaissance partagée qui unit tous les peuples, avec pour perspective commune, l'inconnu. La barque, dans l'univers glissantien est par conséquent la tension entre la mer flottante et le ciel inaccessible. « Nous nous connaissons en foule, dans l'inconnu qui ne terrifie pas. Nous crions le cri de poésie. Nos barques sont ouvertes, pour tous nous les naviguons »<sup>756</sup>.

Le voyage de la barque en ville, comme seul moyen de quête et surtout comme seule matrice en attente de légitimité, n'est pas sans écueils non plus. Car, dès l'abord, le poète est confronté à ce qu'il considère comme une « verrière ». Pour comprendre une telle perception où le verre<sup>757</sup> rappelle le chant des sirènes, il convient de remonter aux écrits de Walter Benjamin. De fait, l'importance de ce

---

<sup>755</sup> Cette expression est l'intitulé qui annonce les premières lignes de la *Poétique de la Relation*, *op. cit.*

<sup>756</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>757</sup> Pour la petite histoire, l'émission « *karambolage* », diffusée le 25 août 2013 sur ARTE, se penche sur l'Histoire du *Bon Marché*, un magasin qui fut révolutionnaire en son temps. Jeanne Desto, l'auteur du texte, fait le lien, en filigrane, entre d'un côté, l'architecture tout aussi révolutionnaire, avec les grandes baies vitrées et les espaces bien dégagés, même si elle se cachait derrière la façade en pierre ; et de l'autre, entre la consommation de masse. En effet, *Le Bon Marché* qui se situe par

matériau dans l'univers benjamien va amener Robert Kahn<sup>758</sup> à y consacrer un article, « *L'Enfance berlinoise* et le monde de verre »<sup>759</sup>. D'emblée, l'universitaire met l'accent sur l'intérêt que porte Walter Benjamin tout particulièrement aux architectures de verre, notamment celles des passages parisiens. Probablement, parce que leurs verrières transforment la rue en intérieur<sup>760</sup>.

Or, comme va le souligner Robert Kahn, la place du verre est pourtant équivoque dès lors que l'auteur d'*Enfance berlinoise* est lui-même celui qui fait remarquer dans « Expérience et pauvreté » que « le verre, ce n'est pas un hasard, est un matériau dur et lisse sur lequel rien n'a prise. Un matériau froid et sobre, également. Les objets de verre n'ont pas d'aura' »<sup>761</sup>. En effet, Kahn se penche dans son article sur quelques images et fragments de texte où le verre transparaît comme « la matière qui fait obstacle, qui s'interpose, qui divise l'espace »<sup>762</sup>. Il en est ainsi d'un cours d'eau que le narrateur benjamien, compare, à l'occasion d'une virée au parc, à une cloche de verre<sup>763</sup>. Dans d'autres textes benjamiens relevés par Kahn, le verre est porteur de messages sournois, dans le sillage des « lourds mécanismes d'endoctrinement qui régissent la vie scolaire »<sup>764</sup>. Néanmoins, Kahn nous cite d'autres fragments où le verre est perçu comme un adjuvant. Il en va ainsi d'un

---

ailleurs dans le sillage des magasins de nouveauté de l'époque, sonnera le glas du petit commerce basé sur des principes traditionnels : « *les magasins sont très spécialisés et proposent un choix restreint d'articles, il faut toujours s'adresser à un vendeur, les prix ne sont pas affichés, ce qui génère d'interminables marchandages, le prix étant finalement souvent fixé à la tête du client* ».

<sup>758</sup> Robert KAHN est maître de conférences de littérature comparée à l'université de Rouen.

<sup>759</sup> Robert KAHN, « *L'Enfance berlinoise* et le monde de verre » in *Capitales de la modernité, Walter Benjamin et la ville* (sous la direction de Philippe SIMAY), Editions de l'éclat, Paris-Tel-Aviv, 2005.

<sup>760</sup> « L'intérêt de Walter Benjamin pour les architectures de verre est bien connu. Les passages parisiens, auxquels il souhaitait consacrer ce livre qui n'existe que sous forme de fragments, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, convertissent, grâce à leurs verrières, la rue en intérieur. », *op.cit.*, p. 85.

<sup>761</sup> Walter BENJAMIN, cité par Robert KAHN, *Ibid.*, p. 85.

<sup>762</sup> Robert KAHN, *op.cit.*, p. 88.

<sup>763</sup> Le cours d'eau est perçu comme tel dès lors qu'il l'empêchera d'accéder à la statue du prince Louis-Ferdinand.

<sup>764</sup> C'est ainsi que le narrateur, enfant, devait subir dans la cage d'escalier, chaque fois qu'il rentrait de l'école, « le message des vitraux : 'Le Travail est la parure du Citoyen, La Bénédiction est le prix de la Peine' » *ibid.*, p. 88.

conte<sup>765</sup> dont la radiodiffusion assurée par Benjamin présente ce matériau comme « synonyme de progrès, d'émancipation »<sup>766</sup> et ce contrairement à la pierre. Selon Kahn, si ce conte se démarque de tous les autres, c'est parce qu'il met l'accent sur le « potentiel onirique du verre (grâce à quoi) le conteur peut désigner les contradictions inhérentes à l'organisation sociale dans une société pré-industrielle »<sup>767</sup>. Mais, chez Benjamin, comme le soulignera Kahn quelques lignes plus loin, l'objet qui illustre par excellence l'ambivalence du verre n'est autre qu'un jouet mis à la disposition du narrateur d'*Enfance berlinoise*. Le jouet est « 'une mine en activité dans laquelle des mineurs, des piqueurs, des porions en miniature, avec des bennes, des marteaux et des lanternes. [...] Et entre tous, c'était depuis toujours la mine qu'on choisissait, parce qu'elle exhibait non seulement les trésors qu'un dur labeur lui arrachait pour le bénéfice de tous les hommes industriels, mais aussi cette fulguration de ses veines' »<sup>768</sup>. Kahn trouve que ce jouet donne à voir « un verre qui ne sépare plus, il rend au contraire possible la prise de possession, en montrant un univers dense, clos, significatif »<sup>769</sup>. Kahn fera aussitôt le lien entre ce cube de verre et l'écriture dans la mesure où ils tirent, tous deux, leur « contenu de vérité »<sup>770</sup> essentiellement de leur forme :

---

<sup>765</sup> Il s'agit d'un conte de Wilhelm Hauff qui raconte les aventures de « Peter Kohlenmunk, un charbonnier de la Forêt-Noire, désire changer d'état. Sur les instances d'un géant diabolique il échange son vaillant cœur de jeune homme contre un cœur de pierre, parvenant ainsi à la richesse. Il avait auparavant rencontré au plus profond de la forêt le petit verrier [...], génie fort bienfaisant qui lui avait accordé trois vœux. Les deux premiers ayant été gaspillés, il n'en reste plus qu'un à Peter, qui va s'en servir cette fois judicieusement pour récupérer son cœur originel, et pourvoir ainsi être enfin heureux avec la belle Lisbeth qui l'a attendu et lui donnera un fils. Lui-même a pu devenir maître-verrier. » *ibid.*, p. 89.

<sup>766</sup> *Ibid.*

<sup>767</sup> *Ibid.*

<sup>768</sup> Walter BENJAMIN cité par Robert KAHN, *ibid.*, p. 91, 92.

<sup>769</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>770</sup> *Ibid.*, p. 94.

« Le langage est une machine, et c'est la connaissance profonde de ses rouages les plus intimes qui fait que Proust échappe à sa classe d'origine et que son œuvre, pour Benjamin ne sera véritablement lisible qu'après la disparition de cette classe »<sup>771</sup>.

Le verre, tout comme l'écriture, permet en outre une mise en abyme qui traduirait « la tension entre la conscience de la perte définitive et l'espoir des « retrouvailles » »<sup>772</sup>. D'après Kahn, on retrouve dans l'écriture le même pouvoir mimétique que celui du verre :

« L'enfant, à l'intérieur du pavillon abandonné, retrouve, en passant sous les vitraux et en se "métamorphosant", en devenant pures couleurs, le pouvoir très ancien du mimétisme, celui par exemple qui s'incarnait il y a bien longtemps dans les danses qui mimaient la course des étoiles. L'adulte, se souvenant, convertit cette lecture-là en écriture. Et ses souvenirs deviennent ceux de chacun »<sup>773</sup>.

Et Robert Khan de conclure que le verre, bien qu'il soit un motif subsidiaire dans *Enfance berlinoise*, il tire son importance de son « rôle essentiel de "médium", permettant de fusionner le souvenir et la réflexion théorique »<sup>774</sup>.

La ville – verrière dans l'œuvre de Glissant recèle-t-elle la même ambivalence qui transparaît dans *Enfance berlinoise* ? Avons-nous à faire à un verre dénué de l'« aura » de la pierre, dont la transparence qui isole n'empêche pas l'opacité du monde qu'il donne à voir, cela même qui permet de concilier les réminiscences toutes personnelles et singulières à la réflexion qui est principalement collective ?

---

<sup>771</sup> *Ibid.*

<sup>772</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>773</sup> *Ibid.*, p.98.

<sup>774</sup> *Ibid.*, p.99.



C'est d'abord dans *Le Discours Antillais* que Glissant utilise la métaphore de la verrière pour décrire une île maintenue sous la tutelle d'un Etat qui lui insuffle et lui instille inlassablement des fonds publics. L'image de la verrière donne ainsi à voir un monde artificiel et un état morbide, voire moribond. Mais, au fond, ce qui est mis à l'index n'est autre que les dangers induits par le paradoxe même de cette situation plutôt inédite au grand dam de la mémoire : les richesses aguichantes, qui ne sont que des mannes venant de la Métropole, ont pour conséquence de parachever l'assassinat originel qu'était la déportation. L'absurdité de la situation politique aux Antilles à laquelle fait allusion par ailleurs Dominique Chancé dans son article « De l'anticolonialisme à la créolisation : les écrivains postcoloniaux des Antilles françaises »<sup>775</sup>, est expliquée en ces termes :

« [...] Une "colonie à l'état pur" qui n'aurait guère changé malgré le passage du statut de colonie à celui de département en 1946. Cette transformation maintient en fait quelque chose de la situation coloniale (le rattachement à la France) tout en nommant autre chose, « un département », laissant subsister la réalité d'une métropole qui n'en est plus une et devient innommable sinon par euphémisme ("Là-bas", "le centre", "l'hexagone"). Une telle situation a pour conséquence une "malemort", c'est-à-dire une confusion entre vie et mort, un état ambigu qui s'apparente à une zombification, la « crève paisible » désignée à la fin du Quatrième siècle, puis appréhendée à l'incipit du roman *Malemort*. Celui-ci met en scène, en effet, l'enterrement d'un corps qui "remue encore" et d'une "caravane [qui] progress[e] dans une irrémédiable fixité. »<sup>776</sup>

C'est dire que la verrière a ceci de particulier qu'elle traduit l'ambiguïté et la confusion propres aux lisières. De cette polymorphie, il s'en est suivie une inouïe liberté de manœuvre. Du reste, à ce propos, Dominique Chancé dit que

---

<sup>775</sup> Dominique CHANCE, « De l'anticolonialisme à la créolisation : les écrivains postcoloniaux des Antilles françaises » in *REVUE Asylon(s)*, « Quel colonialisme dans la France d'Outre-mer? » N°11, mai 2013.

<sup>776</sup> *Ibid.*

c'est là « un système aussi vicieux qu'artificiel. »<sup>777</sup> Il devient ainsi aisé pour la Métropole de déguiser la domination en protection et d'instaurer à l'envi « l'horreur d'une colonisation réussie ». Car, concrètement, elle a d'abord fait passer, comme par un tour de passe-passe, une île de son statut de colonie à celui de département. Ensuite, elle a continué la tromperie en faisant croire à un changement qui était purement formel et qui n'aurait servi sinon à ce que « 'l'horreur' n'a plus 'à avoir honte d'elle-même' »<sup>778</sup>, du moins à endormir toute velléité d'autonomie chez les insulaires :

« [U]ne société où l'Etat injecte des fonds publics qui reviennent généralement à leur source sous forme de bénéfices privés. Épure parfaite d'une structure coloniale améliorée, qui n'a pas à avoir honte d'elle-même. Mais il est vrai que des progrès peuvent être réalisés, dans et à travers les mailles d'un tel système. Ainsi les conseillers régionaux et généraux martiniquais réunis en "Congrès" comme le prévoyait le projet de loi d'orientation, ont-ils reconnu et voté non seulement l'existence en Martinique d'une entité institutionnelle et administrative spécifique, mais aussi l'existence d'une nation et d'un peuple martiniquais. Loués soient-ils. Même si un peuple n'a pas besoin d'un vote pour exister ! »<sup>779</sup>

Certes, l'image de la verrière renvoie dans *Le Discours antillais* à deux référents : d'une part, le théâtre et de l'autre, l'asile. Car, l'île apparaît comme le lieu idéal pour une mise en scène où s'y « brasse[nt] du discours et des images, sans mordre sur la réalité. »<sup>780</sup> Mais elle évoque aussi la mise en quarantaine avec des hommes qui se voient comme des citoyens exclus de la vie politique, et des parias sommés de réagir comme les détenteurs de leur sort<sup>781</sup>.

---

<sup>777</sup> *Ibid.*

<sup>778</sup> Dominique CHANCE, *ibid.*

<sup>779</sup> Edouard GLISSANT cité par Dominique CHANCE, *ibid.*

<sup>780</sup> Dominique CHANCE, *ibid.*

<sup>781</sup> *Malemort* souligne le paradoxe du statut de l'Antillais. En effet, bien qu'il soit considéré par la loi comme citoyen français, il est resté cet homme méfiant parce que foncièrement vulnérable, et qui est astreint à porter son coutelas. Par ailleurs, il se trouve attaché à une Patrie qui se situe à mille lieues de lui, qu'il ne connaîtra jamais et à laquelle il doit allégeance. :

Pourtant, l'image de la verrière, aussi négative soit-elle chez Glissant, laisse entrevoir une lueur d'espoir :

« [...] L'idée que ce système est poreux, laisse passer autre chose qui, grâce à des poétiques du détour, résiste et manifeste une collectivité qui, tout en n'étant pas vraiment un peuple ou une nation, tend à ex-sister comme peuple et comme pays, même si le discours dominant l'occulte. »<sup>782</sup>

En effet, le système aux Antilles et le délire verbal qui lui est associé, donneront le jour paradoxalement au « déparler »<sup>783</sup>, comme une forme sourde de résistance. Il s'agit d'une parole en gestation parce qu'en quête d'une forme qui lui donne sens et d'un public qui la reçoive et l'adopte<sup>784</sup>. Il en va ainsi du « discours antillais » de Glissant qui se veut avant tout comme « un "déparler" qui, depuis l'origine de l'œuvre tente d'être 'une voix qui s'écrit, une langue qui s'efforce, une mesure à approfondir au cœur de la démesure. Un acte, du fond même de l'effacé. »<sup>785</sup>

Somme toute, le choix de l'image de la verrière pour décrire les Antilles semble plus que pertinent. Car, seule la porosité qui lui est inhérente est en mesure de rendre compte non seulement de la singularité d'une île surgie du gouffre<sup>786</sup>, mais

---

« Mais, dit Médellus, maintenant d'aujourd'hui on calcule que nous serons des citoyens de la Patrie.

Oui, dit Silacier, des citoyens à coutelas.

Oui, dit Dlan, de la Patrie qui est là-bas.) » in Edouard GLISSANT, *Malemort, op. cit.*, p. 70.

<sup>782</sup> Ibid.

<sup>783</sup> Cf. Dominique CHANCE, *Un Traité du Déparler, op.cit.*

<sup>784</sup> « Oui notre présence dans le monde : une bien grande parole pour toi, pour moi, pour notre faiblesse et notre ignorance, mais une parole qu'il faut pousser devant nous comme une charrette sans brancards. » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle, op.cit.*, p. 58.

<sup>785</sup> Ibid., p. 270.

<sup>786</sup> « Ce gouffre, également figuré par le 'trou du temps', c'est le réel antillais, c'est-à-dire la totalité innommable, inconnaissable de l'histoire, depuis la conception dans le ventre du bateau-négrier, jusqu'à la mort que tout enfantement porte en soi. Au terme du périple, comme à l'origine, on trouve par conséquent le gouffre, cale, ou case de la mère. Mais ce gouffre est en soi totalement ambivalent ; de même que le « voyage » baudelairien, il ouvre sur le ciel et sur l'enfer, 'qu'importe ?' Il ouvre sur quelque chose qu'Edouard Glissant appelle l' 'Inconnu-absolu' et que nous nommerions,

aussi du tâtonnement d'une parole qui se crée à mesure qu'elle dévoile son lieu. En d'autres termes, grâce à l'image de la verrière, le *Discours antillais* met en lumière l'ambiguïté de la voix in-entendue ou mal-entendue au cœur même de la voix officielle du système.

Dans *La Case du commandeur*, qui paraît la même année que *Le Discours antillais*, en 1981, la Martinique est décrite comme une verrière qui suscite la curiosité des Américains :

« Le béké de l'Usine, accompagné d'un visiteur américain qui sautait autour de tous. [...] Ils tournaient autour d'Euloge immobile, continuaient vers d'autres découvertes. »<sup>787</sup>

Paradoxalement, autour du regard insatiable et indécent du visiteur, même s'il ne daigne se poser nulle part, tout se statue. Pourtant cette pétrification en dit long sur la tourmente que provoque ce regard. En effet, bien qu'ils appartiennent au même continent, l'Amérique, il est évident que le visiteur américain et les Antillais illustrent deux univers opposés : la misère de l'un est une curiosité pour l'autre. Bien plus, le mot « découvertes » n'est pas sans évoquer la conquête des Amériques, ni le contexte dans lequel cela s'est passé<sup>788</sup>. Mais, comble de

---

pour notre part, un inconscient. Il en sort des tragédies, des attentats, la folie, la Traite, l'esclavage et le « délire verbal », mais également la vie, le rire de Panoplie, les 'figures du monde', toutes sortes de signifiants étranges à déchiffrer ou à méditer : 'Mettez tout ça de tout le monde dans le coui et secouez. Vous ne savez jamais ce qui tombe par le goulot' dit une 'parole de Panoplie', citée en épigraphe du chapitre *Les tiques du Sénégal*. Le gouffre est imprévisible, d'autant plus que le mouvement qui va d'un 'non-monde' à un 'tout-monde' est infini. C'est toujours à partir de la plongée dans le gouffre que l'on connaît quelque chose de l'Autre et des autres. C'est en quoi le 'non-monde' est un détour nécessaire » *ibid.*, p. 271.

<sup>787</sup> Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op. cit.*, p.98, 99.

<sup>788</sup> « 1492. Les Grands Découvreurs s'élancent sur l'Atlantique, à la recherche des Indes. Avec eux le poème commence. Tous ceux aussi, avant et après ce Jour Nouveau, qui ont connu leur rêve, en ont vécu ou en sont morts. L'imagination crée à l'homme des Indes toujours suscitées, que l'homme dispute au monde. Ceux qui partent d'Espagne et du Portugal, convoitant l'or et les épices ; mais soldats et mystiques aussi. Le Chant nomme le père Labat, jacobin et corsaire ; puis ce nègre

l'absurdité, l'Américain fait à son tour figure de conquérant sur son propre continent. Ainsi, avant même d'être pris d'assaut, des années plus tard, par des touristes en mal d'exotisme, venus de tous bords, les Antillais apparaissent déjà à leurs voisins américains comme des bêtes de foire. Le continent américain est aussi le Nouveau Monde comparativement à l'Ancien Monde dont fait partie l'Europe. Le lecteur qui s'attend pourtant à trouver la même histoire dans les deux camps, est aussitôt frappé par cet abîme temporel qui va se creuser entre eux le temps d'un échange de regards. Car, dans l'élan d'émerveillement du visiteur, qui confine à l'infantilisme, « Euloge » paraît « un siècle »<sup>789</sup>. A vrai dire, à travers le prisme de cette vision fulgurante, c'est le positionnement de l'Antillais par rapport à l'histoire qui est remis en question. Car, paraître « un siècle » est une image qui jure avec celle du « migrant nu », dépossédé de tout arrière-plan culturel, du fait de la traite et de l'esclavage, et acculé à adopter une datation dictée par l'Histoire officielle occidentale<sup>790</sup>. Immobile, « Euloge » rappelle, de par sa posture, les enfants du pays,

---

prophète qu'il fit fouetter à sang, lequel avait vu grandir sur la mer, avant qu'ils eussent paru, les bateaux ; et nomme Toussaint-Louverture, esclave et libérateur d'Haïti...Mais il ne faut anticiper sur l'histoire : voici le port en fête, l'aventure qui se noue ; le rêve s'épuise dans son projet. L'homme a peu de son désir, au moment de le satisfaire. » in Edouard GLISSANT, *Les Indes*, Avril-juin 1955 in *Poèmes complets*, Editions Gallimard, nrf, 2006.

<sup>789</sup> « Fort de cette connaissance, il [papa Longoué] révélera à Mathieu une manière autre de mesurer le temps passé depuis la descente du bateau, loin d'un simple et linéaire déroulé temporel, justifiant dans le même mouvement le sens du titre donné au roman : « Chaque jour ils affirmaient sans y penser autrement, pour marquer l'irritation ou l'admiration à l'égard de quelqu'un : « Ce nègre-là, c'est un siècle ! » - mais aucun d'entre eux n'avait encore dit, la main en visière devant les yeux : « La mer qu'on traverse, c'est un siècle. » Oui, un siècle. Et la côte où tu débarques, aveuglé, sans âme ni voix, est un siècle. Et la forêt, entretenue dans sa force jusqu'à ce jour de ton marronnage, simplement pour qu'elle s'ouvre devant toi et se referme sur toi, elle qui ensuite va lentement dépérir, [...] est un siècle. Et la terre, peu à peu aplatie, dénudée, où celui qui descendait des hauts et celui qui patientait dans les fonds se rencontrèrent pour un même sarclage, est un siècle. », in Katell THEBAUDEAU, « Edouard Glissant et l'histoire antillaise », *Québec français*, n°127, 2002, p. 36.

<sup>790</sup> Il est à souligner que la vision fulgurante où le Nègre, en l'occurrence, Euloge, paraît un « siècle » participe de la vision prophétique du passé à l'œuvre dans les romans de Glissant. Voici ce que Katell THEBAUDEAU en dit dans son article : « La vision prophétique du passé, d'énonciation paradoxale, puisqu'il peut paraître étonnant d'associer ainsi en une même locution « passé » et « prophétie », est exemplaire de cette « démarche de type exploratoire » préconisée par Glissant, qui fait ressurgir la face cachée des mémoires. Elle est, en fait, une manière de revendiquer les temps disparus non pas à partir de détails historiques rationnellement assemblés entre eux, mais plutôt en partant des traces sillonnant le présent des communautés et témoignant d'un « avant » occulté qu'il s'agit de débusquer, de faire parler afin de projeter dans le futur le sens reconquis d'un passé enfin révélé. » *Ibid.*, p. 35.

vieillissants avant l'heure. Il en va ainsi de Mathieu interrogant, malgré son jeune âge, papa Longoué dans *Le Quatrième siècle*<sup>791</sup> ou bien encore Marie Celat qui intrigue dès ses premières années son père dans *La Case du commandeur*<sup>792</sup>. Mais le personnage qui illustre le mieux cette enfance qui confine à la vieillesse, et dont l'existence est aussi furtive qu'une apparition<sup>793</sup> est Epiphane dans *Malemort* :

« Quand un cochon crie, croyez qu'il est plein d'étoiles. Si le cochon ne court pas, l'homme ne voit pas l'étoile. L'enfant voit. Il faut que bête tourne, et c'est la vitesse partout, alors l'homme voit ce que l'enfant a vu. Et qu'est-ce que quoi, il a vu les étoiles. »<sup>794</sup>

Et quelques lignes plus loin, nous lisons :

« Epiphane, plus flot que jamais, arqué sur sa course d'insoumis [...] mais il ne fuyait pas il descendait simplement un chemin secret [...] « non non, dit-il en respirant longuement sur son abricot, c'est des racines d'indigo détremées dans du tafia et du beurre rouge, c'est pour partir les poux » [...] Epiphane tranquille, qui n'avait pas

---

<sup>791</sup> Après un long échange avec papa Longoué, Mathieu va couper le fil qui le lie à son interlocuteur, en tant que personnage de la nuit, du passé, mais également à son histoire et partant au récit. Il va descendre dans la plaine au-devant du grand jour avec ses « yeux d'aujourd'hui ». Tel Ulysse qui prête l'oreille à son corps défendant au chant des sirènes, Mathieu ne peut résister à ces fers qui ont attaché ses ancêtres à la terre et qui continuent à pénétrer sa chair comme un éclair. « Or Mathieu se levait fiévreux...pendant que les autres, attachés au quimboiseur à travers la nuit, retomberaient pêle-mêle dans le trou d'eau. » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, *op.cit.*, p. 189.

<sup>792</sup> Si Pythagore ne peut pas connaître sa fille, c'est parce qu'elle l'intrigue dès lors qu'elle était la seule à rester immobile sur ses hauteurs, comme pour se réclamer de la terre et de ses symboles, et de se démarquer des travailleurs de champs qui trimaient dans la boue de l'oubli : « Pythagore ne connaissait pas Mycéa. Et même pas quand, sa houe sur l'épaule, revenant de la tâche à une heure passé midi, soudain il découvrait la forme découpée de l'apparition plantée immobile au haut d'un morne, comme pour défier les boucans de soleil. [...] Alors il semblait qu'un fil de feu courait de la petite statue plantée là-haut en rebord de crête à la lourde machine à défricher qui s'en revenait par les traces entre les cannes. [...] Il découvrait dans son souvenir récent qu'au même jour de la naissance de l'enfant le volcan (présence du Nord, énergie des Hauts : invisible mais jamais oublié) avait poussé un de ses grands coups de roches et de cendres. [...] Il s'émerveillait qu'un être vivant pût rester ainsi immobile...ou plutôt surgir d'un ailleurs incompréhensible pour se greffer sur cette plante. » in Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op.cit.*, p. 21, 23, 34.

<sup>793</sup> Le prénom Epiphane a pour origine le mot « Epiphanie » qui vient, selon le Nouveau Petit Robert, du latin ecclésiastique *epiphania*, lui-même venu du grec *epiphaneia* et qui veut dire « apparition ». De fait, dans la religion catholique, l'épiphanie est la manifestation de Jésus-Christ aux Rois mages venus pour l'adorer.

<sup>794</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 33.

assez d'espace pour oublier la boule de creux dans son ventre, et qui s'habituaient depuis des années à fixer le soleil en plein midi, couché au haut rond d'un morne, jusqu'à ce qu'il roule sur la pente dans un noir de brillants arrachés de pointes et de rêches, le hasard le bloquant près d'un goyavier ou à l'arête d'une roche où il restait mort jusqu'à temps que le soleil baisse.

Ce garçon-là connaît plus que sa tête, dit Dlan. »<sup>795</sup>

Epiphane est assimilé dans les extraits ci-dessus à une boule qui roule, et dont le ventre s'apparente aussi à une autre boule creuse. L'enfant tient toujours dans la bouche, tel un carcan, un abricot qui s'alourdit de jour en jour jusqu'à peser « deux kilos cinq cents ». Cette rondeur rappelle les roches qui balisent le « chemin secret » tracé sur fond de « casse et d'évidemment » et qui ne peut être décelé que par des ascètes aiguillonnés par la faim et le soleil. Sur cette île où sévissent la misère et l'oubli, Epiphane paye de sa vie l'initiation que reflète ses yeux : à peine enfant et le voilà déjà éteint, comme s'il devait rejoindre les étoiles qu'il avait plein la tête et qui guidaient ses pas.

Avec *Mahagony*, comme l'intitulé de l'œuvre l'indique, le vœu de rendre enfin la voix antillaise audible, et qui devient une urgence face à la mondialisation, n'a pas abouti. Ainsi, à la transparence de la verrière, qui portait en germe l'espoir que les consciences se réveillent, que le réel affleure, et qu'une collectivité se forme, succède désormais le figement des milieux aseptisés, et la beauté interdite des pièces de musée. « La Martinique s'est figée sous une "verrière", comme une colonie exemplaire que visitent les touristes »<sup>796</sup>, écrit Dominique Chancé. Voilà une sentence qui va résonner au fil du roman, sonnante ainsi le glas d'un espoir

---

<sup>795</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>796</sup> Dominique CHANCE, « De l'anticolonialisme à la créolisation », *op. cit.*

longtemps nourri et que seule la pratique du détour, si chère aux Antillais dont Glissant, vient en secret raviver.

C'est dans cette perspective probablement que se situe, comme pour dépasser l'image sombre de la verrière, l'alliance du motif du miroir<sup>797</sup> avec celui du vent. En 1960, on en trouve déjà un exemple dans *Le Sel noir* :

« Profondeurs ô marées.  
Oiseaux, mourant à nos côtés, avec ce bruit d'antan  
Villages, fleuves las, et tant de fruits et tant d'épées.

Vous devenez miroir de cette face, gloire de mer,  
Comme une averse crue entre la vie et nous  
Et le vent désolé dans sa folie ô vent.

Vous devenez visage où le miroir s'éteint et vous  
Plus ardents que nos voix dans cette allée du temps  
Devenez voix de ce veneur qui vous entend. »<sup>798</sup>

Ces vers opèrent une mise en abyme dès lors que le reflet éclatant de la mer - celui qui drainera des flots ininterrompus de touristes, mais aussi celui qui avait déjà nimbé Christophe Colomb dans sa découverte des Indes occidentales, et à son sillage tous les armateurs négriers<sup>799</sup> - est brouillé par un autre reflet, celui des abysses marins, jonchés de chaînes et de boulets, auxquels répondent d'un côté, l'agonie des oiseaux, ces messagers du ciel et de l'autre, la souffrance qu'exhalent sur terre les villages et les fleuves. Ici, le brouillage que subit le miroir de la mer est

---

<sup>797</sup> Rappelons que le miroir n'est autre que du verre derrière lequel on applique un amalgame métallique fait d'étain et de mercure pour qu'il puisse réfléchir la lumière, et refléter l'image des personnes et des choses.

<sup>798</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>799</sup> « Un grand coup d'eau sous l'eau de la pluie, comme un baptême pour la vie nouvelle. Les hommes d'équipage se moquaient de ces gribouilles noirs et déments, deux fois trempés par l'eau de mer et l'eau du ciel » in Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, *op. cit.*, p. 22.



rendu possible grâce au déchaînement du vent. Car, ce dernier ne permet pas seulement de retourner la mer pour qu'éclate enfin au grand jour la face sombre de l'histoire, faite de crimes et de trahisons, mais aussi il sculpte ses reliefs tels les traits immuables d'un visage. Toutefois, au-delà de la réhabilitation de tant de visages meurtris, tombés dans l'oubli, le déchaînement du vent déchire le silence complice<sup>800</sup> de la mer, et porte la voix des opprimés. Il est en cela l'allié du poète et l'aiguillon de son poème.

Plus loin dans « Gabelles », nous lisons ces vers :

« Beauté sur vous, manants. Vous dans ce livre – sous  
les rois, les prêtres, sous les capitaines, tain et sang de  
cette gloire – où vous errez, disant

Qui nous fera science de nos plaies ? Qui, redevance  
de nos faims ? Et vous déhalera ce tain ?

(Disant encore : Ô ! Que le vent ne tarit pas.) »<sup>801</sup>

---

<sup>800</sup> Les allusions au mutisme comme giron du crime dans l'œuvre de Glissant sont nombreuses. A titre d'exemple, *Le Monde incréé* en est truffé. Nous lisons ainsi à la page 83 : « Représentant : La mer la mer a balayé / Ici est un pays vierge, vierge est le mot. » Ce silence génésiaque va se poursuivre après l'abordage sous différentes formes. Il y a le silence qui accompagne le viol dont il est question à la page 105 : « M. de Viey : Chut, chut mon épouse attention man Lalia / Elle tient un appétit redoutable pour les Tragédies / On dit qu'un nommé Chakespire un innegliche / Lui a frotté le sein et la bouche / Avec la cendre des malédictions. » Plus loin, voici ce que dira M. de Viey à Man Lalia aux pages 105 et 106 : « M. de Viey : Descendance ou non il t'accompagnera / Si malheur échet, je l'enterrerai vivant / Vivant tu entends et pour que tu te souviennes / Nous l'appellerons oui Lenterré / Non Lensablé non Largilé c'est ça Largilé. ». La pièce de théâtre continue à montrer comment les tentacules de ce silence assassin se jouent du temps en s'y adaptant parfaitement. Voici ce que Charlekin dit à la page 121 : « Charlekin, à droite : Il sarclait les fonds d'océan / Son corps flotte dans nos crieries / Là, là, vous tous... Ténèbres et ténèbres... / Ils tentent l'achever d'un coup d'épandage / D'un jet de petit avion qui urine son cancer / Aux mangoustes aux chiens gris / Aux petits nègres inavertis. » Seul l'impétuosité du vent est capable de rompre ce silence. Ainsi, lit-on à la page 106 : « M. de Viey : Chut chut attention le vent a des oreilles / Je jetterai ta langue aux agoutis ! » in Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op.cit.*

<sup>801</sup> Edouard GLISSANT, *Le Sel noir*, « Gabelles », *op.cit.*, p. 198.

Le poème glissantien continue encore à tenter une réécriture de l'histoire antillaise loin des jalons occidentaux. Cette tentative exploratoire s'inscrit aussi bien dans la hantise de l'au loin et de l'en-dessous que dans le vœu de « déchirer l'ombrage »<sup>802</sup> et de « soulever le masque de carnaval »<sup>803</sup>. Ici aussi, s'opère un renversement de perspective qui permet de mettre en avant l'envers du décor. Le reflet de la gloire, celle des rois, du clergé et de la noblesse, sur le poli du miroir, se voit submergé par une beauté onirique<sup>804</sup>, celle des pauvres et des roturiers. Tant de richesses amassées à partir de la gabelle<sup>805</sup>, cet impôt sur le sel le roi percevait sur les maigres revenus des paysans. Le sel de ce qui était censé donner la vie avait ainsi dans la bouche de ces gens le goût amer de la faim<sup>806</sup>, et la douleur vive de la peau scarifiée.

---

<sup>802</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op.cit.*, p. 144.

<sup>803</sup> *Ibid.*

<sup>804</sup> « [...] Il caressait de loin la surface de la mer, main tendue avec fragilité au-devant des yeux, comme s'il avait peur de trouer l'eau en-bas, jusqu'à ce gouffre irrémédiable où un bel-air de noyés l'étoufferait dans une danse trop oubliée glauque rêvée de chaînes de boulets de feux brûlant sous les eaux ». Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>805</sup> Le sel a été pendant très longtemps une denrée rare mais non moins indispensable à l'alimentation aussi bien des hommes que du bétail. La salaison était l'unique moyen de conserver la viande comme le poisson. Les ruminants aussi avaient besoin d'une complémentation minérale pour compenser leur carence en sel. Face à ce don de la nature, les hommes ont dû rivaliser d'ingéniosité pour l'exploiter. Mais de par sa nécessité, il était également source de conflits, d'impôts et de contrebande. Rappelons dans cette perspective que le mot « salaire » vient du latin « *salarium* » dont le radical « *sal* » signifie « sel ». En effet, à l'origine, l'indemnité du soldat n'était autre qu'une ration de sel. Le sel était donc une monnaie d'échange. C'est ce qui explique par ailleurs la mise en place durant le Moyen-Age et l'Ancien Régime de la gabelle, un impôt obligatoire obligeant chacun à acheter une certaine quantité de sel aux greniers royaux. Même si la Révolution française le supprime, Napoléon I<sup>er</sup> le rétablit sous forme de taxe à la consommation qui ne sera supprimée qu'en 1945. L'Italie supprimera cette taxe autour des années 1970.

<sup>806</sup> La faim du sel semble de tout temps révélatrice de la misère et de l'ostracisme des oubliés de l'histoire. Dans *Malemort*, nous lisons ceci à la page 22 : « La procession de ceux innomés qui en ce matin d'août de guerre lointaine attendraient devant la mer close un rien de sel et de manioc. » Plus loin, à la page 60, nous en trouvons une autre occurrence : « Quand la lumière de chaleur est comme rose sur la terre rouge, qu'il semble que le jour ne voudra pas quitter le souffle de vent mais que l'instant d'après il fait noir de minuit [...] quand le goût de sel sur l'herbe et l'odeur de viande dans l'au-loin passé font disparaître dans la faim et l'envie ce qui est là autour, quand on se demande si le nom est vraiment le nom (ou Beautemps un paravent) [...] ». » in Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op. cit.*

*La Case du commandeur* donne aussi un autre exemple de la concomitance du motif du miroir avec celui du vent :

« (Ils : nous tous éparpillés par la cendre de cette eau [...] et nous montrer ce que nous n'apprenions pas à voir jour après jour). »<sup>807</sup>

« La glace intacte brûlait de la vie de ce soleil mouillé. »<sup>808</sup>

« La surface des eaux n'était pas cassée...croyant à tout moment entendre enfler cette mare et déborder cette rivière qui avaient borné sa vie. »<sup>809</sup>

En effet, au-delà du reflet que renvoie la verrière, le cyclone va révéler la vraie nature de ce pays où les hommes sont dispersés parce que chacun est confiné dans sa bulle alors qu'ils partagent la même misère et la même souffrance. Par ailleurs, bien que le cyclone ait tout ravagé dans ce pays, le miroir est resté intact, à la grande surprise des habitants qui l'ont baptisé du reste « le cyclone de la glace miraculée ». Leur étonnement est d'autant plus grand qu'ils ne possèdent pas les yeux d'Augustus, ni d'Adoline qui voient dans la nuit. Au contraire, ils croient avoir affaire à un miracle, étant incapables de se rendre compte que c'est le trop-plein d'eau qui inonde la mémoire dite « soleil mouillé » dans le texte, et qui préserve de ce fait la glace. C'est comme si les hommes étaient restés pétrifiés dans le poisson-chambre au fin fond de l'océan lors de la traite. Cependant dans ce figement, seuls les initiés, à l'instar d'Adoline et de Ti-René dans *Le Quatrième Siècle*, sont touchés par la voix évanescence mais non moins menaçante du vent. Ils sauront en effet que cet isolement débouchera un jour sur la disparition. Car autour de cette terre, il y a le monde qui avance de proche en proche, et qui engloutit tout ce qu'il trouve sur son passage.

---

<sup>807</sup> Edouard GLISSANT, *La Case du commandeur*, *op.cit.*, pp.100, 101.

<sup>808</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>809</sup> *Ibid.*

Ce vent qui intrigue tant, *Le Monde incréé* tente pourtant de lui donner un visage dans « La folie Celat » :

« Avant, auparavant, au temps longtemps [...] L'habitant courait sous le nuage, montait descendait avec lui, traçait son corps dans les bois et les ravines. On crie qu'il est fou, mais il récite la géographie, il épelle dans le courant d'air. Qu'est-ce qu'il nous porte, tout ce vent ? « Tout ce vent », dit papa Longoué. Graines et sables dévidés du pays d'Afrique, sans compter les petites bêtes drivées aussi par-dessus cet Océan. Et si tu fouilles dans ce même dit océan, alors tu découvres combien de chemins cheminés parmi les étoiles des profondeurs, où vous décomptez les Africains arrimés de boulets, déversés en chaînes dans les abîmes. »<sup>810</sup>

Le vent charrie la pierre qui n'est autre que la mémoire enfouie qui peine à parler à mesure qu'elle grossit<sup>811</sup>. En effet, la pierre est devenue roche, depuis le temps où elle avait été rapportée par Oriamé, elle-même déportée par les armateurs négriers<sup>812</sup>, et réincarnée, après sa noyade au fond de l'Océan, dans toutes les femmes antillaises<sup>813</sup>. C'est donc en signifiant à la fois la faim et la grosseur, tout comme le statisme et l'ubiquité que la roche relaie le vent et brise la vitrine :

« Marie Celat : [...] Sans que je bouge, tu me vois partir. Sans bouger j'avais couru partout... Je suis la roche... Voyez mes os dessécher dans ma chair tout en craie. Je parais et je disparaïs, comme la roche qu'on a jetée. Prenez-moi, jetez-moi dans vos déraillades, jetez-moi dans vos carnivals, sous vos voiturations, dans vos monoprix,

---

<sup>810</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « La folie Celat », *op.cit.*, p.142.

<sup>811</sup> « [...] Je veux accoucher des mots dans ma gorge, que n'avez pas un seul entendus. Cherchez bien au fond de vous, là où tout est hérissé, si harassé, alors vous tressaillez de cela même que vous n'entendez pas. Vous ne voyez donc pas que vous devenez transparents, plus que la chair de corossol quand on l'a battue? Je veux crier des mots dans vos boucans parcheminés, que vous écoutez sans entendre, et vous êtes aveuglés. » *in* Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « La folie Celat », *op.cit.*, p. 152.

<sup>812</sup> « Oriamé, qui n'est pas morte au pays d'Askia, elle fut livrée par Musha aux rapineurs négriers, réapparaît dans Mariséla, pour s'en aller de nouveau. Elle a porté cette pierre, qui est une roche. Où l'a-t-elle déposée ? Et où donc, où l'a-t-elle perdue, si ce n'est dans les fonds de mer ? » *Ibid.*, p.128.

<sup>813</sup> Si le sel signifie dans l'œuvre de Glissant la faim qui désagrège les corps et par ricochet la parole bâillonnée, qui s'appesantit, il n'est pas sans évoquer l'image des enfants affamés au gros ventre, ces enfants qui payent de leur vie leur lucidité.

par la vitrine où vous dératez vos grimaces, et même ! dans la source sans fond où vous pêchez votre mémoire tout enflée. »<sup>814</sup>

Cette verrière imposée de l'extérieur va engendrer un paysage pour le moins inédit : « Une géographie de décombres et de gravats pour une stratégie de trésor. »<sup>815</sup> Nous y décelons une disposition en miroir : à la richesse apparente qui abrite et entretient une véritable misère, laquelle s'étend à tous les plans, répond à l'inverse une désolation ambiante qui se veut la promesse mirifique de trésors cachés. *Malemort* décrit à juste titre dans « 1938 / 1958 », l'ambiance bon enfant et presque festive qui règne dans le pays pendant que des hommes s'adonnent à cœur joie à creuser des trous à tout-va et tous azimuts. Même la mystique s'en mêle puisque des voix mystérieuses<sup>816</sup> se font entendre, sommant inlassablement à la fouille en vue de déterrer les fameuses « jarres d'huile, d'or et de monnaie. »<sup>817</sup> La hantise d'un eldorado<sup>818</sup> d'ores et déjà souterrain, est cela-même qui va aiguillonner le mouvement machinal du bras : « Piochez, baraminez, huez ! »<sup>819</sup> Et comme pour renchérir sur cette fébrilité générale, on donne l'ordre de poursuivre quand bien même la fouille n'aboutirait à rien : « Si rien ne monte vous descendez »<sup>820</sup>. Il est clair que nous avons là le contre-pied du leitmotiv qui rythme le début du roman : « Quand tu ne peux pas marcher en longueur, va et marche en hauteur. »<sup>821</sup> L'œuvre donne d'emblée la parade à la pauvreté qui pousse les gens à

---

<sup>814</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « La folie Celat », *op.cit.*, p. 167.

<sup>815</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p.139.

<sup>816</sup> Il est à noter que ce sont aussi les voix qui avaient accompagné les trois révélations, c'est-à-dire les religions juive, chrétienne et musulmane.

<sup>817</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 136.

<sup>818</sup> Rappelons l'étymologie du mot « eldorado » qui vient d'« *El Dorado* » qui est un nom d'un pays fabuleux d'Amérique du Sud et qui signifie « le doré, le pays de l'or ».

<sup>819</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 138.

<sup>820</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *ibid.* Cet ordre est non seulement révélateur d'une véritable obsession, mais aussi d'un déni total de la part des habitants : « Il faut fouiller dans la terre, descendre / Moi je te dis il faut descendre / Il faut fouiller en profondeur. » (p. 138)

<sup>821</sup> *Ibid.*, p. 33. Cette phrase aura pour variations : « Parce que, dit-il, tu dois monter dans l'étoile. Quitter par ici la nuit. Partir en hauteur. Monter monter. Parce que si ce n'est quoi, tu es obligé de

courir derrière le fantôme de quelques « doublons »<sup>822</sup>. Mais, au-delà de la pauvreté, remonter le temps permet surtout de rejoindre l'immensité de la terre au sein même de l'infiniment petit de l'île. De fait, *Malemort* va décrire au fil du texte cette course qui va se révéler peu à peu comme un sauve-qui-peut.

Ainsi, à mesure de creuser des trous partout, l'île apparaît comme un cimetière : « Médellus creusait son trou en profondeur le plus étroit possible. Il faut descendre d'un coup. [...] On ne vit plus que la terre noire renvoyée à 'pelletées rondes'. [...] Médellus avait déjà fouillé six trous. Il attaquait le septième. »<sup>823</sup> Outre leur finalité initiale, les trous vont aussi faire office d'arpents. Néanmoins, comme dans tout arpentage où la terre cesse d'être immense, ici elle se résorbe, telle une peau de chagrin, d'autant plus qu'il s'agit d'une île : « Trente pas au nord et quarante à l'ouest et trente pas au sud et quarante à l'est. »<sup>824</sup> Nous sommes donc à mille lieues des « quatre directions » qu'entrevoit Marie Celat dans *Le Monde incréé* à travers les méandres des « grands fonds »<sup>825</sup>. Nous sommes loin également du conte de Lanoué quand il déclame dans *Mahagony* : « Moi maître des quatre vies

---

rester là sur terre et de vagabonder derrière ces deux billons qui roulent bien plus vite que ce cochon, à peu près qu'ils ne s'arrêtent jamais, et pour les rattraper tu es obligé de faire ton métier. » (p. 34) ; « Ah il faut monter, je te dis ça, il faut marcher en hauteur. Parce que par ici c'est petit pour nos pieds. Nos pieds tombent dans la terre mais nos pieds vont prendre dans l'étoile. [...] Ah terre, terre qui change : tout à l'heure tu seras plus sèche qu'émeri et plus que canari noire et gréseuse ; pourtant à peine aurons-nous descendu de six et quelques tournants dans ton sud. A peine aurons-nous remonté d'un vol d'années dans ton ancienneté. [...] Nous te parlons, terre fragile, et pleine, nous te crions et nous naissons de ta bordée nous que voici tout en haut et voués à l'épais au lisse au gras des feuilles autour de nous. » (p. 39).

<sup>822</sup> Le doublon est une ancienne monnaie d'or espagnol, frappé depuis 1497. Bien entendu, cette monnaie sera le prix de l'esclavage. Soulignons, par ailleurs, la paronymie avec le mot « billon » utilisé au début du roman pour désigner les sous derrière lesquels courent inlassablement les habitants. Contrairement, au doublon qui est en or, le billon est une monnaie de cuivre mêlée ou non d'argent, de faible valeur. Il est évident que cette différence de valeur participe du clivage qui sépare le réel et la misère qui le caractérise avec ce monde merveilleux où les hommes aiment à penser qu'il suffit de creuser des trous pour trouver des magots.

<sup>823</sup> *Ibid.*, pp. 139,141.

<sup>824</sup> *Ibid.*

<sup>825</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, « La folie Celat », *op.cit.*, p. 153.

je vous donne respiration, pour accomplir les quatre directions. »<sup>826</sup> En effet, en s'échinant à mesurer la terre selon les méthodes occidentales, Médellus et ses acolytes vont être confrontés à l'immensurable. « As-tu mesuré les quatre éléments aux quatre horizons ? »<sup>827</sup>, telle est la fausse question qui retentit comme un aveu d'échec. Car, sur une île qui est forcément particulière et dès lors que « les pieds marquaient la terre dans l'éclair d'un pas »<sup>828</sup>, l'arpentage devient une aberration. Et quand bien même Médellus et ses compagnons auraient tenté de détourner cet écueil, et inventer une autre façon de mesurer en fonction des âges, ils n'y verront que du feu, incapables qu'ils sont de lire dans les tas de ruines que la terre, criblée, éructe : « Compte les pas selon l'âge. [...] Je n'arrête pas de compter la famine et la désolation. »<sup>829</sup>

Ainsi, en s'engageant dans ces trous qui ne mènent nulle part, les habitants vont être les victimes de leur propre jeu. Car, en l'absence de tout horizon, ils n'ont pour seules alternatives que descendre pour remonter, ou monter pour redescendre. La loufoquerie de la situation en dit long sur l'aporie face à laquelle ils se sont retrouvés : « Ici ce n'est pas bon pour nos pieds descendons descendez. [...] Pour descendre il faut le chemin qui monte monsieur Dlan remontez. »<sup>830</sup> A la ratière qui leur sert désormais de terre s'ajoute la désolation qui caractérise « la pagaille et le chantier »<sup>831</sup>. En somme, cette fouille s'avère un échec cuisant dans la mesure où

---

<sup>826</sup> Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op.cit.*, p. 71. Soulignons par ailleurs que le nombre quatre est un nombre clé dans l'œuvre de Glissant : *Le Quatrième siècle* comme étant l'intitulé de son second roman, mais aussi les quatre morts de papa Longoué dans *Tout-Monde*.

<sup>827</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, *op.cit.*, p. 140.

<sup>828</sup> *Ibid.*, p. 139,142.

<sup>829</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>830</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>831</sup> *Ibid.*, p. 144.

elle s'inscrit dans le sillage de toutes ces actions qui reposent, non sur de la volonté et de la méthode, mais sur des pulsions qui s'annulent forcément les unes les autres.

L'inanité qui va couronner tous les efforts de Médellus et de son entourage, transparaît toutefois comme inéluctable dès lors que le travail se fait rare dans cette région du monde alors même que les automatismes d'antan, légués par l'esclavage et le travail dans les plantations sont toujours vivants : « C'est pour les malheureux priait Médellus. Qu'est-ce que faire sur terre ? Qu'est-ce que tu fais inutile ? Qui parle en toi et pour toi ? Coupez la canne c'est fini. Même la canne est tarie. Fouiller la terre c'est pour qui ? Toute ta vie toute ta vie. »<sup>832</sup> Ce mouvement qui tire vers le bas est visiblement le seul horizon qui s'offre à eux pour avoir un semblant d'existence : « Dis aux habitants, là en haut la terre est dure pour nos pieds. Nous descendons accueillez-nous. La terre chaude est pour nous. Si vous avez du travail, donnez-nous. Si vous avez du repos, donnez-nous. »<sup>833</sup> A cause de la hantise des mannes, ils passeront à côté de la vraie richesse de la terre, et ne feront guère attention à ce qu'ils avaient devant les yeux : « Ils tâtaient en surface, retournant la peau de la terre : ici en pierrailles blanchâtres, tout à côté grasse et noire, deux pas plus loin en sable rouge. »<sup>834</sup> L'île qui dévoile le composite<sup>835</sup> qui l'habite, aussi bien géographique qu'humain, se défait ainsi du carcan de l'insulaire et retrouve le temps de ces excavations sa dimension de terre. Mais aussi, en contrepoint à la hantise des profondeurs, qui relèverait par ailleurs d'une obsession de la racine, la rivière s'avère le seul détail vivace et mobile. Elle tranche ainsi avec ce tableau où règne le tremblement des hommes qui les acculent paradoxalement à l'immobilité : « Allons

---

<sup>832</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>833</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>834</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>835</sup> Au mot « composite », Glissant oppose « le disparate ».



il faut remplir la terre avec la terre. »<sup>836</sup> En revanche, seuls les enfants sont en mesure de suivre le courant de cette rivière, n'ayant pas peur des monstres qu'on lui prête. Suivre l'itinéraire de la rivière, permet somme toute de rompre l'attache vénéneuse des racines illusoires, débouchant de la sorte sur « l'éclat des fougères se lustr[ant] d'argent par-dessous la feuille »<sup>837</sup> : « Du fond des bois tombe de roche en roche l'eau de rivière. [...] L'eau recouvrait le dos de terre et les trous. »<sup>838</sup> L'eau est une invite non seulement à parcourir l'étendue, mais aussi de rejoindre l'ailleurs.

## **B- APRÈS LE MAHOGANI, LA MER**

L'importance que revêtent les « grands bois »<sup>839</sup> dans l'œuvre glissantienne est indéniable dès lors qu'ils font partie intégrante de la terre que tout homme porte en lui et qui le façonnera sa vie durant. L'intérêt que suscitent les bois est d'autant plus urgent qu'il vient contrecarrer une indifférence générale qui confine au mépris. « Quand je parlais du mahogani ou des trois ébéniers, chacun me répondait avec un niais et calculé sourire que ces arbres se comptaient par centaines, peut-être par milliers, dans les campagnes et les bois », constate Mathieu. Ainsi, d'entrée de jeu, *Mahagony* se veut un hymne à tous les arbres du pays : « un arbre est tout un pays, et si nous demandons quel est ce pays, aussitôt nous plongeons à l'obscur indéracinable du temps, que nous peinons à débroussailler, nous blessant aux branches, gardant sur nos jambes et nos bras des cicatrices ineffaçables. »<sup>840</sup> C'est dire que dans un pays qui garde secrets son passé ainsi que le cri informulé

---

<sup>836</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort, op. cit.*, p. 144.

<sup>837</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>838</sup> *Ibid.*, p. 140, 142.

<sup>839</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé, op.cit.*, p. 128.

<sup>840</sup> Edouard GLISSANT, *Mahagony, op. cit.*, p. 13.

qui en témoigne, les arbres sont les seuls qui puissent servir de passerelle, non seulement entre les temps et les espaces qui le traversent, mais aussi, entre les morts et les vivants. Car les arbres ont ceci de particulier qu'ils impliquent un corps-à-corps, certes douloureux, mais non moins nécessaire pour que les blessures et les cicatrices enfouies remontent à la surface de la mémoire, dans l'attente d'être traduits par des mots intelligibles. Par ailleurs, les arbres impliquent nécessairement la polyphonie du lieu qui les abrite :

« La chronique avait enroulé le premier fil de l'histoire sans pour autant suffire à la trame : d'autres paroles devaient y concourir. Elles se soutiennent de temps en temps, elles fouillent plus dru, elles tissent plus serré. Le même disant, changé par ce qu'il revient au même endroit de ce même pays, et voilà que l'endroit lui aussi a changé, comme a changé la perception qu'il en eut naguère, ou la chronologie établie de ce qui s'y est passé. Les arbres qui vivent longtemps changent toujours en demeurant. »<sup>841</sup>

C'est ce qui explique la solidarité des arbres en Martinique. Selon Mathieu, les arbres renvoient les uns aux autres, malgré leur diversité apparente. Point de différence entre le mahogani, l'ébénier, le fromager, l'acacia, et l'acajou. Cela veut dire que la distinction qui a toujours fait de l'acacia le symbole de la liberté des marrons, et de l'acajou, celui de la soumission des esclaves, est d'emblée battue en brèche. Désormais, tous les arbres portent la même sève, indiquent la même trace et véhiculent le même disant, et ce dans un seul creuset, celui de la terre antillaise. Ainsi, le fromager apparaît-il à Mathieu comme « ce géant [qui] pousse ses racines hors de terre avec une puissance en spirale et comme une rondeur qui donne le vertige. Son surgissement est aussi éperdu que nos mémoires rétives. Il a des

---

<sup>841</sup> *Ibid.*, p. 16.

remugles d'épines et de fruit à pain trop vert, où je retrouve la senteur d'acacia, d'acajou et de mahogani mêlés. »<sup>842</sup>

Néanmoins, parmi les arbres de la Martinique, Glissant élit le mahogany et tente d'esquisser, sans jamais fixer, à travers son prisme, non seulement le passé insu de son île, mais aussi, ses possibles destinées. L'élection de cet arbre se traduit par l'écriture d'un roman, paru en 1987, auquel il donnera le titre de *Mahagony*. A la lumière de l'anagramme où nous passons de « mahogany » à « maha-gony », le nom de l'arbre semble avoir motivé le choix du romancier dès lors qu'il préfigure la disparition aussi bien de la flore que de tous les symboles qu'elle charrie, et se veut malgré tout la promesse de nouveaux horizons. Par ailleurs, le titre *Mahagony* peut se lire comme l'aveu du désenchantement du romancier face à un trop-plein de mystère et d'interrogations que la présence ou l'absence de cet arbre séculaire ne fait que renforcer<sup>843</sup>, ce qui implique la nécessité d'introduire d'autres cris et d'autres réécritures afin de retrouver une cohérence toujours fugitive.

*Le Monde incréé* nous donne du reste un aperçu du contexte dans lequel avaient poussé le mahogany et son histoire :

« La crête des acomas et des séquoïas, où la nuit a posé un drap fou, s'étire dans l'Ouest. C'est Afrique, et ce ne l'est pas. Le pays d'Avant, où nous ne savons pas quelle bouche a fait gouffre et s'est refermée. Maintenant, les balans d'eau de la Rivière-salée halent jusqu'aux auvents de Grand-rivière. Au nord de tout pays bat une Grande ou Grand rivière. Séparée de la vie par une trace que pas un ne défriche. [...] Les grands Bois, l'écriture s'y serre – la voix y lève – et quelle passion

---

<sup>842</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>843</sup> « Un arbre est tout un pays, et si nous demandons quel est ce pays, aussitôt nous plongeons à l'obscur indéracinable du temps, que nous peinons à débroussailler, nous blessant aux branches, gardant sur nos jambes et nos bras des cicatrices ineffaçables. » in Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op.cit.*, p. 13.

a fait que ces bois se renouvellent au long des mers ? Les mêmes banians, le sable qui frise, les tombées d'eau qui gravissent en ciel. Et toujours la mort qui t'arrive par ce matin. »<sup>844</sup>

Les grands bois constituent dans l'univers glissantien une réminiscence de la terre africaine et de son aura, confrontée aux affres du gouffre, aussi bien les cales du bateau négrier que les champs des plantations. Mais, la réminiscence est devenue au fil de ce cheminement « connaissance »<sup>845</sup>. Cela revient à dire que les grands bois des îles concentrent en eux « la panique du pays nouveau, la hantise du pays d'avant, l'alliance enfin avec la terre imposée, soufferte, rédimée. »<sup>846</sup> Avec Glissant, nous verrons comment ces symboles évoluent au fil du temps et de l'espace. En effet, quand bien même les habitants s'acharneraient à les embaumer, les reléguant aux secrets des mornes, ces arbres centenaires, inventifs, vont finir dans un mouvement impérieux vers le bas par rejoindre les petites herbes. Ce faisant, ils troquent inmanquablement leur piédestal contre la sécheresse et le prosaïsme de la plaine. La mer transparaît de ce fait comme la seule chance de survie pour le Mahogani et dans son sillage tous les arbres imposants des hauts.

Les chanteurs du *Monde incréé*, « l'un à part l'autre, formant la ronde, graves »<sup>847</sup>, nous décrivent à leur tour l'arbre qui sera le témoin de « la folie Celat »<sup>848</sup> :

---

<sup>844</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op.cit.*, p. 127.

<sup>845</sup> Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, p. 20.

<sup>846</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>847</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>848</sup> Cf. le troisième tableau du *Monde incréé*, qui s'intitule justement « La folie Celat », lequel tableau, bien qu'il ait paru en 2000, a été écrit en 1987, soit la même année que *Mahagony*.

« - Au temps longtemps, Marie Celat Mathieu Béluse  
La branche tombée du volcan  
Il n’y avait ni ciel ni abîme  
Ce n’était pas un feu, c’était un serment  
Sur le branchage de ce serment a grandi l’histoire.  
Quelle histoire ?  
Quelle histoire, bonté de vous ? »<sup>849</sup>

A la lumière de ce départ, le mahogani apparaît comme un arbre emblématique qui, à mesure qu’il suscite l’intérêt mais surtout les tourments de Mathieu Béluse et de Marie Celat, les relie indéfectiblement. C’est également un arbre qui s’impose à l’esprit, non par son tronc, mais par sa branche, laquelle interpelle Mathieu et Mycéa, à l’instar de tous les habitants, ceci d’autant plus qu’elle est issue d’un « volcan » et qu’elle est vouée à faire souche dans une région du monde qui semble dénuée de tout horizon (« ni ciel ni abîme »). Mais ce que nous retenons tout particulièrement c’est qu’au bout de cette implantation, durant laquelle la branche va devenir rejeton, il y a une interaction entre un « serment » et une « histoire » qui grandit au fur et à mesure. Cela revient à dire que c’est seulement dans la polyphonie que le Mahogani peut se révéler. Pareillement, les contes et les voix qui en feront la trame vont à leur tour se ramifier et s’entremêler.

*Mahagony* plante ainsi le décor : deux personnages, Trémise et Lanoué. Le premier est forgeron. Il range-dénombré les coutelas. Le second est conteur. Il « mélange les roches de la voix dans tout le sable des papiers écrits »<sup>850</sup>. Trémise et Lanoué font partie intégrante du décor ainsi que les héritiers du mahogani. Soulignons la paronymie où « Trémise » résonne comme trahison tandis que « La-noué » n’est pas sans évoquer les nœuds que pourraient illustrer

---

<sup>849</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op.cit.*, p. 131.

<sup>850</sup> Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op. cit.*, p. 36.

l'enroulement du serpent sur lui-même ou autour d'un corps, mais aussi les liens sanguins au sein d'une famille ou bien encore la partie de la branche qui se trouve incluse dans le bois au fur et à mesure de la croissance de l'arbre. En outre, de par les symboles, à savoir le coutelas de Trémise, la roche et le sable chez Lanoué, le forgeron et le conteur sont l'allégorie de la pierre angulaire du conte, à savoir : la traîtrise comme fond immuable et son corollaire la Digenèse qui lui sert d'aiguillon. Avec Trémise et Lanoué se tisse l'amorce de l'histoire du mahogani :

« Ce même jour au soir le père planta le placenta lors même que le plant. Qui veut dire qu'avant ce moment, la campagne n'avait pas de nom. C'était campagne des venus d'ailleurs. L'enfant le plant grandis ensemble ont clairsemé alentour. A partir de désormais jusqu'à d'ore en avant on dit la campagne du mahogani. Pour quoi nous avons toujours crié l'enfant Gani, comme la fin de toute parole de toute végétation. »<sup>851</sup>

Nous avons là l'ébauche d'un conte relatant le geste d'un père qui consacre la consanguinité du mahogani et de son enfant, et scelle à jamais leurs destins. Ceux-ci seront reproduits par leur descendance commune (« planta, placenta, plant »). Ce faisant, le geste engendre la geste d'une terre et d'un peuple qui se pensent comme le fruit et le ferment de la Relation. Pour ce, le nom perdra sa gratuité dès lors qu'il sera chargé de cette consécration. La terre jusque-là anonyme est baptisée d'ores et déjà « la campagne du mahogani ». Dans le sillage de l'enfant Gani, les habitants, quant à eux, seront toujours tous suspendus au même rêve, celui du mahogani, et ce, quels que soient les sentiers qu'ils vont suivre et les lieux où ils vont débarquer.

---

<sup>851</sup> *Ibid.*, p. 39.

De fait, le roman *Mahagony* met en lumière la destinée de trois hommes, sans doute représentatifs des Martiniquais, qui vont nourrir le même rêve autour du même arbre, bien qu'ils soient à un siècle d'intervalle. Ce sont le marron Gani en 1830, le gérant Maho en 1930, et le délinquant Mani en 1979. D'après Mathieu, autour du « mahogani qui [est] au principe de cette histoire », le trio Gani, Maho et Mani sont probablement « les trois ébéniers qui en bornèrent le théâtre. »<sup>852</sup> Ici aussi, nous voyons comment ces trois personnages « représentaient la même figure d'une même force dérivée de son allant normal »<sup>853</sup>. En assumant sa part du conte, Mathieu en vient à la conclusion suivante :

« (...) De même relançais-je cette rame de vent qui avait lié le mahogani aux ébéniers (c'est-à-dire, cette part de rencontre et cette part d'absence mêlées qui dans les années 1830 avaient uni ou séparé Gani et Longoué), tout autant que j'appréciais enfin ce que Gani avait à distance déposé en ces hommes, comme lui déportés sur les traces des mornes : Maho le gérant en 1936 et Mani le fugitif en 1978. »<sup>854</sup>

L'histoire du marron Gani illustre l'enchevêtrement inextricable du conte génésiaque avec la fonction génésique des femmes. Du reste, l'anaphore « toutes vents c'est vent », « toutes femmes c'est femme » et « toutes voix c'est voix »<sup>855</sup>, servira non seulement à ponctuer le conte déroulé, mais aussi à mettre en relief et en relation, à travers le prisme de la femme parturiente, toutes les tentatives humaines de sanctifier la lignée et toutes les interrogations qui se rapportent à la légitimité de cet acte. A la tête de ces femmes, il y a Jésabel :

---

<sup>852</sup> *Ibid.*, p. 14. Rappelons que dans *Le Quatrième siècle* les trois ébéniers sont les témoins de l'assassinat de Liberté Longoué par Anne Béluse. En effet, c'est là où ce dernier va enterrer l'arme du crime, c'est-à-dire son coutelas.

<sup>853</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>854</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>855</sup> *Ibid.*, p. 50.

« Jésabel a mangé couchecouche. Etait en espérance d'un rejeton. Avait demandé si devait manger la terre pour passer l'embryon. [...] Jésabel n'a pas mangé la terre. [...] Ô Seigneur elle n'a pas mangé la terre. Dans ses profondeurs le rejeton grandit. Il pousse avec la voix. [...] Son ventre n'est pas rond comme la planète des souffrances. Il pousse en avant comme un coutelas que vous pouvez voir.»<sup>856</sup>

Il convient, selon nous, de relire le conte des origines de Gani à la lumière du *Quatrième siècle* en tant que roman fondateur. Rappelons-nous en effet la rivalité qui s'était établie dès la traversée du Milieu entre Longoué et Béluse. Cette rivalité aura pour expression et pour conséquence deux existences différentes dans deux domaines séparés : d'un côté, le morne et de l'autre la campagne. Pourtant, ces deux mondes vont communiquer grâce au mahogany qui servira à la fois de frontière et de fil conducteur. Bien plus, cet arbre va expliquer, par sa seule présence, l'attirance que va éprouver chacun des deux rivaux pour le domaine adverse :

« Caché dans un mahogani qu'il préférait aux autres géants pour ce que ses branches s'étendaient sur la piste qui descendait vers l'Acajou, et pour ce qu'il découvrirait de là toute une partie de la plaine (les champs de maïs, les étendues de tabac, le frisson des jeunes cannes serrées entre les sentiers rouges), il la vit un jour monter du fond de l'Acajou et disparaître sous les cacaos qui bordaient la propriété. »<sup>857</sup>

Dans cet espace clivé que formait l'île avec ses mornes imprenables, d'un côté, et ses habitations, de l'autre, le mahogani était perçu comme une passerelle du haut de laquelle le regard était essentiellement centripète. C'est ce qui va permettre à Longoué comme à son rival Béluse de se considérer mutuellement quand bien même ils seraient corsetés dans leurs personnages respectifs. Ainsi, Longoué, parmi toutes les femmes du pays, choisira comme épouse, Louise, la domestique du

---

<sup>856</sup> *Ibid.*, p. 50, 51.

<sup>857</sup> Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, *op.cit.*, p. 131.



Maître La Roche. Béluse, quant à lui, ne saura jamais comment goûter à la liberté, même après la disparition de sa maîtresse, Marie-Nathalie. Du reste, il prendra soin d'emporter le souvenir de l'habitation qu'il avait quittée, en se taillant un petit carré de culture. Certes, ce départ lui a permis de prendre conscience, probablement pour la première fois, non seulement de la terre qui l'accueille, mais aussi de son attrait. Pour autant, celle-ci demeure, à ses yeux, un ailleurs au-devant duquel il n'osera jamais aller. En effet, au lieu de sillonner la terre pour l'apprécier et s'en imprégner, après des années de captivité, Béluse, en ancien esclave, se retrouve, comme le dit le narrateur, au fond d'une ravine. De ce fait, son rapport à la terre va se faire à distance, c'est-à-dire à partir de ce petit carré qu'on lui avait concédé et qu'il a su exploiter à merveille, poursuivant de la sorte les mêmes gestes qu'antan, et se contentant de toutes ces mannes coloniales que sont les patates douces, les plants d'igname, le manioc, mais aussi le tabac et le café. A son insu, l'esclave affranchi se construit la forteresse qui lui permettra d'un côté de se prémunir contre les réminiscences inconscientes du passé, et de l'autre, de fuir les présences qui rôdent, notamment celle de « l'autre », son rival Longoué. Il n'en demeure pas moins que l'inquiétude, contre quoi aucune puissance ne pourra le protéger, va imposer le pays d'ici comme une écharde puisqu'il lui sera impossible d'être insensible à cette diversité inouïe au cœur même de la petitesse de l'île.

Cette inquiétude qui relèvera du non-dit sera pourtant incarnée par son fils, Anne Béluse. Autour de Longoué et Béluse et de leurs univers antagoniques, le mahogany vient brouiller les pistes et faire bouger les lignes. Dans *Le Quatrième siècle*, Anne Béluse apparaît non seulement comme la synthèse du marron et de l'esclave, mais aussi comme le porte-voix de cet arbre. En effet, l'homicide qu'il

va perpétrer à l'encontre de Liberté Longoué, en le tuant avec son coutelas et en l'enterrant à côté des trois ébéniers, est lourd de sens et de conséquences. Au-delà de la figure de l'assassin, nous avons le cheminement d'un personnage atypique. Car, il y a lieu de retenir qu'avec Anne Béluse, le marronnage dans l'œuvre de Glissant prend un nouveau tournant. Eu égard au contexte historique marqué par l'abolition de l'esclavage, le marronnage et le regard qu'on porte sur lui en seront affectés. Tout en étant subjugué et intrigué par l'appel des hauts, Anne Béluse n'aura jamais la fibre d'un marron. Bien qu'il se soit aventuré dans les hauteurs, et qu'il se soit installé à la Roche Carré, au bord du morne, Anne retournera travailler dans l'habitation Senglis, désormais comme ouvrier agricole. Le tiraillement dont fait montre Anne Béluse, en situation de marronnage, renvoie à son tour à ce que Glissant appelle « la frontière indistincte de deux mondes »<sup>858</sup>. C'est comme si la terre reprenait en filigrane ses droits et, tout en imposant ses plaines, redirigeait le regard vers la mer. Ce faisant, elle donne à voir le voyage des esclaves à rebours.

D'après l'analyse de Jacques André dans *Caraïbales*, les tourments qui habitent Anne Béluse, relèvent essentiellement de « "l'univers tout femelle" de l'Habitation »<sup>859</sup>. Ainsi :

« Né du désir de Marie-Nathalie, obsédé par la "sempiternelle évocation" de son nom ("Manzel'Nathalie") qui, tel un répons a scandé son enfance, il lui doit aussi son prénom ridicule où s'écrit en lettres délicates son destin d'impuissance. A jamais débiteur de la *matriarche*, sa violence, inépuisable et libre de tout objet ("se battant contre n'importe quoi, une roche de rivière, un chien, un enfant de son âge"), indique à sa manière l'impossible acquittement de la dette. Entre une mère négligeable ("la femme", "la vieille") et un père voué à perpétuité au bel usage, auquel l'identification est désobligeante, il ne reste plus au fils de l'esclavage, qu'à se tourner vers le

---

<sup>858</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>859</sup> Jacques ANDRE, *Caraïbales*, *op.cit.*, p.137.

morne, spectacle érecté de ce qu'il manque à être. La fière assurance de Liberté (le deuxième fils de Longoué), sa "légèreté moqueuse même au plus fort du combat" lui renvoie l'image intolérable de sa propre défaillance ("Il était tourmenté, possédé parfois de crises qui le jetaient écumant sur la terre, crises favorisées par la faim permanente et l'affaiblissement de son corps qu'il violentait, et qui se terminaient souvent par des évanouissements prolongés"). Autant d'évanescences qui sont comme les retours compulsifs de la féminité inscrivant sur le corps le poids de son *absence*. »<sup>860</sup>

Anne Béluse était dans une position pour le moins inconfortable. Il était cerné, d'un côté, par la virilité que symbolise le morne et, de l'autre, par la castration infligée aux esclaves de l'Habitation, et qui était d'autant plus cuisante qu'il portait ce nom féminin comme une flétrissure indélébile. Ainsi était-il astreint à vivre à son corps défendant à la lisière de deux univers antagoniques, là même où le souvenir inconscient de la traite avait l'effet d'une écharde. A travers le prisme de toutes les contradictions auxquelles il devait faire face, l'acte de tuer Liberté Longoué prend tout son sens, et se révèle comme une nécessaire et ultime tentative de libération.

« Car Anne souffrait d'un déséquilibre que la femme ne pouvait combattre. Marron dans les bois, il n'était pas possédé de la vocation du marron, qui est de se garder en permanence contre le bas, contre la plaine et ses sujets, de trouver ainsi la force de survivre. [...] Ainsi sa tentative de marronner ne fut pas, ne devint jamais, le résultat d'une obligation, d'une tendance irrésistible, d'un emportement de tout le corps, mais resta la conséquence d'un mouvement d'humeur et, on peut dire d'un désir de femme. [...] La seule différence qu'à cette époque où l'esclavage avait été aboli, parfois il levait la tête vers l'endroit où il supposait que Melchior vivait, et qu'alors l'éclair ne jaillissait plus dans sa poitrine, ni l'angoisse ne pesait sur son cœur. »<sup>861</sup>

---

<sup>860</sup> *Ibid.*, 138, 139.

<sup>861</sup> Edouard GLISSANT, *Le Quatrième Siècle*, *op.cit.*, p. 142.

Le désarroi d'Anne Béluse est tel qu'il brandit son coutelas afin de donner l'estocade à ce rival indomptable, Liberté Longoué, dont tous les traits jusqu'à ce nom, pourtant féminin, se veulent une apologie de la virilité et du courage. Néanmoins, le coutelas qui aurait pu l'affranchir de l'opprobre est marqué à jamais de la souillure de la trahison. Bien plus, il enterre son arme entre les trois ébéniers afin de masquer la trace de son crime. En conséquence, le mahogani s'en voit à son tour corrompu en raison de leur consanguinité. Au demeurant, Anne Béluse accumule les échecs et lègue à la postérité l'ambivalence, voire la déchéance des symboles :

« Le combat contre Liberté, son issue favorable, semblent enfin mettre Anne à l'abri des craintes répétées d'une attitude féminine et lui garantir l'intégralité phallique : la possession de la *chose*. Il n'en n'est rien : entre le fils du Marron, solide et membré (tel un "grand tronc" ou une "liane robuste"), et le rejeton de la soumission, la lutte est inégale et Anne ne peut opposer à la "supériorité avérée" de Liberté que la *ruse* (toute féminine) et le coutelas-palliatif en l'absence de la *chose*. »<sup>862</sup>

Jésabel s'inscrit à juste titre dans cet « héritage ». En refusant de manger la terre, elle emboîte le pas à Anne Béluse et fait le même rêve que lui, celui de troquer la souillure de l'esclavage contre l'étoffe du coutelas. Néanmoins, en faisant ce choix, Jésabel opte pour la scotomisation dans le sillage de ses ascendants. Non seulement elle tourne le dos à la terre et à sa réalité foncièrement douloureuse, mais aussi elle prête l'oreille aux voix et aux vents enchanteurs, qui masquent, derrière l'appel assourdissant d'une liberté fictive, les traces du crime atavique<sup>863</sup>. A son insu, Jésabel prédestine son fils à porter les stigmates du « péché originel ».

---

<sup>862</sup> Jacques ANDRE, *Caraïbales*, *op.cit.*, p. 140.

<sup>863</sup> « Ô Seigneur elle n'a pas mangé la terre. Dans ses profondeurs le rejeton grandit. Il pousse avec la voix. [...] Son ventre n'est pas rond comme la planète des souffrances. Il pousse en avant comme un coutelas que vous pouvez voir » in Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op.cit.*, p. 51.

Du reste, le rêve de Jésabel est sitôt dépravé. A son insu, elle invoque derechef la malédiction, cela même qu'elle souhaitait épargner à son enfant. C'est comme si rien ne pouvait rompre l'union qui devait lier Gani, la terre et la bête-longue. En effet, le père enfouit le placenta dans la terre, afin que soit scellé à jamais le lien entre le rejeton et la campagne, désormais cristallisé dans une seule parole et une seule végétation. La mère en fait autant dans la mesure où elle va éveiller la convoitise de la bête-longue en laissant couler son lait sur les champs de plantation.

La bête-longue n'est pas sans rappeler le face à face du Marron et du Maître. Ce symbole, comme le souligne Jacques André, est celui grâce auquel « un *pacte* s'établit qui se fonde sur la *reconnaissance* réciproque [...], condition préalable de toute légitimité. De ce pacte, le serpent, dessiné par Longoué, renvoyé par La Roche, est comme le parchemin. Un parchemin où se tracent non seulement le partage du pays mais aussi la communauté fondée sur l'estime de l'égal. »<sup>864</sup> Pourtant, ce symbole qui se veut un refus de soumission par excellence est d'emblée vicié. Il implique une « alternative insupportable : avoir ou ne pas avoir le Phallus, ne traverse guère que le Marron. La force du Maître, elle, est indubitable. Longoué, montant sur le morne, se dressant face à la plaine, brandissant le coutelas, s'appuyant contre l'arbre, sculptant le serpent, autant d'indications compulsives du péril en la demeure : le Marron est un être-pour-la-castration. Sa capture signifie la mutilation d'un *membre* et sa mort une "*débandade*". L'insoumis n'est jamais à l'abri

---

<sup>864</sup> Jacques ANDRE, *Caraïbales*, *op.cit.*, p. 127.

d'un retour du serpent, du risque infâmant de devoir, en une mortelle fellation, rendre un dernier hommage à la puissance de l'Autre [...]. »<sup>865</sup>

En convoitant le lait qui est destiné à l'enfant Gani, le serpent s'en nourrit indûment quitte à y déposer son venin. De ce fait, le reptile se révèle comme une fatalité irrévocable qui s'immisce dans les moindres recoins de la vie. En empoisonnant le lait, il fait en sorte que la terre et l'enfant s'en trouvent corrompus, et le tissu de la malédiction qui s'abat sur le pays, renforcé<sup>866</sup>. Même la résistance qu'opposent aussi bien la femme que l'homme à la bête-longue confine plutôt au fatalisme. Si l'une se résigne à se pétrifier, l'autre, quand bien même il parviendrait à la tuer, s'empresse pourtant d'enterrer le placenta et la peau de la bête dans le ventre de la terre, comme pour signifier son impuissance et, partant, son acceptation de l'ennemi<sup>867</sup>.

A travers le prisme de l'ennemi insaisissable et de son corollaire la malédiction, la terre apparaît comme un non-lieu. La loi y est supplantée par celle du coutelas auquel viennent se greffer ses parangons que sont le serpent et la houe<sup>868</sup>. Ceux-ci se présentent comme autant de monstres omnipotents, sournois, et éternels, qui se jouent des hommes<sup>869</sup>. On se les transmet comme un

---

<sup>865</sup> *Ibid.*, pp. 130-131.

<sup>866</sup> « Une minuit l'odeur a appelé la bête-longue. Elle se glisse entre la femme l'homme, elle s'installe entre la femme le rejeton. Elle tète le lait promis au mâle. » in Edouard GLISSANT, *Mahagony, op.cit.*, p. 51.

<sup>867</sup> « Jésabel invente alors le parangon de la statue. Toute sa force est pour ne pas crier, ne pas bouger. Elle franchit l'éternité. La bête s'en va au matin. Roulée lourde dans le lait de femme. L'homme court derrière, il tue la bête-longue. [...] Tout homme femme a son plant mêlé avec son placenta : fruit à pain jujube cerisier tamarin des Indes mahogani. Celui-ci partage avec l'ennemi. » in Edouard GLISSANT, *ibid.*, pp. 51- 52.

<sup>868</sup> « Le plus dur c'est quand vous posez le premier pas de retour, il semble la houe le coutelas sont des animaux vivants qui vous tirent derrière.» *Ibid.*, p. 59.

<sup>869</sup> « J'étais désigné pour porter le coutelas invisible. Je sarclais houe avec mes mains je coupais mon esprit. » *Ibid.*, p. 67.

legs et comme une malédiction. Le coutelas invisible que brandit Gani était « ébréché, rouillé, [...], comme s'il avait vécu des siècles de moisi en l'espace de pas même trois mois.»<sup>870</sup> Il s'agit d'un coutelas maléfique qui avait finalement toujours été caché dans la mousse des trois ébéniers comme une invite à la trahison et à la vengeance. Le coutelas deviendra deux coutelas, et ensuite, tout un cimetière de coutelas, mis à la disposition d'une armée invisible de nègres marrons.<sup>871</sup>

Le coutelas, le serpent et la houe constituent la pierre angulaire de ce que Jacques André appelle « l'ordre marchand » où les hommes « acheté(s) d'abord, travaill(ent) à la re-production ensuite. »<sup>872</sup> Il s'agit d'un système où la logique des bénéfices l'emporte sur l'humain. Quand bien même le marronnage serait une opposition à ce système, les allées et venues des marrons auront toujours pour unique et éternel arrière-plan, les plantations<sup>873</sup>. Marrons et esclaves sont donc acculés à la même fissure aussi bien horizontalement que verticalement. Il s'agit d'un enfermement qui induit un éclatement de l'espace auquel se greffe un fossé insondable entre les générations. Gani, l'enfant marron, à la tête de tous les

---

<sup>870</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>871</sup> *Ibid.*

<sup>872</sup> Jacques ANDRÉ, *Caraïbales, op.cit.*, p. 129.

<sup>873</sup> « Je confesse à Dieu tout-puissant, à tous les saints du pays d'Afrique, avoir dérobé au risque de mon corps le plus imposé Registre de la Fabrique, à fin de résumer la vie ou intention de Gani, avec les mots que j'étudie, avec les yeux que je ne vais avoir.

Premièrement que l'enfant, dès que debout sur ses deux pieds, commença de tourner dans mornes et ravines. Par force découvrit le conteur Lanoué, selon-le-nom-donné-par Forgeron. Lui dit : "Je révèle le conte, vous avez loi ailleurs. Allé !...Vous enfantez un travaillant vous le nommez Tiboi vous le donnez au tigre de la mort, la mort est sauvage elle vient sans appeler."

Répondit Lanoué : "Je suis celui qui va partout, mon orteil gauche me dirige mon orteil droit m'arrête." - Lui dit l'enfant : "Nul ne va partout sinon les marrons partout dans les bois." - Répondit Lanoué : "Je viens en annonciation, je suis l'invisible du jour." - Lui dit l'enfant : "Celui qui doit être annoncé s'annonce par lui-même. Retourné dans l'invisible pour toujours." Restèrent dans un midi une minuit l'un devant l'autre sans bouger. Patent est que Lanoué disparut des horizons, vers où allé? Ni bourg ni habitation ne le bornèrent non plus que les bois. Tout un chacun a connaissance de qui marronne. Dit on alors que l'enfant a puni le conte pour déboucher la menterie. » *in* Edouard GLISSANT, *Mahagony, op.cit.*, p. 62, 63.

« manchotés »<sup>874</sup>, est victime de cette fissure<sup>875</sup>. Car, en dépit de la liberté sans limites, voire carnavalesque dont il le seul à savoir jouir, échappant de la sorte aux affres de la séquestration et de la castration, il ne fera pas long feu, et sera vite relégué aux ténèbres de la mémoire<sup>876</sup>.

C'est pourquoi aux tourments de Jésabel, enceinte de Gani, se superposent ceux d'Hégésippe, en quête d'inspiration<sup>877</sup>. En effet, devant faire face, d'une part, à un cri aussi bien lancinant qu'informulé, et, de l'autre, à la parcimonie des mots qu'il arrive à en extraire tant bien que mal<sup>878</sup>, Hégésippe nourrit un autre rêve, celui de remédier par l'écrire à la malédiction de « la descendance avortée. »<sup>879</sup>

Dans cet univers où les enfants sont donnés en offrande à la terre insatiable et où les mots qui peinent à sortir ne peuvent arrêter un tel flux, le mahogani, du haut de son sanctuaire, est pour le moins ambivalent. Son aura parmi les hommes est certes indéniable. Au milieu du mutisme, voire de l'amnésie coriace des plantations, il est le seul qui ne taise pas d'histoires quant à toutes ces vies sacrifiées autant de fois que du sucre a été produit. Sur son écorce qui lui sert d'archives sont gravés

---

<sup>874</sup> A l'instar des terres labourées, des corps ravinés, et des mots dont le rythme vertigineux trahit leur insignifiance, les noms portent la marque de la mutilation infligée pendant des siècles aux esclaves. C'est ce qu'illustrent des noms comme Manchoté IV, Manchoté V, et Jareté I<sup>er</sup>. Les adjectifs cardinaux, quant à eux, sont une parodie de la monarchie dont la transposition dans le Nouveau monde en révèle la fragilité, voire le ridicule : aux grands potentats de l'outre-Atlantique, correspondent les esclaves démembrés de l'outre-mer.

<sup>875</sup> « Le colon décide que c'est celui-là mon concubin, il attend le bénéfice de mon accouchement » *ibid.*, p. 57.

<sup>876</sup> « Ni les chiens ni les économes ni les maîtres des habitations ne recommenceraient sur lui le tournis de souffrance qu'ils avaient abattu sur les Manchotés, dont la liste était égrenée dans les cases. Mais ils savaient tous à la ronde que son temps était éphémère et qu'il ne connaîtrait pas la quatrième direction. » *ibid.*, p. 84.

<sup>877</sup> « Hégésippe est tourmenté de son écrire » *ibid.*, p. 50.

<sup>878</sup> « Ce conteur mélange les roches de la voix dans tout le sable des papiers écrits » *ibid.*, p. 36. Plus loin, à la page 57, nous lisons : « Hégésippe bouge près des roches quand il gratte ses papiers » *ibid.*

<sup>879</sup> « Toutes mots c'est mot. [...] ». C'est à penser que son plaisir est pour remplacer la descendance qui n'est pas venue. [...] Seigneur, c'est le prix de la descendance avortée » *ibid.*, p. 58.



tous les noms des morts tout au long de ces siècles de tourmente <sup>880</sup> . L'arbre est en cela le fidèle allié des conteurs. « Item, est donc révélé tutélaire de nos souffrances de nos ignorances. Le bois est lors plus fourni en population qu'une centrale à sucre. »<sup>881</sup> Pour autant, l'aura du mahogani côtoie une certaine méfiance, voire de la haine à son égard. S'il est le seul qui puisse guider les hommes dans ce dédale à la fois spatial et mémoriel, le face à face avec cet arbre hanté n'en est pas moins douloureux. Car, regarder en direction de cet arbre oblige à affronter toutes ces existences englouties dans le ventre de la terre. « Depuis ce jour le bois de mort qui se renforce à chaque fois, quand noir bleuté dans le sang visquant un nouveau corps est ajouté au corps souffrant de nos parents. »<sup>882</sup> Vis-à-vis de la pléthore des morts avec laquelle tranche la parcimonie des mots, les hommes brandissent le bouclier de l'indifférence. Ainsi, derrière sa foison aveuglante, le mahogani est relégué à son tour aux oubliettes. « Quand je parlais du mahogani ou des trois ébéniers, chacun me répondait avec un niais et calculé sourire que ces arbres se comptaient par centaines, peut-être par milliers, dans les campagnes et les bois. »<sup>883</sup> Même le texte « glissantien »<sup>884</sup> s'avoue impuissant à fouiller plus avant dans

---

<sup>880</sup> « Le plant avait outré la dimension du ciel, un bois portant qui fait l'ombrage quand même la noirceur de nuit. [...] Il a passé sur nous tout comme l'embellie dans le temps crachant. C'était sa mission. A ce jour le plant est devenu mahogani.» *Ibid.*, pp. 65 - 70.

<sup>881</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>882</sup> *Ibid.*

<sup>883</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>884</sup> Mathieu se rebelle contre le chroniqueur Glissant, son bienfaiteur, et le destitue en vue de retrouver sa liberté de rompre le fil et de parcourir cette masse informe et composite, un véritable chaos-monde dans le monde, qu'était son île, la Martinique. Du reste, à la suite de ce passage, il va s'employer à revenir sur tous les romans qui ont précédé Mahagony, et donner sa propre lecture de la geste antillaise où il a fait figure contre son gré, semble-t-il, de protagoniste. En somme, Mathieu se veut un anti-héros qui privilégie les tentatives, fussent-elles infructueuses, voire les échecs, au sacre mortifère que réserve l'écriture. Selon lui, l'enjeu de toute entreprise scripturale devrait être la recherche acharnée, quitte à soulever des interrogations insolubles, jamais une parole cohérente et achevée. « Donnant raison au chroniqueur qui m'avait choisi comme guide de son exploration, je me libérais de sa quête et me précipitais dans la confusion ardente de cette terre pour y chercher -y pousser- lumière et transparence ; je rapprochais la maison bâtie à la source de la rivière Lézarde et le triangle de mousse étouffée sous les ébéniers, la barre d'écumes éclatées où Garin choisit sa mort et le morne où Marie Celat apprit à lire à son père Pythagore, la case de la Petite Guinée où Liberté Longoué la fille se tétanisa une fois pour toutes et la bande de terre où Médellus conçut son «

l'histoire du mahogani, à cause des contradictions qui la sous-tendent jusqu'à frôler le burlesque et de la trivialité qui la nourrit. La malédiction qui entoure les bois n'empêche pas leur sacralité<sup>885</sup>. Par ailleurs, parmi les ennemis de Gani, il y a ses adjuvants. Même sa femme, Tani, participe à la battue<sup>886</sup>. Tout le monde est l'ennemi de Gani, selon Mathieu : aussi bien les habitants dénaturés par le malheur que les colons défigurés par l'ignorance et la malfaisance, et les descendants oublieux de tout. En somme, l'histoire du mahogani est « un épisode banal dans l'histoire du lieu, le marronnage d'un nègre affamé de n'importe quoi qui ne fût pas l'amère et morne désespérance de son état. »<sup>887</sup>

La déchéance du mahogani se poursuit au fur à mesure de ses ramifications. Après Gani, c'est au tour de Maho d'incarner le rêve de l'arbre maudit. En effet, Maho ne porte pas uniquement comme prénom les premières syllabes du nom du bois, il endosse à son corps défendant la prédiction gravée sur son écorce, dans le sillage du coutelas enterré du côté des trois ébéniers :

« La fleur est branchée sur le bois. Le bois se nomme mahogani. [...] Voilà pourquoi le nom de voisinage de ce géreur est le commencement du bois tout comme l'enfant était à la fin. [...] Ce n'est pas l'habitant qui peut organiser une pareille plaisanterie,

---

Capitulaire de la terre et du travail », au long de la rivière La Tête. Puisque j'étais le fil, je pouvais aussi bien devenir le révélateur, et nul besoin de chroniqueur pour ce travail. Il était temps d'introduire des travées de phosphore brûlant dans la masse accumulée des mots et des choses révélées. Si pour moi j'allais bientôt mourir sous les espèces d'un héros de roman, du moins continuerais-je d'être le chercheur qui bute sur la date, étudie le paysage, décrit l'outil. » *Ibid.*, pp. 22, 23.

<sup>885</sup> « Les bois étaient le lieu maudit où s'accomplissait l'éternelle punition. Pour les habitants c'était le refuge miséricordieux, depuis longtemps préparé pour l'enfant. » *Ibid.*, p. 90.

<sup>886</sup> « Le comique était quand Tani participait à la poursuite, frappant à grands bras les branches à portée, récitant comme une litanie les histoires du tout-monde. » *Ibid.*, p. 88.

<sup>887</sup> *Ibid.*, p. 86.

c'est la rigidité de la destinée qui joue avec les noms des hommes pour déclamer la logique de l'histoire. »<sup>888</sup>

Maho est en cela la victime de la trace qui lui a été léguée de par son nom, et qui va conditionner tous ses actes, l'amenant ainsi à revivre la rumeur comme chose réelle avant même qu'elle n'arrive. Nous avons vu plus haut comment la malédiction s'achève avec Gani, l'enfant plant qui s'adonne à cœur joie à ses allées et venues à travers les limites éternelles des plantations. Conformément à cet héritage, « les nègres voyageaient beaucoup dans la folie et l'enfantillage. »<sup>889</sup> Maho en revanche en annonce le début avec l'épisode de la trahison qui va unir deux hommes autour de l'amour d'une seule femme. Bien entendu, il y a là un écho à la rivalité qui s'était installée entre Longoué et Béluse. Ainsi, dès sa naissance, Maho savait que sa femme le tromperait avec le colon, qu'il allait tuer le colon, qu'il allait prendre la fuite dans les bois, et qu'il se serait suicidé avant que les chiens ne le trouvent :

«Il a imaginé la chose, il a lu la chose dans le dessin du bois. La chose est entrée en lui, elle a grossi dans sa tête son ventre, il ne voyait pas Adélaïde, il ne voyait pas Artémise, il était depuis tout petit marqué pour voir madame Adoline couchée sur la véranda, avec ce colon tout rougi qui n'avait pas enlevé les bottes ni l'éperon. Alors la chose est arrivée, non pas ce qu'il avait vu depuis ce temps où il avait appris à écrire, qu'il attendait, mais ce qu'il a fait parce qu'il croyait que c'était arrivé. La chose réelle qui est la même que la chose imaginaire en conséquence. »<sup>890</sup>

---

<sup>888</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>889</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>890</sup> *Ibid.*, p. 125.

En somme, dans ce pays où les obsessions devancent la réalité, le présent est la répercussion du passé, et les hommes sont, de ce fait, acculés à sillonner les mêmes ornières. C'est dire qu'il est impossible de faire l'économie du mahogani, là où la trace a été gravée de façon indélébile. Bien que nécessaire, la descente vers le bourg est vaine. D'autre part, tout espace parcouru, aussi grand soit-il, se résorbe aussitôt comme une peau de chagrin pour épouser la superficie du Trou-à-roches.

Persuadé dès ses premiers jours de la trahison du colon et du crime qu'il devrait accomplir pour se venger, le gèreux finit par se réfugier dans les bois. Au fil des années, son allure devient de plus en plus imposante, à l'avenant tout aussi bien de son imagination, qu'avait fécondée la rumeur, que de l'arbre, qui avait tracé sa destinée :

« A présent il était là, le géant désapprivoisé. Plus gros que la montagne Pelée à la veille de l'éruption. On aurait dit il faisait la fumée pour les sept années. Son linge c'était la terre. Jaune rouge noire sur sa figure préservée, son ventre débordé, sur ses orteils à l'envers. Tous défilaient en silence.»<sup>891</sup>

Maho est incapable de se libérer de l'ascendant de l'arbre. Dans sa fuite en avant, il aménage des caches autour du mahogani afin de nourrir l'illusion d'échapper enfin aux plantations et de planer sur le monde<sup>892</sup>. Ce n'est pas un hasard d'avoir toutes les directions à portée de vue, hormis le Sud<sup>893</sup>. Maho, qui croit jouir d'un semblant de liberté, est vite rattrapé par le fantôme du bois séculaire, mais

---

<sup>891</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>892</sup> « Il n'erra jamais loin du mahogani. Au plus serré des poursuites, quand il semblait bien que la traque allait aboutir, et sans multiplier les précautions, il revenait à la masse intense, plus drue que la plupart des mahoganis qu'il avait connus.» *Ibid.*, p.149.

<sup>893</sup> «Comme si cette vache l'avait apaisé, le gèreux commença d'organiser son temps, de repérer son territoire, d'aménager ses caches. De mériter enfin la chance jusque-là connue. Sa disposition fut de constituer un noyau autour du mahogani, et de rayonner en étoile dans toutes les directions, soit le nord soit l'est, soit la mer verte soit la mer bleue.» *Ibid.*, pp. 148, 149.

aussi par l'Eclatement de l'espace où il évolue : « C'est que nous sommes orientés, reprit Lomé après un silence de méditation. Voyez comme on prononce : monter à l'Ajoupa, descendre au Diamant. Vous montez au nord vous descendez au sud. Est-ce que vous savez ce que ça représente, le nord le sud ? Pourtant vous êtes orienté. »<sup>894</sup>

Loin de tout, la seule chose qui renvoie le gèreur à sa solitude est son incapacité à haïr qui que ce soit. C'est un sentiment qui s'oppose à la curiosité naissante à laquelle il a pourtant commencé à prendre goût, et qui lui a permis de soupçonner une liberté jamais envisageable. Le gèreur ne se démarque pas pour autant en cela du reste des Antillais qui sont incapables de former des duos sans que cela ait pour assise une haine et une rivalité inapaisables. Le texte glissantien en pullule d'exemples. Il en va ainsi pour Longoué et Béluse, et plus tard, en tant que leurs fidèles héritiers, Mycéa et Mathieu Béluse, Mathieu Béluse et Thaël<sup>895</sup> :

« La frustration lui vint, intenable, de n'avoir personne de recommandable à haïr, à combattre. C'était le plus dur de sa solitude, et qui paraissait un châtimeur pour sa maladresse, pour l'ineestimable légèreté avec laquelle il avait décampé sans s'assurer que son geste était accompli, que ce colon était allongé sans relevailles, que ces éperons-là ne marqueraient plus aucun plancher de véranda. »<sup>896</sup>

---

<sup>894</sup> *Ibid.*, p.147.

<sup>895</sup> « De cette labilité qui caractérise la relation de l'homme à sa terre, de l'homme à son activité, la difficulté d'aimer des personnages de Glissant est comme l'écho. Ainsi Mathieu dans "La Lézarde" hésite-t-il, oscillant de Myrta à Margarita, de Mycéa à Valérie. Non pas volage mais incapable de sceller. Longoué avec Louise aussi : jamais elle ne se départira de sa méfiance initiale à l'égard du Marron. La Roche et Marie-Nathalie encore : amants jusqu'à la haine et la mort. Sans doute peut-on opposer à ces liaisons inquiètes, la belle assurance de Thaël et Valérie : ce serait oublier que l'un mène l'autre à la mort. » in Jacques ANDRE, *Carai'bales*, *op.cit.*, p. 114.

<sup>896</sup> Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op. cit.*, p. 151.

Tout comme l'enfant-plant, les sentiments envers Maho sont contradictoires. Il est sanctifié à mesure qu'il s'ensauvage. La vie de paria qu'il mène va permettre à son tour de nourrir un autre rêve chez les habitants. Il s'agit de la trace que chacun porte au plus profond de lui, celle du marron insoumis et triomphant<sup>897</sup>. Car, comme l'explique Jacques André, « la recherche de l'origine aboutit en effet à dégager un irréel moment de pureté, moment immobile et hors du Temps ; une recherche de l'essence en-deçà de toutes les créances et les compromissions. Avant les comptes à régler. Essayer de percevoir la " terre d'abord intouchée, dans cette solitude primordiale où ne frappait nul écho de l'ailleurs". Atteindre le "pied unique de bois" encore intact avant qu'il ne soit : "défriché brûlé puis encanné pourri d'eau puis asséché ensablé empierré, marqueur de temps à la fin foudroyé sous son propre branchage". »<sup>898</sup> Néanmoins, on ne lui pardonnera jamais ce geste inaccompli, comme si, en ratant sa cible, il n'avait fait que confirmer la rumeur et légitimer l'ambiguïté des sentiments qu'il suscite chez eux. Ce que les habitants éprouvent à l'égard du marron est un mélange d'admiration et de mépris. Cela fait de lui, du haut de son piédestal, un mortel hors du commun, et l'exclut en même temps. Car, dans le pays des zombis, ce qui est vénéré sans discernement ce sont toujours les ombres. En somme, « un marron c'est pas un saint prédestiné. Un fusil embranché dans le menton d'un nègre, c'est une racaille de moins sur terre. Vous avez peur de son corps vivant, vous adorez l'odeur de son corps mort. »<sup>899</sup>

---

<sup>897</sup> «Mais ce Maho, qui puisait tant de force dans l'immobile, ne devina pas quelle cohorte accompagnait sa dérive au long de ces sept années. De plus en plus concentré sur son ouvrage, qui était de devenir plus sauvage, plus brut, plus impitoyable, plus rapidement sale et débraillé, plus crûment malfacteur, il n'avait pas idée des rêves qu'il avait ramenés d'un passé vertigineux, ni des fières et invouables tentations qu'il faisait grandir dans les têtes timides des habitants.» in Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op.cit.*, p. 153.

<sup>898</sup> Jacques ANDRÉ, *Caraïbales*, *op.cit.*, p. 117.

<sup>899</sup> Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op.cit.*, p. 164.

Les narrateurs se relayent et c'est au tour de Marie Celat de relater le rêve du mahogani. Marie Celat reproduit à travers ses mots qui se veulent des herbages parsemés, le rêve du rêve du géreur. Ce qui est mis en scène, c'est le mahogani dont les branches, l'écorce, les cosses, les bourgeons poussent impérieusement vers le ciel<sup>900</sup>. Cependant, cette tension, au lieu d'aboutir à l'ascension, est bridée par la cassure de la branche. Du coup, Marie Celat tombe à la renverse et se réveille. Ainsi la chute est-elle accompagnée de l'involution de l'arbre et de la rêveuse, redevenus respectivement plant et enfant. Cette chute s'explique par le fossé qui fait écran entre le rêve du mahogani qui ne cesse de grossir, et la réalité aussi bien fragile qu'immobile. En somme, le mahogani a poussé dans les têtes des habitants, alors qu'il est resté réellement juste une graine. Un univers dégingandé que celui dans lequel nous introduit le rêve du rêve du géreur, nous renvoyant, nous autres lecteurs, aux toutes premières pages, au début du conte où Gani n'était que le rêve impossible d'une descendance avortée. Même le roman n'échappe pas au vent qui sévit dans les bois quand il se fait l'écho du rêve du plant avec toutefois une note discordante imposée par Marie Celat qui aura la force de résister à cette poussée, à son corps défendant, en prenant le parti des petites herbes, bref de tout ce qui est en marge du mahogani<sup>901</sup>. En effet, comme si elle était munie d'une caméra, Marie Celat va essayer de mettre la distance qu'il faut afin de brouiller l'arrière-plan, et libérer l'œil du poids insondable des bois. Grâce à cet effet d'éloignement, elle réussira à atteindre la légèreté entêtée des hommes qui jonchent la périphérie, et qui semblent habités par un seul souci, celui de survivre. Du reste, ce n'est guère un

---

<sup>900</sup> « Je me rappelle (par façon de parler : comment oublier en effet ?) celui qui ne finissait pas de pousser au ciel, il n'avait ni père ni mère, alors il grandissait vers le firmament. » *Ibid.*, p. 173.

<sup>901</sup> « Mais comment je rêve avec la tête du géreur, dites-moi, d'où vient je rêve ? A quelle personne il a conté qui m'a conté ? Est-il possible il m'a parlé, dans quel côté ? [...] J'ai traversé les bois, je connais qu'on ne peut sortir. Il me semble, même le rêve du géreur est au tempo, ce rêve que je partage sempiternel avec lui, ou du moins avec son esprit. » *Ibid.*, pp. 171-172.

hasard si l'épisode de Mani se passe en ville là où « les herbes salies qui s'évertuent entre les bâtiments inachevés laissent pousser des îles de détritrus : reliefs de matériaux, bassines trouées, briques à l'abandon. »<sup>902</sup> C'est dire que Marie Celat permet une descente inédite qui nous fera entrevoir le personnage insaisissable de Mani, à mi-chemin entre la divination et la délinquance, avorton de la nouvelle : « [...] Mani qui est au début comme à la fin du mahogani. »<sup>903</sup>

Sous l'emprise du mahogani, Mani cherche en vain à entretenir la haine qui l'habite afin de se trouver une raison à ce besoin irrépressible de marronner. Il ravive en cela non seulement le souvenir de Maho mais aussi celui de la nouvelle à cause de laquelle le gèreur avait perdu toute prise sur sa destinée. Mais ce que l'expérience de Mani permet de mettre à nu est surtout l'aporie qui accompagne toute descente : comment nourrir la haine quand on passe du statut de délinquant du fait de la nouvelle à celui de saint du fait de la grande solitude<sup>904</sup> ? Par ailleurs, en tant que citadin, le marronnage de Mani révèle une autre facette des bois. Alors que le vent s'infiltré dans toute chose et que les racines, les ravines, les acajous et même le plus secret des mahoganis ne peuvent résister à sa poussée, dans la ville, en revanche, le vent ne provoque qu'une mince pellicule. Paradoxalement, l'épaisseur du bois s'avère vulnérable comparée à la légèreté de la ville dont rien ne semble venir à bout. Les pistes se brouillent et la descente s'avère davantage périlleuse. Etant à la croisée des grands plants et des petites herbes,

---

<sup>902</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>903</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>904</sup> « On ne me retirera pas de la tête qu'il tombait de plus en plus dans la désolation. Il cherchait quelqu'un à combattre ou à détester privément, il ne trouvait pas. Ou, dans sa folie, quelqu'un qui aurait choisi de courir avec lui dans le marronnage ? Il ne trouvait pas. Vous êtes toujours seul dans les bois. » *Ibid.*, p. 186.



Mani recrée la campagne au cœur même de la ville<sup>905</sup>. C'est sans doute cela qui le rend insaisissable, lui qui sème le désordre où qu'il passe avec son double Marny comme avec les différents personnages qu'il représente, les différents noms qu'il invoque, et les différents lieux qu'il parcourt<sup>906</sup>. Il s'agit d'une existence kaléidoscopique qu'il tient de sa prédestination. De par son nom qui sonnait comme un pacte scellé, il n'était qu'une ombre frêle du mahogani<sup>907</sup>, vouée à disparaître avec lui.

Mani est en somme le fruit impossible d'une rencontre forcée du plant et du rêve, qui ne trouve sa place que dans l'espace de la feuille blanche. Mani est, tel un éclair, un espoir qui commence et clôt aussi bien le roman que les temps de ce pays. Simultanément à sa disparition inéluctable, dont il avait la prescience, le rêve qu'il fait du rêve des grands plants annonce aussi la fin du mahogani. Et pour cause, les bêtes de la malédiction que sont le bœuf, le chien et le serpent dont il va se servir afin de sauver l'arbre ne peuvent pas remplacer les vrais outils de travail qui manquent au pays. Ainsi de l'arbre, il ne restera qu'un confus et non moins tenace souvenir<sup>908</sup>.

---

<sup>905</sup> « Il n'y a pas si longtemps, Odon courait la rue avec ces jeunes gens-là. Ils établissaient leur confrérie dans les croisées de la Cité, on ne savait pas si ça deviendrait une ville ou si le monde petit en petit se retrouverait à la campagne. » *Ibid.*, p. 171.

<sup>906</sup> « Il est descendu, côté Vauclin Sainte-Anne. Je casse mon corps dans les roches de Cap-Macré, de Cap-Ferré. Je le perds dans les environs de Cases l'Etang. Je le retrouve dans la ravine de La Palun. Vous ne croyez pas c'est comique, Marny Maho Mani ou no ou ni ? Comme si c'est un désordre dans votre tête ? » *Ibid.*, p. 199.

<sup>907</sup> « Ainsi n'ai-je pas réalisé si c'était le hasard qui avait désigné leurs deux noms ou si, dans la réserve désordonnée de patronymes qui avait été amassée à notre intention, une même appartenance ne s'était pas décidée depuis longtemps pour certains, dont ils étaient. Il existait peut-être un endroit où la nécessité sans retenue faisait rejoindre ou confondre les noms de voisinage avec les noms d'Etat civil, la parole publique avec l'appellation inspirée. » *Ibid.*, pp. 205, 206.

<sup>908</sup> « Tout ce qui reste dans ma tête maintenant, c'est le rêve de Mani, combien de fois il me l'a raconté, le voici, quand je vous le rapporte peut-être il soulage mon cerveau. Mani voit que le gros acajou est monté mais qu'il va tomber, ou bien c'est le mahogani, ou le fromager, ou l'acoma temps anciens. Les trois animaux sont assis autour, à converser : le bœuf sans poil, le chien à corne, la bête-longue. Il crie : "Aidez en grâce, ce plant-là va tomber." Les animaux rient, comme au salon : "I kaï tonbé !" Mani saute sur le bœuf sans poil, il prend le chien à corne comme une bêche, il plante

La disparition concomitante de Mani et du mahogani précipite l'assaut de l'inconnu qui avait couvé longtemps sous le brouhaha de la ville<sup>909</sup>. Parallèlement, le rêve de Gani et de toute la procession des conteurs qui lui avaient emboîté le pas<sup>910</sup> ayant cessé, l'arbre apparaît comme une seule masse qui pousse vers le ciel, et s'avère inaccessible du fait de la brousse qui l'entoure. Ainsi, débarrassé de son aura, le mahogani redevient une cache parmi d'autres, et la rumeur qui lui était inhérente, une nébuleuse de vulgaires misères : la haine entre les hommes, le fossé entre les hommes et les femmes, la descendance avortée et les cases agrippées à la maison du maître comme étant la source<sup>911</sup>. Le rêve n'aura duré qu'un temps autour de tant d'embûches et de mutisme. La désillusion de Mani est totale, lui qui n'a pas su réconcilier son rêve de l'arbre avec la désolation alentour<sup>912</sup>.

Au-delà d'une quelconque vérité que le mahogani est censé désigner, il ne fait que relater en fin de compte le cheminement vertigineux de tant d'histoires qui se ramifient à l'infini. Le mahogani se veut en dépit de toutes ces instances qui se

---

devant le tronc, il attache la bête-longue à une branche, "je peux toucher une bête-longue", il amarre sur une roche pour tenir le plant, il ouvre le bœuf sans poil il répand la peau tout alentour sur le pays, il chante "Bakala rété, Bakala rété", le plant reste droit il est droit dans le nuage, avec toute l'eau de source alentour, mademoiselle Ida. » *Ibid.*, p. 202.

<sup>909</sup> « Ce qui avait paru dans la ville, grandi dans la rumeur publique, barrait ce qui s'agitait dans l'inconnu irréparable. » *Ibid.*, p. 205.

<sup>910</sup> « Gani confie son rêve à Tani qui le rapporte à Eudoxie qui le conte à la veillée. Le rêve est embelli de place en place, d'âge en âge. [...] Le rêve est-il de Gani ou, tout autant, de la procession de conteurs assurés qui se relayèrent pour le sauver d'oubli ? » *Ibid.*, pp. 213- 214.

<sup>911</sup> « Le rêve de Gani était, insu notre passage. Le rêve d'un arbre qui tombe, vous entraîne, c'est votre tête qui crie. Au commencement du cri, vous avez ressenti la pousse volcanique acharnée dans la terre. A la fin du cri, voici Mani enfermé dans la dernière cache de Cases l'Etang, à l'écart de Malendure. » *Ibid.*, p. 221. Plus loin, nous lisons : « Les abords du tronc sont impénétrables, les hautes racines tordues sont envahies d'une brousse qui interdit d'avancer. L'arbre fait corps avec son socle de branches, de lianes. C'est une masse carrée qui s'élève d'un seul poids, ayant quitté toute grâce. [...] Il emporte le poids de cette masse : il lui semble qu'elle s'engouffre avec lui dans la case en débris. » *Ibid.*, pp. 223-224.

<sup>912</sup> « Son corps rompu à tous les planchers, de caisses, de terre, de bois branlants, de sacs élimés, se fond dans la masse de feuillage qu'il a traînée jusqu'à cette cache. Le rêve le prend une fois encore. Il se réveille en sursaut. "C'est le mahogani ", pense-t-il. Alors il se laisse aller au sanglotement de toutes ces ombres, de ces débris, devient roche qui dure, bois qui résiste, jusqu'à la première lueur, à cinq heures et demie du matin. » *Ibid.*, p. 224.

relayent - Edouard Glissant, Mathieu, Marie Celat et Ida, mais aussi Gani, Maho et Marny - dans l'espoir d'en tirer la moindre vérité, le rêve d'un rêve impénétrable. L'échec de dire quoi que ce soit au sujet d'un arbre qui se dresse comme une masse inextricable n'empêche pas pour autant la jouissance qui vient solder chaque tentative avortée. Le roman *Mahagony* en vient à conclure que « la raideur à élucider l'histoire cède au plaisir des histoires. L'écriture fragile, si à la fin s'affermi, ne fait partout qu'esquisser l'épure. »<sup>913</sup>

En définitive, Gani comme Maho et Mani sont autant de personnages maudits dès lors qu'ils s'étaient entêtés à figer le mahogani, ce plant majestueux que les origines incertaines comme les devenirs possibles prédestinaient pourtant aux éternels recommencements. En somme, ils ont été leur vie durant subjugués par un rêve impossible au détriment du plaisir que procure le vertige de l'imprévisible. Leur salut n'aurait tenu qu'à la complaisance dans l'embrouillamini, cela même qui constitue la plateforme du pays. Il en va ainsi de la généalogie où les origines se bousculent et se démentent les unes les autres. Tout est sujet à caution :

« Eudoxie est descendante d'Eudoxie. Aucun, alentour, n'a quitté la profonde sécheresse de cela qui tourne, détourne, commence avec une Eudoxie plus ancienne qu'aucun Longoué (c'est-à-dire, arrivée dans le pays bien avant le premier d'entre eux), dont les Eudoxie qu'on a pu connaître n'étaient que la résurrection impitoyable, et s'achève avec un Odonno - même si ce n'est pas la souche incommensurable -, dont on a eu à peine le temps de savoir qu'il pouvait exister. »<sup>914</sup>

---

<sup>913</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>914</sup> *Ibid.*, p. 229, 230.

Ebéniers, acajous ou acacias sont au bout du récit des ombres du mahogani qui en est l'essence<sup>915</sup>. Le mahogani n'est pas pourtant l'apanage de la terre martiniquaise, car cet arbre doit exister partout dans le monde<sup>916</sup>. En marge de tous ces plants imposants, il y a la plante que Marie Celat peine à déraciner même si elle ne s'agrippe qu'à une petite pierre. Elle sait aussi que cette pierre, minuscule par rapport aux feuilles et à la mousse qui se sont formées autour d'elle, aura une autre vie ailleurs et accueillera d'autres plantes. Il en sera de même pour le récit qui épouse le grossissement de la pierre, en passant par le mahogani, jusqu'à sa chute imparable en vue d'une nouvelle vie dans un autre lieu et un autre temps. C'est dire que le récit est loin d'être achevé, et que les dernières pages auxquelles nous arrivons annoncent déjà un prochain rebondissement<sup>917</sup>.

Dans ses *Caraïbales*, Jacques André parle en ces mots de l'apport littéraire de Glissant qui se nourrit du rêve de cet arbre sans se laisser prendre dans ses rets :

« [...] Tout un pan de l'œuvre littéraire d'Edouard Glissant vise à panser la blessure (et, nous le verrons, s'organise à partir du déni de la castration). Baliser, cadastrer, arpenter. Réparer en somme, ancrer ce qui vacille, fixer ce qui s'effrite.

[...] Mouvement de territorialisation où se fonde l'espérance d'une connaissance du langage, du monde et de l'Histoire. Faire en sorte que le dire soit l'émanation d'un sol, le déploiement de significations sédimentées, déposées par le temps. La littérature est alors conçue comme une *archéologie* dont elle est elle-même l'enjeu : nulle écriture qui ne soit la geste du monde.

---

<sup>915</sup> « Les trois ébéniers sont en même temps acajous, et parfois – par une aberration légitime – acacias sans qu'on y trouve à comprendre. Et le mahogani seul a perduré dans son personnage changeant. » *Ibid.*, p. 230.

<sup>916</sup> « Nous méditons ensemble ce mahogani, multiplié en tant d'arbres dans tant de pays du monde. » *Ibid.*, p. 251.

<sup>917</sup> « A la fin je vous déracine, dit-elle, mais je sais bien que vous allez repousser n'importe où, vous allez. » *Ibid.*, p. 236.

L'originalité de Glissant au sein de la littérature antillaise est ne pas s'en tenir là. Non seulement parce que l'aboutissement de cette démarche fondatrice est toujours différé, jamais achevé (s'évitant les triomphes faciles). Mais plus radicalement parce que l'origine exhumée ou l'Histoire reconstituée apparaissent moins comme *réalités* que comme *discours* eux-mêmes captifs de l'imaginaire, chimères redevables au déni de castration.

Croyant parler du monde, la littérature ne parlait que d'elle-même. Mais en opérant ce reflux du langage sur lui-même, le texte en vient peut-être à dire au plus près le désarroi des sociétés antillaises. [...] Les aberrations sociales, la dérive des repères, sont moins les échecs des sociétés martiniquaise et guadeloupéenne que la clef de leur (dis)fonctionnement. S'en apercevoir, interdit au littérateur le vieux rêve : réparer, panser, guérir ; mais oblige la narration à être la *vérité* de ces monstruosité. »<sup>918</sup>

Une seule issue demeure cependant afin que le rêve d'envol ne meure pas au milieu des plantations qui serrent leur étau à mesure qu'elles prennent de l'ampleur. C'est le détour par la mer. Au-delà du rêve de l'arbre, il y avait le désir insatiable de l'inconnu qui cerne l'île de toutes parts dès lors qu'il est resté dans le souvenir de chacun, non pas de passerelle vers d'autres horizons et d'autres rivages, mais le ventre écrasant du poisson chambre sillonnant l'infiniment grand des eaux immenses. La volte-face de Longoué envers la mer en dit long sur la fuite en avant des habitants par la suite. Le regard centripète que le mahogani induit de par son positionnement et sa masse imposante aura pour modalité le couple inédit que va former le marron avec Louise, l'esclave. Car, leur union va à son tour subvertir l'espace. En effet, le marron doit à Louise sa fulgurante prise de conscience de la réalité toute particulière et toute complexe de la terre nouvelle. Grâce à leur rencontre, s'ébauche la velléité d'une autre alternative à la fuite au fond des bois. En effet, si le trop-plein de tous ces souvenirs encore vifs du gouffre marin et le fantasme d'un pays qui n'existe plus vont donner lieu à une posture atavique qui

---

<sup>918</sup> Jacques ANDRE, *Caraïbales*, *op.cit.*, p. 115, 116.

consiste à tourner le dos de façon automatique à la mer, le marron va quitter pourtant son personnage de rebelle en quête d'un nouveau territoire. Grâce à sa compagne, le monde tel qu'il se le présente vacille entre les lignes du « grand projet »<sup>919</sup>. Il s'agit, en effet, d'offrir au regard, longtemps soumis à des œillères, une nouvelle approche de la mer afin que soit dépassé l'épisode douloureux de la traite négrière. Pour quiconque s'évertuant à tourner le dos à la mer, il est évident que celle-ci est, dans son souvenir, non seulement l'obstacle qui le sépare des siens et de sa culture, mais aussi la principale complice des armateurs négriers. En revanche, selon Louise, oser regarder la mer en face est le seul moyen de saisir sa réalité profonde, c'est-à-dire ce pont intrinsèque qui relie les terres les unes aux autres. De ce fait, la terre nouvelle cesse d'être un ersatz du bateau de la mort, avec pour cales, le touffu de ses bois. Elle reprend sa place dans cette constellation qu'est le monde où chaque point se veut l'annonce d'un autre. A l'aune de la mer, la terre nouvelle se départit de l'étrange et de l'infiniment petit qui l'habille pour laisser entrevoir une impression de déjà-vu et plonger aussitôt dans le vertige de son immensité insoupçonnée :

«Elle lui enseigna inutilement son grand projet. Pourquoi toujours fuir vers l'intérieur ? Quand on était debout-au-bout de la Pointe, on pouvait voir parfois une terre à l'horizon. D'après les dires, c'était la même qu'ici : la terre entrait sous la mer et elle reparaisait là-bas, puis elle rentrait encore pour réapparaître plus loin, et ainsi de suite. »<sup>920</sup>

La complicité du couple semble reposer sur une prédisposition commune à flairer l'étendue insoupçonnée de la terre nouvelle au cœur même du touffu de ses bois. Tout porte à croire que leur union ne pouvait avoir lieu que sur cette île.

---

<sup>919</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>920</sup> *Ibid.*

C'est ce qui explique pourquoi celui qui endossera plus tard le nom de Longoué n'était pas indifférent au spectacle de la Côte. Bien plus, celle-ci l'intriguait au point de devenir une hantise. Comme si, en traquant la trace des grands bois, il avait fini par retrouver le chemin qui mène à la mer. Avec Louise, sa compagne, ils partaient ensemble, à la découverte de l'infini de leur île minuscule :

« Ainsi, l'un guidant l'autre, l'initia-t-elle aux premiers détours dans la profondeur des bois, lui enseignant les chemins cachés sous les racines des palétuviers, les trouées de ciel sur quoi s'orienter entre les balisiers ou les gommiers. [...] Très tôt, il descendit vers la mer et explora la Côte (méritant secrètement son nom de Ti-Lapointe). [...]...La vie, ce qu'on appelle la vie et dont chacun voit qu'elle est l'élan de la racine, avait quitté la Côte et pénétré les bois sur la hauteur. [...] La Côte avait déperé chaque jour davantage, perdant jusqu'à son apparence de terre nouvelle. La végétation s'y était clarifiée, il naissait partout des chemins, des sentiers de mulets qui serpentaient sur les rebords de sables ; le sans-gêne de la Côte revêtait la pouillierie des hommes. »<sup>921</sup>

Longoué discernait dans le spectacle de la Côte les prémices de la modernité, c'est-à-dire toutes ces routes ouvertes au grand dam d'une végétation qui disparaît de jour en jour. Autant de signes et de changements qui vont à l'encontre de son besoin impérieux d'enracinement. D'ores et déjà, le Mahogany qui est censé être un tremplin vers la mer devient une planche de salut à laquelle le marron va s'agripper à son corps défendant. L'angoisse que suscite chez lui ce trop-plein d'inconnu qu'est ce pays nouveau a pris le dessus sur sa curiosité. Ce nouvel état d'esprit aura pour expression l'évolution du personnage lui-même qui cessera de s'appeler « Ti-Lapointe » pour devenir « Longoué ». Ce faisant, le marron a troqué les horizons vertigineux de la mer contre le sanctuaire des bois et la geôle des hauteurs.

---

<sup>921</sup> Edouard GLISSANT, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 127, 128.

En même temps qu'il va se débarrasser de son premier nom, Ti-Lapointe<sup>922</sup>, Longoué va couper tout lien qui l'unissait à la mer, à ses gouffres comme à ses horizons, pour s'enfoncer dans le touffu des mornes :

« Ah, tu as raison, papa!...Il ne comprenait pas la mer, ce qu'on attend sur la mer, il n'a même pas entendu Louise, il s'est seulement levé pour lui donner une feuille à manger, il n'a jamais su que la terre sur l'horizon de la Pointe est la même qu'ici la souffrance pareille, il s'enfonce dans les bois et dès ce moment-là nous sommes pris dans la ratière nous tous. »<sup>923</sup>

Le rêve est synonyme de suspension et de flottement. Même mort, le gère ne pourra pas rejoindre la mer. L'acte inaccompli dont il est tenu pour responsable n'est pas seulement le colon qu'il avait raté mais aussi la mer où il était incapable de plonger une fois mort<sup>924</sup>. Mani aussi se sentait désarmé face à la mer dès lors qu'il n'était pas en mesure de l'aborder. Les mots prêtés à maître Palto<sup>925</sup>, dernière personne à avoir vu Mani et Marny, sont d'autant plus frappants qu'il s'agit d'un passeur. En effet, bien que son travail consiste à conduire son bateau, ses mots dénotent de la méfiance envers la mer qui reste pour lui un inconnu. Par ailleurs, il se montre incapable de comprendre ces deux là qui, à l'exception de tous les passagers qui se contentent de survoler la mer, veulent la passer. Avec Mani et Marny, la mer cesse d'être banalisée comme étant la source d'un petit pécule que procure la pêche, ou d'être supplantée par les différentes destinations de rêve. Tout au contraire, la voici prendre toute la consistance et tout le mystère qui lui sont propres ;

---

<sup>922</sup> *Ibid.*, p. 132, 133.

<sup>923</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>924</sup> « La mer n'accepte pas les renégats tarés qui ont battu la femme pour rater le colon gère. La mer, c'est une dame de délicatesse. Il ne suffit pas de danser le premier pas, il faut partir à la nage. [...] Il montait descendait, il ne décidait pas sa tête à plonger dans la mer. » In Edouard GLISSANT, *Mahagony, op.cit.*, p.164, 165.

<sup>925</sup> « Mon idée me dit qu'ils étaient en offense avec la mer. Ce n'est pas n'importe quoi, le Canal. On croit que la mer vous porte, en réalité ça vous guette ». *ibid.*, p. 204.



cela pourrait ainsi expliquer l'attitude du passeur que la fréquentation des deux hommes va amener à soupçonner pour la première fois sa présence et son effet :

« Mais quand on est enfoui dans cette partie du bois, la mer a paru s'éloigner, elle est irréaliste, le monde est une terre rouge éternelle sans mer. [...] C'est un mariage secret entre les hauts et le vent, qui tourne ici prisonnier. L'homme balance dans le vide, il hésite entre la mer et le mont. Le poids tenace des ombres le pousse vers le bas. [...] Toute la force du bois vous pousse au large. Il serait bon de sauter d'un coup sur l'horizon, avec ce balan derrière vous, qui vous fait décoller. De quitter la roche et l'épine, la boue la terre cuite, les herbages froids par la lune. »<sup>926</sup>

---

<sup>926</sup> Edouard GLISSANT, *Mahagony*, *op. cit.*, p. 101, 102.

## Conclusion

J'en arrive ainsi à la fin de ma recherche, mais pas au bout de la pensée d'Edouard Glissant, dont l'œuvre va continuer de plus belle bien après *Mahagony* grâce à la notion du « Tout-Monde », vrai tournant ou détour, du reste. L'admiration que je voue à cet écrivain est d'autant plus grande qu'il a su avec un génie sans égal faire en sorte que son œuvre prolifère et essaime au gré des commencements et des recommencements qu'il a tant affectionnés. En cela, il y a l'influence de la cadence des déferlements incessants tout comme la parole du conteur qui s'entremêle merveilleusement avec celle de l'écrivain. Intarissable, la pensée de Glissant est vouée à l'éternité, défiant ainsi le temps mais aussi la disparition de l'homme lui-même<sup>927</sup>.

Au fil de ce travail, j'ai tenté de montrer comment la Martinique se pense et se perpétue dans l'œuvre de Glissant comme un vaisseau fantôme. La terre avec ses certitudes exclusives et étriquées sont ainsi troquées contre l'incertain mais aussi le vaste de la mer. C'est dire que l'inconnu des gouffres se transforme peu à peu en Connaissance absolue du monde et de ses vertiges. Même si l'expérience ô combien douloureuse de la traite ne peut permettre aux Martiniquais de posséder un territoire qui leur soit propre, ils en sont sortis riches dès lors qu'il leur est possible de se reconnaître dans toutes les régions du monde. Du fond de leur solitude, les déportés ont touché et vécu, bien des siècles avant la mondialisation, le tremblement qui anime l'univers, s'inscrivant ainsi à contre-courant des sociétés ataviques qui

---

<sup>927</sup> Edouard Glissant nous a quittés le 3 février 2011.

apprennent tant bien que mal à s'extirper de leurs différences et partant de leurs conflits grâce à la distance qu'impliquent les migrations du monde moderne.

Il s'agit d'une histoire particulière qui induit une façon inédite d'habiter l'espace : le marronnage. Rapport au monde d'un sujet ballotté entre la marche triomphale du premier marron et les tâtonnements de son double maudit, le poète<sup>928</sup>. Car toute parole concentre en elle la nuit avec ses falaises escarpées, ses îles, ses végétations touffues, sa solitude et son silence. Elle s'insinue dans les fines particules de la motte de terre que le poète empoigne. Elle fascine ce dernier, et lui inflige la cadence imparable de la beauté gravide de son mystère, et l'impatience acharnée de l'immoler sur l'autel de la clarté. Ce déchirement est semblable à l'aube sauvage qui, après avoir semé le doute, se laisse convaincre par l'élan sûr et pondéré du jour<sup>929</sup>. Le marronnage est à la fois une modalité d'exister et une prescience qui révèle par ricochet toute l'acuité de la phénoménologie de la perception chez Merleau-Ponty. Le monde est loin d'être une extériorité sur laquelle la conscience aurait une emprise totale. Quant au corps qui sert de truchement entre le geste et le monde, il est principalement « voyant et visible, dont la perception est toujours située, car il ne peut faire abstraction de sa participation au monde. Et parce qu'il ne peut se voir en train de voir, il ne coïncide jamais entièrement avec lui-même. "Je suis à moi en étant au monde". Il y a donc toujours une part qui m'échappe, qui fait que je suis hors de moi, *un irréfléchi originaire sur lequel je ne puis me reprendre.*

---

<sup>928</sup> « Il me paraissait que le marcheur taciturne accélérât la cadence de ses passages. Et que, dans le pays alentour, gagnait aussi l'étourdissement. » in Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, p. 138.

<sup>929</sup> Ces lignes résument un passage tiré du *Soleil de la conscience* d'Edouard GLISSANT, *op.cit.*, p. 14.

Si dans la perception l'être s'ouvre, rendant possible la manifestation du phénomène, celle-ci demeure toujours à distance. »<sup>930</sup>

L'opaque comme partie intégrante de ce qui fait la chair même du monde trouve à juste titre son illustration dans la chute que préfigure le triomphe du premier marron juché sur le morne. Le premier homme est évincé par le divin trio aux prises avec les impossibles de la traite. En effet, la révolte de Toussaint, Macaïa et Mackandal a été de prime abord un échec dès lors qu'ils étaient incapables de prendre conscience non seulement des particularités de leur nouvel entour mais aussi de ce qu'ils sont devenus tout au long de la traversée. Si la divinité est synonyme de perfection, il n'en demeure pas moins qu'elle donne à voir des personnages corsetés aux prises avec les versants imprenables de la réalité. La révolte n'était *in fine* qu'un prétexte pour copier la République ou encore effacer la souillure de l'esclavage. Cependant, non moins épris des idéaux et des verticales de ce grand empire colonial, Mackandal montre un soupçon d'humanité en pensant à tort que l'Afrique et les Amériques pourraient être interchangeables. La dégringolade se poursuit avec un nouveau trio, évoluant désormais comme un corps unis et indivis, et affichant une légèreté qui épouse ses errements et son errance. A travers les pas désordonnés de Dian Médellus Silacier la marge entre le marronnage, le banditisme et le vagabondage s'estompe peu à peu. Parallèlement, la puissance fantasmée prêtée au marron côtoie la suspicion et le dégoût qu'il inspire. Il y a comme un arrière-goût inébranlable d'une révolte inaccomplie et d'un rêve inapaisé dont le marron sera toujours tenu pour responsable. La chute montre comment l'espoir furtif d'une genèse possible n'a aucune place dans un univers mortifère ayant

---

<sup>930</sup> Pierre AUREGAN et Guy PALAYRET, Dix étapes de la pensée occidentale, op.cit., p. 186.

pour assise la trahison. Dans les géhennes du rêve du conquérant, les déportés étaient interdits de tout rêve.

Toutefois, l'opaque opérant dans les méandres de l'Eden, celui-ci finit par déborder de ses lignes et se révèle ambivalent. « L'opaque n'est pas l'obscur, mais il peut l'être et être accepté comme tel. Il est le non réductible, qui est la plus vivace des garanties des participations et de confluence. Nous voici loin des opacités du Mythe et du tragique, dont l'obscur portait exclusion, et dont la transparence portait exclusion, et dont la transparence tendait à "comprendre". Il y a dans ce verbe comprendre le mouvement des mains qui prennent l'entour et le ramènent à soi. Geste d'enfermement sinon d'appropriation. Préférons-lui le geste du donner-avec, qui ouvre enfin sur la totalité. »<sup>931</sup> Du fait des impossibles qui ont présidé à la conception de la colonie, le rêve de la cage dorée va renfermer en puissance le ferment du champ ouvert. Bien qu'elle soit conçue comme un lieu de passage, régi par la seule logique du rendement et des bénéfices, la colonie devait donner acte d'allégeance à l'empire colonial. En outre, l'univers clos des plantations, devant accueillir des groupes ethniques disparates, n'a pas empêché leur interaction. C'est dire que les plantations, en tant que *terra incognita*, étaient censées représenter le domaine où le conquérant va pouvoir pratiquer « l'absolu de l'ancienne filiation et la linéarité conquérante, le projet de la connaissance et le nomadisme en flèche »<sup>932</sup>, elle était pour les esclaves « le champ inépuisable des variations nées du contact des cultures. Le dévoilement s'applique à cet inépuisable, dans une étendue d'une sorte nouvelle. La "découverte", projection, nomadisme en flèche, projet de connaissance s'y perd, ou y gagne en trame. Les puissances de domination y

---

<sup>931</sup> Edouard GLISSANT, *Poétique de la Relation*, *op.cit.*, pp. 205, 206.

<sup>932</sup> *Ibid.*, p. 68.

prospèrent, mais les légitimités y sont mortes. »<sup>933</sup> En somme, les verticales et les transparences identitaires ne pouvaient venir à bout des fluidités et de l'insaisissable des opacités.

Le génie de ces esclaves consiste sans nul doute à avoir bravé le poids des identités légitimées par les mythes ou les paroles révélées en tissant des rapports trop immédiats et plus patients à la terre. Bien que formant des groupes disparates, les esclaves ont su cultiver en eux le composite qui les unit et les réinvente<sup>934</sup>. Bien plus, ils ont su faire preuve de résistance, qu'elle soit manifeste ou sourde. En prenant le parti du grand retour, les esclaves mâles effectuent le voyage à rebours et tentent de déterrer le souvenir des victimes de la traversée. En revanche, la résistance des femmes esclaves se situent dans la trace de la trace de la mer. Tous les viols dont fait état l'œuvre de Glissant relatent au fond la prise en otage de la féminité et de la maternité, comme étant le signe de la virile puissance du maître et le terreau de sa puissance économique. Une souffrance aussi intense qu'indicible qui accouche toutefois d'un courage sans égal, celui de manger la terre afin de soustraire cette descendance impossible au cheptel des esclaves.

La forêt du marron comme l'Eden du colon sont acculés à leurs contradictions immanentes. Les absolus recherchés par l'un et l'autre – et que sont respectivement la liberté et la prospérité - s'avèrent un leurre dans la mesure où ils tranchent avec un seul arrière-plan qui n'est autre que le tremblement au cœur des plantations. Ils font partie des « lieux focaux où se sont élaborés quelques-uns des modes actuels

---

<sup>933</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>934</sup> « Mais l'éclatement des cultures n'est pas leur éparpillement, ni leur dilution mutuelle. Il est le signe violent de leur partage consenti, non imposé. » *ibid.*, pp.46, 47.

de la Relation. Dans cet univers de domination et d'oppression, de déshumanisation sourde ou déclarée, des humanités se sont puissamment obstinées. Dans ce lieu désuet, en marge de toute dynamique, les tendances de notre modernité s'esquissent. »<sup>935</sup> C'est probablement l'intuition de cette dynamique qui va donner le jour à une expression inédite : l'En-ville. A travers le prisme de celle-ci, les plantations débordent des frontières des Antilles pour s'étendre aux quatre directions de la planète. « L'aire de la Plantation ayant conjoint aux surfaces infinies de l'hacienda ou du latifundium, s'est éparpillé pour finir dans ces dédales de tôles et de béton où se risque notre commun devenir. »<sup>936</sup> Sur un autre plan, les insulaires se défont du carcan de l'insulaire et retrouvent leur dimension de terre. Désormais, à l'instar du commun des mortels, les habitants de l'En-ville sont confrontés aux mêmes dangers : le désert menaçant, d'un côté et la vitesse, le désordre et la circularité, de l'autre. A l'aune de la mondialisation, l'expérience de la traite avec ce que cela peut générer comme résistance semble se réécrire. Au poids écrasant de la forteresse française succède celui d'un espace de plus en plus standardisé et anonyme. Quant aux donjons du Centre-Métropole, qu'étaient autrefois les usines tournant à plein régime, ils sont désormais supplantés par les grandes surfaces qui ne désemplissent jamais. « Nous débattons ainsi de nos problèmes, dans le panorama impitoyable du marché commercial mondial...Sinon, la contradiction noue dans la communauté (qui cesse d'en être une) un nœud d'impossible qui déstabilise à fond. Le pays tout entier devient une Plantation, qui croit fonctionner en liberté de décision mais qui est extravertie. L'échange de biens (en l'occurrence, en Martinique, le change d'un argent public importé contre un bénéfice privé exporté) y est la règle. L'affairement commercial y confirme l'immobilisme et la fragmentation. Les

---

<sup>935</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>936</sup> *Ibid.*, p. 87.

mentalités s'usent dans ce confort d'apparence, payé au prix d'un décervelage inconscient et énervant. »<sup>937</sup> Autant de défis qu'il semble urgent de relever d'autant plus que l'En-ville, de par son histoire et sa nature, se refuse à tout cantonnement et s'inscrit de plain-pied dans le « Tout-Monde ».

Quitter le rêve stérile de l'envol impossible met en situation d'affronter enfin la mer et toutes les terres auxquelles elle sert de passerelle. Les Antillais sont plus que quiconque dans l'urgence de sillonner cette étendue qui s'offre à eux aussi bien celle de leur île, en apparence si minuscule, ou encore celle des autres terres attenantes ou celles enfin dont l'imaginaire étriqué ne soupçonne même pas l'existence. S'ouvrir à l'Autre est le leitmotiv qui traverse l'œuvre de part en part, suggérant aux Antillais qu'il existe des alternatives à leur suspension atavique. A ce flottement qui déréalise par ricochet la terre et en banalise les maux qui la minent, l'ensemble sur fond de ce que Glissant appelle « la saison unique »<sup>938</sup>. S'ouvrir à l'Autre permet aussi de prendre conscience du Même qui unit et relie l'humanité. Car l'assaut du monde, aussi néfaste soit-il, dès lors qu'il menace d'engloutir les particularités enrichissantes et de standardiser les modes de vie et les pensées sur son passage, lève toutefois le voile sur tant de plantations qui se reproduisent à l'infini. S'ouvrir à l'Autre est en somme la condition *sine qua non* pour se connaître et se reconnaître. Car, la colonisation à partir de 1635, la traite négrière, le *Code noir*, la traversée de l'Atlantique, l'esclavage, les plantations sont autant de stigmates qui, pendant quatre siècles, ont contribué à la zombification de tout un peuple resté de ce fait au stade du cri informulé, ne sachant d'où il vient ni où il va. Au mutisme se greffe l'écueil d'une

---

<sup>937</sup> *Ibid.*, pp. 166, 167.

<sup>938</sup> « Rien n'a bougé, le temps au loin / A enfourché les printemps / Pour mieux les saisir en carême / Il a fondu le blême hiver / Et l'a défait en hivernage / Ici, c'est la saison unique / Comme badine le poète. » In Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op. cit.*, p. 112.



mémoire inhibée et d'un corps mû par les seuls spasmes de la survie. C'est comme si ce peuple amnésique, devant vivre sur une terre qui demeure forcément étrange et étrangère, n'avait jamais quitté, quatre siècles plus tard, les géhennes des « Eaux Immenses », dans un dénuement que viennent renforcer la départementalisation en 1946 et partant, l'assimilation culturelle et l'assistance économique. A la survie des esclaves d'avant 1848 succède la vie par procuration. Le tableau est des plus sombres qui représente une existence réduite à celle des âmes en peine errant çà et là dans les limbes d'une île qui semble coupée du monde.

Pourtant, tout au long de cette errance, et en dépit de la verrière qui vient maquiller la laideur et la misère en féerie tropicale ou donner des airs de sanctuaire à ce qui n'est autre qu'un enfer, ce peuple a appris à se réinventer dans ce que Glissant considère comme « l'inconnu connaissable ». C'est bien ici que réside la force de ce peuple de « migrants nus » n'ayant aucune prise sur sa destinée ni sur sa destination certes, mais un peuple qui a su toutefois rivaliser d'ingéniosité et d'imagination, mettant en place la culture de la « drive » et la débrouillardise du « djobeur » afin de faire face tant bien que mal aussi bien à l'aliénation qu'aux difficultés économiques. Ce qui fait le génie de ce peuple et qui va donner naissance à une notion toute glissantienne est incontestablement « la créolisation » qui, à la différence du métissage, admet et repose sur l'imprévisible. Au-delà de la négritude défendue par Aimé Césaire, Léopold Senghor et Léon Damas, ou de la créolité telle qu'illustrée par Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, courants littéraires qui s'inscrivent dans la même veine dès lors qu'ils tentent une recherche identitaire visant à définir et, partant, à figer l'« être » antillais, chez Glissant, en revanche, l'identité est synonyme d'« étant ». Elle est donc conçue, non pas comme

résultat fini, mais comme processus faisant la part belle au « tremblement » et au « composite ». Avec Glissant, nous passons de l' « identité-racine »<sup>939</sup> à l' « identité-rhizome »<sup>940</sup>.

A ce propos, je citerai l'article de Martine Mathieu-Job, « Créolie, créolité, créolisation : manifestes, essais critiques et horizons d'attente »<sup>941</sup>, où elle montre comment l'identité-rhizome dont se revendiquent les écrivains créolophones est loin d'être une donnée évidente. En effet, la parole créole comme sa réception, notamment dans le lectorat français, n'échappent pas à cet horizon d'attente qui aime à réduire implicitement les littératures créoles à une certaine couleur locale en les renvoyant à leurs frontières. Ce n'est donc pas un hasard si l'écriture de Patrick Chamoiseau est considérée comme haute en couleur par Kundera alors que l'écrivain martiniquais a tenté de fixer dans le manifeste *Eloge de la Créolité*, les spécificités de l'Être créole. Cela dit, contrairement à ses objectifs annoncés, *l'Eloge* n'a fait que conforter l'idée d'une centralité française qui tranche avec les littératures périphériques. Par ailleurs, ce même lectorat ne semble retenir comme référence que ce manifeste, en dépit de toutes les faiblesses qu'on peut lui reprocher, alors qu'il y a eu d'autres tentatives d'approches de la créolité. Par exemple avec le manifeste *Créolie*<sup>942</sup> qui se situe aux antipodes d'un « mythe nostalgique », selon l'expression de Corzani, en entraînant le lecteur dans les méandres d' « un espace

---

<sup>939</sup> « La racine est unique, c'est une souche qui prend tout sur elle et tue alentour. » *ibid.*, p. 23.

<sup>940</sup> Le Rhizome est « une racine démultipliée, étendue en réseaux dans la terre ou dans l'air, sans qu'aucune souche y intervienne en prédateur irrémédiable. La notion de rhizome maintiendrait donc le fait de l'enracinement, mais récuse l'idée d'une racine totalitaire. » *ibid.*

<sup>941</sup> Martine Mathieu-Job, « Créolie, créolité, créolisation : manifestes, essais critiques et horizons d'attente », in *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, Claude Coste et Daniel Lançon (dir.), actes du colloque de Grenoble, 17-19 mars 2010 publiés dans coll. « Écritures francophones », PUF, 2013, p.45-62.

<sup>942</sup> *Créolie*, Gilbert Aubry et Jean-François Sam-Long (dir.), Saint-Denis de La Réunion, UDIR (Union pour la Diffusion Réunionnaise), 1978.

culturel partagé mais aux contours indistincts, voire un espace purement poétique permettant de se dégager des poids et des ornières du passé pour privilégier une identité et une culture en construction. »<sup>943</sup> Par-delà la diversité des expressions créoles et des approches critiques qu'elles suscitent, Martine Mathieu-Job souligne l'importance de « la puissance démiurgique de la poésie césairienne »<sup>944</sup> qui se présente comme « l'élément paradigmatique pour nombre d'écrivains créoles de tous horizons ou soucieux de s'inscrire dans un espace de créolisation »<sup>945</sup> et qui témoigne de « cette opacité même qui porte témoignage et de la perte et de la rémanence de la part d'altérité à l'œuvre dans une identité créole. »<sup>946</sup>

En outre, le monde se transforme sous la houlette de la mondialisation. Les frontières se brouillent entre les pays, les marchandises circulent à plein régime, les villes étendent de plus en plus leurs tentacules. C'est l'urbanisation à outrance avec son bétonnage effréné, ses routes ouvertes et sa pléthore de supermarchés. Rutilance et abondance côtoient indécentement le grouillement de tous ceux qui ont été mis au ban de la société et relégués dans les bidonvilles. Par ailleurs, du fait de la frénésie de la consommation et de son corollaire la vitesse, les particularités des peuples s'estompent de jour en jour et succombent sous le poids de la standardisation et de l'indifférenciation. Les colonisations d'autrefois sont relayées par l'implantation tentaculaire des firmes multinationales qui veulent toujours davantage de rendements et de profits au grand dam des pays pauvres et de la main

---

<sup>943</sup> Martine Mathieu-Job, « Créolie, créolité, créolisation : manifestes, essais critiques et horizons d'attente, *op.cit.*, p. 53.

<sup>944</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>945</sup> *Ibid.*, p.59.

<sup>946</sup> *Ibid.*, p. 61.

d'œuvre dont elles disposent. Cette situation met à mal la notion même du postcolonialisme<sup>947</sup>.

A l'image de toutes les terres, continents comme archipels, la Martinique subit de plein fouet les changements vertigineux induits par la modernité. La troisième partie du *Monde incréé* traite de cet aspect, au moyen d'une mise en abyme où la folie de Marie Celat, obnubilée par la trace en elle du « pays d'Avant », révèle celle de la plupart des Antillais qui ont choisi de rester sourds au cri informulé, en se réfugiant dans la consommation. Cette situation est d'autant plus alarmante que les Martiniquais ne possèdent ni les moyens ni les outils ni même les techniques pour produire ce qu'ils consomment. Pis encore, ce qu'ils achètent, ils le doivent aux aides sociales. Il en découle une malemort que viennent mettre en exergue aussi bien la mort des jeunes sur la route que les noyades semblant rejoindre les corps ferrés des esclaves qui tapissaient l'océan. Une malemort qu'on espère mettre en sourdine en dépouillant la terre d'une végétation de plus en plus rare, telles ses mangroves croulant désormais sous les monceaux de déchets. La disparition de la végétation tranche avec la toile des routes goudronnées et les marinas érigées en vue d'accueillir les flots ininterrompus de touristes. C'est comme si la forteresse que s'étaient érigée les marrons sur les mornes s'était réinventée répondant ainsi à l'appel du bas. Au touffu de la végétation succède le dédale d'une autre forêt, celle des ghettos et des détritiques, comme ruines de la modernité.

---

<sup>947</sup> Nous renvoyons à la conférence qui a été donnée par Romuald Fonkoua à ce sujet, « les politiques postcoloniales de l'écriture », à l'Agence universitaire de la francophonie, le 23 janvier 2009.

Dans cette « nasse de misère »<sup>948</sup>, Marie Celat décèle le principe même du « monde incréé », celui d'un plant rapporté dont le rêve a grossi dans la tête des hommes, sans que cela n'aboutisse en réalité au fantasme de l'enracinement et de la filiation. « C'est un serment qui roulait dans Rien. / Ce serment flottait sans parole. / Un branchage a pris la terre la mer au corps du serment. / Gros comme un bateau dans un grand Rien blanc. / Il n'était ni ciel ni abîme. / Seulement les bêtes qui arrachent les feuilles / Qui lavent l'eau froide, qui boivent treize vents. / Qu'est-ce que c'était, qu'est-ce que c'était ? / C'était le monde incréé. »<sup>949</sup> La Martinique transparaît là comme un vaisseau fantôme voué à voguer éternellement dans l'espace à défaut d'avoir une Histoire qui lui permette de jeter l'ancre. C'est bien en cela que cette terre si minuscule se présente comme la préface du monde. « Marie Celat, Marie Celat... Nous sommes débarqués ici, en toute manière, il y a si longtemps, c'était comme hier pourtant, dans ce pays de falbalas où nous avons crié misère. N'en faites pas un Gloria. Connais-tu un pays dans les espaces qui n'a pas commencé par dévaler partout, avant de s'établir ? », demande Mathieu Béluse. A quoi Marie Celat répond : « Il est vrai, les hommes de tous temps ont déporté des hommes, des femmes, des enfants, comme de la terre rapportée. »<sup>950</sup>

---

<sup>948</sup> Edouard GLISSANT, *Le Monde incréé*, *op. cit.*, p. 132.

<sup>949</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>950</sup> *Ibid.*, p. 143.

## **Bibliographie**

### L'œuvre d'Edouard Glissant :

Romans :

*La Lézarde*, Paris : Editions du Seuil, 1995 (première parution en 1958).

*Le Quatrième Siècle*, Paris : Editions du Seuil, 1964.

*Malemort*, Paris : Editions du Seuil, 1975.

*La Case du Commandeur*, Paris : Editions du Seuil, 1981.

*Mahagony*, Paris : Editions du Seuil, 1987.

*Tout-monde*, Paris : Gallimard, 1993.

*Sartorius*, Le roman des Batoutos, Paris : Gallimard, 1999.

*Ormerod*, Paris : Gallimard, 2003.

Essais :

*Soleil de la conscience, Poétique I*, Paris : Editions du Seuil, 1986 (parution en 1956).

*L'Intention poétique, Poétique II*, Paris : Gallimard, 1997 (première parution en 1969).

*Le Discours antillais*, Paris : Editions du Seuil, 1981.

*Poétique de la Relation, Poétique III*, Paris : Gallimard, 1990.

*Introduction à une poétique du Divers*, Paris : Gallimard, 1996.

*Faulkner, Mississippi*, Paris: Stock, 1996.

*Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, Paris : Gallimard, 1997.

*La Cohée du Lamentin, Poétique V*, Paris : Gallimard, 2005.

*Une nouvelle région du monde, Esthétique I*, Paris : Gallimard, 2006.

*Quand les murs tombent : l'identité nationale hors-la-loi ?*, Paris : Galaade, 2007.

*L'intraitable beauté du monde : adresse à Barack Obama*, Paris : Galaade, 2008.

*Philosophie de la Relation : poésie en étendue*, Paris : Gallimard, 2009.

*La terre, le feu, l'eau et les vents : une anthologie de la poésie du tout-monde*, Paris : Galaade, 2010.

*10 mai : mémoires de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions*, Paris : Galaade, 2010.

Théâtre :

*Monsieur Toussaint*, Paris : Gallimard, 1998 (parution 1961).

*Le Monde incréé*, Paris : Gallimard, 2000.

Poésie :

*Poèmes complets*, (*Le Sang rivé* 1947, 1954 – *Un Champ d'îles* 1952 – *La Terre inquiète* 1954 – *Les Indes* 1955 – *Le Sel noir* 1960 – *Boises* 1979 – *Pays rêvé, pays réel* 1985 – *Fastes* 1991 – *Les Grands Chaos* 1993), Paris : Gallimard, 2006.



Les ouvrages sur Glissant :

Jacques ANDRE, *Carai'bales*, Paris : Editions Caribéennes, 1981

Daniel RADFORD, *Edouard Glissant*, Paris : Editions Seghers, 1982.

Dominique CHANCE, *Poétique baroque de la Caraïbe*, Paris : Editions Kartala, 2001.

Dominique CHANCE, *Edouard Glissant, « Un traité du déparler », Essai sur l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant*, Paris : Editions Karthala, 2002.

Romuald FONKOUA, *Essai sur une mesure du monde au XXème siècle, Edouard Glissant*, Paris : Champion, 2002.

Carminella BIONDI et Elena PESSINI, *Rêver le monde, Ecrire le monde, Théorie et narrations d'Edouard Glissant*, Bologne : CLUEB, 2004.

Jean-Louis JOUBERT, *Edouard Glissant*, adpf ministère des affaires étrangères, Juillet 2005.

Alain MENIL, *Les Voies de la créolisation, Essai sur Edouard Glissant*, Le Havre : De l'incidence, 2011.

Les ouvrages généraux :

Frantz FANON, *Peau noire masques blancs*, Paris : Editions du Seuil, 1952.

Jack CORZANI, *Encyclopédie antillaise, littérature (prose)*, Fort de France : Editions Désormeaux, 1971.

Jack CORZANI, *Encyclopédie antillaise, littérature (poésie)*, Fort de France : Editions Désormeaux, 1971.

R. LUDWIG, *Ecrire la « parole de nuit »*, *La nouvelle littérature antillaise*, Paris : Gallimard, 1994.

Colette Maximin, *Littératures caribéennes comparées*, Paris : Editions Jasor et Karthala, 1996.

Roger BASTIDE, *Les Amériques noires, les civilisations africaines dans le nouveau monde*, L'Harmattan, 1996.

Patrick CHAMOISEAU, *Ecrire en pays dominé*, Paris : Editions Gallimard, 1997.

Jack CORZANI, Léon-François HOFFMAN, Marie-Lyne PICCIONE, *Littératures francophones, (II Les Amériques) Haïti, Antilles-Guyane, Québec*, Paris : Belin, 1998.

Alain YACOU (dir.), *Les catastrophes naturelles aux Antilles, D'une Soufrière à l'autre*, Paris : Karthala, 1999.

Hélène SARRAZIN, *Bordeaux, la traite des Noirs*, Editions C. M. D., 1999.

Marie-Christine ROCHMANN, *L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise : sur la déclive du morne*, Editions Karthala, 2000.

Christine CHIVALLON, *La Diaspora noire des Amériques, Expériences et théories à partir de la Caraïbe*, Paris : CNRS Editions, 2004.

Danielle PETRISSANS-CAVAILLES, *Sur les traces de la traite des Noirs à Bordeaux*, Paris : L'Harmattan, 2004.

Dominique CHANCE et Dominique DEBLAINE, *Entre deux rives, trois continents*, Pessac : MSHA, 2004.

Mamadou Diouf (dir.), *Histoires et identités dans la Caraïbe : trajectoires plurielles*, Paris : Karthala, 2004

Anne DOUAIRE, *Contrechamps tragiques*, Presses de l'Université, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.

Chantal MAIGNAN-CLAVERIE, *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*, Paris : Karthala, 2005.

Nathalie Bernardie-Tahir (dir.), *L'Autre Zanzibar : géographie d'une contre-insularité*, Paris : Karthala, 2008.

Reuves et articles :

Jean-Michel DEVESA (préface de), Aimé Césaire, Europe, n° 832 -833, août – septembre 1998.

Rafaël LUCAS. - « Eloge de la créolité ou la grande dérive des esprits? : l'aventure ambiguë d'une certaine créolité ».- Palabres, Revue Culturelle Africaine, Vol. II, n°3, 1999.

Katell THEBAUDEAU. - « Edouard Glissant et l'histoire antillaise ». - Québec français, n°127. 2002.

Dominique DIARD (dir.), *La ville caraïbe : baroque et créolité*, Pôle « Ville », équipe Représentations, écritures et imaginaire de la Ville, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines de l'Université de Caen, n°35, novembre 2003.

Nathalie Carré. - «Des explorateurs aux écrivains voyageurs : cheminements littéraires». - *Voyages en Afrique, de l'explorateur à l'expert* , Notre Librairie, n° 153, janvier-mars 2004.

M'BOKOLO (Elikia).- « Quand les Etats africains contribuaient à la traite ».- Manière de voir 82, Le Monde diplomatique, août - septembre 2005.

Wajdi MOUAWAD, Courrier international, n° 822-823-824, du 3 au 23 août 2006.

J.-M. Ca. - « Peur chez les Haïtiens de Saint-Domingue ». - Le Monde, n° 19352, Vendredi 13 avril 2007.

Patrick CHAMOISEAU. - « Sur la démocratie ». - [www.facebook.com](http://www.facebook.com), 28 mars 2010.

Dominique CHANCE. - « De l'anticolonialisme à la créolisation : les écrivains postcoloniaux des Antilles françaises ». - *Quel colonialisme dans la France d'Outre-mer?*, REVUE Asylon(s), n°11, mai 2013.

Valérie LOICHOT (Textes réunis par), *Entours d'Edouard Glissant*, Revue des Sciences Humaines, n°309, janvier- Mars 2013.

#### Colloques et séminaires :

Romuald FONKOUA, « Dire des villes aux îles, nommer des villes en îles », *Ecritures des villes*, Actes du colloque du Centre de recherche de Cergy-Pontoise, Texte – histoire, 1995.

Christian LERAT (dir.), *Mythes et réalités transatlantiques, Dynamique des systèmes de représentation dans la littérature*, Séminaires et Actes du colloque international tenu à Talence les 8 et 9 décembre 1995, MSHA, 1997.

Jacques Chevrier (Textes réunis par), *Poétiques d'Edouard Glissant*, Actes du colloque international « Poétiques d'Edouard Glissant », Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 11-13 mars 1998.

BOJSEN Heidi, « La géographie de l'errance : à la recherche de l'intention poétique de la géographie politique », *Edouard Glissant : pour une poétique de la relation : Limites, épreuves, dépassement*, Textes réunis et présentés par Samia KASSAB-CHARFI et Sonia ZLITNI-FITOURI, Actes du colloque international de Carthage, avril 2005.

Taïka BAILLARGEON, « La crise de la ville moderne entre utopie et achèvement. Réflexion sur le legs de Benjamin dans l'architecture contemporaine », Colloque sur Le legs benjamien. Pensée, critique et histoire après Walter Benjamin. *Konstellations*, 2005. L'article figure sur l'adresse électronique suivante : [http://konstellations.net/asmb/asmb\\_pdf/0501.04.pdf /](http://konstellations.net/asmb/asmb_pdf/0501.04.pdf/)

Mirlande MANIGAT, « La région caraïbe, ses caractères, atouts et enjeux d'une identité plurielle changeante », Conférence prononcée à l'occasion de l'ouverture de la 4ème réunion de la CORPUCA (Conférence des Recteurs et Présidents des Universités de la Caraïbe), au Karibe Convention Center, le jeudi 29 juin 2006.

Romuald Fonkoua, « les politiques postcoloniales de l'écriture », *Écritures et pensées en archipel*, à l'Agence universitaire de la francophonie, le 23 janvier 2009.

Edouard GLISSANT : *Philosophie du Tout-Monde*, Séminaire 2008, organisé par L'Institut du Tout-Monde et Paris 8, Espace Agnès B, 30 mai 2008.

Martine mathieu-Job, « Créolie, créolité, créolisation : manifestes, essais critiques et horizons d'attente », *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, Claude Coste et Daniel Lançon (dir.), actes du colloque de Grenoble, 17-19 mars 2010 publiés dans coll. « Ecritures francophones », PUF, 2013.

Approches critiques :

Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1957.

Roland BARTHES, *Le Degré zéro de l'écriture (suivi de Nouveaux essais critiques)*, Paris : Editions du Seuil, 1972.

Georges PEREC, *Espèces d'espaces*, Paris : Editions Galilée, 1974.

Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Rhizome, Introduction*, Paris : Les Editions de Minuit, 1976.

Vladimir GRIGORIEFF, *Mythologies du monde entier*, un voyage fascinant dans l'univers des dieux, Allier (Belgique) : Marabout, 1987.

Robert HARRISON, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992.

Pierre AUREGAN et Guy PALAYRET, *Dix étapes de la pensée occidentale*, édition marketing S.A., 1995.

Martine MATHIEU-JOB, *L'intertexte à l'œuvre dans la littérature francophone*, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2003.

Claire de OBALDIA, *L'Esprit de l'essai, de Montaigne à Borges*, Editions du Seuil, février 2005 pour la traduction française (Original : Claire de Obaldia, 1995).

Gérard DESSONS, *Introduction à la poétique, Approche des théories de la littérature*, Armand Colin, 2005.

Robert KAHN, « L'Enfance berlinoise et le monde de verre », *Capitales de la modernité, Walter Benjamin et la ville* (sous la direction de Philippe SIMAY), Editions de l'éclat, Paris-Tel-Aviv, 2005.

Mony ELKAÏM, *Comment survivre à sa propre famille*, Editions du Seuil, 2006.

Robert HARRISON, *Jardins. Réflexions*, Paris : Le Pommier, 2007.

#### Thèses de Doctorat :

Geneviève BELUGUE, *Le lieu dans l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant*, sous la direction de Jacques CHEVRIER, Paris IV- Sorbonne (Centre international d'études francophones), Année universitaire : 1997-1998.



Annick GENDRE, *La Représentation de soi à travers la textualisation de l'espace insulaire réunionnais : étude de l'œuvre de Jean Lods*, thèse de Doctorat dirigée par Martine Mathieu-Job et soutenue le 8 juin 2007, Université Michel de Montaigne – Bordeaux III.

Emissions radiophoniques et télévisées :

« Cultiver notre jardin » dans Répliques sur France Culture, avec pour invité, Robert Harrison, le 9 août 2008.

« Zanzibar et les insularités » sur France Culture, avec pour invité François Taglioni, géographe, professeur des universités et directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement, le mercredi 10 septembre 2008.

« Karambolage », sur ARTE, le 25 août 2013.

## **Index :**

### **A**

André (Jacques), 41, 42, 43, 280, 283, 292, 298

### **B**

Bachelard, 15, 26, 27, 28, 29, 32, 35, 36, 37

Baillargeon (Taïka), 153, 154

Bakhtine, 18

Barthes (Roland), 3, 4, 5, 17

Bastide (Roger), 39, 40, 6, 62, 66

Beckles (Hilary), 128, 129, 133

Benjamin (Walter), 153, 253, 254

Benveniste, 19, 82

Bernabé (Jean), 311

Blanchot, 50

Bojsen Heidi, 13, 14, 15

Bourdieu, 23,

Burton (Richard D.E.), 72

### **C**

Caillois (Roger), 16

Carpentier (Alejo), 167

Césaire (Aimé), 43, 44, 45, 48, 72, 73, 85, 167, 169, 311

Chamoiseau (Patrick), 37, 38, 39, 42, 43, 45, 49, 54, 58, 69, 102, 109, 138, 161, 167, 185, 211, 311, 312

Chancé (Dominique), 166, 167, 174, 176, 195, 196, 179, 180, 181, 184, 255, 261

Chevrier (Jacques), 23

Chivallon (Christine), 104

Confiant (Raphaël), 311

Corzani (Jack), 56, 87, 88, 100, 103, 105, 312

## **D**

Damas (Léon), 311

Danticat (Edwidge), 167

Deleuze, 3, 4

Derrida, 22, 23, 113

Diard (Dominique), 161

## **E**

Salvat Etchart, 167

## **F**

Fonkoua (Romuald), 96, 111, 117, 232, 234

## **G**

Genette, 16, 97

GRIGORIEFF (Vladimir), 47

Guattari, 3, 4

## **H**

HARRISON (Robert), 165

## **J**

Job (Martine mathieu), 312, 313

Joubert (Jean-Louis), 176, 181, 182

## **K**

KAHN (Robert), 252, 253

Kristeva (Julia), 17

KUNDERA (Milan), 312

## **L**

Lehingue (Patrick), 210

Levinas, 23,

## **M**

MANIGAT (Mirlande), 104

Maximin (Colette), 79

Merleau-Ponty, 16, 305

Meschonnic (Henri), 18, 19

Mintz (Sydney W.), 110

## **N**

Naipaul, 167

Nietzsche, 151

## **O**

Obaldia (Claire de), 21

## **P**

Perec (Georges), 155

Perse (Saint-John), 34, 38

Premdas (Ralph R.), 106

## **R**

Reddock (Rhoda E.), 133

Ribeiro (Fernando Rosa), 98, 103

Ricœur, 23,

Rochmann (Marie-Christine), 38, 39, 41, 46, 57, 160

## **S**

Senghor (Léopold), 311

Socrate, 97

## RESUME :

Cette thèse s'intitule « *La poétique de l'espace dans l'œuvre d'Edouard Glissant (La Martinique : un vaisseau fantôme)* ». Le titre fait allusion au bateau négrier où « recommence » véritablement l'histoire des Martiniquais. En effet, avec l'expérience du bateau, les déportés ont été confrontés à deux contraires. D'une part, l'Inconnu des gouffres : le ventre de la cale, les abîmes de l'océan et les lacunes de mémoire. D'autre part, la Connaissance où s'articulent la solitude d'un peuple particulier et sa solidarité avec le monde. Le bateau négrier, se poursuivant hors des gouffres, espace et temps à la fois, est donc une région frontière qui empêche les Martiniquais de posséder un territoire, mais qui leur offre en contrepartie la possibilité de se reconnaître dans la moindre parcelle du globe terrestre. C'est dire que les enfants des déportés sont voués à constituer une communauté toujours en exil, faute d'un pays qui en ferait une nation.

Dans la première partie, « Le nègre marron ou le miroir de la Martinique », il est question de marronnage dès lors que celui-ci se situe dans le prolongement de l'expérience du bateau négrier. Le marronnage résume par ailleurs l'esprit de la Martinique tout comme le texte glissantien. Cette partie tente de retracer les différentes étapes qui jalonnent l'itinéraire du marron, en quatre chapitres.

D'abord, « Le marron au cœur du soleil de la conscience », tout en faisant référence au premier essai de Glissant, *Soleil de la conscience*, montre comment la fuite dans les bois a été l'« événement » par excellence. Gravier les mornes revient à déchirer le voile de la nuit du transbord, au risque de pénétrer dans un champ sans

limites où le touffu de la terre se fait l'écho du vertige de l'air et des remous de la mer<sup>951</sup>. Il est évident que l'éblouissement qu'implique cet acte, pose la dialectique de la vie et de la mort, laquelle est symbolisée par l'à-pic du morne et sa déclive qui en est la dubitation. Cela revient à dire que l'acte de la fuite, si capital soit-il, ne peut se suffire à lui-même dans la mesure où il appelle inéluctablement la con-naissance de la terre nouvelle<sup>952</sup>.

Ensuite, « L'exil des dieux du morne : Toussaint, Macaïa et Mackandal » donne à voir un divin trio aux prises avec ses contradictions et ses limites. Derrière l'épopée se tapit ainsi la tragédie. En effet, Toussaint est le chef pondéré qui croit aux idéaux de la République et rêve de fonder une Haïti à l'image de la France. Macaïa, quant à lui, est le chef révolté qui refuse de négocier avec l'ennemi et entend mettre à feu et à sang Saint-Domingue afin d'effacer la souillure de l'esclavage. L'un et l'autre se situent dans la face obscure du marronnage en s'obstinant à imposer leur vérité et en faisant fi de la particularité de leur terre. L'esclavage est l'épisode qu'ils ont cherché à occulter sous l'emprise de l'ivresse de la révolution. Mackandal, en revanche, montre un visage plus humain en récoltant la douleur du combat. L'échec par lequel se solde sa tentative de ressusciter l'Afrique à partir d'un simple souvenir-songe, est cela même qui permet de mettre en lumière une dynamique au sein de la terre haïtienne et que le continent noir ne peut résumer à lui seul. C'est dire que le marronnage de Mackandal consiste dans les doutes

---

<sup>951</sup> « Fermé, cerné, brûlant d'imaginer le reste à son image, il faut qu'il ouvre, qu'il s'ouvre, qu'il voie autre chose, l'autre » in Edouard GLISSANT, *Soleil de la conscience*, Paris : Editions du Seuil, 1986, p. 22.

<sup>952</sup> « De l'événement à l'Expression, pourtant, quelle est la marge (ainsi demandai-je tout le jour) ? Le premier te précipite dans ce champ sans limite où le cri est un recul, et un recel. Il te faut boire toutes les larmes de la terre. L'autre te reprend du plus bas, et c'est le voyage de la parole qui reforme. » *Ibid.*, pp. 26, 27.

constructifs de l'échec. Avec ce personnage, se profile au travers du rêve africain, déjà évanescent, la réalité complexe des Amériques.

Ensuite, « Le retour des hommes ou le vomit du soleil » correspond à la chute qu'annonce la défaite du divin trio. C'est pourquoi aux noms héroïques de Toussaint Louverture, Macaïa et Mackandal, se succèdent les noms vulgaires de Dlan Médellus Silacier. Les dieux ont accouché de trois hommes qui dévalent le morne, guidés en cela par le cercueil qu'ils portent. Ce mouvement vers le bas suppose l'épaisseur que revêt peu à peu la Martinique entre l'acte et la connaissance, l'événement et l'expression. Il s'agit de l'infini des avatars du « premier jour » : non seulement le silence qu'il laisse entrevoir, mais aussi l'envol que prend chaque possibilité de parole<sup>953</sup>. L'aube sauvage n'est-elle pas le chaînon qui relie le doute de la nuit à l'élan sûr et pondéré du jour ? La descente de Dlan Médellus Silacier s'accompagne donc d'une déflagration de l'espace et du temps. La cime des hauteurs fait place aux savanes, à la mangrove et aux salines. Quant aux quatre siècles - qui ne sont pas sans nous rappeler le deuxième roman d'Edouard Glissant, *Le Quatrième siècle* - se transforment à leur tour en un tourbillon de dates qu'illustrent d'emblée les intitulés des chapitres, avec pour point de fuite le même relent de souffrance et de misère. Les personnages aussi prennent part au « carnaval ». Désormais, pris au jeu frénétique des situations qui se retournent et des rôles qui s'inversent, la marge entre marronnage, banditisme et vagabondage s'estompe peu à peu. Du statut du marron corseté dans sa révolte, nous passons à une situation aléatoire de marronnage. Le mythe se voit récupéré par le carnaval, et le héros d'autrefois devient le souffre-douleur dont on convoite la puissance

---

<sup>953</sup> « Parce qu'un poème est un briseur d'ondes, lappée de terres et qu'ensuite, un poème ne se laisse pas ainsi conduire et piller par volonté ou sommation d'être » *Ibid.*, p. 23.



fantasmée, tout en conjurant le mal qu'il est supposé véhiculer. Suspicion, violence et magie sont donc la toile de fond du carnaval quotidien.

Enfin, « Le marron au cœur du soleil de l'éternité » serait la face étamée du miroir. L'aube sauvage que le marron peut se targuer d'avoir déchirée, s'avère une lueur illusoire qui cache un crépuscule sans fond. Au pays rêvé par le mythe en amont, correspond le viol originel et son corollaire la trahison en aval. Car, à force de vouloir dire l'autre à partir du même, et réduire terre et hommes à une transparence qui les annihilent, le conquérant a entraîné ses sujets dans les géhennes de son rêve. La malédiction commence au moment où l'Amérique surgit à la place de l'Asie, et qui portera malgré tout le nom des Indes. Il s'ensuivra, comme une fatalité irrévocable, la disparition des Amérindiens, puisqu'en aidant les Européens à se débarrasser des Caraïbes, les Arawaks ont précipité leur propre mort. Il en va de même pour les Africains dont les alliances avec l'ennemi, n'ont fait qu'alimenter la machine de l'esclavage. Dans cet univers mortifère dès la conception, l'Eden européen, voulu comme un havre de quiétude et de prospérité, aura pour assise des champs et des machines qui broient à longueur de temps la chair vive des esclaves. Et comme pour noircir davantage le tableau, voilà qu'aux oubliettes de l'Eden s'ajoutent les mornes dont les marrons ont fait leur bastion. Somme toute, il y a dès le départ, une impossible identité à soi sur laquelle le conquérant n'aura de cesse de buter, en dépit de sa ferme volonté de tout contrôler. Il est évident que ce à quoi il parviendra, c'est seulement semer le vide autour de lui.

La deuxième partie de cette Thèse s'intitule « Le jardin : les reflets de la transparence aux prises avec les ombres de l'opacité ». Ce titre où l'isotopie du miroir donne au point de vue réflexif et relativiste toute son importance, met en relief la tension qui existe entre le même et l'autre au sein de l'entreprise coloniale. C'est ce qui explique du reste l'ambivalence du concept du jardin. En effet, si ce dernier est synonyme de représentation chez les colons, il est essentiellement présence dans la pensée glissantienne. Cela revient à dire que la domestication de la terre dont l'Habitation est l'incarnation - avec la maison du béké, les cases des esclaves, et les champs de canne - induit deux approches : il s'agit soit d'un acte de culture qui débouche sur une cage dorée, soit d'une culture en acte qui implique l'idée du champ ouvert.

Le premier chapitre tente de montrer comment la cage dorée voulue par les colons a donné le jour à « La colonie comme préface à la plantation ou l'impossible identité à soi ». Car, contrairement aux colonies ibériques qui ont été conçues comme des extensions de leurs métropoles respectives, la Caraïbe non hispanique était le fait d'une initiative de quelques individus attirés par les territoires conquis et les biens des sujets coloniaux. Cela explique pourquoi les colons formaient un groupe essentiellement hétérogène, et surtout pourquoi les colonies changeaient souvent de nationalité. Dès l'abord, nous discernons la nature contradictoire de cette occupation. En effet, les colonies étaient censées se placer dans l'ombre de leurs métropoles, tout en faisant office de comptoir. L'impossible consiste donc dans l'allégeance supposée au pays occupant, d'où l'adoption de sa langue et de ses valeurs, sur quoi se greffe pourtant la logique du rendement et du numéraire, que seul un lieu de passage pourrait contenir. Par ailleurs, bien que les colons aient

voulu ériger un univers clos qu'occupent des groupes ethniques disparates, isolés les uns des autres, avec la certitude qu'ils ne pourraient pas former une communauté cohérente, cela n'a pas empêché pour autant le processus de la « diversalité », c'est-à-dire l'interférence de toutes les cultures qui peuplaient la colonie.

Le second chapitre « Le cercle du jardin ou l'envers des verticales de la forêt », tente de montrer comment la colonisation a enfanté fortuitement une société composite qui déborde nécessairement la configuration qu'on lui prête. Bien entendu, le cercle est la figure qui traduit ce débordement, et qui supprime de la sorte la ligne de la forêt. Car comme il a été indiqué au quatrième chapitre de la première partie, le simple fait de resituer le marronnage dans le contexte colonialiste, a permis d'envisager la forêt sous un jour différent, c'est-à-dire non pas comme le domaine absolu du marron, mais le non-lieu qui s'est créé parallèlement à celui de la plantation. Désormais, à la lumière de la « diversalité » opérant impérieusement dans les dessous de la colonie, les verticales et les transparences identitaires font place aux fluidités des opacités, partant à l'imprévisible. Nous en venons donc à la deuxième approche du jardin, non plus comme un point abstrait et isolé, mais comme un champ qui se situe à la croisée de toutes les terres et de tous les temps.

Le prisme de la diversalité est cela même qui, non seulement étend le marronnage à l'ensemble de la masse noire, mais aussi le réhabilite en en faisant le synonyme de la résistance, qu'elle soit manifeste ou sourde. De plus, en fonction du sexe, le marronnage est tourné soit vers l'extérieur, soit vers l'intérieur.

La première section « Les hommes : du côté de l'ouvert », place la résistance masculine sous les auspices de la mer. A la complicité de celle-ci avec le conquérant, succède ainsi l'image de la matrice d'où est sorti le bateau négrier, mais aussi là où dort le « sel noir »<sup>954</sup>. En deçà de sa surface transparente et de la pensée interrompue qu'elle symbolise, la mer, lieu de passage et de mémoire, abrite la trace des terres lointaines et des temps révolus. Le retour des hommes esclaves à la matrice, s'inscrit donc dans le mouvement incessant des flux et des reflux, mais surtout permet de faire le voyage à rebours afin que la mémoire collective coïncide avec celle des corps souffrants, ceux des déportés et de leurs descendants, et se réconcilie par conséquent avec la nouvelle terre. En somme, grâce au grand retour, les hommes esclaves prouvent qu'ils sont de la même étoffe que leur île, et qu'ils en sont incontestablement les dignes habitants.

La seconde section « La femme : du côté de l'absence » fait de la femme, l'absente de la mer. Autrement dit, sa résistance se situe dans le non-dit de la trace de la mer. C'est que derrière les éclats de la conquête, et les éclaboussures des corps noirs qui jonchent l'espace sous-marin, se fait entendre le silence, celui de la femme chez qui le viol est l'héritage qui se transmet de mère en fille. Car, sans la prise en otage de la féminité et de la maternité, l'une et l'autre étant respectivement le signe de la virile puissance du maître et le terreau de sa puissance économique, l'entreprise coloniale n'aurait pas été possible. Il semble donc évident que la femme ait été le vecteur par lequel transitaient les statuts de liberté ou d'esclavage. Comme pour pousser la résistance à l'extrême, chez les « héroïnes » glissantiennes, l'avortement semble être le maître-mot qui vient se superposer au legs du viol. Tuer

---

<sup>954</sup> Cette métaphore est empruntée au recueil *Le sel noir* in Edouard GLISSANT, *Poèmes complets*, Editions Gallimard, 1994.

son enfant afin de le soustraire au cheptel des esclaves, mais surtout pour tenter d'accoucher de la parole manquante. D'un côté, le trop-plein des corps, de l'autre le désert de la mémoire : un inconciliable face auquel la mort demeure la seule solution. L'abnégation exacerbée de ces « héroïnes » dès lors qu'elle va jusqu'à l'infanticide, est cela même qui permet de redonner au jardin le sens de la terre violée<sup>955</sup>. Bref, grâce à ces femmes, la terre comme lieu de souffrance et de lutte, prend le dessus sur l'Eden où règne un bonheur sans tache. Mais aussi, elle fait montre d'une solidarité qui triomphe de l'artifice des murs et des frontières.

La troisième partie s'intitule « l'En-ville : entre la postface des plantations et la préface du monde ». Si j'ai opté pour le mot créole « En-ville », c'est parce qu'il traduit à mes yeux l'esprit de la terre martiniquaise, où le mouvement et la transformation en sont les principaux traits. Le prisme de l'En-ville est donc ce qui explique l'association que je fais entre les plantations et le monde. A partir du chatoiement des nominations successives que sont « Fort Royal », « Foyal » et « Fort-de-France », j'ai essayé de montrer tout au long des trois chapitres comment l'En-ville est tout à la fois la modalité et la conséquence de la consubstantialité de ces deux univers, quoiqu'en apparence si distincts.

Dans le premier chapitre « Fort-Royal : la forteresse française », il est question de la ville antillaise, conçue comme une fidèle copie de la Métropole. Il faut dire que bon nombre d'écrivains antillais, notamment Césaire, ont opposé la nature acharnée et la ville seigneuriale, en vue de défendre l'une ou l'autre. Derrière cette lutte, s'exprime une dualité qui annule leurs qualités respectives. Mais cette

---

<sup>955</sup> « [...] Réparer une faute et travailler dur pour arracher à une nature rebelle sa subsistance » in Robert HARRISON, *Jardins, Réflexions sur la condition humaine*, Le Pommier, 2007.

opposition en genre à son tour une autre, puisque la nature, menaçante pour les adeptes de la civilisation, est la seule alliée des ex-esclaves, ce qui va donner corps à une ville populaire et noire. Même si Edouard Glissant souligne aussi cette binarité, en faisant allusion dans *Le Quatrième siècle*, à l'éruption de la Pelée, ce qu'il considère comme l'appel des hauts, il voit dans cette catastrophe non pas une opposition, mais une correspondance. En d'autres termes, tout ce que provoquent les laves - le ciel noir, le désert ambiant et les visages couverts de cendres - révèle la véritable image de la ville. En dépit de la poussée tellurique qui égalise tout sur son passage, la ville est présentée sous un jour odieux. Forte de ses murs qui ne l'empêchent pas pour autant de grouiller et de s'étendre, elle efface l'histoire de la terre à mesure qu'elle étouffe la voix qui sourd des bois. En somme, lieu d'illusions et d'amnésie, la ville est la chose innommable par excellence.

Dans la première section « Les donjons du Centre-Métropole », le colonisateur s'emploie par tous les moyens à donner l'impression qu'il est le premier et le dernier possesseur de la terre. Derrière ses grands travaux, qui se veulent un hymne à la civilisation, se cache son désir d'écraser toute une communauté et de lui inculquer sa supériorité. Par un effet de mimétisme, les nègres savants de *Malemort* qui prennent le relais de ces pierres, et personnifient dans leur loyauté à la Métropole, la passion « d'habiter l'autre et son espace »<sup>956</sup> au risque de s'effacer complètement. Cette aliénation implique donc la dialectique de la rigidité et de l'affaissement. En d'autres termes, tous ces nègres savants, captifs des éclats du Centre, et qui n'hésitent pas à embrigader les petits nègres inconscients, sont en

---

<sup>956</sup> Edouard GLISSANT, *Malemort*, Editions du Seuil, 1975, p. 162.

butte à ce que Glissant appelle « le trou de nuit », c'est-à-dire le point où finit le rêve de l'Ailleurs.

Dans la seconde section « Les fantômes de ferraille », j'ai fait un rapprochement entre la pesanteur de la pierre comme ambitieux projet et le creux de la ferraille qui en est l'amère conséquence. En effet, aux pierres inappropriées se superpose une autre image, celle du « fantôme de zincs, d'étains rongés, de brèches figées dans leurs rouille, (labyrinthe de broussailles habité d'automates caducs) »<sup>957</sup> qu'est devenue la rumerie. Ainsi, les pierres portent-elles en germe le principe de leur mort. Là aussi, les ex-esclaves prennent le relais des usines et des ateliers déserts, et deviennent les zombis enfantés par le rêve tropical.

J'ai axé le deuxième chapitre « Foyal : quand la parodie prend les couleurs de la fête foraine » sur la tourmente que provoque l'impossibilité de la rencontre entre des hommes en mal d'identité et des modèles chargés d'histoire. Bien entendu, face à cette impasse, seul le jeu permet de réagir à un système écrasant tout en lui renvoyant l'image de sa propre supercherie. La « rébellion » à l'intérieur du système est un moyen d'adopter les formes tout en en rejetant le contenu. Tout devient prétexte à une danse macabre qui renvoie aux citadins, les ex-maîtres comme les ex-esclaves, le spectacle de leur fin. « Les élections » au même titre que « Les compétitions » sont les deux exemples où j'ai tâché de mettre en lumière toute la violence qui circule sous les airs de fête.

---

<sup>957</sup> *Ibid.*, p. 66.

« Fort-de-France : une ville-forêt au carrefour du monde » est le troisième chapitre qui porte sur la naissance de la ville créole sous le regard épieur de la mondialisation. Même si nous pouvons voir dans la chute des frontières l'augure d'un changement, le tableau reste sombre dans la mesure où se profile devant l'En-ville, le danger de la mégalopole, apportant à son tour ses nouvelles contradictions. De fait, nous avons affaire dans la première section « De la ville-verrière à la ville-cimetière », à une nouvelle dualité où l'opulence incarnée par les marinas, les supermarchés, les autoroutes et les voitures, le tout flambant neuf, côtoie et appelle la ville-cimetière avec ses chantiers et ses décombres. C'est dire qu'au bout de tant d'abondance et de routes ouvertes, il y a une errance et une misère sans fin. Probablement, ce sont la précipitation et la trépidation qui donnent le ton à l'inanité urbaine, face aux forces dont la ville est le jouet. C'est dans la deuxième section « Après le mahogani, la mer », met en lumière la mort d'un rêve, celui de l'arbre séculaire mais aussi de tous les habitants qui en dérivent. Ce rêve qui était condamné d'avance, préfigure *in fine* la forêt *intra-muros* comme l'une des dérives de la mondialisation, et qui prend l'apparence de la mangrove où s'entassent les déchets et où l'eau devient de plus en plus rare. A l'exubérance de la végétation des hauts, correspond désormais le tarissement de la nature et l'amoncellement des ruines de la modernité, c'est-à-dire tous ces objets hétéroclites que vomit sans répit la civilisation. « La forêt » d'autrefois ressurgit sous un autre jour pour triompher du béton et unifier la face du monde.



## **TABLE DES MATIERES**

Remerciements P. 1

Introduction P. 3

### **Première partie :**

**Le nègre marron ou le miroir de la Martinique** P. 25

1. Le marron au cœur du « soleil de la conscience » P.46

2. L'exil des dieux des mornes : Toussaint, Macaïa et Mackandal P. 53

3. Le retour des hommes ou le vomit du soleil P. 64

4. Le marron au cœur du soleil de l'éternité P. 81

### **Deuxième partie :**

**Les reflets de la transparence aux prises avec les ombres de l'opacité** P. 95

1. La colonie comme préface à la plantation ou la contradiction  
de l'impossible identité à soi P 98

2. Le cercle du jardin ou l'envers des verticales de la forêt P107

A. Les hommes : du côté de l'ouvert P111

B. Les femmes : du côté de l'absence P 124

## TROISIEME PARTIE :

### L' « En-ville » : entre la postface des plantations et la préface du monde P 152

1. Fort-Royal : la forteresse française P 165
  - A. Les donjons du Centre-Métropole P 173
  - B. Les fantômes de ferraille P 192
  
2. Foyal : quand la parodie prend les couleurs de la fête foraine P 205
  - A. Les élections P 207
  - B. Les compétitions P 218
  
3. Fort-de-France : une ville-forêt au carrefour du monde P 231
  - A. De la ville-verrière à la ville-cimetière P 236
  - B. Après le mahogani, la mer P 271
  
- Conclusion P 304
- Bibliographie P 316
- Index P 328
- Résumé P 332